
BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXII
G
57
NAPOLI





SUITE
DE LA
MATIERE MEDICALE
DE M. GEOFFROY.

Par Mrs. ARNAULT DE NOBLEVILLE & SALERNE, Médecins d'Orleans.

REGNE ANIMAL.

TOME CINQUIÉME.

CINQUIÉME & DERNIERE CLASSE.

DES QUADRUPEDES.

3 liv. 10 sols le Volume relié.



A PARIS.

Chez { DESAINT & SAILLANT, rue S. Jean de Beauvais.
G. CAVELIER, } rue S. Jacques.
LE PRIEUR, } rue S. Jacques.

M. DCC. LVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.





TABLE

DES ARTICLES

Contenus dans ce second Volume des Quadrupèdes.

Fin de la Table du Tome V.



SUITE DE LA MATIERE MEDICALE DE M. GEOFFROY.

REGNE ANIMAL.

CINQUIEME & DERNIÉRE CLASSE, *DES QUADRUPÉDES.*

ELEPHAS.


Lephant ou Elefant; *Elephas*, Offic. Schrod. 285. Boffch. 150. Dal. Pharm. 442. Lemer. 332. Charlet. Exerc. 4. Herman. Cynos. 9. Schwenckf. *de Quad.* Siles. 87. Raij Synop. *Anim. Quad.* 131.

Elephantus, Hartenf. *Elephantogri*. Gefn. *de Quad.* 409. Aldrov. *de Quad.* 418. Jonft. *de Quad.* 17. *Elephas naso Cylindraceo elongato*, Linn. Syft. Nat. 69. *Barrus indorum*; *Bellua inda*; *Animalium seu Bestiarum Heros*; *Brutum non brutum*; *Luca vel Luci Bos*; *Bos Anguimanus Veterum*, Nonnull.

Blasius a donné une très-courte Anatomie de l'Elephant d'après *Aristote*. *Valentini* s'eft contenté d'abréger l'*Elephantographie* du Docteur *Hartenfels*; ouvrage à la vérité rempli de la plus vafte érudition, & compofé fuivant la méthode de l'*Académie des Curieux de la Nature*, mais dans lequel il y a peu d'Anatomie: ainfi nous ne pouvons nous difpenfer de donner ici la plus ample, & fans contredit la plus fidelle defcription anatomique de l'Elephant, telle qu'on la trouve dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences pour fervir à l'Hiftoire Naturelle des Animaux*, *dreffés par M. Perrault* de la même Académie.

L'Elephant que nous décrivons, difent Meffieurs nos Académiciens, étoit du Royaume de Congo. Nous avons appris qu'il avoit environ quatre ans en 1668., qu'il fut envoyé au Roi par le Roi de Portugal; de forte qu'au mois de Jan-

vier 1681, qu'il eſt mort, il avoit dix-ſept-ans. Pendant les treize années qu'il a vêcu à Verſailles, il n'eſt crû que d'un pied ſur la hauteur de ſept & demi qu'il avoit, à prendre depuis le haut du dos juſqu'à terre quand il a été diſſéqué. Il y en avoit un des indes que l'on montroit en ce temps-là à Paris, qui n'étoit haut que de cinq pieds, quoi qu'il eût trois ans ; en ſorte qu'il auroit fallu qu'il fût crû en un an de deux pieds pour être auſſi grand à quatre ans que le nôtre l'étoit. Cependant comme la grandeur du nôtre n'eſt augmentée que d'un pied en treize ans, il faut croire que le changement du pays & de la nourriture l'ont empêché de croître, ou que cela vient de ce que les Elephans des indes croiſſent plus promptement que ceux d'Afrique, de même qu'il eſt certain qu'ils deviennent ordinairement beaucoup plus grands. Dans l'Elephant de Verſailles, le corps avoit douze pieds & demi de tour ; ſa longueur étoit preſque égale à ſa hauteur ; il avoit depuis le front juſqu'au commencement de la queue huit pieds & demi, & ſept pieds & demi à prendre du deſſus du dos juſqu'à terre ; depuis le ventre juſqu'à terre, il avoit trois pieds & demi. Plusieurs Auteurs ont écrit que l'Elephant a les

jambes de devant plus longues que celles de derrière ; nous avons trouvé le contraire lorsque leur mesure en a été prise sur le squelète, où les jambes de derrière avoient quatre pieds huit pouces & celles de devant quatre & demie. Il est vrai qu'elles paroissoient plus longues, parcequ'elles sont plus degagées que celles de derrière, qui dans l'Animal entier sont comme enfermées dans la masse du corps, & ne sont pas pliées en deux endroits comme aux autres Bêtes ; car ordinairement ce que l'on appelle la jambe, qui comprend la cuisse & la jambe, & qui ne fait qu'un pli dans l'homme, sçavoir au genou, paroît en avoir deux dans les brutes, dont l'un est au genou proche du ventre, & l'autre au talon, lequel est fort élevé, à cause que la partie qui est depuis le talon & les chevilles du pied jusqu'aux doigts, & que l'on prend pour la jambe, est fort longue, & ne pose point à terre. Mais cette partie est fort courte & pose à terre à l'Elephant de même qu'à l'Homme, & son genou est aussi de la même manière qu'à l'Homme, & non pas proche du ventre, étant au milieu de l'espace qui est depuis le ventre jusqu'à terre, & à l'endroit où les Bêtes ont leur talon ; de sorte que la jambe de l'Elephant est semblable à celle de

l'Homme, tant à cause de la situation de son genou, que de la petitesse de son pied, dans lequel la partie qui va du talon jusqu'aux doigts est très-petite. *Galien* qui dans les Animaux ne prend pour pied que ce qui pose à terre, & non point ce qui va depuis le talon & les chevilles du pied jusqu'au bout des doigts, a dit après *Aristote*, que l'Homme est celui de tous les Animaux qui a un plus grand pied à proportion de son corps. Cependant il est vrai qu'à prendre le pied suivant l'analogie des parties dont il est ordinairement composé, il n'y en a point qui n'ait le pied plus grand à proportion que l'Homme, si ce n'est l'Elephant, qui l'a encore plus petit, & par conséquent qu'aucun autre Animal. Cette remarque importante a déja été faite dans l'Oiseau appellé *Becharu*.

Ces pieds étoient si petits, qu'on peut dire qu'il ne se voyent point, parce que les doigts étoient renfermés & recouverts par la peau des jambes, lesquelles descendoient tout d'une venue jusqu'à terre, & paroissoient comme le tronc d'un arbre scié en travers. *Aristote* dit que l'Elephant a les malleoles ou chevilles des pieds de derrière plus courtes qu'aux pieds de devant. Nous n'avons

point trouvé dans le squelète que ces malleoles fussent d'une grandeur différente dans les quatre pieds ; mais il est vrai que dans l'Animal vivant elles paroissoient plus grandes aux pieds de devant, parce qu'ils étoient en effet plus gros que ceux de derrière ; l'assiette ou plante du pied de derrière ayant seulement dix pouces, & celles du pied de devant quatorze, ce qui peut faire voir que les interprètes d'*Aristote* ont mal traduit le mot *Sphuron* par *Malleolus*, au lieu de *planta pedis*; ce mot Grec pouvant signifier l'un aussi bien que l'autre. La corne qui garnissoit le dessous des pieds, ainsi qu'une semelle, débordoit comme si elle étoit écachée par la pésanteur de tout le corps, & formoit quelques ongles mal formés. Tous ceux qui ont écrit de l'Elephant mettent cinq ongles à chaque pied ; mais il n'y en avoit que trois dans notre sujet. Le petit indien dont il a été parlé, en avoit quatre tant aux pieds de devant, qu'à ceux de derrière ; la vérité est pourtant qu'il y a cinq doigts à chaque pied, tant devant que derrière, ainsi qu'il se voit dans le squelète, & comme *Aristote* l'a fort bien remarqué : mais ces doigts sont tout-à-fait en dedans, & couverts de la peau, de manière qu'elle ne laisse voir

que les ongles, lesquels n'ont pas même rapport aux doigts; ce qu'*Aristote* semble avoir remarqué quand il a dit qu'ils ne sont point proprement des ongles. Leur figure représentoit le quart d'un globe, & au droit de chaque ongle la peau se détournoit & descendoit entre deux ongles jusqu'à terre. Outre ces espèces d'ongles qui étoient devant, la corne de dessous le pied qui y faisoit comme une semelle, débordoit, ainsi qu'il a été dit, & formoit des productions qui paroissoient encore être des ongles. Aux pieds de derrière ces productions sortoient en arrière, & représentoient comme un talon d'environ trois pouces, allant en pointe, & étant un peu relevé. Ces productions aux pieds de devant étoient à peu-près faites comme les doigts de la main de l'homme : mais les deux qui sont proches du pouce étoient collés ensemble au pied gauche, au lieu qu'au droit c'étoient les deux plus proches du petit doigt qui étoient joints. La plus longue de ces productions formées en manière de doigts avoit treize pouces de long; la largeur des deux ongles joints ensemble étoit de neuf pouces à leur commencement, avec deux pouces d'épaisseur. Ces productions n'étoient point aussi des on-

gles, mais seulement l'allongement de la corne dont le dessous du pied est garni; & en effet ils ne sortoient point du bout des doigts, mais ils étoient à côté & tournés à gauche d'une façon fort bisarre; ensorte qu'on avoit été obligé de les scier, parce que cette excroissance embarrassoit l'Elephant en marchant. Nous n'avons encore pu sçavoir si cette conformation des pieds de notre Elephant lui est particulière, & si c'est un jeu de la nature, parce que les Auteurs n'en parlent point, & leurs figures ne représentent rien qui en approche. Mais si cela ne se trouve point dans les autres Elephans, ainsi qu'il y a grande apparence, leur structure qui doit être reputée monstrueuse dans celui de Versailles, a beaucoup de rapport à ce que les Historiens rapportent de la figure étrange des pieds du Cheval de *Jules-Cesar;* que les devins assûrèrent être un présage à son maître de la conquête de tout le monde; car il est dit que ce Cheval avoit les pieds faits comme ceux d'un homme, leur corne étant fendue en manière de cinq doigts. Cette corne dont la plante du pied de l'Elephant est munie, n'étoit point tendre & pénétrable aux épines, ainsi que *Gillius* & plusieurs autres la décrivent, mais

dure, solide, & épaisse de près d'un pouce. Il est vrai qu'elle étoit fendue & comme gersée à l'un des pieds; mais aux autres elle étoit lisse & entière comme la semelle d'un soulier, & non divisée en plusieurs rides comme *Philostrate* la décrit. Elle n'étoit point noire aussi comme *Jonston* la fait, mais de couleur de noisette par dehors, & jaune par dedans.

La grandeur des jambes de l'Elephant est cause de la vîtesse de son marcher, qui est telle qu'allant de son pas il atteint un homme qui court, car cette grandeur lui faisant faire de grands pas, quand même il n'en feroit qu'un pendant que l'homme en fait deux, il ne laisseroit pas de le devancer, parce que la jambe d'un Elephant de taille médiocre est une fois plus longue que celle d'un homme. *Elien* dit que l'Elephant ne peut nager à cause de la forme de ses pieds peu propre à cette action. *Pline* croit que c'est la grandeur de son corps qui en est cause; & *Aristote* semble être de la même opinion quand il dit que cet Animal passe les rivières marchant sur le fond, & levant sa trompe pour en faire sortir hors de l'eau le bout par où il respire. Les nouvelles Relations des indes nous apprennent qu'il y a des Elephans qui nagent dans la Mer, ce

qu'ils ne feroient peut-être pas dans la rivière, dont l'eau est beaucoup plus legère que celle de la mer, qui pourroit bien être capable de soutenir un Elephant, nonobstant sa grandeur; car c'est assez que sa grandeur soit tellement proportionnée à sa pésanteur, qu'il pèse moins qu'un pareil volume de l'eau dans laquelle il nage, ce qui peut arriver à l'Elephant quand il a le ventre enflé; puisque l'on voit que les Animaux qui ont le ventre grand, qui sont jeunes & gras, nagent mieux, ou du moins n'enfoncent pas tant dans l'eau que les autres, parce que leur corps est moins solide, plus rempli d'air. Or les Naturalistes ont remarqué que l'Elephant est sujet à avoir les intestins enflés par des veines qui lui rendent le ventre ordinairement fort gros, & en effet nous avons trouvé le nôtre en cet état; car il est croyable que c'est la grosseur & l'enflure de son ventre qui le fait nager, & non le mouvement de ses jambes, ainsi que *Strabon* le suppose, quand il dit qu'on apprend à nager aux Elephans; car les jambes de l'Elephant sont d'autant moins adroites pour le faire nager, que la grosseur de son corps y est plus propre; & ce manque d'adresse de ses jambes est ce qui l'empê-

che de se relever quand il est couché. Nous avons appris de ceux qui ont gouverné à Versailles celui dont nous parlons, que les huit premières années qu'il y a vêcu il se couchoit & se relevoit avec beaucoup de facilité, & que les cinq dernières années il ne se couchoit plus pour dormir, mais qu'il s'appuyoit contre le mur de sa loge; ensorte que s'il arrivoit qu'il se couchât quand il étoit malade, il falloit percer le plancher d'au dessus pour le relever avec des angins. La queue qui avoit deux pieds & demi de long étoit menue & pointue, ayant au bout une houppe de gros poil long de trois à quatre pouces. Selon *Aristote*, la fémelle de l'Elephant a l'orifice extérieur de la matrice au même endroit qu'il se voit aux autres Animaux; notre Elephant qui étoit une femelle l'avoit d'une autre manière, car il étoit presque au millieu du ventre proche le nombril, & à plus de deux pieds de l'endroit qu'*Aristote* désigne. Il étoit placé à l'extrémité d'un conduit qui formoit une éminence depuis l'anus jusqu'à l'ouverture, & ce conduit enfermoit un *Clitoris* de la même longueur de deux pieds & demi, ayant deux pouces de diamètre; ensorte qu'il paroissoit remplir ce conduit, ainsi

que la verge fait aux mâles de la plupart des Brutes; & en effet cette ſtructure avoit toujours fait croire avant la diſſection, que cet Elephant étoit un mâle. Les mammelles n'étoient point auſſi à l'endroit où *Ariſtote*, *Elien* & *Albert* les placent, qui eſt ſous les aiſſelles; car elles étoient à la poitrine comme aux femmes, & ſeulement au nombre de deux, les mammellons étoient petits, & peu propres à être ſucès par la gueule du petit Elephant, ainſi qu'il ſera explique ci-après. La tête étoit grande, ayant deux groſſes boſſes par-derrière, au milieu deſquelles il y avoit un creux à l'endroit de celui qui ſe voit au derrière de la tête de l'homme, qu'on appelle la foſſette: le col étoit court, le front large, les yeux petits, leur globe n'ayant pas plus de vingt lignes; ce qui n'eſt pas le tiers de ce que les yeux d'un Bœuf ſont à proportion de ſa tête. La gueule étoit auſſi fort petite, & comme cachée ſous le menton. La mâchoire inférieure étoit fort pointue. *Oppien* dit que les oreilles de l'Elephant ſont petites; nous les avons trouvées dans notre ſujet deux fois plus grandes qu'elles ne ſont à proportion à un Aſne; elles avoient trois pieds de hauts qui étoit leur longueur; leur lar-

geur étoit de deux pouces, n'ayant pas plus de deux lignes d'épaisseur. Leur figure approchoit de l'ovale; elles étoient applaties contre la tête comme à l'homme, & s'étendoient jusqu'au derrière de la tête. Le petit indien qui ne les avoit pas le quart si grandes que notre sujet, ne laissoit pas de les avoir plus grandes à proportion qu'aucun autre Animal.

La trompe avoit cinq pieds trois pouces de long, l'Animal étant mort : il la rendoit plus longue, & l'accourcissoit aussi selon les besoins quand il étoit vivant : elle avoit à la racine neuf pouces de diamètre, & trois vers son extrémité : elle n'alloit pas en diminuant par proportion égale comme un Obelisque, mais elle s'étrecissoit vers le commencement, & conservoit ensuite presque une même grosseur jusqu'à la fin. Plusieurs rides profondes & assez éloignées les unes des autres la coupoient en travers par le dessus, où elle étoit ronde : & le dessous qui étoit plat avoit de chaque côté un rang de petites éminences qui répresentoient les pieds des Chenilles & des vers à Soye : l'extrémité s'élargissoit quelque peu comme fait le haut d'un vase, & faisoit un rebord dont la partie de dessous étoit plus épaisse que les côtés,

Ce rebord s'allongeoit par le dessus en manière d'un bout de doigts. Tout le rebord formoit comme une petite tasse, au fond de laquelle étoient deux trous pour les narines. Or c'est par le moyen de ce rebord de l'extrémité de la trompe, & de cette espèce de petit doigt que l'Elephant fait tout ce qu'on peut faire avec la main jusqu'à en sçavoir écrire, si l'on en croit *Pline*, & les nouvelles relations des indes: du moins nous sçavons que le nôtre dénouoit des cordes, qu'il prenoit avec adresse les choses les plus petites, qu'il les rompoit, & qu'il en enlevoit de fort pésantes quand il pouvoit y appliquer ce rebord, qu'il s'y attache fermement par la force de l'air qu'il attire par-là. Cette attraction de l'air lui sert aussi pour boire: car nous avons vu que par son moyen il fait entrer sa boisson dans la cavité de sa trompe, qui contient un demi seau, & recourbant cette extrémité en-dessous, il la met dans sa gueule, & y fait passer la liqueur que la trompe contient, la poussant à l'aide du soufflet de la même haleine qui l'a attirée. *Gillius* dit que l'Elephant suce avec la gueule la liqueur qu'il a attirée dans sa trompe; mais outre que cela paroît ne pouvoir se faire, étant impossible que

deux actions contraires, telles que sont l'attraction du sucement de la gueule & l'impulsion du soufle de la trompe, se fassent en même temps par une même haleine, il est encore aisé de connoître qu'il n'y a point alors de sucement, si l'on prend garde au grand bruit que la boisson fait en passant de la trompe dans la gueule, ce bruit étant tel qu'il marque une impulsion, & non un sucement qui ne peut causer un bruit pareil. De plus, comme le sucement se fait avec la langue & avec les lévres, il est évident que l'Elephant ne fait point cette action; car on voit qu'il fourre sa trompe si avant dans son gosier, qu'il en mord le bout par-delà la racine de la langue; ce qu'il fait apparemment pour rabaisser l'épiglotte; autrement la liqueur qui est poussée, & qui passe avec impétuosité, pourroit entrer dans l'ouverture du Larynx. Tout de même, quand il prend l'herbe, il l'arrache avec sa trompe, & en fait des paquets qu'il fourre bien avant. Il y a donc lieu de croire que même le petit de l'Elephant tette en suçant le Lait avec sa trompe, & le portant ensuite à sa gueule; & il est difficile de sçavoir sur quoi *Aristote* & *Elien* se fondent quand ils disent que l'Elephant tette avec la gueule, & ne se

ſert point pour cela de ſa trompe, ſans dire qu'ils l'ont vu tetter; car la manière particulière des mammelles de la fémelle & celle de la gueule de ſon faon n'ont point une diſpoſition commode pour cette action, à laquelle la nature a pourvu par la ſtructure de la trompe, de l'uſage de laquelle il n'eſt point croyable que l'Elephant ſoit privé au moment de ſa naiſſance, puiſqu'*Ariſtote* même remarque qu'il eſt alors pourvu de toute l'adreſſe dont il eſt capable quand il eſt plus grand. Enfin on ne voit point que l'Elephant prenne rien immédiatement avec ſa gueule, ſi ce n'eſt qu'on y jette quelque choſe quand elle eſt ouverte: & la raiſon de cette manière ſi ſingulière de prendre la nourriture eſt fondée ſur la ſtructure du nez de l'Elephant, qui n'eſt pareille dans aucun autre Animal; car les narines étant miſes ordinairement proche & au-deſſus de l'endroit par où l'Animal reçoit ſa nourriture, afin qu'en la prenant il puiſſe connoître par l'odorat quelle eſt ſa qualité: l'Elephant qui a l'ouverture des narines au bout de ſa trompe & bien loin de la gueule, n'a dû rien prendre qu'avec ſa trompe; autrement il auroit été en danger d'avaler ce qui lui eſt nuiſible faute de le connoître: mais ſa

trompe étant pourvue comme elle eſt tout enſemble & de la faculté de prendre & de celle de connoître ce qu'elle prend, cet Animal a l'avantage particulier de pouvoir ſentir & examiner ce qu'il doit mettre dans ſa gueule pendant tout le temps qu'il employe à tourner ſa trompe en-deſſous.

Garcias ab Horto dit que les fémelles des Elephans n'ont le plus ſouvent point de défenſes, & que dans celles qui en ont, elles ſont ſi courtes, qu'elles ne paſſent point la longueur d'un palme. Celles de notre Elephant avoient deux pieds de long, & quatre pouces de diamètre vers leur racine; elles n'alloient point tant en pointe, & n'étoient point ſi courbées, que ſont les grandes cornes d'Elephant qu'on apporte des indes: elles ſortoient de la mâchoire ſupérieure. *Scaliger* les met dans l'inférieure, & apporte pluſieurs raiſons pour prouver qu'elles doivent être ainſi. *Pline* dit qu'à la fémelle elles ſont tournées en enbas, & aux mâles en enhaut. *Cardan* les met tournées en enbas au mâle de même qu'à la fémelle: mais nous n'avons point trouvé dans notre ſujet que ces défenſes fuſſent beaucoup tournées ni en enhaut ni en enbas, étant preſque toutes droites, & ſeule-

ment quelque peu recourbées en enhaut. Elles sortoient du troisième os de la mâchoire supérieure, cinq pouces audessus de la lèvre supérieure, où elles perçoient la peau. Ces défenses sont appellées dents par quelques Auteurs, & cornes par d'autres : les Modernes font une grande dispute entre *Pausanias* & *Philostrate* sur le nom qu'on doit donner à ces parties, & rapportent fort au long les raisons que ces anciens Auteurs ont de les prendre pour des cornes, ou pour des dents ; mais ces raisons sont presque toutes fondées sur des suppositions manifestement fausses, comme de dire absolument que ces cornes ne tombent ni ne renaissent, & que les dents s'amollissent au feu comme l'yvoire ; ou mal avérées, comme de dire que la racine des dents n'a rien qui ait rapport aux grandes cavités qui sont à la racine des défenses de l'Elephant, & que les défenses tombent & renaissent aux Elephans tous les ans ; car il est certain qu'il y a beaucoup de dents qui sont caves, telles que sont celles du Crocodile, du Sanglier, du Castor ; & il n'est point constant que les défenses tombent aux Elephans. *Garcias* dit absolument que cela est faux ; & l'Histoire que *Philostrate*

rapporte d'un Elephant qui fut pris ayant la figure d'une tour ſur ſes déſenſes qui y avoit été gravée quatre cens ans auparavant, prouve la même choſe, laquelle peut auſſi être confirmée par l'expérience de notre Elephant, à qui ces déſenſes ne ſont point tombées pendant les treize années qu'il a été à Verſailles. Mais on peut dire que l'origine & la ſituation de ces déſenſes décident la queſtion, & ne laiſſent aucun doute qu'elles ne ſoient de véritables cornes, ainſi qu'*Oppien* le remarque, l'os dont elles ſortent étant diſtinct & ſéparé de celui d'où les véritables dents ſortent. Leur ſubſtance a auſſi beaucoup plus de rapport à celles des cornes, qu'à celles des dents qui ne s'amolliſſent pas au feu comme fait l'yvoire. Nous avons appris que notre Elephant ſe ſervoit de ſes déſenſes pour frapper quand il étoit en colère, ainſi qu'il ſera dit-ci-après : on nous a auſſi fait voir qu'il les avoit employées à faire deux trous dans les deux faces d'un pilier de pierre qui ſortoit du mur de ſa loge, & ces trous lui ſervoient pour s'appuyer quand il dormoit, ces déſenſes étant fichées dans ces trous.

La peau avoit beaucoup de particularités qui ne ſont pas moins ſingulières que celles qu'on a remarquées dans les

autres parties. *Manuel* dit que la peau de l'Elephant a un poil semblable à celui du Bœuf. *Pline* & *Solin* la font absolument sans poil. Nous avons trouvé qu'ils n'ont dit vrai ni l'un ni l'autre, si l'on s'en rapporte à notre sujet; car la peau avoit du poil, mais ce poil n'avoit rien qui approchât de celui du Bœuf, étant plutôt du crin ou des soyes que du poil. *Aristote* fait ces soyes plus menues qu'elles ne sont aux pourceaux: notre Elephant, tout petit qu'il étoit, les avoit plus grosses que celles des Sangliers, qui sont ordinairement plus grosses qu'aux pourceaux: elles étoient rares, clair-semées & comme fichées par-ci par-là en quelques parties seulement, sçavoir, à la trompe, à la queue, & aux paupières: la partie convèxe de la trompe en étoit semée; elles étoient longues en un endroit d'un pouce & demi; la queue en étoit garnie de même tout de long outre la houppe qu'elle avoit au bout, dont les poils étoient longs de trois & de quatre pouces. *Aristote* dit que l'Homme seul a du poil à chaque paupière: nous avons trouvé que l'Autruche, le grand Vautour, le Singe & l'Elephant ont un poil comme l'homme, non-seulement à l'une & à l'autre paupière, mais qu'il est plus long à celle d'en-haut qu'à celle d'enbas. A notre sujet

les poils de la paupière d'en-haut avoient jusqu'à huit pouces, ceux de la paupière d'enbas n'ayant qu'un pouce & demi. *Gillius* dit avoir vu de ces poils des paupières apportés des indes, qui avoient jusqu'à trois pieds; d'où l'on peut juger quelle est la grandeur des Elephans de ces pays-là. Le petit indien avoit de ces soyes en plus d'endroits; car il en avoit auderrière de la tête, dans le trou de l'oreille, au-dedans des cuisses & des jambes, & même presque partout le corps; mais ces dernières étoient si claires, qu'elles n'étoient presque pas remarquables. La peau avoit des rides de deux espèces, car les unes étoient des lignes creusées comme nous les avons au-dedans des mains, les autres étoient élevées comme elles sont au dessus des mains aux personnes vieilles & maigres: quelques-unes de ces rides de la seconde espèce n'étoient point comme elles sont ordinairement à la peau, qui devient creuse en dessous, lorsqu'elle est inégalement élevée par des plis, de manière que ces plis s'effacent aisément quand la peau est tendue; car ces plis n'étoient faits que par l'épaississement de quelques-uns de ces endroits, où ces plis rendent cette peau fort vilaine, étant couverte comme elle est d'un épiderme épais en plusieurs en-

droits, calleux, couvert de crasse, & comme déchiré par une infinité de gersures: de sorte que si l'Elephant comparé à l'idée que nous avons des Animaux qui nous paroissent bienfaits, est mal proportionné & mal dessiné, s'il faut ainsi dire, à cause de son corps gros & court, de ses jambes roides & mal formées, de ses pieds ronds & tortus, de sa grosse tête, de ses petits yeux, & de ses grandes oreilles; on pourroit dire aussi que l'habit dont il paroît couvert est encore plus mal taillé & plus mal fait. Pour ce qui est des rides faites par des lignes creusées, la description que la plupart des Auteurs en font a peu de rapport à ce que nous avons remarqué dans notre sujet. Ils disent tous que l'Elephant a des rides par tout le corps qui s'entrelassent & s'entrecoupent, faisant des quarrés & des lozanges. Nous n'avons point trouvé dans le nôtre que sa peau fût ridée par tout le corps, ni que les rides fussent toujours par quarrés; car le front & les oreilles étoient sans rides, ainsi qu'*Oppien* le remarque: les rides de la trompe, ainsi qu'il a été dit, étoient en travers, & n'en avoient point d'autres qui les entrecoupassent, si ce n'est à l'endroit qui l'attache à la tête, où les rides qui descendoient du haut enbas étoient coupées par d'autres en tra-

vers faisant des quarrés, & un peu plus bas où les mêmes espèces de rides, tant celles qui descendoient du front, que celles qui les coupoient & les traversoient, étoient si près à près qu'elles formoient de petites éminences de la forme & de la grosseur de grains de Millet. Au-dessous de l'épaule à l'endroit de l'insertion du Deltoïde où il y a un creux, les rides venoient se rendre comme à un centre. Aux fesses & aux cuisses elles s'entrecoupoient obliquement, & faisoient des lozanges : au reste du corps les rides étoient irrégulieres, & semblables aux traces & aux plis qui sont à l'écorce des vieux Chênes. Les deux espèces de rides, tant celles qui sont creusées que celles qui sont élevées, étoient mêlées les unes avec les autres. L'épiderme étoit différent en différents endroits ; car il y en avoit où il étoit mince, n'ayant pas plus d'épaisseur que du gros papier ; en d'autres endroits il avoit jusqu'à trois lignes ; celui de la première espèce n'étoit point adhérant à la peau comme il est aux Animaux, mais seulement attaché en quelques endroits de la même manière que le dessus d'un manteau l'est à la doublure. Cela se voit lorsqu'on lève cet épiderme ; car on y trouve par-dessous de petits nœuds, à trois ou quatre lignes

près l'un de l'autre, par le moyen desquels cet épiderme est attaché à la peau ; & il y a apparence que si la peau de l'Elephant jette quelque sueur, elle demeure entre la peau & l'épiderme, & qu'elle ne s'écoule que par les fentes dont cet épiderme est entrecoupé en plusieurs endroits, le reste de l'épiderme étant tout-à-fait solide & sans pores sensibles. La surface de la peau dénuée de cet épiderme avoit une infinité de petites bosses, comme le Chagrin en a quand ses grains sont ronds & de même grosseur : l'épiderme étoit aussi en forme de Chagrin par dehors ; & par dedans à l'endroit où il étoit appliqué sur la peau, il y avoit de petites cavités rondes pour recevoir les bossettes de la peau. Les bords de ces petites cavités étant vus avec le Microscope, paroissoient avoir un grand nombre de filets presque imperceptibles, par le moyen desquels il est croyable que cet épiderme à sa naissance est attaché dans les enfonçures que la peau a entre les bossettes, que ces petits filets se rompent quand l'épiderme commence à se dessécher & à se fendre, & qu'il demeure seulement attaché par les nœuds dont il a été parlé, & dont les filets sont les plus forts. On peut encore tirer plusieurs conjectures

jectures de cette conformation pour faire voir que l'épiderme eſt une partie vivante & animée de même que la peau, puiſqu'elle reçoit une nourriture & un accroiſſement par les mêmes voyes que les autres parties vivantes, & quelle a des organes pour ces fonctions, y ayant apparence que parmi ces fibres qui attachent l'épiderme à la peau, il y a des veines, des artères & des nerfs. *Albert* dit que l'épiderme de l'Elephant eſt d'un rouge-brun : celui que nous décrivons étoit gris-brun ſans avoir rien de rouge, même quand on le regardoit au travers du jour. *Scaliger* ſe moque de *Cardan* qui ttouve étrange que les Elephans ſoient d'autant moins noirs, que les pays qu'ils habitent ſont plus chauds & ne dit point ce qu'il trouve à redire à la raiſon qu'il y a de croire que la grande chaleur qui rend la peau des hommes noire devoit faire le même effet ſur celle de l'Elephant, qui, ainſi que l'homme, a une peau & un épiderme dénués de poil. On pourroit alléguer contre l'étonnement de *Cardan* ce que nous avons remarqué, ſçavoir que l'épiderme de l'Elephant perd ſa noirceur à meſure qu'il ſe deſſéche ; car nous en gardons qui eſt devenue preſque blanc, & il y a lieu de ne pas trou-

ver étrange que la grande chaleur épuiſant une humidité huileuſe qui le fait paroître noir, le puiſſe rendre blanchâtre, de même que le ſoleil blanchit le linge, lorſqu'il noircit la peau de l'homme en la deſſéchant ; car cela arrive à l'épiderme de l'Elephant, à cauſe qu'il n'a pas de pores qui laiſſent paſſer cette humidité ſur la ſurface externe, comme elle ſe répand ſur la peau des Ethiopiens & des Indiens. Et il y a apparence que c'eſt pour cette raiſon que ceux qui nourriſſent les Elephans ont ſoin de les frotter avec une éponge trempée d'huile, pour corriger la trop grande ſécchereſſe de l'épiderme.

L'autre eſpèce d'épiderme que nous avons dit avoir une ſi grande épaiſſeur, eſt plus adhérant que l'autre à la véritable peau, dont les éminences qui ſont pointues, & non rondes comme ſous l'autre épiderme, ſont engagées dans les cavités de l'épiderme ; & cette épaiſſeur provient de ce qu'il eſt double & quelquefois triple, outre que chacune des couches eſt calleuſe ; de ſorte que la ſurface externe ne conſerve preſque point les éminences en manière de Chagrin qui ſe voyent à la première eſpèce d'épiderme. Dans les maladies de la peau de l'homme, aux-

quelles on a donné un nom pris de la peau de l'Elephant, la même chose arrive, & dans d'autres vices de la peau moins importants on voit aussi que l'épiderme se sépare en plusieurs pellicules. Nous avons remarqué que cela arrive aussi à la peau du Cameleon, & il se peut faire que ce gros épiderme soit une espèce de maladie familière à l'Elephant, lequel a besoin d'une grande transpiration par les portes de la peau; ensorte que leur obstruction, de même que dans l'homme, est cause de la plupart des maladies de cet Animal, si l'on considère que la constitution naturelle de sa peau est de n'être couverte que du petit épiderme qui n'est point entièrement adhérant, & que pour la guérison des maladies de l'Elephant les indiens n'employent point d'autres remède que de lui frotter la peau avec de l'huile, où l'on a fait bouillir des herbes apéritives. Pour concevoir qu'elles sont les causes de la génération du gros épiderme, il faut supposer ce que nous avons remarqué, qui est qu'aux endroits où la peau paroît être saine, le petit épiderme n'y est attaché que par les petits nœuds distants l'un de l'autre d'un demi-pouce dont il a été parlé; & que toutes les autres pa

tites fibres qui l'attachoient à la peau quand il a été engendré, & qui sortoient de tous les intervalles des petites bossettes de la peau, sont rompues: mais que lorsque ces filets ne sont point rompus, ainsi qu'ils le doivent être pour faire que la peau soit saine, il arrive que ce qui devoit transpirer au travers de la peau par ces filets rompus, continue à passer dans l'épiderme qui s'emplit de cette substance, par le moyen de laquelle il s'épaissit; & se forme en plusieurs couches qui deviennent calleuses. Or il est à croire que quand les mouches piquent la peau de l'Elephant, ce n'est point au travers de ce gros épiderme, mais au droit des gersures de l'épiderme fin que l'Elephant a toujours soin de couvrir de poussière pour y faire une croûte que les mouches ne puissent percer, mais de laquelle il a aussi un grand soin de se défaire en se baignant souvent. On nous a dit que celui de Versailles se rouloit toujours sur la poussiière quand il s'etoit baigné, ce qu'il faisoit le plus souvent qu'il pouvoit; & nous avons remarqué qu'il se jettoit de la poussière aux endroits où il ne s'en étoit pas attaché quand il se veautroit, & qu'il avoit accoutumé de chasser les mouches ou avec une poignée

de paille qu'il prenoit avec sa trompe, ou avec de la poussière qu'il jettoit adroitement sur les endroits où il se sentoit piqué, n'y ayant rien que les mouches fuyent davantage que la poussière qui tombe. *Tite-Live* rapporte que les soldats Romains ne trouvèrent d'endroits par où les Elephans pussent être blessés que sous la queue. *Cassiodore* dit absolument que la peau de l'Elephant est dure comme un os. *Oppien* la fait impénétrable au tranchant de l'acier le plus acéré. *Lucain*, tout poëte qu'il est, ne dit rien de si fabuleux, quoiqu'il semble le dire; car si l'on prend garde à son expression, elle peut avoir un sens raisonnable, quand il dit que cette peau reçoit les flèches sans qu'il en sorte du sang qui puisse faire croire que le dedans soit blessé; cela pouvant être vrai quand l'Elephant est frappé à la tête, parceque des flèches y peuvent entrer assez avant sans y faire une blessure importante, comme elles feroient aux autres Animaux, ainsi qu'il sera expliqué dans la description du Squelète. *Pline* dit que l'expérience a fait connoître dans les guerres de *Pyrrhus* que l'on pouvoit facilement couper la trompe aux Elephans; & nous n'avons point trouvé que la peau

de cette partie fût moins dure que celle du reste du corps. *Costa* dit qu'aux indes on arme de plastrons la poitrine des Elephans quand on s'en sert à la guerre. Il est vrai que nous avons observé que la peau de notre Elephant lorsqu'elle a été dessechée & retrecie, avoit une épaisseur & une dureté extraordinaire : mais nous n'y avons point trouvé lorsqu'elle est recente, ni épaisseur, ni dureté, qui ait rien d'approchant de ce qu'*Oppien* & *Cassiodore* en ont dit, & qui nous puisse faire croire autre chose, sinon que ces Auteurs n'ont vu des peaux d'Elephant que séches & retrecies. Et il y a apparence aussi que *Pline* a supposé cette dureté dans l'Animal vivant, lorsqu'il témoigne avoir de la peine à accorder la dureté de la peau de l'Elephant avec la maxime générale qui veut que les Animaux aient peu d'esprit à proportion que leur peau est dure. Il y auroit occasion de parler en cet endroit de l'esprit de l'Elephant, dont les Historiens & les nouvelles relations disent tant de merveilles : mais comme nous ne mettons dans ces mémoires que les choses que nous avons vues, ou que nous sçavons par des personnes dignes de foi qui nous assûrent les avoir vues, nous nous contenterons

de rapporter mot à mot & sans en tirer de conséquences ce que nous avons appris de ceux qni ont eu soin de lui pendant qu'il a vécu à Versailles.

Il sembloit, disoient-ils, connoître quand on se moquoit de lui, & s'en souvenir pour s'en vanger quand il en trouvit l'occasion. A un homme qui l'avoit trompé faisant semblant de lui jetter qulque chose dans la geule, il lui donna un coup de sa trompe qui le renversa & lui rompit deux côtes; ensuite dequoi il le foula aux pieds, lui rompit une jambe, & s'étant agenouillé lui voulut enfoncer ses défences dans le ventre, lesqu'elles n'entrèrent que dans la terre aux deux côtés de la cuisse qui ne fut point blessée. Il écrasa un autre homme, le froissant contre une muraille pour le même sujet. Un peintre le vouloit dessiner en une attitude extraordinaire, qui étoit de tenir sa trompe levé & la gueule ouverte; le valet du peintre pour le faire demeurer en cet état, lui jettoit des fruits dans la gueule, & le plus souvent, faisoit seulement semblant d'en jetter: il en fut indigné, & comme s'il eût connu l'envie que le peintre avoit de le dessiner étoit la cause de cette importunité, au lieu de s'en prendre au valet

il s'adressa au Maître, & lui jetta par sa trompe une quantité d'eau, dont il gâta le papier sur lequel le peintre dessinoit. Il se servoit ordinairement bien moins de sa force que de son adresse, laquelle étoit telle qu'il s'otoit avec beaucoup de facilité une grosse double courroye dont il avoit la jambe attachée, la défaisant de la boucle & de l'ardillon; & comme on eut entortillé, cette boucle d'une petite corde renouée à beaucoup de nœuds, il dénouoit tout sans rien rompre. Une nuit après s'être ainsi dépêtré de sa courroye, il rompit la porte de sa loge si adroitement, que son gouverneur n'en fut point éveillé; de là il passa dans plusieurs cours de la ménagerie, brisant les portes fermées, & abbartant la maçonnerie quand elles étoient trop petites pour le laisser passer; & il alla ainsi dans les loges des autres Animaux; ce qui les épouvanta tellement, qu'ils s'enfuirent tous se cacher dans les lieux les plus reculés du Parc. Il avoit une grande aversion & même beaucoup de crainte des pourceaux; le cri d'un petit cochon le fit fuir une fois fort loin.

Elien a remarqué cette antipathie. *Pline* & *Albert* ont écrit que l'Elephant

à grande horreur des souris. *Gesner* croit avec quelque raison que ces Auteurs ont pris dans *Elien* le mot de pourceau pour celui de souris, les deux mots étant peu differents l'un de l'autre dans le grec : & en effet nous avons vu courir des souris dans la loge de l'Elephant, dont on auroit eu soin de le garantir, s'il les avoit autant haies que ces Auteurs disent.

Avant que de décrire les parties internes qui ne se connoissent que par la dissection, il est à propos de parler de ce que la dissection a fait connoître dans celle qui couvre toutes les autres, sçavoir la peau dans laquelle on a tâché de découvrir toutes les particularités qui s'y peuvent remarquer, dans l'espérance que la grandeur extraordinaire du sujet pourroit donner quelque facilité pour les appercevoir : mais la vérité est qu'on n'a presque rien trouvé que ce qui se voit dans la peau de la plupart des Animaux, l'épiderme étant ce qu'il y a de plus paaticulier dans la peau de l'Elephant ; car dans la véritable peau ce qu'on a pu appercevoir est qu'étant séchée & endurcie, elle avoit jusqu'à quatre & cinq lignes d'épaisseur, ce qui est le double de ce qu'elle avoit

étant récente ; qu'après avoir été sciée sa coupe étoit polie comme de la corne ; qu'ayant été bouillie, son épaisseur croissoit encore de la moitié ; que la coupe qui auparavant étoit polie, devenoit inégale & semée de plusieurs filets très-déliés & qui à la sortie de l'eau étoient les uns blancs & les autres bleuâtres ; qu'étant refroidis & vus avec le microscope, ces filets qui paroissoient gros de près d'une ligne & transparents comme du verre, avoient en quelques endroits du sang ramassé par parties ; que ces filets qu'on voyoit assez rares, paroissoient mêlés dans une substance qui sembloit être glanduleuse, mais qui étant tirée & déchirée paroissoit composée des mêmes filets. La même chose se voit dans la peau des autres Animaux qui l'ont fort épaisse, comme le Bœuf, le Buffle, le Chamois ; mais on ne l'apperçoit pas si distinctement, non-seulement à cause de la difference de grandeur qui est entre ces Animaux & l'Elephant, mais principalement parce que celle de l'Elephant s'enfle beaucoup plus quand on la fait bouillir ; ce qui est cause que les parties se dilatent & se séparent davantage les unes des autres.

On a cherché les mammelons pyra-

midaux que *Malpighi* propose comme étant les organes du toucher, à cause de l'analogie que ce sens a avec celui du goût, dans l'organe duquel on trouve de ces mammelons : mais on n'a vu rien autre chose que les éminences, auxqu'elles il a été dit que le gros épiderme calleux est attaché. Il est vrai que ces éminences qui ont la peau couverte du petit épiderme ne sont élevées que comme de petites bosses à la manière du Chagrin, sont pointues sous le gros épiderme peut-être parceque la peau étant contrainte & serrée par la force des filets qui attachent ce gros épiderme dans les cavités qui sont entre les petites bosses, ces petites bosses s'allongent, & prennent la figure du gros épiderme, qui en se desséchant allonge & rend pointues ses cavités, qui naturellement sont rondes & plattes; mais ni les petites bosses rondes de la peau, lesquelles sont sous le petit épiderme, ni celles qui sont pointues sous le gros, ne nous ont point paru avoir rien qui eût aucun rapport aux mammelons qui sont dans la langue; & l'épiderme qui couvroit l'une & l'autre espéce de ces éminences n'a pu être pris non plus pour une membrane réticulaire qui ait rapport à celle

qui eſt dans la langue, & qui eſt percée pour laiſſer paſſer des mammelons; car quoique cet épiderme ait des cavités pour recevoir les petites boſſes de la peau, il eſt vrai néanmoins qu'il eſt ſolide & ſans trous, ainſi qu'il a été dit. La peau couverte du gros épiderme, lequel étoit ſéparable en pluſieurs couches, n'avoit rien auſſi, non-plus que ſon épiderme, qui la rendît beaucoup différente de ce qui ſe voit dans les autres Animaux; car les couches de cet épiderme avoient des éminences & des cavités qui faiſoient que les cavités de la couche de deſſus recevoient les éminences de la couche de deſſous, & étoient ainſi engagées les unes dans les autres, de même que les petites rides qui font le grain de la peau de l'homme ſont toutes également gravées dans les différentes pellicules dont ſon épiderme paroît compoſé, lorſque dans les maladies de la peau il ſe ſépare en pluſieurs pellicules; de ſorte que comme les grains de la peau de l'homme conſiſtent dans l'inégalité de ſa ſurface qui a des creux & des éminences, il ſe fait une reception mutuelle des éminences & des cavités dans les différentes pellicules dont ſon épiderme eſt compoſé,

qui eſt pareille à celle qui ſe fait dans les couches du gros épiderme de l'Elephant ; mais ces couches, leſquelles, ainſi qu'il a été dit, étoient au nombre de deux & de trois, faiſoient une croûte ſemblable à une écorce ſèche & morte, ſéparable de la vraie peau, & d'une ſubſtance tout-à-fait differente, n'ayant point la délicateſſe requiſe à l'organe d'un ſens, & qui au contraire paroiſſoit devoir empêcher le ſentiment de la peau qu'elle couvroit. Pour ce qui eſt des grains de la vrai peau, ils n'étoient différents de ceux de la peau des autres Animaux, que par la régularité de leur figure qui a coutume d'être irrégulière à cauſe de l'inégalité fortuite de la peau qui ſe pliſſe diverſement, parce qu'aux endroits où elle eſt plus foible elle s'enfonce & fait des lignes creuſées, elle s'éleve & fait des boſſes aux endroits où elle eſt plus forte ; car c'eſt là ce qui forme le grain de toutes les peaux, & l'inégalité qui y paroît, & qui fait ce que l'on appelle la chair d'Oiſon qui n'eſt cauſée que par ſes glandes qui deviennent plus viſibles, lorſque le froid de dehors ou quelque autre cauſe fait affaiſſer le reſte de la peau par la diminution de la quantité

du ſang, dont les petits vaiſſeaux qui la compoſent preſque tous ſont ordinairement remplis.

En ôtant la peau du ventre, on a trouvé qu'elle étoit attachée par de petites fibres à deux muſcles très-larges & très-forts, un de chaque côté, qui avoient une de leurs extrêmités en la partie antérieure des côtes & du ſternon, & l'autre au devant du genou; enſorte qu'en paſſant ſur les Os pubis ils s'y attachoient, & ainſi couvroient tout le ventre & le devant des cuiſſes: les fibres de ce muſcle étoient obliques, quoique la direction de tout le muſcle fût droite. Il y a apparence que c'eſt par le moyen de ces muſcles que l'Elephant ſe ſert des plis & des rides de ſa peau pour ſe défaire des mouches qui le piquent, ce que les Auteurs diſent qu'il fait en les écraſant dans ces rides. Mais ſi cette action de la peau de l'Elephant que nous n'avons point vérifiée eſt vraie, les organes qui la doivent produire dans le reſte de ſon corps ne nous ſont pas connus de même que ceux qui la peuvent produire dans la peau du ventre & des cuiſſes; ſi ce n'eſt qu'on ſuppoſe que les muſcles deſtinés aux mouvemens des autres parties peuvent remuer pour

cet effet la peau qui les couvre, & qui leur eſt attachée. Sous ces deux muſcles qui couvroient le ventre & qui étoient attachés à la peau, il y avoit une grande enveloppe étendue ſur les muſcles ordinaires du bas-ventre ; elle occupoit toute la capacité du ventre : c'étoit une membrane tiſſue de fibres tendineuſes, épaiſſe de deux lignes, ſi dure & tellement tendue, que pour peu qu'on la touchât du Scalpel, elle s'entrouvroit & déchiroit les muſcles ſur leſquels elle étoit attachée, & cette tenſion provenoit de l'enflure du ventre rempli de vents. On trouve dans les Cheveaux quelque choſe de ſemblable. Les muſcles ordinaires du bas-ventre étoient compoſés de pluſieurs paquets de fibres charnues entaſſées les unes ſur les autres ; ce qui les rendoit fort épais, mais ſurtout l'oblique interne. Chacun de ces muſcles avoit la membrane particulière dont il eſt extérieurement enveloppé, dure & épaiſſe à la manière de la grande enveloppe qui étoit étendue ſur tout le ventre ; & une pareille membrane s'eſt trouvée ſur tous les autres muſcles du corps. L'épaiſſeur du péritoine étoit telle qu'elle alloit en quelques endroits jusqu'à demi-pouce : mais

avec toute cette épaiſſeur cette membane n'avoit point de fermeté, ſa tiſſure étant lâche, & ſa ſubſtance tellement ſpongieuſe, qu'elle s'étendoit & prêtoit à la moindre tenſion. On a remarqué la même choſe dans preſque toutes les autres membranes de l'Elephant.

A l'ouverture du ventre les inteſtins ſortirent comme étant ſerrés & contraints ſous les tégumens, mais principalement par la grande membrane tendineuſe qui a été décrite ; ce reſſerrement étant un des principaux uſages qu'elle a dans cet Animal que les Auteurs diſent être ordinairement tourmenté des vents dont ſes inteſtins ſont enflés. On peut encore ajoûter que le poids énorme des parties enfermées dans un ſi grand ventre avoit beſoin de ce ſoutien, qui comme les ſangles d'un ſurfaix pût les contenir aſſez fortement ; car quoiqu'il ſe trouve aſſez d'autres Animaux qui avec un ventre preſque auſſi grand que l'Elephant à proportion du reſte de leur corps, ſe trouvent n'avoir pas beſoin de ce ſoutien, il eſt pourtant vrai que comme ce qui eſt capable d'agir ou de réſiſter dans une petite machine, ne l'eſt pas dans une grande, quoique toutes les parties qui compoſent l'une & l'autre aient les mêmes

proportions, la grandeur énorme de l'Elephant demandoit des précautions extraordinaires. Et c'eſt par cette raiſon qu'on eſt obligé de ſoutenir les cloches d'une péſanteur extraordinaire avec des pièces de bois qu'on leur met en travers pardeſſous, lorſqu'on ne les ſonne pas ; & que cela n'eſt point néceſſaire aux petites cloches, quoique la groſſeur de la charpenterie qui porte les grandes, leur ſoit proportionnée de même qu'elle l'eſt aux petites. Cette membrane pourroit encore avoir un troiſième uſage, qui ſeroit d'empêcher que la trop grande tenſion du ventre ne rende la peau unie, & ne lui faſſe perdre les rides qui lui ſont néceſſaires ou pour l'uſage que *Pline* leur donne, ou pour quelques autres qu'on ne ſçait peut-être pas encore, tel qu'eſt par exemple celui de lui faire avoir une épaiſſeur qui lui tienne lieu de poils, & qui ne ſoit point incommode & malpropre au mouvement des parties ; ce qu'une peau ſimplement épaiſſe feroit néceſſairement, parce qu'elle ne prêteroit pas comme fait cette peau pliſſée, qui s'étendant & ſe reſſerrant facilement fait un effet pareil aux écailles dures des Poiſſons & des ſerpens, qui n'empêchent point le mouvement des parties de leur

corps, comme auroit fait une écaille dure & continue, ainsi qu'elle est au Tortues. L'épaisseur & la solidité de cette peau ainsi repliée n'empêche pas que l'Elephant ne soit fort sensible au froid : le nôtre avoit une loge bien fermée & bien vîtrée, avec une cheminée où l'on faisoit du feu tout l'Hyver. La coëffe ou Epiploon qui a coutume d'être étendue sur les intestins ne parut en aucune façon, à cause de sa situation tout-à-fait extraordinaire ; car au lieu d'être attachée le long de la partie antérieure & moyenne du ventricule, elle l'étoit le long de la postérieure ; ce qui la faissoit passer entre les intestins & le dos : & il faut concevoir que cette situation fait que quand l'Animal est sur ses pieds, elle nage proprement sur les intestins, ainsi que son nom Grec *Epiploon* le signifie ; en sorte que par la raison qui a déja été alléguée de l'extraordinaire pésanteur des entrailles de l'Elephant, qui a le ventre plus grand à proportion du reste du corps qu'aucun autre Animal, on peut voir qu'il a été à propos que cette partie ne fût pas trop comprimée. Cette coëffe étoit composée d'un réseau double à l'ordinaire, mais fort mince & délicat. Vers son origine ce n'étoit qu'une

membrane très-déliée, laquelle se changeoit en réseau qui s'étendoit jusqu'à la moitié du ventre : elle étoit dégarnie de graisse ; de même que tout le reste du corps. C'étoit une chose étrange que la largeur des intestins qui surpassoit de beaucoup la proportion qu'ils ont accoutumé d'avoir avec le reste du corps dans les Animaux qui ne ruminent point. Et c'est ce qu'*Aristote* a fort bien remarqué quand il a dit que l'Elephant a les intestins formés de manière qu'il semble que ce soient quatre ventricules. *Pline* y a été trompé, ou plutôt ceux à qui il s'est rapporté du nombre des ventricules de l'Elephant. Cette grandeur des intestins étoit en quelque façon proportionnée à la quantité de la nourriture que notre Elephant prenoit tous les jours, qui consistoit en quatre-vingt livres de pain, douze pintes de vin, & deux seaux de potage, où il entroit quatre ou cinq livres de pain. Aulieu du potage on lui donnoit de deux jours l'un deux seaux de Ris cuit dans l'eau, sans ce qui lui étoit donné par ceux qui le visitoient. Il avoit encore tous les jours une gerbe de bled pour s'amuser ; car après avoir mangé le grain des épis, il faisoit des poignées de la paille dont il chassoit les mouches, &

prenoit plaisir à la rompre par petits morceaux, ce qu'il faisoit fort adroitement avec sa trompe : & comme on le menoit promener presque tout les jours, il arrachoit de l'herbe avec sa trompe, & la mangeoit. Cette grosseur des intestins étoit sur-tout considérable dans le Colon qui avoit deux pieds de diamêtre. A la première ouverture du ventre il en parut une portion de trois pieds de long, laquelle couvroit presque tous les autres intestins : le *Cæcum* & le *Rectum* étoient beaucoup moins larges. Les grêles avoient huit pouces & demi de diamêtre, & étoient tous à peu près de la même grosseur ; leur longueur étoit de trente-huit pieds, leurs tuniques, & particulièrement la charnue, étoient trés-épaisses. Vers le commencement ils étoient garnis en dedans de feuillets qui n'étoient point mis en travers passant les uns entre les autres comme ils sont ordinairement : mais ces feuillets étoient liés ensemble en manière de réseau, les tuniques dont ce réseau étoit faite s'attachant les unes aux autres en des endroits differents pour composer plusieurs figures irrégulières. Ces membranes en manières de feuillets avoient vers le pylore jusqu'à quatre

lignes de hauteur, & cette hauteur diminuoit à mesure qu'elles approchoient de l'ileon. A l'endroit où l'ileon entroit dans le colon, il y avoit une continuation du colon qui faisoit un cul-de-sac d'un pied & demi de long qui faisoit le *Cæcum*. La valvule du colon n'étoit rien autre chose que la continuation de l'ileon retrecie, qui pénétroit dans le colon, & passant par-delà le trou qui lui donne entrée y faisoit une appendice longue de deux pouces & grosse d'un pouce, qui pendoit dans la cavité du colon. De toutes les espèces de valvules qui se trouvent dans le corps des Animaux, il n'y en a point où la méchanique soit aussi sûre & aussi simple que dans celle-ci où le reflux de ce qui a passé de l'ileon dans le colon est tout-à-fait impossible à cause de l'applatissement du bout du boyau flottant qui se fait toujours nécessairement sur le trou de l'ileon, lorsque ce qui est contenu dans le colon est poussé vers l'ileon. Le colon qui commençoit vers le rein gauche, après avoir passé vers le droit, montoit sous les fausses côtes, d'où se récourbant sous lui-même il descendoit vers l'hypogastre dont il occupoit une grande

partie, & couvroit presque tous les autres intestins; ensuite s'étant retreci, il se relargissoit : mais en perdant une partie de sa grosseur il retournoit encore & montant vers le côté pour passer sous deux circonvolutions de l'ileon, d'où sortant il s'avançoit un peu vers le ventricule, & se repliant autour de l'ileon qu'il embrassoit, il passoit outre, & formoit la partie qui descend droit à l'Anus appellée le *Rectum*. Les intestins étoient garnis en dedans de réseaux comme les grêles, mais les tuniques qui composoient ces réseaux étoient plus minces & plus étroites. Sur la partie supérieure du colon il y avoit une bande large de six pouces qui s'étendoit selon sa longeur & le fortifioit. Toute la cavité du colon étoit distinguée en cellules, à la reserve de la portion qui parut à l'ouverture du ventre. Les gros intestins pris ensemble avoient vingt-deux pieds de long; sçavoir un & demi pour le *Cæcum*, quinze pour le colon, & cinq & demi pour le *Rectum*. Tous les intestins ensemble faisoient soixante pieds. Le colon & le *Cæcum* avoient chacun cinq pieds de tour; & le *Rectum* deux & demi : tous étoient attachés au mésentère, dont les membranes étoient

minces, dégarnies de glandes & de graiſſe, & dont les vaiſſeaux ſe diſtribuoient de même que dans l'homme.

Le ventricule étoit caché & recouvert dans les inteſtins; l'œſophage qui entre ordinairement dans le ventricule vers le côté gauche, y entroit preſque par le milieu. La longueur du ventricule étoit de trois pieds & demi; mais il n'avoit que quatorze pouces de diamètre dans ſa partie la plus large: & c'eſt ce qui a pu faire croire à *Ariſtote* que l'Elephant n'a point d'autre ventricule pour recevoir ce qu'il mange que l'un des replis des inteſtins; car la largeur du ventricule n'approchoit point de celle du colon. La partie du fond qui s'étend ordinairement vers le côté gauche un peu au-delà de l'orifice ſupérieur, au lieu d'être ronde à l'ordinaire, ſe terminoit en pointe: cette pointe étoit compoſée de tuniques beaucoup plus épaiſſes qu'elles n'étoient au reſte du ventricule, étant replicées & formant en dedans pluſieurs feuillets diſpoſés régulièrement. Les membranes qui faiſoient ces feuillets, étoient épaiſſes d'une ligne, larges d'un pouce & demi vers le commencement; elles étoient plus fréquentes & leur largeur s'aug-

mentoit en allant vers cette pointe. La tunique qui revêtoit le reste du dedans étoit percée de plusieurs petits trous, entre lesquels il y en avoit de plus grands qui répondoient à des grains glanduleux assez gros & semblables à ceux qu'on voit dans les ventricules des pourceaux. Le foye avoit trois pieds de long sur deux & demi de large : il étoit partagé en deux lobes presque égaux. Le droit qui étoit le plus grand, étoit caché dans l'Hypochondre, auquel il étoit attaché par la moitié d'en-haut, l'autre étant dégagée & couchée sur l'epine. Le lobe gauche qui ne passoit guères le milieu du ventre, étoit recoupé legèrement en deux endroits en sa partie inférieure & postérieure ; l'une des coupures étoit au côté gauche, l'autre qui étoit au milieu produisoit la veine ombilicale. La partie convèxe de ce lobe étoit attachée au diaphragme par un fort ligament de quatre pouces. Tout le foie étoit par dehors d'un verd fort brun, & en dedans de couleur cendrée : sa substance étoit dure & séche comme celle d'un foye rôti. *Galien* reprend *Mnesithée* de ce qu'il mettoit l'Elephant au nombre des Animaux

qui

qui n'ont point de véficule du fiel : mais comme nous n'en avons point trouvé dans notre sujet, & qu'*Ariftote* de mêmes que tous les autres Auteurs difent la même chofe que *Mnefithée*, il y a lieu de croire que la véficule dans l'Elephant eft une chofe extraordinaire & tout-à-fait particulière au fujet dans lequel *Galien* l'a trouvée. Dans la diffection d'un Elephant qui a été faite de puis peu en Angleterre, le foye a auffi été trouvé fans véficule;au lieu de la véficule le nôtre, avoit feulement le canal hépatique qui étoit fort gros ; il fortoit de la partie cave du petit lobe, & s'inféroit dans l'inteftin à trois pieds du Pylore. La Veine-porte qui fortoit du même endroit, avoit quatorze lignes de diamètre. De la partie fupérieure & convèxe de ce lobe fortoit un gros rameau de la Veine cave qui s'alloit rendre à fon tronc vers l'endroit où il perce le Diaphragme. La Ratte étoit attachée tout le long de la partie inférieure du fond du ventricule par le moyen de l'épiploon ; elle avoit trois pieds de long fur fept pouces de diamètre. Celle de l'Elephant que *Gillius* a difféqué, qui étoit beaucoup plus petit que le nôtre, avoit quatre pieds de long ; ce qui ne s'accorde

pas avec ce qu'*Aristote* dit que l'Elephant a la Ratte plus petite qu'aucun Animal à proportion de son corps. sa tunique dans le nôtre étoit dure & tendineuse à peu près comme la grande membrane qui couvroit tout le ventre : sa substance étoit aussi fort dure, étant composée de fibres solides, & tellement serrées les unes contre les autres, qu'elles avoient exprimé tout le sang contenu dans leurs intervalles. Le Pancréas étoit couché & fortement attaché le long de la partie du Colon qui regarde le ventricule ; il avoit un pied de long sur trois pouces de large. Son canal se joignoit avec l'hépatique, & formoit un conduit commun qui s'inséroit dans l'intestin par un mammelon gros comme une noix. Le Rein avoit sa membrane adipeuse fort épaisse, mais dégarnie de graisse ; les grains glanduleux qui formoient la partie extérieure & convèxe du Rein se voyoient fort distinctement, & leurs petits tuyaux extérieurs étoient aussi fort visibles. L'uretère dans la partie cave du Rein étoit partagé en plusieurs petits canaux qui s'élargissoient par le bout, faisant chacun comme un entonnoir qui embrassoit chaque mammelon du Rein, ainsi

qu'il se voit dans l'homme. Les glandes renales qui étoient placées entre le Rein & la Veine cave étoient longues & étroites, ayant six pouces de long, & seulement demi-pouce d'épaisseur : leur substance étoit fort solide sans aucune cavité : leur couleur étoit d'un jaune pâle.

L'orifice externe de la Matrice, ainsi qu'il a déjà été dit, étoit placé presque au milieu du ventre, & plus de deux pieds loin de l'ouverture des os pubis proche desquels il a coutume d'être dans les autres Animaux. Sur la partie du col de la Matrice qui alloit depuis cet orifice jusqu'aux os pubis étoit couché un Clitoris de cette longueur & qui avoit deux pouces de diamètre : il avoit son origine à la partie inférieure des os pubis, où il étoit attaché à l'ordinaire par ses deux branches. Ce Clitoris étoit recouvert par la peau qui l'enfermoit avec le col de la matrice, & en laissoit voir la grosseur, de manière qu'avant la dissection on a toujours pris cet Elephant pour un mâle. Le col de la Matrice ayant passé les os pubis faisoit un angle & se recourboit pour gagner le corps de la Matrice situé plus haut qu'il n'est ordinairement. Tout le col avoit trois

pieds & demi de long de puis l'orifice externe jusqu'à l'interne. Sa surface intérieure étoit fort lisse, & toute sa substance étoit garnie d'un infinité de vaisseaux : la partie extérieure étoit revêtue d'un très grand nombre de fibres charnues qui étoient des productions des muscles de l'anus & du sphincter de la vessie. L'orifice interne avoit un rebord qui s'avançoit au-devant du col de la matrice de la longueur d'environ deux pouces. Par-delà cet orifice le col interne étoit comme bouché par deux valvules sigmoïdes disposées de la manière nécessaire pour empêcher qu'il n'entre rien dans la matrice. Cette structure paroissoit être faite pour arrêter le reflux de l'urine, & l'obliger de sortir par l'orifice externe ; car comme le col de la vessie qui étoit fort court, n'ayant pas plus de deux pouces, s'inséroit tout auprès de l'orifice interne & fort loin de l'externe par où l'urine doit sortir, quoique l'orifice interne soit d'ordinaire exactement fermé, il auroit été difficile sans l'obstacle de ces valvules, que dans les rencontres où cet orifice demeure entr'ouvert, l'urine étant poussée par l'expression de la vessie ne fût pas forcée d'entrer plutôt dans la matrice que de

couler par son col long & recourbé comme il est. Dans la Lionne & dans la Tigresse la matrice a ainsi un col long, & au haut duquel proche l'orifice interne est l'insertion de la vessie : mais ce col de la matrice n'est pas courbé comme à l'Elephant ; c'est ce qui fait que dans ces Animaux ces valvules ne sont pas nécessaires. Le corps de la matrice étoit de figure ovale, ayant un pied & demi de long sur dix pouces de large : sa tunique interne étoit lisse & polie. Au dedans de la cavité les deux trous qui sont les ouvertures qui font le passage de la cavité des cornes dans celle de la matrice, étoient entourés par une appendice de la membrane interne, laquelle en manière de frange ou de pavillon couvroit ces trous comme pour la fermer, & empêcher que ce qui auroit passé des cornes dans la matrice, n'y pût retourner. Ces deux espèces de valvules, tant celles qui sont dans le col interne, que celles qui sont à l'entrée de la cavité des cornes, sont des particularités tout-à-fait favorables à l'opinion que l'on a que la conception ne se fait point de ce qui pourroit monter par le col de la matrice dans sa cavité, mais plutôt de ce qui y

descend par ses cornes ; puisque les valvules du col interne s'opposent à ce qui peut entrer par-là dans le corps de la Matrice, & que les valvules des cornes empêchant seulement que ce qui est contenu dans la capacité de la matrice n'en sorte par les cornes, n'empêchent point que par-là il n'y puisse entrer quelque chose. Ces cornes au lieu de s'écarter & de se séparer comme elles font ordinairement, étoient jointes l'une contre l'autre, montant jusqu'à la hauteur d'un pied, & n'étant séparées que par une cloison mitoyenne : ensuite elles se séparoient en deux branches. Chaque corne entière étoit longue de deux pieds huit pouces : elles étoient grosses à leur commencement d'un pouce & demi; vers lemilieu elles avoient demi-pouce, & un quart de pouce vers la fin. La trompe étoit très-petite, n'ayant pas plus de deux pouces. L'entonnoir ou pavillon avoit quatre pouces de diamètre quand il étoit étendu; sa membrane étoit lisse par dehors & renforcée de plusieurs fibres charnues, & en dedans elle étoit inégale, ayant plusieurs autres membranes qui formoient comme des réseaux. Les extrêmités des cornes s'abouchoient avec le commencement

des trompes, de manière qu'il sembloit qu'elles ne fussent rien autre chose que les cornes allongées & élargies par le bout. Ce bout élargi qu'on appelle le pavillon, étoit appliqué sur le testicule; il étoit attaché par une membrane de trois pieds de long découpée comme les cornes d'un Daim, & garnie d'un très-grand nombre de vaisseaux. Le testicule étoit petit, applati, n'ayant qu'un pouce & demi de diamètre & trois lignes d'épaisseur; les grains dont il étoit composé, étoient presque imperceptibles, ces parties étant flétries.

Le Péricarde étoit attaché au diaphragme, ainsi qu'il l'est en l'Homme. Les petits trous dont sa surface intérieure est percée, & par lesquels il y a apparence que découle l'eau qui s'y trouve ordinairement, étoient fort visibles. Le cœur qui étoit rond, avoit un pied en tous sens; la chair en étoit mollasse; & nous ne faisons aucune difficulté d'assûrer qu'il n'y avoit point l'os que *Galien* y a vu, & qu'il dit ne pouvoir être trouvé par ceux qui sont ignorans en Anatomie, s'ils ne coupent le cœur en petites pièces; car cette mollesse qui étoit peut-être particulière à notre sujet, à cause de la maladie dont

il étoit mort, le devoit aisément faire trouver & sentir en le maniant exactement comme on a fait par-tout, mais principalement à la racine de l'Aorte, qui est l'endroit où on le trouve quand il y en a; quoique nous eussions bien prévu qu'il n'y en devoit point avoir à cause de la jeunesse de l'Animal, ces os ne se trouvant point ordinairement que dans ceux qui sont fort vieux: & en effet, *Galien* remarque que son Elephant étoit très-grand, c'est-à-dire, très-vieux. La cavité du ventricule droit étoit garnie de quatre colonnes charnues fort grosses, & d'un ligament en manière de corde qui alloit en travers d'un des côtés du ventricule à l'autre. Les colonnes du ventricule gauche étoient beaucoup plus petites, mais en très-grand nombre; ce qui rendoit cette cavité encore beaucoup plus inégale qu'elle n'est à l'homme qui l'a plus inégale qu'aucun autre Animal. L'Aorte avoit à la sortie du cœur trois pouces de diamètre; ses tuniques avoient toutes ensemble deux lignes d'épaisseur. le poumon n'avoit que deux lobes; le gauche étoit le plus long & le plus épais, & sa substance étoit toute corrompue. Le Larynx avoit près de six pouces de dia-

mètre ; l'Aspre-Artère n'en avoit pas trois ; elle étoit longue de deux pieds depuis le Larynx jusqu'à son entrée dans le poumon où elle devenoit toute membraneuse, ainsi que nous l'avons rrouvé dans l'Autruche : hors du poumon ses anneaux faisoient presque tout le cercle, la partie membraneuse n'ayant qu'environ deux lignes ; la membrane intérieure étoit garnie de petits grains glanduleux de Navette : l'extérieure étoit charnue ; ses fibres se croisoient, les unes étant suivant la longueur de l'Aspre-Artère & les autres en travers. Les appendices ou queues du Diaphragme couvroient la veine cave & l'Aorte jusqu'à l'os *Sacrum*.

Le cerveau étoit extraordinairement petit, n'ayant avec le cervelet que huit pouces de long sur six pouces de large ; & l'un & l'autre ne pésoit que neuf livres. Le cerveau comme en l'Homme étoit couché sur le cervelet, dont la grandeur surpassoit à proportion celle du cervelet de tous les autres Animaux ; il avoit aussi par dehors les rayes & les sinuosités dont il est entrecoupé dans l'Homme. La Dure-Mère qui avoit une grande épaisseur, se partageoit aisément en deux membranes, entre lesquelles ses

vaiſſeaux étoient enfermés, dont quelques-uns la perçoient pour ſe jetter dans la Pie-Mère. Les veines du cerveau s'inſéroient fort obliquement dans les ſinus de la Dure-Mère. Les ſinus latéraux étoient ſitués comme en l'Homme, mais il ſortoient hors du crâne moins obliquement. Les glandes du Lacis choroïde ſe voyoient facilement. Les éminences qu'on nomme les corps cannelés, & celles d'où naiſſent les nerfs optiques, avoient une groſſeur remarquable : au-contraire celles qui ſont appellées *Nates* & *Teſtes*, étoient fort petites comme en l'Homme. La glande pinéale étoit fort groſſe & fort mollaſſe ; les nerfs olfactifs avoient un pouce de diamètre & une cavité conſidérable. Les nerfs optiques, quoique petits à proportion du reſte du corps, avoient trois lignes de diamètre ; ils n'avoient aucune apparence de cavité. Le nerf de la cinquième paire avoit un pouce de diamètre ; cette groſſeur étoit proportionnée au grand nombre de nerfs que cette paire fourni dans l'Elephant, & qui ne ſont point dans les autres Animaux ; ſçavoir, ceux qui ſe diſtribuent à la trompe. Il n'y avoit point de rets admirable ; mais la carotide étant entrée dans le

crâne, celle du côté droit se joignoit à celle du côté gauche par quelques branches. La glande pituitaire étoit toute cachée dans la duplicature de la Dure-Mère, à la reserve de l'endroit où elle reçoit l'extrémité du conduit de l'entonnoir; elle alloit en pointe, ayant un pouce de long, & cinq lignes de large à sa base. La portion de la Dure-Mère qui l'embrassoit par-dessous, étoit lisse & sans aucun trou, La moëlle de l'épine étoit fort grosse, sa partie cendrée fort épaisse. L'artère spinale faisoit en descendant des contours presque semblables à ceux de l'artère spermatique des Chevaux & des Taureaux. Le globe de l'œil avoit vingt lignes de diamètre, la cornée treize, le crystallin sept sur cinq d'épaisseur, étant plus convèxe par derrière que par devant. La prunelle étoit ronde. L'iris étoit de couleur de chataigne. Autour du trou de la sclérotique, qui est l'entrée du nerf optique dans le globe de l'œil, il y avoit un rebord dur formé par l'épaississement de la sclérotique: à la circonférence de ce rebord étoit attachée une membrane dure qui enveloppant le nerf optique comme un étui alloit s'attacher au trou de l'orbite. Cette membrane

étoit par-dessus la Dure-Mère. Au lieu de la glande lachrymale supérieure il y avoit un grand nombre de grains glanduleux de la grosseur d'un petit pois, situé sous la tunique intérieure de chaque paupière ; leurs canaux excréteurs perçoient ces tuniques, & s'ouvroient dans l'espace qui est entre les paupières & l'œil. La glande lachrymale inférieure étoit à l'ordinaire au-dedans du grand angle, son canal avoit la grosseur d'une plume à écrire, & avoit un mammelon qui le fermoit par le bout. Cette glande étoit attachée à l'extrêmité, applatie d'un cartilage large de deux lignes, & en forme de demi-anneau, qui embrassoit le globe de l'œil, passant par la partie superieure & postérieure de l'œil d'un de ses angles à l'autre. Cette extrêmité applatie & devenue membraneuse formoit la paupière interne qui étoit remuée par deux muscles, qui venant du fond de l'orbite & se détournant l'un à droite & l'autre à gauche, alloient après avoir passé par dessus l'œil, s'attacher à la partie supérieure de la paupière interne ; de manière que celui qui passoit par le petit angle la tiroit sur la prunelle, & celui qui passoit par le grand la faisoit retourner à sa place. Ces muscles ne se

voyent point dans les autres Animaux à quatre pieds, & l'on n'en a point encore trouvé d'autres auxquels on puisse attribuer le mouvement de la paupière interne, ainsi qu'il y en a de très-visibles dans les Oiseaux. Entre l'ouverture de l'oreille & l'œil au-dessous du muscle crotaphite il y avoit un trou de chaque côté. On a trouvé que ces trous sont les extrêmités des conduits qui sortent de deux grosses glandes placées une de chaque côté immédiatement sous la peau. Ces glandes qui sont du genre des conglomérées, étoient rondes, ayant six pouces de diamètre. Dans leur substance il y avoit un grand nombre de vaisseaux entremêlés. Le conduit qui s'enfonçoit dans la glande environ un pouce, étoit gros comme le petit doigt, inégal en dedans à cause d'un grand nombre de petites éminences noires, dures, pointues, & longues d'environ deux lignes. Au fond du conduit on voyoit quatre ou cinq trous ronds, qui étoient les ouvertures des petits Canaux par lesquels la glande se déchargeoit dans le grand conduit. *Straben* parle de ce conduit, & remarque qu'aux Elephans il en découle une humeur huileuse quand

ils font en chaleur. La langue avoit un pied & demi de long ; étant pointue de même que la mâchoire inférieure, & recourbée en enbas par le bout. L'épiglotte étoit petite, & n'avoit pas la fermeté qu'elle a ordinairement, n'étant presque point cartilagineuse ; ce qui a fait dire à quelques-uns que l'Elephant n'a point d'épiglotte. Le trou du palais qui aboutissoit à la trompe, avoit trois pouces d'ouverture. Le dessus de la langue étoit recouvert de deux enveloppes seulement, n'y ayant point de membrane réticulaire. La première étoit comme hérissée de plusieurs petites fibres molles, souples & creuses ; ces fibres étoient beaucoup plus grosses & plus longues vers la racine de la langue, que vers le bout : la seconde enveloppe étoit garnie aussi de plusieurs pointes nerveuses qui s'engageoient dans les cavités des fibres de la première enveloppe.

Le nez avoit une structure fort particulière. il n'avoit point les os qui se trouvent à la plupart des Animaux, attachés à l'os frontal. Au lieu de ces os il y avoit immédiatement au dessous de l'os frontal un grand trou pour les narines, qui n'étoit point séparé par une cloison osseuse, mais seulement par un

cartilage, ainsi qu'il sera expliqué dans la suite en parlant du Squelète. Ce grand trou qui est l'ouverture des narines, étoit couvert d'un grand cartilage qui faisoit comme une voute, & se fendoit en deux par enbas pour produire deux lames plus minces, & qui sont apparemment faites pour fermer le passage à la liqueur attirée par la trompe, & pour empêcher qu'elle n'entre dans le nez. Ce qui fonde cette pensée, est que ces lames ou appendices sont attachées aux muscles perpendiculaires de la trompe dont il sera parlé dans la description de cette partie, & qui sont fort propres à lever ces lames en enhaut, étant aisé de supposer qu'elles se rabaissent d'elles-mêmes par leur ressort, leur substance cartilagineuse les disposant fort à cela. *Aristote* dit que dans les Animaux qui respirent, l'organe de l'odorat a une espèce de couverture qui se lève dans l'inspiration, & qui se rabat dans l'expiration; & il veut que ce soit ce couvercle qui fait que l'on ne sent point les odeurs, lorsqu'on cesse d'attirer l'air pour la respiration, l'impulsion de l'air étant nécessaire à ce qu'il prétend pour découvrir l'organe de l'odorat. Il est pourtant vrai que cette structure des cartilages qui se

lèvent & qui se rabattent, est trop particulière à l'Elephant pour qu'on lui puisse attribuer une fonction commune à la plûpart des Animaux. Outre ces deux appendices cartilagineuses, il y en avoit en dedans une troisième, qui descendant du haut de la voute comme une cloison partageoit le grand trou en deux, & cette cloison formoit les deux conduits des narines. Ces conduits étoient revêtus d'une membrane épaisse & garnie d'un grand nombre de grains glanduleux gros comme de petits pois; ces glandes s'ouvroient au-dedans du conduit par des trous manifestes. A l'entrée de chaque conduit vers le côté extérieur, il y avoit un trou plus grand que les autres qui conduisoit à une glande de la grosseur d'une noix & semblable aux Amygdales. Par-dessus la voute du cartilage il y avoit de chaque côté comme une rainure ou demi-canal, dans le quel passoit un fort ligament qui par une de ses extrêmités étoit atraché à l'os frontal, & par l'autre étant divisé en plusieurs fibres se confondoit avec les fibres des muscles perpendiculaires de la trompe. Le nez intérieur & les organes immédiats de l'odorat étoient renfermés dans le crâne à l'ordinaire: ils con-

ſiſtoient en pluſieurs lames oſſeuſes, très-minces, toutes ſpongieuſes, & recouvertes de la même membrane glanduleuſe qui revêt les cartilages du nez, ainſi qu'il ſe voit dans tous les Animaux.

Comme l'organe le plus particulier à l'Elephant eſt la trompe, dans laquelle on remarque des actions & des uſages qui ne ſe trouvent point dans les autres Animaux ; elle a auſſi une ſtructure fort particulière. Ses uſages ſont de donner paſſage à l'air pour la reſpiration & pour l'odorat, & de recevoir la boiſſon pour la tranſporter dans ſa gueule par le même bout par lequel elle l'a reçue, ainſi qu'il a été expliqué dans la deſcription des parties extérieures. Ses actions ſont de ſe détourner de tous les côtés, s'allongeant & s'accourciſſant en cent manières différentes. *Galien* qui fait mention de toutes ces actions de la trompe de l'Elephant, ſe contente d'admirer les cauſes qui les peuvent produire, & ſans dire qu'elles elles ſont, ſe réduit à décrire les deux conduits qu'elle a pour l'odorat & pour la reſpiration. *Ariſtote* qui fait cette trompe cartilagineuſe avoit dit quelque choſe de plus : mais nous avons trouvé que les parties dont la nature ſe ſert pour ces uſages & pour

ces fonctions ne sont que des membranes nerveuses & tendineuses, & une chair musculeuse sans que pour tous les mouvemens si puissants & si divers dont elle est capable, elle ait ni les os, ni les cartilages qui sont nécèssaires aux autres parties des Animaux pour exercer des fonctions de cette nature. Pour le passage de la respiration, & pour recevoir la boisson, cette trompe a tout du long dans son milieu deux conduits larges chacun d'un pouce à l'endroit le plus étroit qu'ils ayent vers leurs extrêmités. Ces conduits sont faits d'une membrane nerveuse & tendineuse fort lisse & assez ferme: ils vont en s'élargissant vers la racine de la trompe, afin que la liqueur contenue soit poussée dehors avec plus de force par le souffle de l'haleine, le retrecissement que les conduits ont vers leurs sortie servant à cela: & ce qui doit faire croire que l'impulsion de la liqueur contenue dans les conduits de cette trompe ne se fait point par une compression & un retrecissement successif, ainsi qu'elle se fait dans l'œsophage & dans les intestins, c'est la structure de ces organes dans lesquels il ne se trouve ni muscles, ni fibres charnues qui ayent la situation circulaire, laquelle auroit

été néceſſaire à cette compreſſion. A l'extrêmité du haut qui eſt vers la racine de la trompe, ces conduits ayant fait comme un cul de ſac ſe détournent en enhaut pour entrer en ſe recourbant enſuite en enbas, dans les deux conduits des narines. Ces conduits en manière de cul de ſac paroiſſent être faits pour arrêter l'impétuoſité de la liqueur qui monte dans les conduits, lorſqu'elle eſt attirée par les narines, y ayant apparence que lorſqu'elle frappe ces endroits où elle eſt en quelque façon arrêtée, l'Animal connoît qu'il doit ceſſer d'attirer, afin que la liqueur ne monte pas plus haut, & n'entre pas dans l'endroit du nez où ſont les membranes de l'odorat : & il faut auſſi ſuppoſer que c'eſt alors que les muſcles perpendiculaires de la trompe ſe relâchant, les appendices du cartilage du nez ſe rebaiſſent ſur les ouvertures du nez & les ferment, ainſi qu'il a été dit, faiſant en quelque façon l'office de valvules. Or les deux conduits qui ſont le long de la trompe ſont enfermés dans la chair qui les environne tout à l'entour, & cette chair eſt auſſi recouverte par-tout d'une membrane ligamenteuſe, la quelle eſt ſous la peau. Les actions de la trompe qui conſiſtent en une

infinité de mouvemens qu'elle a, se rapportent néanmoins toutes à deux, lesquelles sont son allongement & son accourcissement, toutes ses différentes inflexions ne se faisant que par la différente modification de l'allongement & de l'accourcissement; parce qu'il s'ensuit nécessairement qu'une chose qui s'allonge d'un côté & qui s'accourcit de l'autre en même temps, se doit plier du côté qu'elle est accourcie. Pour cet allongement & pour cet accourcissement, la chair qui avec les deux conduits qu'elle enferme de la membrane extérieure dont elle est enfermée, fait le corps de la trompe, a des fibres disposées en des situations opposées; car il y en a qui composent des muscles qui vont comme d'un centre à une circonférence, étant attachés par un bout à la membrane du conduit, & par l'autre à celle qui enveloppe toute la trompe par-dehors. Nous avons appellé ces muscles les perpendiculaires, parce qu'ils font des angles droits avec le conduit dont ils naissent, & avec la membrane extérieure de la trompe à laquelle ils abboutissent: nous appellons les autres muscles les parallèles, parce qu'ils sont en quelque façon également distants de la membrane du

conduit, & de la membrane extérieure, entre lesquelles ils vont depuis le haut de la trompe jusqu'enbas. Tous ces petits muscles perpendiculaires dont le nombre est presque infini, ont leur partie charnue vers le conduit, & la tendineuse vers la membrane extérieure. Les muscles parallèles qui sont aussi en un très-grand nombre, ont leur origine à la membrane du conduit & leur insertion à la même membrane, cinq ou six pouces plus bas. La partie charnue de ces muscles au contraire de celle des muscles perpendiculaires est vers la membrane exterieure, & la partie tendineuse vers la membrane du conduit. Or les petits muscles parallèles sont disposés de telle sorte, qu'étant attachés ensemble par le milieu de leur ventre ils composent un grand muscle qui en forme de lanière épaisse d'une ligne ou deux, & large de huit ou dix, descend depuis le haut de la trompe jusqu'enbas : les tendons de ces muscles sont insérés obliquement à la membrane intérieure qui fait le conduit, celui d'en-haut étant un peu détourné à droite, & celui d'en-bas un peu à gauche de la direction qu'ont tous ces petits muscles joints ensemble par le milieu de leur ventre. Chaque grand

muſcle parallèle que nous appellons auſſi Compoſé, eſt mis verticalement, & ſon plan eſt perpendiculaire au conduit. Il y a de ces ſortes de muſcles un très-grand nombre qui ſont poſés les uns à côté des autres le long de la trompe, & autant qu'il en faut pour compoſer toute ſa rondeur. Ils ſont ſeparés l'un de l'autre par une eſpèce de membrane formée des tendons des muſcles perpendiculaires. Pour ce qui eſt des petits muſcles dont chaque muſcle parallèle compoſé eſt fait, leurs tendons ſe confondent dans la partie charnue des muſcles perpendiculaires, la quelle, ainſi qu'il a été dit, eſt proche du conduit auquel ces tendons s'inſèrent. Il faut encore remarquer que chaque petit muſcle parallèle eſt courbé, parce que ſes deux extrémités ſont attachées à la membrane interne qui fait le conduit, & que ſon ventre eſt attaché à la membrane extérieure qui couvre toute la trompe: & il faut auſſi ſuppoſer pour concevoir l'action de ce muſcle, qu'il demeure toujours ainſi courbé; car comme cette action conſiſte dans ſon accourciſſement qui eſt cauſe de la traction qu'il opère, il faudroit qu'il perdît ſa figure courbe, & qu'il ſe redreſſât avant

que de pouvoir tirer, s'il étoit capable de perdre cette figure courbe, de même qu'une corde qui se courbe sur une poulie ne pourroit pas tirer, si la poulie ne la forçoit à conserver cette figure courbe. Or ce qui force ce muscle à demeurer toujours courbé, est non-seulement l'attache que son ventre a avec la membrane extérieure de la trompe, mais encore celle qu'il a avec la membrane composée des tendons des muscles perpendiculaires, laquelle sépare les muscles parallèles les uns des autres, ainsi qu'il a été dit, & qui soutenant ce ventre fait l'effet de la poulie qui soutient une corde. Cette structure étant supposée, il n'est pas difficile de comprendre comment se fait l'allongement & l'accourcissement de la trompe : car lorsque tous les muscles perpendiculaires agissent en faisant approcher la membrane extérieure, & celle du conduit en les tirant l'une vers l'autre, il est aisé de concevoir que l'épaisseur de la chair qui est entre ces deux membranes étant diminuée, il faut nécessairement que l'autre dimension qui est la longueur s'accroisse, c'est-à-dire, que la trompe s'allonge ; & par la même raison il est encore évident que lorsque l'action de ces muscles cesse, & que les

muſcles parallèles viennent à agir tous enſemble en faiſant que les parties de la membrane du conduit auxquelles leurs tendons ſont attachés s'approchent les unes des autres, il faut que la trompe ſoit accourcie, & enfin que ſelon que ces muſcles agiſſent en différents endroits, il ſe faſſe des accourciſſemens différents, qui ſont cauſe de toute la diverſité des infléxions dont la trompe eſt capable. Mais ce qui eſt de bien remarquable dans le particulier de la ſtructure qui vient d'être décrite, c'eſt que l'allongement de la trompe ayant pû être fait par deux différentes manières; ſçavoir, ou par l'action des fibres circulaires, leſquelles agiſſant en manière de ſphincter auroient pu faire allonger la trompe en la ſerrant, ou par celle des fibres perpendiculaires; la nature a choiſi la méchanique de celles-ci, à cauſe de l'inconvénient que les circulaires auroient cauſé en étreciſſant les conduits qui doivent toujours être ouverts pour la reſpiration, & pour laiſſer le paſſage libre aux liqueurs qui y ont été attirées pour être pouſſées dans le goſier, ainſi qu'il a été dit. Or les fibres perpendiculaires empêchent que la trompe ne ſoit ſujette à ces inconvéniens, parce qu'en

même

même temps qu'elles tirent en-dedans la membrane qui fait la surface extérieure de la trompe, elles tirent aussi en-dehors la membrane des conduits, & par ce moyen les dilatent au-lieu de les étrécir : tout l'étrécissement qui est nécessaire pour l'allongement ne se faisant que dans les chairs qui sont entre le conduit & la membrane extérieure de la trompe. Pour expliquer la nécessité de cette méchanique, on peu la comparer à l'expédient que les ouvriers ont trouvé pour courber les corps de chasse redoublés en plusieurs tours & replis, & pour empêcher qu'en les courbant les côtés ne s'approchent & n'étrécissent le conduit. On sçait que pour cet effet ils fondent du plomb & en emplissent le conduit qui est de cuivre, & qui a ét épremièrement fait tout droit ; car de même que le plomb qui par sa résistance ne permet pas au conduit de s'étrécir, l'orsqu'on le plie, mais qui force un de ces côtés de s'allonger, & l'autre de se ramasser & de s'accourcir en s'épaississant ; les muscles perpendiculaires font le même effet par leur traction, qui ne permet pas aux côtés du conduit de s'approcher, mais qui obligent les uns à souffrir d'être allongés, & les autres d'être comprimés

& ramaſſés en eux-mêmes, lorſque la trompe eſt tortillée comme un cor redoublé ; ainſi que nous l'avons ſouvent vue demeurer en cet état un long-temps, pendant lequel l'Elephant reſpiroit par ſa trompe avec liberté.

Le ſquelète de l'Elephant a tant de choſes particulières & remarquables, que l'on a jugé à propos d'en faire une deſcription exacte. La première remarque qui a été faite, regarde les os de l'Elephant en général, dont on a trouvé la ſubſtance tout-à-fait différente de celle des défenſes ; de manière qu'il n'y a point d'apparence que l'on en faſſe l'yvoire, ainſi que quelques Auteurs l'on dit. Le crâne avoit de long deux pieds quatre pouces, de large deux pieds, & autant de hauteur. Les os n'étoient point ſéparés par des ſutures fort viſibles ; celles qui ſe pouvoient remarquer, n'étoient point en manière de ſcie & dentelées comme aux autres Animaux, mais droites, & la plûpart imparfaites ; de manière qu'une ſuture qui avoit commencé en un endroit ſe perdoit & ne continuoit point : la moins imparfaite étoit la Lambdoïde. L'os des tempes en avoit une qui le traverſoit & le ſéparoit par le milieu ; l'écailleuſe qui ſe doit

joindre avec le pariétal ne paroissoit point du tout ; ces deux os n'étant distingués que par leur substance qui étoit fort solide & fort polie dans l'os des tempes, & percée dans le pariétal d'une infinité de petits pores presqu'imperceptibles. L'épaisseur de ce crâne étoit extraordinaire. Au droit du front, il avoit sept pouces d'épaisseur, aux côtés de l'occipital sept pouces & demi, & au droit des tempes trois pouces & demi. Cette grande épaisseur étoit entre deux tables très-minces, qui faisoient la surface externe & l'interne du crâne : ces tables n'avoient pas plus d'une demi-ligne. L'entre-deux des tables étoit garni de feuilles osseuses très-dures & très-minces, formant plusieurs cavernes de grandeur différente, & dont les unes étoient longues de six pouces, s'ouvrant les unes dans les autres. L'épaisseur extraordinaire de ce crâne, étoit apparemment la cause du défaut des sutures qui auroient été inutiles pour les usages qu'on leur attribue ordinairement, qui sont d'empêcher que les fractures ne s'étendent trop loin, & de servir à donner passage aux vaisseaux ; car du moins il est certain que cette épaisseur si extraordinaire des os du crâne de cet Animal les

empêche d'être sujets à des fractures qui lui soient aussi dangereuses, qu'elles sont aux Animaux, à qui la moindre félure des os du crâne peut être mortelle; & c'est apparemment cette épaisseur qui fait que les flèches peuvent percer la tête de l'Elephant assez avant, sans le blesser dangereusement, & même sans en faire sortir du sang; ainsi que *Lucain* l'a remarqué, les flèches pouvant entrer bien avant sans offenser ni le cerveau, ni les membranes, & ne pénétrant que dans des spongiosités de l'os qui rendent ses blessures de peu de conséquence; de même que celles des os du crâne aux autres Animaux sont moins dangereuses au droit des sinus, où l'os qui est double forme une cavité, dans laquelle aucune partie importante n'est enfermée; quoiqu'il y ait des Auteurs qui disent que quand les Elephans se battent, il arrive quelquefois qu'ils se cassent la tête en se heurtant l'une contre l'autre. Mais autant que le crâne de l'Elephant donne à son cerveau de tous côtés une couverture capable de le défendre des coups & des autres injures externes, si l'on excepte le milieu du derrière de la tête, autant cette partie est-elle foible, l'os en cet endroit n'ayant

pas l'épaiſſeur d'une demi-ligne : & cependant cet endroit du cerveau eſt celui dont la bleſſure eſt la plus mortelle, ne pouvant être ſi légèrement bleſſé, que l'Animal ne meure dans le même inſtant. C'eſt par-là que les Hiſtoriens diſent que celui qui conduit l'Elephant le frappe, lorſqu'il arrive que cet Animal entre en fureur, n'y ayant point d'autre moyen d'éviter les dangers qu'elle cauſe, qu'en le faiſant mourir promptement : pour cela le Conducteur fiche un cloud dans la foſſe qu'il a au derrière de la tête. L'os cribreux avoit deux foſſes peu enfoncées, rondes, larges chacune d'un pouce & demi, & diſtantes d'autant l'un de l'autre : elles étoient percées d'une infinité de trous de grandeur différente. La figure ronde & la grandeur de ces foſſes les faiſoit reſſembler à un crible mieux qu'elles ne font en aucun autre Animal. L'orbite n'étoit point fermée par derrière ; cela ſe voit dans quelques autres animaux. Ce qui eſt le troiſiéme os de la mâchoire ſupérieure aux autres Animaux, étoit ici un très-grand os qui avoit quatorze pouces de long, & ſix de large : les deux joints enſemble faiſoient une grande foſſe ovale, creuſe ſeulement d'un pouce & demi, dans laquelle la

base de la trompe étoit attachée. *Cardan* dit que les défenses de l'Elephant sont attachées aux os des tempes : nous avons trouvé qu'elles sont fichées dans les mêmes os auxquels la trompe est attachée, sçavoir, vers leur bout, où chacun de ces os est ouvert d'un trou large de trois pouces & demi, qui est l'ouverture d'un canal profond de treize pouces & demi, dans lequel la défense étoit placée, laquelle alloit jusqu'au fond de ce canal : le fond de ce canal étoit formé d'une lame mince comme du papier, & percée de plusieurs trous. La défense enfoncée dans ce canal étoit creuse aussi, & l'on a trouvé sa cavité remplie d'une espèce de de chair attachée à la lame mince qui fermoit le fond du canal. *Elien* fait mention de cette chair, & dit qu'elle est bonne à manger. On a trouvé qu'elle étoit endurcie en la surface, par le moyen de laquelle elle étoit attachée le long de la cavité qui est dans la défense ; de manière qu'elle paroissoit avoir quelque dispositions à devenir osseuse. Cette remarque pourroit donner quelque vraisemblance à l'opinion de ceux qui tiennent que les défenses tombent & renaissent à l'Elephant, comme le bois aux Cerfs ; cet endurcissement pouvant être

considéré comme le commencement de la génération des défenses qui doivent renaître. En-dessous de cet os de la mâchoire supérieure étoient les dents au nombre seulement de quatre, deux de chaque côté : elles étoient de grandeur différente. La plus grande en longueur & en largeur étoit celle de devant, mais elle étoit la plus courte en hauteur ; car elle avoit quatre pouces de long sur un pouce & demi de large, & sa hauteur par-devant n'étoit que de demi-pouce, ayant un pouce & demi par derrière. L'autre dent au contraire qui étoit plus petite, tant en longueur qu'en largeur, n'ayant que deux pouces de long sur un pouce & demi de large, étoit plus haute, ayant deux pouces & demi. La base de ces dents qui est l'endroit par où elles se touchent en mâchant, étoit fort platte, fort, égale & lisse, comme étant usée par le frottement mutuel : & cela faisoit paroître ces dents composées de deux substances différentes qui distinguoient chaque dent comme en plusieurs dents de substance blanche, collées & jointes ensemble par une autre substance grisâtre. Les grandes dents paroissoient composées de sept pièces, & les petites de deux.

La mâchoire inférieure étoit extrêmement pésante. Les deux parties qui la composent ordinairement dans les brutes, & qui ne faisoient ici qu'une continuité, comme dans l'homme, avoient une grande épaisseur, elles avoient plus de trois pouces de tous sens, l'os étant rond & non plat, ainsi qu'il a coutume d'être : elle étoit beaucoup plus courte que la supérieure ; elle avoit néanmoins deux pieds deux pouces de long ; sçavoir, quatorze pouces depuis l'angle jusqu'à l'extrêmité du menton, & douze depuis le même angle jusqu'à l'endroit de son articulation. Le menton se terminoit en une pointe longue de deux pouces, qui avoit trois angles, un en-dessous, deux en-dessus. Les dents de cette mâchoire étoient ainsi que celles de la supérieure au nombre de quatre, & leur substance étoit aussi la même : elles en étoient seulement différentes en ce que les plus longues étoient celles de devant, au lieu qu'à l'autre mâchoire celles de derrière étoient les plus longues. *Pline* ne donne en tout que quatre dents à l'Elephant pour manger.

Il y a environ soixante & dix ans qu'on fit voir à Paris des os que les uns prétendoient être d'un Géant, les autres

d'un Elephant. Comme on ne montroit point d'os entiers, mais seulement des morceaux de différentes parties; les Sçavans qui examinerent ces fragmens, se trouvèrent embarrassés de déterminer ce que l'on en devoit croire, peut-être faute d'avoir une connoissance bien exacte des os de l'Elephant. Entre ces fragmens, celui de la mâchoire inférieure, de la manière dont il est décrit dans plusieurs Livres qui furent faits sur ce sujet en ce temps-là, devoit être d'un Elephant à cause de l'épaisseur & de la rondeur qu'on lui donne, & de le pointe qu'on lui fait avoir au droit du menton, qui sont des conformations particulières à la mâchoire de l'Elephant, & qui la rendent tout-à-fait différente de celle de l'Homme. Il y a néanmoins quelque difficulté sur ce qu'il n'est point dit si cette partie pointue de la mâchoire qui forme le menton étoit sans dents, comme elle est à l'Elephant, qui n'a ni dents incisives, ni canines; car cette particularité devoit principalement décider la question. *Riolan* néanmoins soutient toujours contre les autres Anatomistes de ce temps là, que tous ces os étoient d'un Elephant, quoiqu'il déclare n'en avoir jamais vu: mais il se fondoit

ſur le peu de reſſemblance que ces os avoient avec ceux de l'Homme.

Toute l'épine avoit dix pieds deux pouces : les vertèbres du col faiſoient un pied & demi ; celles du dos, des Lombes & de l'os *Sacrum* cinq pieds ; & celles de la queue trois pieds huit pouces Les vertèbres du col étoient au nombre de ſept : les deux premières étoient ſemblables à celles de l'Homme ; la ſeconde avoit l'apophiſe odontoïde fort petite, & l'épineuſe en récompenſe fort groſſe & preſque ronde ; elle avoit juſqu'à trois pouces de diamètre. Les apophiſes épineuſes des cinq autres vertèbres étoient inégales, leur longueur allant toujours croiſſant à meſure qu'elles approchoient des vertèbres du dos, ainſi qu'elles ſont ordinairement aux Brutes : les autres apophiſes étoient comme à l'Homme. Il y avoit vingt vertèbres au thorax ; leur apophiſes épineuſes étoient fort longues, principalement vers le col : le corps de chacune de ces apophyſes avoit trois pouces, & formoit trois angles, deſquels il y en avoit un tourné vers la tête ; elles étoient pointues par le bout. Les Lombes n'avoient que trois vertèbres ; leurs apophiſes tranſverſes étoient petites, les épineuſes.

étoient plattes & quarrées. L'os *Sacrum* n'avoit aussi que trois vertèbres qui ne composoient pas un seul os comme en l'Homme ; les cartilages qui les joignent ensemble n'étoient pas devenu osseux. La queue avoit trente & une vertèbres. Les côtes étoient au nombre de vingt, dont il y avoit sept du genre de celles qu'on appelle les vrayes, parceque leurs cartilages sont joints immédiatement au sternon : elles étoient plus courbées qu'elles ne sont ordinairement aux Brûtes, ce qui rendoit le thorax plus large & moins pointu, & augmentoit beaucoup sa capacité. Outre la sinuosité qui est ordinairement en-dessous le long de la côte pour loger les vaisseaux qui passent en cet endroit, il y en avoit une autre en-dessus beaucoup plus creuse que celle de dessous : cette sinuosité n'alloit que jusqu'à la moitié de la côte. Le sternon composé de trois pièces étoit encore cartilagineux, & paroissoit être d'une substance pareille à celle des appendices cartilagineuses des côtes. Le cartilage xiphoïde étoit étroit, épais, & long de deux pouces. L'omoplate avoit vingt-deux pouces de long, & quinze de large ; sa plus grande largeur n'étoit pas vers le haut, comme elle est ordinairement,

mais vers le milieu, un peu vers le bas où elle formoit un angle : son épine avoit deux apophyses, l'une en-devant grosses & épaisse qui tenoit lieu d'acromion; l'autre qui étoit mince & pointue, se detournoit un peu à côté en-dehors. L'os du bras avoit deux pieds trois pouces de long; à la partie extérieure de la tête de cet os, il y avoit une grande apophyse : vers le milieu il s'applatissoit, & devenoit tout-à-coup fort large. Le *Cubitus* avoit deux pieds de long : le *Radius* étoit plus court de trois pouces, à cause que l'apophise de l'olécrane étoit fort longue. Ces os étoient joints ensemble de manière qu'ils n'avoient point les mouvemens séparés qui servent à la pronation & à la supination. Le *Radius* étoit posé obliquement sur le *Cubitus* en la même situation que ces os ont quand ils font la pronation. Le Carpe avoit ses huit os distribués en deux rangs, quatre à chaque rang; les deux du premier rang qui sont en devant étoient articulés avec le *Radius* & le *Cubitus*; les deux de derrière s'écartoient pour donner passage aux tendons des muscles du dessous du pied de devant, & s'avançoient pour soutenir le ligament annulaire : les quatre os du second rang s'articuloient avec le

metacarpe & avec le pouce, de manière que les trois qui sont en-dehors s'articuloient avec les quatre os du metacarpe, & le quatrième qui est en-dedans s'articuloit avec le pouce, qui avoit seulement deux os de même que les doigts. Les os des iles qui aux Brutes s'élèvent ordinairement en en-haut vers les lombes, ne s'étendoient qu'en largeur, & ne s'élevoient pas plus haut que l'os *Sacrum*, comme ils font à l'Homme. Depuis l'extrêmité de la côte d'un des os des iles jusqu'à l'autre, il y avoit seulement deux pieds. Le *Femur* étoit long de deux pieds neuf pouces: il n'avoit qu'un trochanter qui étoit le grand. Sa tête étoit grosse, & plus plate qu'à l'ordinaire; elle étoit posée droit sur l'os, & non à côté comme en l'Homme; elle n'avoit point de col, étant attachée immédiatement à l'os. Cette conformation qui est ordinaire à l'os de la cuisse des Brutes & fort différente de celle de l'Homme, fait qu'il est aisé de connoître que les grands os que l'on montre en beaucoup de lieux, & qu'on fait passer pour des os de Géans, sont des os d'Elephant; joint qu'il faut remarquer qu'on ne montre jamais que l'os de la cuisse, parceque c'est celui des os de l'Elephant qui ref-

ſemble mieux à ceux de l'Homme. L'os de la jambes avoit dix-neuf pouces de long, & le péroné autant; le Tarſe n'avoit que ſix os, un des trois cunéiformes manquoit, & le cuboïde étoit aſſez large pour ſupléer à ſon défaut. Le métatarſe n'avoit que quatre os. Les doigts & le pouce étoient comme aux pieds de devant. Les pouces des quatre pieds étoient fort petits, & les pieds tant ceux de devant que ceux de derrière étoient très-courts; le carpe, le metacarpe avec les doigts, de même que le tarſe, le metatarſe auſſi avec les doigts n'ayant pas neuf pouces.

Il y avoit des os ſeſamoïdes à tous les doigts; ces os étoient très-grands dans ce ſujet, & beaucoup plus grands à proportion qu'ils ne ſont en l'Homme, étant preſque auſſi gros que les os des doigts. Cette grandeur nous a donné lieu de les examiner & de conjecturer quel eſt leur véritable uſage, dont les Anatomiſtes ne ſont point encore convenus. Nous avons remarqué que la ſurface par laquelle ils touchent aux os des doigts eſt fort polie; qu'en cet endroit de même qu'à l'endroit des os des doigts ſur le quel chaque os ſeſamoïde eſt appliqué, il n'y a point de perioſte, mais ſeule-

ment un enduit de cartilage comme aux articles; que l'autre surface par laquelle ils sont attachés aux tendons des muscles, est âpre & raboteuse; & que les mêmes choses se trouvent à la rotule du genou. On peut conclure de ces observations que la plûpart des os sesamoïdes & la rotule ont un même usage: mais cet usage commun n'est pas celui qu'on leur donne ordinairement; sçavoir, d'affermir les articulations, & d'en empêcher la luxation; il y a bien plus d'apparence que ces petits os servent à l'action des tendons des muscles, qui comme des cordes sont appuyés sur ces petits os, de même que sur des poulies. Car de même que les poulies sont faites pour empêcher que les cordes qu'elles soutiennent ne soient frottées trop rudement par les endroits sur lesquels elles passent, & que pour cela les cordes sont comme atachées à la poulie sur la quelle elles ne coulent point, n'y ayant que la poulie qui frotte & qui coule sur son essieu; ainsi le tendon du muscle qui est attaché à l'os sesamoïde passe & repasse sur l'os du doigt sur lequel il est appuyé, sans souffrir aucun frottement; tout le frottement étant des os l'un contre l'autre, lesquels pour cette raison sont fort lisses, fort

polis, & ſans périoſte de même que dans les articles. Et c'eſt de cette même-manière que le large tendon que forment les muſcles extenſeurs de la jambe s'attache à la rotule, ſur la quelle il paſſe pour s'inſerer au haut de l'os de la jambe, & que l'orſque le tendon fait ſon action, il tient en enhaut la rotule qui luit obéit lorſque la jambe eſt étendue, & qui redeſcend lorſqu'elle eſt fléchie; car c'eſt pour cela que la cavité qui eſt en-devant au milieu de l'article par lequel l'os de la cuiſſe eſt joint à celui de la jambe, eſt plus grande qu'il ne faut pour loger la rotule, & même quand la jambe eſt étendue autant qu'elle le peut être; car cette large cavité donne lieu à la rotule de ſe hauſſer & de s'abbaiſſer, ainſi qu'il eſt néceſſaire: & cette conformation fait voir auſſi que la rotule n'eſt point faite comme on croit, pour affermir l'articulation de la jambe, & empêcher que l'extenſion n'aille trop loin, & qu'il ne ſe faſſe une flexion en-devant. En effet il faudroit pour cela que la rotule emplît toute cette cavité, lorſque la jambe eſt autant étendue qu'elle le peut être, de même que l'apophiſe de l'olécrâne emplit la cavité qui eſt au bas de l'*Humerus*, lorſque le coude eſt étendu autant qu'il

le peut être ; & il faudroit aussi que la rotule fût fermement attachée ou à l'os de la jambe, ou à celui de la cuisse, de même que l'apophise qui fait l'olécrane est attachée & continue avec l'os du coude ; car la rotule étant mobile comme elle est, & n'emplissant point toute la cavité dans laquelle elle est, il n'y a aucune apparence qu'elle puisse servir à cet affermissement du genou. De plus le genou des Brutes, dans lequel la rotule se trouve comme dans celui de l'Homme, n'a jamais besoin d'être ainsi affermi, parcequ'il est toujours plié, l'os de la cuisse ne faisant jamais une ligne droite avec celui de la jambe, de même qu'ils font dans l'Homme & dans l'Elephant. Toutes les épiphyses se séparoient aisément du corps de l'os, quoique les inégalités par lesquelles l'os est joint à l'épiphyse fussent fort grandes.

Notre dessein étoit d'abord de ne donner ce long mémoire que par extrait : mais tout considéré, nous avons mieux aimé le donner en entier, pour ne pas faire perdre aux Amateurs de l'Anatomie bien des choses curieuses qu'on doit aimer à savoir : d'ailleurs si *Ray* dans son *Abrégé Méthodique des Animaux à*

quatre pieds, a pu légitimement s'excuser d'avoir été plus long sur cet article qu'à l'ordinaire, nous pouvons avec encore plus de raison nous excuser sur la longueur de ce Mémoire, vu l'importance du sujet & la méthode que nous avons suivie jusqu'ici; & nous pensons que le Lecteur judicieux ne sauroit nous en savoir mauvais gré.

L'Elephant est le plus grand de tous les Animaux à quatre pieds, comme l'est la Baleine entre les Poissons, & l'Autruche entre les Oiseaux: sa hauteur est communément de dix pieds; & *Jules-César Scaliger* dit qu'il y a des Elephans qui ont jusqu'à seize & même dix-neuf pieds de haut, ce qui surpasse toute croyance. Cet Animal est d'une pésanteur prodigieuse; car il pèse près de trois mille cinq cens livres: aussi *Pline* dit de lui, que ses jambes sont d'une force surprenante, & qu'elles ressemblent plutôt à des piliers qu'à des jambes. De là on a cru que l'Elephant n'avoit point de jointures, & que par cette raison il étoit obligé de dormir debout, appuyé contre un arbre; que les chasseurs pour s'en rendre maîtres, scioient l'arbre en travers, & qu'alors l'Animal tombant ne pouvoit plus se

lever. Aureste cette opinion n'est pas nouvelle ; on la trouve dans *Aristote* qui ensuite a été copié par *Diodore de Sicile*, par *Strabon*, par *St Ambroise*, par *Cassiodore*, & par beaucoup d'autres Ecrivains. Or ce qui a pu donner lieu à cette erreur, c'est la figure cylindrique des jambes de l'Elephant, & cette égalité qui empêche d'appercevoir des jointures, sur-tout dans ses jambes de devant. Les jointures elles-mêmes différentes de celles des autres Quadrupèdes, & plus semblables aux jointures de l'Homme, ont pu aussi y contribuer ; car l'Elephant ne courbe pas en arrière ses jambes de devant, mais il les courbe un peu à côté & en-dedans, & celles de derrière un peu en-dehors : au contraire la plupart des Quadrupèdes, comme les Chevaux, les Chameaux, les Dains, les Moutons, les Chiens, plient les jambes de devant comme nous, & c'elles de derrière comme nos bras lorsque nous les portons vers nos épaules. Les Grenouilles, les Lézards, les Crocodiles ont leur jointures plus semblables aux nôtres, & surtout les Animaux qui se servent de leurs pattes pour manger, cequi arrive à la plupart de ceux qui ont des clavicules,

& par-conséquent la poitrine plus large & les épaules plus serrées, comme le Singe, l'Ecureuil, & quelques autres. Si donc l'on se contentoit de dire que la structure de l'Elephant est différente de celle de la plûpart des Quadrupèdes, & que ses jointures sont moins marquées; on ne blesseroit point la vérité: mais si en raisonnant du particulier au général, on assûre qu'il n'a aucune sorte de jointures, on pèche contre l'évidence des sens & de la raison. *Pline* ne mérite pas plus de créance, lorsqu'il dit que dans l'accouplement le mâle & la fémelle ont la croupe opposée, ainsi que les Chameaux. Après avoir examiné leurs parties naturelles, on leur a trouvé une autre disposition, & l'on sait par des témoins oculaires qu'ils s'accouplent comme les Chevaux. L'Elephant ne mange jamais trop: aussi vit-il long-temps, & s'il en faut croire certains Auteurs, cent-cinquante, deux cens, même trois cens ans; le mâle s'accouple à cinq ans, & la fémelle à dix. *Thomas Brown* dans son *Essai sur les erreurs Populaires*, dit que cet Animal vit près de cent ans, porte une année entiére, & croît jusqu'à la vingtième. Il paroît qu'il n'y a encore rien de certain là dessus. Les Nègres & les In-

diens assûrent que chaque Elephant a sa fémelle particulière, & qu'il ne se mêle point avec d'autres ; qu'il ne souffre point de rival, & que quand une fois sa fémelle a conçu, il n'en approche plus. *Derham* dans sa *Théologie Physique*, avance d'après les *Transactions Philosophyques* que dans l'Elephant les traïons sont près de la poitrine, parceque la Mère est obligée de sucer son Lait elle-même par le moyen de sa trompe, & de le conduire ensuite dans la bouche du petit : mais c'est un fait qui ne nous paroît pas moins douteux que le suivant, qui est que la Mère allaite son petit jusqu'à huit ans.

Les indes Orientales, comme les Royaumes de Pegu & de Siam, l'isle de Ceylan, & quelques Provinces Méridionales de l'Afrique, comme le Congo, l'Abissinie ou l'Ethiopie, fournissent des Elephans à tout l'Univers ; ceux des Indes l'emportent sur les autres pour la grandeur & pour la force. On n'en avoit point vu en Grèce avant *Alexandre le Grand* ; il s'en voit rarement en Europe, sur-tout dans les contrées septentrionales de cette partie du monde ; car l'Elephant aime le pays où il est né, & souffre très-impatiemment le froid : il est

naturellement ſauvage, & difficile à prendre, encore plns malaiſé à dompter quand il eſt vieux; les mâles s'apprivoiſent plus facilement que les femelles. Mais quelque ſauvages qu'ils ſoient, ils ne font aucun mal lorſqu'ils ne ſont point attaqués. Si quelqu'un les irrite, ils ſe défendent avec leur trompe qui eſt comme une main que la nature leur a donné, qu'ils étendent & reſſerrent à leur gré en manière de Serpent, & dont ils ſe ſervent avec uue adreſſe étonnante. S'ils ſaiſiſſent un homme avec cette redoutable machine, ils le jettent preſqu'auſſi loin qu'on jette une pierre avec la fronde. C'eſt envain qu'on croit s'échapper par la fuite, à moins qu'on ne ſe garantiſſe de leur fureur par des mouvemens circulaires que leur péſanteur & la difficulté qu'ils trouvent à ſe tourner ne leur permettent pas de faire avec la même vîteſſe; car ils courent plus vîte en droite ligne que le Cheval le plus léger, parceque leurs pas ſont plus grands. Les plus jeunes ſont ordinairement les plus dangereux: cependant un bon Elephant contient plus de chair que quatre ou cinq Bœufs. Les grandes dents qui ſortent de la mâchoire ſupérieure, qui ſont

longues de plusieurs pieds, & dont la grosseur est proportionnée à l'âge de l'Animal, sont encore des défenses que la nature leur a fournies. C'est avec ces puissantes armes qu'ils brisent ou déracinent les arbres. Quelquefois ces monstreux Animaux entrent dans les villages pendant la nuit, & si le hazard les fait heurter contre les cabanes, ils les renversent comme une coquille de noix, suivant l'expression de *le Maire*. Leur nourriture ordinaire est l'herbe & le Bled; mais si cette nourriture leur manque, ils mangent des feuilles & des branches d'arbres, des roseaux, des joncs, toutes sortes de fruits, de grains & de légumes. D'ailleurs, ils souffrent patiemment la faim, & l'on assure qu'ils peuvent passer huit ou dix jours sans aucun aliment: cependant ils mangent beaucoup lorsqu'ils sont dans l'abondance, témoins les dommages qu'ils causent aux plantations des Négres. Un seul de ces Animaux consume dans un jour ce qui suffiroit pour nourrir trente hommes pendant une semaine, sans compter les ravages qu'il fait avec ses pieds: aussi les Négres n'épargnent-ils rien pour les éloigner de leur champs, ils y font la garde pendant le jour, & y allument des

l'on n'a point d'exemple qu'ils aient jamais insulté personne à moins qu'on ne fasse feu sur eux, & qu'on ne les irrite par quelque blessure ; car ils deviennent alors furieux, & des ennemis si dangereux qu'il est fort difficile de leur échapper : mais si l'on parvient à les effrayer assez pour leur faire prendre le parti de se retirer, ils le font avec beaucoup de lenteur ; ils regardent fixement ceux qui troublent leur repos, & jettant deux ou trois cris, ils continuent leur marche. Quelques Matelots François remontant une petite rivière dans le pays des Nègres, virent un Elephant si embarrassé dans la fange, qu'ils se promirent d'en faire aisément leur proye : comme ils ne pouvoient s'en approcher assez pour le tuer, leurs balles ne servirent qu'à le mettre en fureur. Ne pouvant aussi s'avancer vers eux, il n'eut pas d'autre moyen pour se vanger que de remplir sa trompe d'eau bourbeuse, & de leur en lancer une si grosse pluye, qu'elle faillit de les abysmer dans leur barque : ils furent contraints de se retirer, & la marée qui revint bien-tôt, mit l'Elephant en état de regagner la rive à la nage. *Atkins* dans son voyage, observe que le mouvement d'un Elephant dans

l'eau est plus prompt que celui d'une chaloupe à dix rameurs. Les Elephans ne sont nulle part en si grand nombre que sur la côte d'Yvoire ; il s'en trouve beaucoup aussi sur la côte d'Or, qui s'avancent de l'interieur des terres qui sont désertes jusqu'au rivage de la mer ; car moins il y a d'hommes dans une contrée, plus elle se remplit de bêtes farouches. Suivant l'*Histoire Générale des Voyages*, les Nègres prennent un grand nombre d'Elephans en creusant de profondes fosses dans les lieux que ces Animaux fréquentent, & les couvrant de branches & de feuilles d'arbres. L'Elephant étant tombé dans le piége, y est bien-tôt assommé avec toutes sortes d'armes & d'instrumens. Le corps est partagé entre les chasseurs, & la peau leur sert à couvrir leur bancs & leur chaises : ils font présent de la queue au Roi, qui l'employe pour chasser les Mouches. Les Peuples de Bamba n'ont jamais eu l'art d'apprivoiser les Elephans ; mais ils entendent fort-bien la manière de les prendre en vie. Leur méthode est d'ouvrir comme nous venons de dire, de larges fosses qui vont en rétrécissant vers le fond, qu'ils couvrent de branches d'ar-

bres & de gazon qui cachent bien le piége. *Lopez* vit sur les bords de la *Quanza* un jeune Elephant qui étoit tombé dans une de ces tranchées. Les vieux, après avoir employé inutilement toute leur force & leur adresse pour le tirer du précipice, remplirent la fosse de terre, comme s'ils eussent mieux aimé le tuer & l'ensevelir que de l'abandonner aux chasseurs. Ils exécutèrent cette opération à la vue d'un grand nombre de Nègres qui s'éfforcèrent en vain de les chasser par le bruit, par la vue de leurs armes, & par des feux qu'ils leur jettoient pour les effrayer. Dans d'autres endroits on a différentes ruses pour tuer les Elephans. Lorsqu'ils paroissent en troupe, le Chasseur se frotte tout le corps de leurs excrémens, & rampant jusqu'à eux avec sa lance, il se glisse doucement sous leur ventre jusqu'à ce qu'il trouve l'occasion d'en frapper quelqu'un sous l'oreille : aussi-tôt qu'il a donné le coup, il s'éloigne avant que l'Animal ait eu le temps de le reconnoître. L'odeur de la fiente trompe tous les autres qui continuant de marcher laissent leur compagnon en proye au chasseur. Si l'Animal blessé dans un endroit si sensible, conserve assez de force pour se

défendre, ou pour attaquer même son ennemi, la seule ressource du chasseur est de se retirer en faisant plusieurs tours, & d'attendre qu'il soit entièrement affoibli par la perte de son sang, qui ne cesse point de couler jusqu'à sa mort. *Dapper* observe que l'Elephant après avoir été blessé, employe toutes sortes de moyens pour tuer son ennemi, & que s'il en vient à bout il ne fait aucune insulte à son corps. Aucontraire son premier soin est de creuser la terre de ses dents pour lui faire un tombeau dans lequel il l'étend avec beaucoup d'adresse : ensuite il le couvre de terre & de feuillages. Mais ceux qui font leur occupation de cette dangereuse chasse, se cachent fort soigneusement après avoir tiré leur coup, & suivant de loin l'Animal en jugeant de sa foiblesse par sa marche, ils cherchent l'occasion de lui faire de nouvelles blessures, & lorsqu'ils le croyent près de sa fin, ils s'approchent hardiment pour l'achever.

l'Elephant n'a pas seulement les hommes pour ennemis, mais aussi le Tigre, le Lion, & principalement le Rhinoceros dont il sera parlé en son lieu; car nous ne suivrons point ici la métho-

de M. *Linæus* qui dans son *Systême de la Nature* a mis le Rhinoceros pour une espèce particulière d'Elephant.

Les Naturalistes ne seront pas fâchés de lire le récit de deux chasses auxquelles le Roi de Siam invita M. l'Abbé *de Choisi* & le pere *Tachard*; il confirmera la vérité de ce que nous ont rapporté les anciens, comme *Strabon*, *Pline*, *Philostrate*, *Elien*, *Arrien*, & d'autres Ecrivains.

Nous avons été ce matin, dit l'Abbé *de Choisi* dans son *Journal du voyage de Siam*, à la chasse des Elephans; c'est un plaisir véritablement royal. La grande enceinte est de plus de vingt lieues de tour. Il y a deux rangs de feux allumés toute la nuit, & à chaque feu de dix pas en dix pas deux hommes avec des piques. On voit de temps en temps de gros Elephans de guerre & de petites pièces de canon. Des hommes armés entrent dans l'enceinte, & font le tricquetrac; peu a peu on gagne du terrein, & l'enceinte se retrécit. Les feux, le canon & les Elephans avancent jusqu'à ce qu'on puisse approcher les Elephans sauvages assez près pour leur jetter des lacets où ils se prennent les jambes. Quand il y en a quelqu'un de pris, les Elephans

de guerre qui sont stylés à cela se mettent à leurs côtés, & leur donnent de bons coups de défenses s'ils sont les méchants, sans pourtant les blesser; d'autres les poussent par derrière. Des hommes leur mettent des cordes de tout les côtés, montent dessus, & les conduisent à un poteau, où ils demeurent attachés jusqu'à cequ'ils soient comme des Moutons. Nous en avons vu prendre une vingtaine. Le Roi étoit monté sur un Elephant de guerre, & donnoit les ordres. C'est lui qui a renouvellé cette sorte de chasse qui n'étoit plus en usage. M. *Constance*, Ministre du Roi, m'a dit que ce prince a présentement deux mille Elephans de guerre, & quarante-cinq mille hommes en faction.

A un quart de lieux de Louve, écrit le père *Tachard*, il y a une espèce d'amphithéâtre dont la figure est d'un grand quarré long, entouré de hautes murailles terrassées, sur lesquelles se placent les spectateurs. Le long de ces murailles en dedans régne une palissade de gros piliers fichés en terre à deux pieds l'un de l'autre, derrière lesquels les chasseurs se retirent lorsqu'ils sont poursuivis par les Elephans irrités. On a pratiqué une fort grande ouverture vers la campagne,

& vis-à-vis du côté de la ville on en a fait une plus petite qui conduit dans une allée étroite, par où un Elephant peut passer à peine, & cette allée aboutit à une manière de grande remise, où l'on achève de le dompter. Lorsque le jour destiné à cette chasse est venu, les chasseurs entrent dans le bois monté sur des Elephans fémelles qu'on a dressées à cet exercice, & se couvrent de feuilles, afin de n'être pas vu par les Elephans sauvages. Quand ils sont avancés dans la forêt, & qu'ils jugent qu'il peut y en avoir aux environs, ils font jetter aux fémelles certains cris propres à attirer les mâles, qui répondent aussi-tôt par des hurlemens affreux. Alors les chasseurs les sentant à une juste distance, retournent sur leurs pas, & menent doucement les fémelles du côté de l'amphithéâtre où les Elephans sauvages ne manquent jamais de les suivre. Celui que nous vîmes dompter y entra avec elles, & dès qu'il y fut on ferma la barrière. Les fémelles continuèrent leur chemin au travers de l'amphithéâtre, & enfilèrent queue à queue la petite allée qui étoit à l'autre bout, L'Elephant qui les avoit suivies jusques-là, s'étant arrêté à l'entrée du défilé, on se servit de toutes

fortes de moyens pour l'y engager. On fit crier les fémelles qui étoient au-delà de l'allée ; quelques Siamois l'irritoient en frapant des mains, & criant plusieurs fois *Paſt*, *Paſt*: d'autre avec de longues perches armées de pointes le harceloient; & quand ils en étoient pourſuivis, ils ſe retiroient derrière la paliſſade : enfin il s'attacha à l'un d'eux qui demeura exprès, & qui ſe jetta dans l'allée. L'Elephant courut après lui ; mais dès qu'il y fut entré, on laiſſa tomber à propos deux couliſſes, l'une devant, l'autre derrière. L'Animal ne pouvant ni avancer, ni reculer, ni ſe retourner, fit des efforts ſurprenants, & pouſſa des cris terribles. On tâcha de l'adoucir en lui jettant des ſeaux d'eau ſur le corps, en le frottant avec des feuilles, en lui verſant de l'huile ſur les oreilles, & on fit venir auprès de lui des Elephans mâles & fémelles qui le careſſoient avec leurs trompes. Cependant on lui attachoit des cordes par-deſſous le ventre & aux pieds de derrière afin de le tirer delà. On fit venir un Elephant privé, de ceux qui ont coutume d'inſtruire les nouveaux venus : un officier étoit monté deſſus, qui le faiſoit avancer & reculer pour montrer à l'Elephant ſauvage qu'il

n'avoit rien à craindre, & qu'il pouvoit sortir. En effet, on lui ouvrit la porte, & il suivit l'autre jusqu'au bout de l'allée. Dès qu'il y fut, on mit à ses côtés deux Elephans que l'on attacha avec lui. Un autre marchoit devant, & le tiroit avec une corde dans le chemin qu'on lui vouloit faire prendre, pendant qu'un quatrième le faisoit avancer avec un grand coup de tête qu'il lui donnoit par-derrière, jusqu'à une espèce de remise, où on l'attacha à un gros pilier fait exprès, qui tourne comme un cabestan de navire. On le laissa-là jusqu'au lendemain, pour lui faire passer sa colère. Mais tandis qu'il se tourmentoit autour de cette colonne, un Brachmane habillé de blanc, s'approcha monté sur un Elephant, & tournant doucement autour de celui qui étoit attaché, l'arrosa d'une certaine eau consacrée à leur manière, qu'il portoit dans un vase d'or. On croit que cette cérémonie fait perdre à l'Elephant sauvage sa férocité naturelle, & le rend propre à servir le Roi. dès le lendemain, il commença à aller avec les autres, & aux bout de quinze jours il fut entièrement apprivoisé.

Malgré la masse énorme de l'Elephant que quelques-uns ont osé nommer par

cette raiſon *Montagne* ou *coline animée & ambulante*, cet Animal eſt d'une docilité & d'une induſtrie qui approchent de l'intelligence humaine. Il eſt ſuſceptible d'attachement, d'affection & de reconnoiſſance juſqu'à ſécher de triſteſſe quand il a perdu ſon gouverneur. On le voit tranſporté de douleur, & vouloir ſe donner la mort, lorſque dans ſes momens de fureur il l'a tué ou maltraité. Il entend tout ce qu'on lui dit, & ſe reſſouvient de ce qu'on lui a enſeigné. Un voyageur de la Chine étant à Pekchin vit l'écurie des Elephans de l'Empereur. Le Gouverneur de l'écurie leur fit faire pluſieurs tours en préſence de l'Ambaſſadeur du Czar, tels que de rugir comme les Tigres & les Lions, de mugir comme les Taureaux, de hennir comme le Cheval, & d'imiter le chant des Oiſeaux de Canaries : ils contrefirent juſqu'au ſon de la trompette. Enſuite le Gouverneur les obligea de rendre leurs reſpects à l'Ambaſſadeur les quatre genoux en terre, de ſe coucher d'abord ſur un côté, puis ſur l'autre, & de ſe relever. Ils faiſoient cette eſpèce d'exercice ſur un ordre ſimple. Pour ſe coucher, ils commençoient par étendre les jambes de devant & celles de derrière ; après quoi ils ſe repo-

soient à terre sur le ventre. Tous ces Elephans étoient d'une grosseur extraordinaire; quelques-uns avoient les dents longues de six pieds. Le roi de Siam en avoit fait présent à l'Empereur de la Chine, & tous les ans il lui en envoyoit quelqu'un à titre de tribut. Le roi de Camboye dans le Mogol, dit *Vincent le Blanc* en ses *Voyages*, a environ cinquante Elephans, & plusieurs entr'autres qu'on a dressés à lui faire la révérence tous les matins, bardés & enharnachés fort richement, sur-tout aux jours de cérémonie; ils ont une écurie toute peinte, & tenue avec une grande propreté. On leur sert à manger dans de grands plats d'argent. Ils ont des gouverneurs qu'ils les traitent avec un air respectueux sans user jamais d'aucun ton rude, comme pour les gronder. On diroit que rien ne manque à ces Animaux que la parole : tant ils font paroître de raison, & comprennent promptement tout ce que leurs Maîtres leurs apprennent. Le roi de Pegu dans les Indes, continue le même voyageur, a quatre Elephans blancs; ces Animaux sont d'une force prodigieuse. Ce Prince se plaît fort à se faire traîner par ces Elephans sur un *Talanzin*, qui est une espèce de litière couverte à quatre

roues. Je le vis un jour qu'il fit appeller son *Nangis* ou cocher, pour lui faire venir son *Telanzin*, voulant aller à la promenade. Et comme il venoit auprès de lui deux de ses Elephans, qu'il faisoit voir au Prince de *Souac*, & vantoit leur force, il y en eut un d'eux qui partit aussi-tôt, & alla prendre cette litière avec tout son attirail & rouage, la porta devant le Roi avec ses dents, la posa tout doucement à terre, comme si c'eût été une chose de peu de poids, quoiquelle pésât environ cinquante quintaux. Cette action plut tant au Roi, qu'il commanda dès-lors qu'avec sa portion ordinaire, on lui donnât tous les jours dix livres de sucre de plus. Le principal manger de cet Animal est du ris, cuit avec du lait, mis par pelottes; & chacun en a cinquante livres pour sa portion.

Au rapport de *Philostrate* & de *Pline*, on dressoit des Elephans à avoir pour le Prince une vénération digne de sa Majesté : aussitôt qu'ils l'appercevoient, ils fléchissoient les genoux pour l'adorer à la manière des Orientaux, & se relevoient un moment après. Les rois des Indes s'en servoient à la guerre, & ils n'avoient point de plus zèlés defenseurs. Ce qu'on raconte de celui que *Porus* montoit, est presque incroyable. Cet

Animal ſentant ſon maître épuiſé par les traits dont il étoit couvert ſe baiſſa de lui-même pour le deſcendre ſans le bleſſer, & lui arracha avec ſa trompe les flèches dont il étoit hériſſé : mais voyant qu'il perdoit tout ſon ſang, il le rechargea ſur ſon dos, & l'emmena dans ſon quartier. *Elien* raconte un trait pareil d'un Seigneur Indien. Il avoit trouvé un jeune Elephant blanc qu'il éleva avec grand ſoin. Cet Animal lui ſervoit de monture ordinaire, & lui donnoit toutes les marques de la plus tendre amitié. Le Roi informé de ſa douceur & de ſon adreſſe, le demanda pour lui : mais le Seigneur à qui il appartenoit ne put s'en détacher, & pour éviter les ſuites de ſon refus, il ſe ſauva dans des montagnes. On l'y pourſuivit par ordre du Prince ; mais monté ſur le haut d'un rocher, il y ſoutint un long aſſaut, parant les traits & ſe défendant à coups de pierres, parfaitement ſecondé par ſon Elephant qui les jettoit avec toute la juſteſſe poſſible. Les ſoldats montèrent néanmoins malgré cette généreuſe réſiſtance. Alors l'Animal plein de fureur ſe jetta au milieu d'eux, en renverſa pluſieurs avec ſa trompe, les écraſa, mit les autres en fuite, reprit ſon maître bleſſé,

& se retira avec lui. Lorsque *Pyrrhus* entra de force dans Argos, un de ses soldats monté sur un Elephant reçut une blessure dangereuse, & fut jetté par terre. L'Elephant ayant perdu son maître dans la foule, fit des écarts épouvantables jusqu'à ce qu'il l'eût trouvé; alors il le releva avec sa trompe, le mit sur son dos, & retourna en fureur vers la porte de la ville, renversant & foulant aux pieds tout ce qui se rencontroit devant lui.

A cet instinct d'humanité, l'Elephant joint une force extraordinaire qui le fait regarder comme le plus puissant des Animaux terrestres. On en dressoit pour les batailles qui faisoit la terreur de l'ennemi par le ravage qu'ils causoient dès qu'on leur avoit donné le signal de s'avancer. C'étoit au son des tambours & des trompettes, ou par le spectacle du sang déjà répandu dont ils ont horreur, ou par la vue de quelques liqueurs qui en approchent, comme le jus de Mûres ou de Raisins: aussi-tôt ils entroient en fureur, se jettoient au travers des bataillons, & portoient de toutes parts l'effroi, le désordre & la mort. L'odeur le mugissement épouvantable de ces Animaux causoient encore plus

de trouble parmi les Chevaux que parmi les Hommes : du premier abord ceux-là se frappoient de terreur; on ne pouvoit les faire avancer ; ils se dressoient les uns sur les autres, & renversoient les cavaliers. *César* n'en avoit qu'un, lorsqu'il livra la bataille à *Cassanottan*, Roi des Bretons, & il lui suffit pour mettre toute l'armée en fuite. C'étoit l'usage qu'en faisoient principalement les Persans, les Syriens & les Romains qui les imitérent. Quelquefois ils bâtissoient sur le dos de ces bêtes monstrueuses, de grandes tours de bois à plusieurs étages où montoient des archers, qui tiroient en assurance, ayant presque tout le corps à couvert. Dans la bataille qu'*Antiochus Eupator* livra à *Judas Machabée*, ce roi de Syrie avoit plus de trente Elephans de cette sorte, sur chacun desquels étoient trente deux hommes qui lançoient des flèches de tous côtés, & un Indien qui le conduisoit. Aux Indes, on les plaçoit sur le frond de l'armée à cent pas l'un de l'autre, où ils servoient de rempart contre l'ennemi, jusqu'au moment qu'il falloit les animer & les lâcher. *Porus* en mit deux cens sur une même ligne lors qu'*Alexandre* vint l'attaquer. Les Romains s'en servirent depuis dans la lice & le

combat des Gladiateurs: ce fut l'an 655 de Rome qu'on en donna le spectacle pour la première fois. D'abord on ne les faisoit combattre que contre des Taureaux; mais ensuite on les mit contre des hommes. *Pompée*, à la dédicace du Temple de *Vénus*, en lâcha 20 dans le Cirque contre des captifs de Gétulie, peuple d'Afrique; & les circonstances de ce combat le rendirent mémorable à la postérité. Un Elephant qui eut les pieds coupés se traîna vers un gros de Gétules qu'il enferma, il leur arrachoit leurs boucliers, & les jettoit avec tant de force & d'adresse qu'aucun ne retomboit sur les spectateurs. On eût dit qu'il les désarmoit moins par colère & par vengeance, que pour réjouir le peuple. *César* donna le spectacle de vingt Elephans contre cinq cens hommes. Les Empereurs *Claude* & *Néron* le répétèrent dans la même proportion avec des Elephans chargés de tours. Il falloit avoir excité & provoqué long-temps cet Animal pour le mettre en fureur. La cruauté étoit entièrement opposée à son instinct naturel. Un Prince, selon *Pline*, voulant faire mettre en pièces trente hommes qui lui avoient déplu, les fit attacher à des poteaux, & lâcha contre eux autant d'Elephans avec

des Satellites qui les attaquoient pour les mettre en colére. Ils y entrerent à la vérité ; mais ce fut contre ceux qui les inquiétoient, & jamais le Prince ne put les rendre miniſtres de ſa paſſion. Cet Animal reſpecte la foibleſſe, & un ennemi qui ne lui eſt point égal en force. Quelquefois il enlève un homme avec ſa trompe, & le tient ſuſpendu pendant quelque momens, mais c'eſt pour le remettre tranquillement à terre. S'il paſſe au milieu d'un troupeau de Moutons, il les range avec ſa trompe de peur de les écraſer en les foulant. On ne croiroit pas que ces maſſes lourdes & énormes fuſſent ſuſceptibles de mémoire, d'adreſſe & d'induſtrie qui ont étonné dans pluſieurs. *Mutianus* qui avoit été trois fois Conſul à Rome, aſſûroit en avoir vu un qui connoiſſoit les lettres Grecques, & qui écrivoit en arrangeant des caractères, les mots qu'on lui diſoit. Un autre ayant été rudement châtié par ſon maître dont il ne pouvoit retenir les leçons, paſſa toute la nuit dans une attitude rêveuſe, & exécuta parfaitement le lendemain ce qu'il n'avoit pu faire la veille. Il y en avoit de ſi doux qu'un enfant de douze à treize ans les montoit, les conduiſoit aiſément, & leur faiſoit faire tout ce

qu'il vouloit. *Arrien*, le moins fabuliste de tous les Anciens, dit en avoir vu un qui avoit deux cymbales aux jambes, sur lesquelles il jouoit avec sa trompe un air régulier pendant que plusieurs autres dansoient en cadence autour de lui.

Les Elephans sont une des principales forces du grand Mogol, & en même temps un des principaux ornemens de son palais. il en nourrit plus de cinq cens, dont les harnois sont d'une magnificence qui étonne.

Enfin les Auteurs veulent qu'on regarde l'Elephant comme autant au-dessus des autres Animaux par l'instinct, que l'Homme est au-dessus de la Bête par la raison. Nous ne finirions pas, si nous voulions rapporter tout ce qu'on a dit à sa louange. On a débité comme vrais mille faits singuliers que le docteur *Hartenfels* à pris soin de recueillir dans son *Elephantographie*, & par lesquels on a prétendu montrer la fidélité, la prudence, la sagacité, l'équité, la gratitude, l'amour de la gloire, la docilité, l'obéissance, l'intelligence, la douceur, la pudeur, la tempérance, la chasteté, la piété même & la religion de l'Elephant. Nous rappellerions volontiers ces faits

pour satisfaire les curieux, si les naturalistes ainsi que les voyageurs ne s'étoient pas rendus suspects par trop d'amour pour le merveilleux; car nous sommes bien éloignés de penser comme quelques-uns qui ne craignent pas de dire que les mensonges répandus dans l'histoire naturelle sont des mensonges innocents, & même de beaux mensonges propres à égayer la matière : nous souhaiterions plutôt qu'il dépendît de nous de pouvoir anéantir tout le faux merveilleux qui en fait la broderie ; & nous ne perdrons jamais de vue cette sentence du plus judicieux de nos Poëtes ; *rien n'est beau que le vrai.*

L'Elephant dont quelques-uns appellent la femelle *Elephante*, & le petit *Elephanteau*, est nommé en Hébreu *Behemoth*; en Arabe *Fil*; en éthiopien *Yemmbo* ; en Grec *Elephas* ; en Italien *Elephante*; en Allemand *Elepant*, *Elephant* ou *Helfant ;* en Flamand *Olyfant ;* en Anglois *Elephant.* Or tous ces noms, à la réserve des deux premiers, sont tirés du Grec ou du Latin.

Les deux grandes dents placées à la mâchoire supérieure de l'Elephant, sont les parties de cet Animal dont on fait usage en Médecine & dans les Arts mé-

chaniques ; c'est ce qu'on appelle l'Yvoire. Lemeilleur yvoire nous est apporté de Ceylan, & de plusieurs endroits des Indes orientales : on doit le choisir blanc & poli. Il contient beaucoup d'huile, de sel volatil & de terre, & peu de phlegme. L'yvoire est rafraîchissant & dessiccatif ; il est modérément astringent & incisif ; il fortifie les viscères ; il arrête les Hémorrhagies ; il soulage dans la jaunisse, & il chasse les vers ; il calme les douleurs, guéri la foiblesse d'estomac & l'épilepsie qui vient de Sympathie avec ce viscère. On l'employe dans ces maladies en forme de limaille dans les infusions à la dose de demi-once jusqu'à un once, & en substance pulverisé subtilement de puis un scrupule jusqu'à deux. On attribue à l'Yvoire à-peu-près les mêmes vertus qu'à la corne de Cerf, & les préparations en sont les mêmes, c'est-à-dire, qu'on prépare l'Yvoire philosophiquement, ou sans feu, ou avec le feu. L'yvoire préparé philosophiquement est bon pour coriger les acides des premières voyes, & pour tempérer l'effervescence du sang : on le donne dans les fiévres malignes qui viennent d'épaississement lorsqu'on voit de la disposition aux sueurs, & même on le joint à l'antimoine

diaphorétique pour l'aider dans son effet ; il convient aux fleurs-blanches causées par les aigres de l'estomac, & l'on s'en sert avec succès pour prévenir l'avortement, en le mêlant avec le Magistère de Corail, ou le Corail rouge préparé : enfin on en-fait usage contre les vers avec beaucoup de succès, la dose en est comme ci-dessus, de puis un scrupule jusqu'à deux. L'yvoire préparé avec le feu, ou calciné, s'appelle *Spode*. On coupe pour le faire, des morceaux d'yvoire qu'on calcine à feu ouvert jusqu'à ce qu'ils ne fument plus, & qu'ils soient réduits en une matière poreuse, cassante, blanche, légère, alkaline, & facile à mettre en poudre : c'est proprement la tête morte de l'yvoire ; car tout le sel volatil qui y étoit contenu s'est dissipé par la calcination avec l'huile & le phlegme, ensorte qu'il n'est resté ni sel, ni aucun autre principe actif dans le *Spode*. Lorsqu'on veut profiter de ces principes actifs, on fait la distillation de l'yvoire par la Cornue à un feu gradué, comme il est décrit dans tous les cours de Chimie, & & l'on retire le sel volatil, l'esprit & l'huile de l'yvoire : ensuite de quoi la matière noire qui reste au fond de la Cornue est aussi bonne pour en faire du

Spode, que si l'yvoire n'avoit pas été distillé ; il n'y a qu'à la mettre calciner entre des charbons ardents, & elle ne tarde pas à prendre la blancheur convenable. On doit choisir le *Spode* bien blanc dehors & dedans, net, & en beaux morceaux faciles à rompre. Quoique le *Spode* ne soit qu'une terre morte, ou une chaux dépouillée de tous principes actifs, il ne laisse pas d'avoir ses utilités ; il est astringent, & propre pour arrêter les Hémorrhagies, les cours de ventre, la gonorhée, & pour absorber les acides des premières voyes : on s'en sert encore pour empêcher que le lait ne se coagule dans l'estomac. La dose, prise intérieurement, est depuis un demi-scrupule jusqu'à deux scrupules. On le fait aussi entrer dans les Collyres & dans les remédes pour dessécher les playes. Nous venons de dire qu'on retiroit de l'yvoire par la distillation, un sel volatil, de l'esprit & de l'huile. Ces trois principes ont les mêmes usages, & se donnent à la même dose que ceux de la cornes de Cerf : on peut consulter cet article.

Personne n'ignore les beaux ouvrages qu'on fait avec l'yvoire en marquetterie & en sculpture. On fait encore calciner l'yvoire dans un pot de terre couvert

d'un autre pot, & la jointure bien bouchée ; il devient très noir, parceque la fuliginosité qui s'en éléve retombe dessus: alors étant broyé subtilement, on en tire un très-beau noir qui est d'usage pour la Peinture. On fait la même opération sur la corne de Cerf ; & il est à remarquer que plus les matières dont on fait les noirs sont blanches, plus les noirs qui en proviennent sont beaux & hauts en couleur.

La rapure d'yvoire entre dans la décoction astringente, la confection d'Hyacinthe, dans les poudre *d'Hali*, de *Diamargaritum frigidum*, astringente contre l'avortement, & les trochisques de *Gordon* de la pharmacopée de Paris. Le *Spode* entre dans les poudres *Diarrhodon*, dans celle des trois Santaux, dans le Look sec, dans les Trochisques de Camphre, dans l'Electuaire de *Psyllium*, &c. de la même Pharmacopée.

Prenez du Ris lavé, une once ; des rapures d'yvoire & de corne de Cerf, enfermées dans un nouet, de chacune une demi-once.

Faites bouillir le tout pendant un quart d'heure dans deux pintes d'eau commune, & passez ensuite la liqueur, pour une Prisane astrin-

gente convenable dans les Diarrhées & les Hémorrhagies.

Prenez des eaux de Tanaiſie & de Pourpier, de chacune deux onces; de l'Yvoire préparé, & de la Coralline auſſi préparée, de chacun un ſcrupule; du *Semen contrà*, dix-huit grains; de la Thériaque, un gros; du ſel Ammoniac, un ſcrupule; du ſyrop de Limon, une once.

Mêlez le tout pour une potion vermifuge à prendre en une ou deux fois.

Prenez de l'orge mondé, une once; des Raiſins-paſſes mondés, deux onces; de la rapure d'yvoire, une demi-once; de la Régliſſe, ſix gros; de la ſemence d'Anis, un demi-gros.

Faites bouillir le tout dans trois livres d'eau de fontaine qui ſeront réduites à deux.

Paſſez la liqueur, & ajoûtez-y deux onces de ſuc de fiente de Cheval, pour une décoction contre la Pleuréſie, dont la doſe ſera de quatre en quatre heures.

Prenez

Prenez du Corail rouge & des Perles, le tout préparé, de chacun un gros; du Santal citrin, & de l'Yvoire préparé, de chacun trois gros; de la graine de Kermès, deux gros; du ſucre blanc en poudre, une demi-once.

Faites du tout une poudre ſubtile contre l'avortement, que vous diviſerez en quarante priſes à donner pendant quarante jours le matin dans un jaune d'œuf cuit à la coque.

Prenez du Saffran Oriental, quatre ſcrupules, de l'Yvoire préparé, une demi-once; du ſucre-Candi blanc, une once.

Réduiſſez le tout en une poudre fine, que vous diviſerez en huit priſes à donner pendant huit jours le matin à jeun contre la jauniſſe.

EQUUS.

NOus décrirons ſous ce titre troi Animaux domeſtiques du même genre, qui ſont connus de tout le monde; ſavoir, le Cheval, l'Aſne, & le Mulet.

Le Cheval; *Equus*, Offic. Schrod. 285. Boſſch. 162. Dal. Pharm. 435. Blas. 67. Lemer. 341. Merr. Pin. 166. Charlet. Onom. 2. Geſn. *de Quad.* Siles. 89. Raii Sinop *Anim. Quad.* 62. *Equus Cauda undique Setoſa*, Linn. Faun. Suec. 34. *Equus & Equa; Caballus, ſive ſonipes.* Quorumd.

Nous avons en notre langue beaucoup de bons Ouvrages ſur la connoiſſance du Cheval, l'Animal le plus noble, le plus docile & le plus utile de tous les Quadrupèdes, connu de tout le monde, & qui mériteroit incomparablement mieux que le Lion le titre de roi des Animaux. Le Docteur *Valentini* nous a donné d'après *Blaſius* une deſcription anatomique du Cheval; mais cette deſcription n'eſt preſque rien en comparaiſon de celle que Monſieur *Daubenton* en a faite, & dont nous allons profiter en l'abrégeant.

De tous les Animaux que nous avons à décrire, dit M. *Daubenton*, le Cheval eſt le mieux connu, ſoit pour les parties extérieures de ſon corps, ſoit pour celles de l'intérieur; il reçoit auſſi de l'Homme la plus belle éducation; tous ſes mouvemens; toutes ſes allures ſont dirigés par un art qui a ſes principes: C'eſt au

manége qu'il faut voir tout ce que l'on fait apprendre aux Chevaux à force d'habitude, tout ce qu'on leur fait faire à l'aide du mors & de l'éperon. Cet art, qui n'eſt pas dédaigné par les Princes & par les Rois, met le Cheval dans une carrière glorieuſe : c'eſt-là que l'on donne de la nobleſſe à ſon port, & de l'agrément à ſon maintien, on met à l'épreuve toutes ſes forces & toute ſa légèreté, on le livre à ſa plus grande vîteſſe, on augmente ſon ardeur, on anime ſon courage, enfin on éprouve ſa conſtance, on cultive ſa docilité, & on emploie toutes les reſſources de ſon inſtinct. La ſcience dont l'objet eſt d'affermir ou de retablir la ſanté, d'éloigner la mort & de conſerver la vie de l'Homme, la Médecine, n'exclut point le Cheval dans la recherche de ſes connoiſſances & dans l'adminiſtration de ſes remèdes : auſſi s'eſt-il formé un art dans le quel on ſe propoſe de prévenir les maladies des Chevaux, & de les reconnoître, de les juger & de les guérir, & de déterminer les opérations que l'on doit faire ſur les différentes parties du Cheval lorſqu'elles ſont affligées. C'eſt ce qu'on appelle la *Médecine Vétérinaire*. Ce même art s'étend à tous les béſoins des

Chevaux, ceux qui l'exercent se dévouent à leur service; enfin ces Animaux trouvent dans les Haras des soins particuliers & continuels pour la conservation & la propagation de leur espèce; & mêmes ces soins influent sur eux avant qu'ils existent; car on contribue à la perfection de leur être par le choix du mâle & de la femelle qui doivent les engendrer : en combinant les qualités de l'Etalon & de la Jument on a su prévoir le résultat de leur mélange, & perpétuer la force & la beauté des Chevaux, & la finesse de leur instinct. En faisant tant de recherches & d'observations sur les chevaux, on a formé, pour ainsi dire, un langage particulier, dont les termes sont affectés aux arts qui concernent ces Animaux.

On divise le Cheval en trois parties principales, qui sont l'avant-main, le corps & l'arrière-main. L'avant-main comprend la tête, l'encolure, le garrot, les épaules, le poitrail & les jambes de devant; le corps est composé des reins, des rognons, des côtés du ventre & des flancs; l'arrière-main renferme la croupe, les hanches, la queue, les fesses, les grassets, les cuisses, le jarret & le reste des jambes de derrière On emploie des

termes d'art pour dénommer les différentes couleurs du poil des Chevaux, comme pour désigner les parties de leur corps, parce que la grande variété qui se trouve dans les couleurs & dans leurs nuances a fait multiplier les noms. Tous les Chevaux des pays orientaux & méridionaux, c'est-à-dire, des pays les plus chauds, comme les Chevaux Turcs, les Persans, les Arabes & les Barbes, ont le poil beaucoup plus ras que les autres.

Le Cheval a la tête allongée & le front applati, les yeux éloignés l'un de l'autre & placés un peu de côté; les naseaux sont ouverts près de l'extrémité du museau, & sa bouche est placée un peu en dessous, desorte que la lèvre supérieure est plus avancée que celle de dessous; cet ensemble lui donne un air de douceur & de docilité; le museau en entier, c'est-à-dire, la partie inférieure de la tête qui est composée par les deux mâchoires & le nez, & qui s'étend presque jusqu'aux yeux, est fort longue en comparaison de l'espace qui se trouve entre les yeux & les oreilles: cette même partie est étroite; elle paroît comprimée sur les côtés, & un peut arquée sur la longueur du nez, que l'on appelle le *Chanfrein*; les oreilles sont terminées en poin-

te, élevées au haut de la tête, & placées l'une près de l'autre : ces traits donnent de la finesse à sa physionomie ; le front court & étroit, les oreilles pointées en avant les yeux prompts à s'animer, indiquent l'ardeur & le feu dont le Cheval est susceptible : sa tête qui est petite à proportion du corps, & son cou étroit, allongé & relevé, ses jambes minces & longues, indiquent sa légèreté ; les justes proportions de son corps & l'arrondissement de la croupe marquent sa force ; son cou robuste & ses jambes nerveuses annoncent qu'il est ferme & assuré dans toutes ses attitudes, & qu'il est capable de réprimer ses efforts jusques dans la plus grande ardeur. Voilà ce qu'on pourroit juger du Cheval à ne le voir que dans l'état de repos ; mais dès qu'il se meut, il a une démarche fière & un port noble, tous ses mouvemens sont souples & liants, il se livre à la plus grande vîtesse, & il supporte la plus grande fatigue : cet Animal peut encore fournir à l'un & à l'autre de ces exercices, après avoir été à moitié usé par le travail ; ce qui prouve qu'il est aussi-bien constitué à l'intérieur pour la force, qu'à l'extérieur pour l'élégance des proportions.

Avant que de donner le détail des obſervations que j'ai faites ſur les parties intérieures du Cheval, il eſt néceſſaire de rapporter les principales dimenſions de l'individu qui m'a ſervi de ſujet pour cette deſcription, afin que l'on puiſſe juger de ſa taille : ce Cheval ne marquoit plus, & étoit âgé; je le fis tuer au commencement du printemps ; il avoit ſept pieds de longeur meſurée en ligne droite depuis le bout dn muſeau juſqu'à l'origine de la queue; la longueur de la tête, depuis le bout des lèvres juſques derrière les oreilles, étoit d'un pied huit pouces, & la circonférence, priſe au-deſſus des yeux, de deux pieds & demi; le cou avoit un pied dix pouces depuis l'omoplate juſqu'à l'oreille, un pied onze pouces de circonférence près de la tête, & trois pieds auprès des épaules : la hauteur de ce Cheval étoit de quatre pieds cinq pouces depuis terre juſqu'au garrot, & de quatre pieds trois pouces depuis le bas du pied juſqu'au-deſſus de l'os de la hanche; le corps avoit quatre pieds ſept pouces de circonférence priſe derrière les jambes de devant, cinq pieds quatre pouces au milieu du corps à l'endroit le plus gros, & quatre pieds neuf pouces devant les jambes de derrière :

il pésoit environ quatre cens livres.

A l'ouverture de l'abdomen on n'a point vu d'épiploon sur les intestins ; il étoit si court qu'il le cachoient, de même que l'estomac ; il n'a paru que des portions d'intestins qui occupent toute l'étendue du ventre en longueur & en largeur : leur figure & leur position sont remarquables ; car on ne distingue d'abord que trois grosses poches placées les unes à côté des autres. Outre ces trois poches, il paroît encore quatre petites portions d'intestins : mais pour bien connoître ces portions d'intestins, il faut décrire le canal intestinal dans toute sa longeur pour la position & pour la figure. Le *Duodenum*, au sortir de l'estomac, s'étend en avant de la longueur de trois pouces, il se replie en dehors derrière le foie, & se prolonge en arrière sur une portion du Colon jusqu'au milieu du flanc, où il se recourbe en dedans derrière le reins droit, & passe de l'autre côté vers le rein gauche. Le *Jejunum* fait plusieurs circonvolutions dans la partie gauche de la région ombilicale, entre les dernières circonvolutions du Colon & les branches gauches du double arc de cet intestin, dont nous parlerons dans la suite. L'*Ileum* fait ses

circonvolutions dans la région hypogaſtrique, dans le flanc gauche & dans une partie de la région ombilicale, ſur l'extrémité poſtérieure des branches gauches du double arc du Colon. Le *Cæcum* va obliquement en avant dans la partie poſtérieure de l'abdomen, depuis la région iliaque droite juſqu'au milieu du ventre, un peu du côté gauche: quelquefois cet inteſtin ſe trouve placé dans le flanc droit; quelquefois auſſi il s'étend tranſverſalement de droite à gauche. Avant de décrire la poſition du Colon, il faut faire remarquer qu'il forme à quelque diſtance de ſa jonction avec le *Cæcum*, deux groſſes poches oblongues, qui ne ſont ſéparées que par un étranglement, & qui ſont à-peu-près d'égale longueur, qu'enſuite il y a une partie qui eſt bien moins groſſes & à-peu-près auſſi longue que l'une des groſſes poches, & qui aboutit à une troiſième poche, dont la longueur eſt preſque la même que celles des deux premières. Le Colon commence dans le flanc droit où il eſt joint au *Cæcum*, & forme un arc qui environne le *Cæcum* par devant & par les côtés: cet arc occupe le côté droit & le gauche de la partie inférieure de l'abdomen par ſes deux

premières poches, dont l'étranglement ſe trouve derrière le diaphragme ſous l'eſtomac du côté gauche; le Colon forme quelques ſinuoſités dans la région hypogaſtrique à l'extrémité de l'arc dont nous venons de parler, & en fait un ſecond qui s'étend ſur le premier au quel il adhère par un tiſſu cellulaire, & qui eſt terminé dans le côté droit par ſa troiſième poche, dont l'extrémité s'étend en arrière juſqu'au reins droit, & à gauche juſqu'à l'autre rein. Au ſortir de cette poche, le Colon forme des circonvolutions dans toute l'étendue du côté gauche ſur le *Jejunum*, & ſur l'*Ileum* pour la plus grande partie; enfin il ſe joint au *Rectum* par une courbure qui vient du même côté: lorſque le *Cœcum* eſt dans le flanc droit, les deux premiers arcs du colon ſont à gauche preſque en entier. On conçoit aiſément comment le déplacement du *Cœcum* influe ſur la poſition du double arc du Colon, par lequel il eſt en partie environné: il ſe rencontre des ſujets dans leſquels on ne voit à l'ouverture de l'abdomen que les trois groſſes portions du Colon qui l'occupent d'un bout à l'autre; dans ce cas le *Cœcum* eſt placé ſur les parties poſtérieures de ces trois portions du Colon, & il s'étend

de droite à gauche dans les régions Iliaque & Hypogastrique. Le Colon va du flanc droit dans la région ombilicale, & se replie à gauche derrière le diaphrahme ; ensuite il se prolonge tout le long du côté gauche : voilà les deux prémières poches du Colon qui occupent le milieu & le côté gauche de l'abdomen ; ensuite il se recourbe en haut sur lui-même, & revient en avant vers le diaphragme ; là il se replie à droite, & la troisième poche s'étend tout le long du côté droit.

Avant de rapporter les dimensions du canal intestinal, je dois faire oberserver que dans tous les Animaux sur lesquels j'ai pris ces mesures, j'ai toujours fait enfller les intestins & les autres viscères qui en étoient succeptibles, pour avoir leur diamètre ou leur circonférence, & qu'on les a seulement enflés à l'aide d'un soufflet, comme ils pourroient l'être naturellement par la présence des matières qu'ils renferment, en supposant qu'ils en fussent entièrement remplis, mais sans les distendre au point de forcer les fibres & de les desunir.

Les intestins grêles avoient cinquante-six pieds de longueur depuis le pylore jusqu'au *Cæcum*, la circonférence du

Duodenum étoit de six pouces dans les endroits les plus gros, & de deux pouces trois lignes dans les plus étroits : le *Jejunum* avoit aussi différentes grosseurs ; la circonférence des endroits les plus gros étoit de cinq pouces neuf lignes ; il y avoit beaucoup d'étranglemens à différentes distances ; les plus proches n'étoient éloignés que de trois pouces : mais il s'en trouvoient qui étoient à un pied l'un de l'autre ; les plus profonds réduisoient l'intestin à deux pouces de circonférence, mais tous ces étranglemens n'étoient qu'apparens ; car on pouvoit les faire disparoître en conduisant dans les endroits les plus serrés assez d'air pour les distendre au même point que les plus gros ; l'*Ileum* avoit sept pouces de circonférence. Le *Cæcum* avoit deux pieds & demi de longueur ; il avoit deux pieds de circonférence à l'endroit le plus gros, qui se trouvoit à huit pouces de distance de son insertion avec l'*Ileum*. La circonférence du *Cæcum* étoit d'un pied dix pouces auprès de cette insertion, & d'un pied deux pouces à quatre pouces au-dessous de son extrémité, qui est conique & terminée en pointe. La première partie du Colon forme un cul-de-sac qui est

recourbé en forme de crosse & terminé par une pointe crochue ; c'est pourquoi on pourroit prendre cette cavité pour un second *Cæcum*, quelque disproportion qu'il eût avec le premier : cette première portion du Colon avoit un pied huit pouces de circonférence ; celle de l'étranglement qui la sépare du *Cæcum* n'étoit que de treize pouces ; elle avoit deux pieds un pouce de longueur sur sa grande courbure, les deux bouts n'étoient éloignés que de deux pouces & demi à l'endroit de la concavité de la crosse ; l'étranglement qui sépare du reste de l'intestin la partie du Colon dont nous venons de parler, n'avoit que quatre pouces de circonférence ; à un pouce & demi plus loin il se trouvoit un autre renflement plus petit de forme arrondie, de huit pouces & demi de circonférence, & qui sembloit être situé à côté de l'intestin ; l'étranglement qui séparoit cette espèce de boule du reste du Colon, n'avoit que trois pouces & demi de circonférence, mais ce renflement n'est pas dans tous les individus. La dernière portion du Colon & le *Rectum* n'avoient en tout que huit pieds de longueur ; mais la longueur du Colon en entier & celle du *Rectum* prises

en semble, étoient de vingt & un pieds, auxquels il faut ajoûter celle des inteſtins grêles qui avoit cinquante-six pieds, pour faire la longueur du canal inteſtinal en entier, qui étoit de soixante-dix-sept pieds, non compris le *Cæcum*.

Il sera plus aisé d'exposer la position de l'estomac du Cheval, si on la compare à celle de l'estomac de l'Homme. La grande courbure se trouve en-dessous dans tous les deux, & la partie inférieure de l'œsophage dans le dessus: mais le plan qui s'étend depuis la grande courbure jusqu'à l'œsophage, au lieu de suivre la longueur du corps comme dans l'Homme, est situé transversalement dans celui du Cheval: de sorte que la face qui est vis-à-vis les muscles de l'abdomen dans l'Homme, se trouve vis-à-vis le diaphragme dans le Cheval: au reste ces deux estomacs ont quelque ressemblance entr'eux pour la figure, qui approche dans l'un & dans l'autre de celle d'une Cornemuse. L'estomac du Cheval est posé plus à gauche qu'à droite; la partie gauche est élevée & un peu recourbée en dedans, car après avoir été souflée elle approchoit de la partie droite jusqu'à la distance d'un pouce & demi,

qui étoit l'eſpace qu'occupoit l'œſophage. L'eſtomac avoit trois pieds un pouce de circonférence priſe ſur la grande convexité & ſur le vuide qui eſt à l'endroit de l'œſophage : celle du grand cul-de-ſac, meſurée au côté gauche de l'œſophage, étoit d'un pied ſept pouces & demi : ce cul-de-ſac ne s'étendoit que de trois pouces quatre lignes dans le côté gauche; la partie droite de l'eſtomac, méſurée à ſon extrémité près du rétréciſſement du pylore, avoit ſeize pouces de circonférence ; celle du milieu de l'eſtomac, priſe au côté droit de l'œſophage, étoit d'un pied dix pouces : le pylore avoit cinq pouces de circonférence ; le commencement du *Duodenum* à l'endroit le plus gros, un pied ; l'œſophage quatre pouces près de l'eſtomac. La partie ſupérieure de l'eſtomac eſt revêtue intérieurement d'une membrane liſſe, de couleur de chair pâle, qui s'étend plus loin à gauche qu'à droite autour de l'orifice de l'œſophage, & qui eſt une continuation de la membrane qui le tapiſſe intérieurement. On diſtingue les bords qui terminent cette membrane ſur les parois intérieures de l'eſtomac ; ils ſont dentelés & plus élevés que la velouté qui revêt le reſte de ce viſcère. Il s'eſt

trouvé un grand nombre de vers dans dans cet eſtomac, comme dans tous les autres eſtomacs des Chevaux que nous avons ouverts, au nombre de plus de ſoixante, dont il y en avoit de mâles & de fémelle, & d'âges très différents. J'ai compté juſqu'à ſix cens ſoixante de ces vers dans un ſeul eſtomac, & outre cela il y en avoit encore pluſieurs à l'anus : mais nous n'en avons point vu dans le canal inteſtinal ; ces vers ſont oblongs & de différentes grandeurs ; les plus petits n'avoient que trois lignes de longueur, & environ une ligne de diamètre ; la longueur des plus grands étoit de huit lignes, la largeur de trois lignes, & l'épaiſſeur de deux lignes. Les uns avoient une couleur jaunâtre, & les autres étoient rougeâtres, ſur-tout les plus petits. Ces inſectes ont l'extrémité antérieure plus petite que la poſtérieure, ce qui rend leur figure conique : le corps eſt entouré de huit ou neuf cercles, ſur leſquels il y a de petites pointes aſſez fermes ; lorſqu'on les regarde par-deſſus, on voit à leur extrémité antérieure des crochets, à l'aide deſquels ils s'attachent de façon qu'ils ne ſont pas entraînés par les alimens ; les pointes qui ſortent du corps contribuent auſſi à les affer-

mir, car elles font dirigées en arrière. Nous avons toujours trouvé ces vers dans le commencement du *Duodenum* près du pylore, en plus grands nombre qu'en aucun autre endroit; ils font rangés les uns contre les autres; leur partie antérieure eſt enfoncée dans de petites cavités qu'ils ont creuſées ſur les parois de l'inteſtin : ils ſe diſperſent auſſi dans toute l'étendue de l'eſtomac, & on y voit différents endroits du velouté qui paroiſſent avoir été rongées & detruits; on a obſervé que quelquefois ils y font des trous & y cauſent la gangrène, & on prétend que ces vers ſont produits par des mouches qui entrent dans l'anus des Chevaux pour les y dépoſer, ou au moins des œufs qui écloſent bien-tôt: ces inſectes parcourent, dit-on toute la longueur du canal inteſtinal, & parviennent juſques à l'eſtomac, mais n'y reſtent qu'un certain temps, après lequel ils reviennent à l'anus. On en a vu ſortir dans les mois de Mai & de Juin, pour ſe métamorphoſer dans l'eſpèce de mouche que l'on croit qui les reproduit de nouveau. Ce n'eſt pas ici le lieu de faire l'hiſtoire de ces mouches ni de ces vers, ſi ce n'eſt pour les rapports qu'ils ont avec le Cheval. Il n'eſt pas douteux qu'ils

ne ſoient funeſtes à un grand nombre de Chevaux puiſqu'ils peuvent cauſer des ulcères dans leur eſtomac, & même le percer. On prétend que les huiles ne les font pas mourir comme tant d'autres inſectes, mais on les recommande contre les vers blancs qui ſont pointus par les deux bouts, & qui ont juſqu'à un demi-pied & plus de longueur, & contre ceux dont la figure reſſemble à une groſſe éguille; on dit qu'ils ſont fort dangereux; je n'en ai jamais trouvé dans les Chevaux que j'ai fait ouvrir : mais j'y ai ſouvent rencontré des vers longs, & quelquefois de petits vers plats, très-blancs, & formés de pluſieurs anneaux. On a propoſé les remèdes mercuriels contre les vers coniques, mais on ne les a pas éprouvés; cependant cet objet eſt intéreſſant : d'ailleurs, l'eſtomac & les inteſtins du Cheval ſont conformés de façon à attirer l'attention des Médecins auſſi-bien que des Naturaliſtes; la digeſtion s'y opère d'une manière particuliere, puiſque l'eſtomac eſt fort petit en comparaiſon du corps de l'Animal, & que le Colon a au-contraire des poches très-grandes qui ſemblent ſuppléer à l'eſtomac. On ſait déjà que la conformation de ce viſcère s'oppoſe au vomiſ-

ſement par l'inſertion de l'œſophage qui eſt oblique & comprimée par un ſphincter, & en partie occupée par un rebord, &c. L'étendue du Colon & ſa poſition doivent auſſi influer ſur l'eſtomac, & en général ſur la conſtitution du Cheval ſur ſes fonctions, ſur ſes maladies &c.

Le Foie s'étendoit preſque autant à gauche qu'à droite ; il étoit diſtingué en quatre Lobes, dont l'un eſt placé contre le Diaphragme dans le milieu : il y avoit trois échancrures aſſez prôfonde dans la partie inférieure de ce Lobe ; le Ligament ſuſpanſoir paſſoit dans la première échancrure à gauche ; il n'y avoit qu'un ſeul Lobe du côté gauche dans le bas ; la partie droire du Foie étoit compoſée de deux Lobes, dont l'un étoit le plus grand de tous, l'autre étoit très-petit, & ſitué derrière le grand ; il y avoit dans le petit Lobe une ſciſſure qui le partageoit en deux parties inégales, qu'on pourroit ne prendre dans pluſieurs individus que pour des éminences ou des prolongemens, plutôt que pour un Lobe ſéparé. Le Foie avoit un pied & demi dans ſa plus grande étendue ; celle du Lobe droit étoit de dix pouces & demi de haut en bas ; le Lobe gauche

avoit neuf pouces de longueur, & celle du Lobe moyen n'étoit que de huit pouces & demi. Ce Foie pésoit quatre livres trois quarts : il n'y avoit point de vésicule du fiel, mais le canal hépatique étoit fort gros ; la couleur de ce viscère étoit noirâtre, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur.

La figure de la Ratte approchoit de celle d'un triangle allongé ; elle étoit située obliquement, la base en haut & en arrière, & la pointe en bas & en en avant : elle se trouvoit posée contre l'estomac dans le côté gauche. La Ratte étoit longue de neuf pouces trois lignes ; sa base avoit quatre pouces & demi de longueur ; la plus grande épaisseur étoit de dix lignes : elle pésoit douze onces & demie ; elle étoit de couleur grise au-dehors, & d'un rouge noirâtre au-dedans.

Le Pancréas est situé entre le Rein gauche, l'Estomac, le *Duodenum*, le Foie est la premiére portion du Colon, sur la troisiéme poche de cet intestin. Sa figure est irrégulière ; cependant il y a trois branches ; l'une aboutit au *Duodenum*, c'est la plus courte ; une autre s'étend sous le Rein droit, & la troisiéme va jusqu'au Rein gauche. Ces trois bran-

ches forment en se réunissant, une masse platte, que l'on pourroit appeller *Le Corps du Pancréas* : sa plus grande épaisseur n'étoit que d'un demi pouce.

Les Reins avoient à peu-près la figure d'un treffle, dont les vaisseaux émulgents auroient représenté le pédicule. Cette figure se trouvoit quelquefois arrondie. Le Rein droit étoit plus avancé d'un pouce, & plus gros que le gauche ; il avoit cinq pouces de longueur & autant de largeur au-dessus & au-dessous de l'enfoncement qui étoit de deux pouces : le rein gauche étoit plus étroit à sa partie antérieure. Le bassinet des reins paroissoit fort petit à proportion de leur grosseur ; les mamelons se réunissoient les uns aux autres dans les parois du bassin.

Le centre nerveux du Diaphragme étoit fort étendu ; il avoit un pied trois pouces de largeur dans le milieu, & neuf pouces depuis la veine cave jusqu'à la partie voisine du *Sternum*, & il s'étendoit en arrière jusqu'à la dernière des fosses côtes. Il est très-mince ; la partie charnue n'avoit qu'une ligne d'épaisseur auprès du centre nerveux ; mais elle étoit plus épaisse près des côtes; elle avoit sept pouces de largeur sur les côtes, & quatre

pouces au-dessus du *sternum* ; le pilier gauche du Diaphragme est beaucoup plus petit que le droit ; leurs tendons se réunissoient entre la première & la seconde des vertèbres des Lombes, & le tendon commun aboutissoit à la dernière.

Le Poumon droit n'étoit composé que d'un seul Lobe, dont la partie antérieure étoit échancrée sur le bord inférieur. Le Poumon gauche n'avoit aussi qu'un Lobe, mais sa partie antérieure étoit échancrée en deux endroits du bord inférieur : il se trouvoit un troisième Lobe fort petit en comparaison des autres, qui étoit situé près de la base du cœur, & qui s'étendoit à droite & à gauche ; ce petit Lobe tenoit en partie au Lobe droit.

Le cœur étoit situé dans le milieu de la poitrine entre les quatriémes & les cinquiémes côtes, la base en haut & la pointe en bas & un peu en arrière. Il paroissoit gros à proportion de l'Animal, & fort pointu ; sa base avoit un pied trois pouces de circonférence ; sa hauteur étoit de six pouces & demi depuis la pointe jusqu'à la naissance de l'artère pulmonaire, & de cinq pouces & demi depuis la pointe jusqu'au sac pulmonaire. L'Aorte a un pouce cinq lignes diamètre, pris de dehors en dehors au sortir du cœur,

& elle se partage en deux branches.

La langue avoit un pied de longueur, & trois pouces depuis le filet jusqu'à l'extrémité qui est arrondie, assez mince, & large de deux pouces : cette largeur se réduisoit à un pouce à l'endroit qui est entre les premières dents molaires. Le palais étoit traversé par environ dix-sept sillons courbes & convèxes en devant. L'épiglotte est pointue & terminée par un globule, de sorte qu'elle rassemble au croupion d'une Poule qui seroit applati. Le cerveau avoit quatre pouces neuf lignes de longueur, trois pouces sept lignes de largeur, & deux pouces d'épaisseur. La longueur du cervelet étoit de deux pouces huit lignes, sa plus grande largeur de deux pouces une ligne, & sa plus grande épaisseur d'un pouce quatre lignes. Le cerveau pesoit quatorze onces, & le cervelet deux onces.

Le *Scrotum* étoit à neuf pouces de distance de l'anus ; il s'étendoit en bas au-dessous du ventre de la longueur d'un demi-pied, & il n'y avoit que trois pouces & demi d'intervalle entre le *Scrotum* & l'orifice du prépuce. On a senti le gland qui en étoit éloigné à une aussi grande distance. La verge avoit un pied de longueur depuis la bifurcation du

corps caverneux jusqu'à l'extrémité du gland : la circonférence du corps de la verge dépouillé de la peau, étoit de quatre pouces & demi. Le prépuce est fort grand ; il formoit plusieurs plis. Le gland avoit une figure presque cylindrique d'un demi pied de longueur, & de trois ou quatre pouces de circonférence & plus à son extrémité : le bout de l'uréthre étoit détaché du gland de la longueur d'un demi pouce. Le prépuce de cet Animal forme une sorte de bourrelet autour de l'orifice par lequel la verge sort ; c'est sur ce bourlet, du côté du *Scrotum*, que sont placés les mammelles, il y en a deux l'une à côté de l'autre à environ un demi pouce de distance ; on les distingue en ce que la peau est un peu élevé à l'endroit de chaque mammelle, & qu'au milieu de cette petite élévation qui est circulaire & qui a environ dix lignes de diamètre, on voit un orifice très-petit, mais bien sensible lorsqu'on l'a une fois apperçu ; & quoique cet orifice qui est celui du mammelon, ne pénétre pas loin dans la peau, si on fait une inscision dans le milieu de sa cavité, on reconnoît de part & d'autre l'échancrure qui en faisoit partie. Voilà ce que j'ai vu sur quelques Chevaux ;

vaux; mais ce n'a pas été sur le plus grand nombre, car dans la plûpart de ceux que j'ai observé, je n'ai pu reconnoître aucun vestige certain des mammelons, quoique les mammelles fussent bien reconnoissables par leur élévation dans quelques uns. Mais dans les autres il n'a paru ni mammelles ni mammelons; il est vrai qu'ils étoient vieux, & qu'ils avoient le prépuce flétri, ce qui pourroit faire croire que les mammelles étoient affaissés, & pour ainsi dire détruites, & qu'ellesne se trouvent que dans les jeunes sujets, dont toutes les parties sont saines & fraîches. Les testicules ont la figure d'un ovoïde applati, de trois pouces trois lignes de longueur, sur deux pouces trois lignes à l'endroit le plus large, & un pouce & demi d'épaisseur. La substances intérieure étoit d'une couleur grise tirant sur le brun: L'Epididyme sort de la partie antérieure, & adhère à la membrane vaginale. En ouvrant l'Epididyme, on voit très-distinctement les vaisseaux dont il est composé; ils sont jaunâtres & pelotonnés en plusieurs petits paquets: la largeur de l'Epididyme est de huit lignes sur la partie antérieure dubord supérieur du Testicule, & de cinq lignes sur la partie postérieure; l'épaisseur est

de deux à trois lignes sur ce même bord du Testicule. La longueur du canal déférent, depuis les Testicules jusqu'à l'uréthre, étoit d'un pied onze pouces. Il y a deux cordons qui tiennent par une de leurs extrémités aux premières vertèbres de la queue, & qui se joignent ensemble au-dessous de l'anus après l'avoir entouré ; leur diamètre étoit d'environ trois lignes ; ils s'étendoient le long de la verge sur l'urèthre, & ils aboutissoient au prépuce. La vessie avoit la figure d'une Poire renversée, dont le pédicule tiendroit au gros bout, & c'est à ce gros bout qu'étoit son cou ; elle avoit quatorze pouces de circonférence sur son grand diamètre, dix pouces au gros bout : dans d'autres Chevaux la vessie est de figure ovoïde & presque cylindrique. Le commencement de l'urèthre avoit deux pouces & demi de circonférence ; la longueur de ce canal étoit d'environ sept pouces depuis la vessie jusqu'à la bifurcation du corps caverneux. Il se trouve derrière la vessie deux grosses vésicules, une de chaque côté, qui étoient oblongues, & qui avoient un demi-pied de longueur, & environ quatre pouces de circonférence ; elles ont chacune un cou qui communique à l'urèthre par une

ouverture aſſez large, qui eſt au côté extérieur de l'orifice des canaux déférents. Il y a ſur chacune des véſicules une glande placée du côté du *Rectum* un peu en dehors, qui avoit un pouce & demi de longueur, dix lignes de largeur, & trois à quatre lignes d'épaiſſeur, & qui s'ouvre dans l'urèthre au côté antérieur de l'orifice de chacune des véſicules : à trois pouces de diſtance de ces glandes on en voit deux autres ſur l'urèthre, qui ſont à-peu-près auſſi groſſes que les précédentes, & qui communiquent dans l'urèthre par pluſieurs petits orifices, diſpoſés en deux rangs l'un à côté de l'autre ſur des lignes qui ſuivent la longueur d'une portion de l'urèthre. Voilà de grands réſervoirs dans les parties de la génération du Cheval ; mais il y a encore d'autres Animaux qui en ont de plus vaſtes à proportion de la grandeur de leurs corps, par exemple, le Cochon d'inde.

Après cet expoſé des parties de la génération du mâle, nous paſſons à celles de la femelle. La Jument qui a ſervi de ſujet a été tuée à l'âge de onze ans, au commencement du printemps. Sa longueur, meſurée en ligne droite depuis le bout du muſeau juſqu'à l'origine de la queue, étoit de ſix pieds trois pouces.

Le corps avoit quatre pieds trois pouces & demi de circonférence derrière les jambes de devant; quatre pieds onze pouces au milieu à l'endroit le plus gros, & quatre pieds un pouce devant les jambes de derrière; la hauteur depuis terre jusqu'au garrot, étoit de quatre pieds trois pouces, & de quatre pieds un pouce & demi depuis terre jusqu'à la crête de l'os des iles. Il n'y avoit que quinze lignes de distance entre l'anus & la vulve, dont la longueur étoit de quatre pouces. Les deux mammelles se trouvoient à neuf pouces de distance de la vulve, & les deux mammelons n'étoient séparés que par un espace d'un pouce & demi. Les cavités des mammelles sont les réservoirs qui retiennent le lait qui sort des glandes mammaires, & elles se dilatent & s'agrandissent à proportion de l'abondance de cette sécrétion. Le gland du clitoris avoit onze lignes de largeur sur six lignes d'épaisseur, & seulement quatre lignes de hauteur; son prépuce est fort ample. Le vagin avoit un pied de longueur. La vessie est fort petite en comparaison de la grosseur de l'Animal; elle étoit presque ronde. L'urèthre n'avoit que seize lignes de longueur. L'orifice de la matrice débordoit d'un demi pouce dans le vagin;

l'ouverture eſt ronde. La Matrice avoit huit pouces & demi de longueur depuis ſon orifice juſqu'à la bifurcation des cornes : les cornes avoient environ ſept pouces de longueur meſurée en ligne droite. Le teſticule étoit à trois pouces de diſtance de l'extrémité de la corne : la trompe s'étend ſur une ligne courbe qui avoit ſept pouces de longueur, & forme ſur cette ligne quantité de petites ſinuoſités, en ſerpentant ; enfin elle aboutit à un pavillon. Le teſticule eſt aſſez reſſemblant à un Rein. Le fœtus du Cheval eſt enveloppé d'un amnios, d'un Chorion & d'une membrane allantoïde qui eſt fort différente de celle des Ruminans. L'Ouraque ſort de l'ombilic, avec deux artères & une veine. L'orifice de l'ouraque, qui eſt dans le cordon ombilical près de l'amnios, fournit une liqueur épaiſſe & de couleur rouſſe, qui a une odeur urineuſe, ſur-tout lorſqu'elle eſt échauffée : on y trouve des corps d'une conſiſtance aſſez ſolide auxquels on a donné le nom d'*Hippomanès*. On croyoit que le Poulain apportoit en naiſſant cet Hippomanès ſur ſon front ; j'ai reconnu que ce fait eſt faux, parce qu'il eſt impoſſible que l'Hippomanès qui eſt renfermé entre l'amnios & l'allantoïde, touche au fœtus, ni for-

te au-dehors sans que les membranes qui le contiennent soient déchirées : mais lorsque la Jument met bas, & que le fœtus rompt ses enveloppes en venant au jour, alors l'Hippomanès tombe avec la liqueur qui s'écoule ; car pour l'ordinaire il n'a aucune adhérance avec l'amnios ni avec l'allantoïde ; ainsi rien ne le retient. Le fœtus ne peut l'apporter sur son front que dans un seul cas, qui doit être fort rare ; c'est lorsqu'en sortant de ses enveloppes il les rompt, & qu'il en reste une partie collée sur sa tête. Après avoir fait ouvrir plusieurs Jumens pleines, je reconnus que ni la grandeur des Hippomanès ni leur nombre n'étoient fixes, & que l'on en trouvoit plusieurs dans le même sujet ; que les uns n'étoient pas plus gros que des pois, & peut-être moins, tandis que les autres pésoient jusqu'à cinq ou six onces ; que leur substance étoit de couleur d'olive brune & de consistance visqueuse ; qu'ils avoient des cavités irrégulières dans leur intérieur, sans qu'on y pût distinguer aucune apparence de vaisseaux, ni d'aucune organisation d'un corps vivant. Je remarquai qu'ils étoient composés de couches additionnelles, & que leurs bords étoient frangés, c'est-à-dire, terminés par des filamens qui flottoient dans la liqueur environnante. Toutes ces

remarques, jointes à celles que je fis sur la couleur de la liqueur & sur son peu de transparence, me firent juger que l'Hippomanès étoit un sédiment de cette liqueur; ce qui est vrai. Le Cheval n'est pas le seul animal qui en ait; j'en ai trouvé dans tous ceux où j'ai vu une allantoïde.

Passons maintenant au squelette du Cheval: celui qui a servi de sujet pour cette description a cinq pieds neuf pouces de hauteur depuis terre jusqu'au-dessus de l'apohise épineuse des vertèbres dorsales, qui est la plus longue, & qui formoit l'endroit le plus élevé du garrot dans le Cheval dont ce squelette a été tiré.

La tête du Cheval est composée à-peu-près du même nombre d'os que celle de l'homme, ces os se correspondent & ont beaucoup de ressemblance pour leur figure & leur position dans l'un & dans l'autre. Pour prendre une idée de la forme principale de la tête du Cheval, il faut bien connoître la figure & les dimentions de la mâchoire inférieure. Sa partie antérieure est terminée par les dents incisives sans qu'il y ait de menton; sa largeur, au-delà des dernières dents incisives, est de deux pouces & demi, & seulement d'un pouce huit li-

gnes à l'endroit des barres qui est le plus étroit, ensuite elle s'élargit peu à peu jusqu'aux angles qui sont entre le corps & les branches ; ainsi la mâchoire du Cheval, au lieu de former un arc en avant comme celle d'un homme, fait un angle dont les côtés ont envion un pied de longueur depuis l'extrémité antérieure jusqu'à l'endroit où les branches se recourbent en haut. On voit par ces dimensions que la mâchoire inférieure du Cheval est longue & étroite ; elle est aussi fort basse par-devant, & fort élevée par derrière ; c'est pourquoi l'occiput se trouve au haut de la face du Cheval, & l'ouverture des narines presque tout au bas. Les os de la mâchoire superieure ne s'étendent pas jusqu'aux yeux comme dans l'homme, quoiqu'elle ait environ un pied de longueur depuis son extrémité antérieure jusqu'à l'endroit où l'os de la Pomette & l'os unguis se touchent. Les orbites sont ovales. L'os frontal étant fort étroit & les os propres du nez fort larges en comparaison de ces mêmes parties dans l'homme, les orbites du cheval se trouvent placées sur les côtés de la tête ; l'os du front n'est si étroit que parce que l'étendue des autres os du crâne est fort petite à proportion de la grosseur de l'A-

nimal. Quelque peu étendu que soit le crâne du Cheval, il y a cependant un os de plus que dans celui de l'homme ; c'est l'os du toupet, qui est de figure triangulaire : sa base touche à la partie antérieure de l'occipital, le sommet se trouve entre les deux pariétaux. Le grand trou occipital a environ un pouce & demi de diamètre. Les six dents incisives de la mâchoire supérieure sont convèxes en devant sur leur longueur ; celles du milieu, vues par-devant, sortant de quatorze lignes hors de la mâchoire, & celles des coins seulement de onze lignes ; elles ont toutes neuf lignes de largeur à leur extrémité, & cinq lignes d'épaisseur. Les six dents incisives de la mâchoire inférieure sont moins convèxes que celles de la mâchoire supérieure, & par conséquent peu recourbées en haut ; elles ont aussi un peu moins de largeur & d'épaisseur, mais à-peu-près la même longueur. Les crochets sont en quelques façon coniques, & beaucoup plus petits & plus courts que les incisives. Il y a quatre crochets, deux dans chaque mâchoire, un de chaque côté. Le Cheval a ving-quatre dents mâchelières, douze en chaque mâchoire, six de chaque côté, qui se touchent & qui forment une file d'environ sept

pouces de longueur : toutes ces dents ont environ huit lignes de hauteur au dehors de l'alvéole. On peut regarder l'os hyoïde comme une dépendance de la tête, parce qu'il eſt attaché aux os des temples ; mais c'eſt plutôt un compoſé de pluſieurs os qu'un ſeul os, car on y en peut diſtinguer ſept, & peut-être neuf. Il y a ſept vertèbres dans le cou : les apophyſes tranſverſes ſont ſi grandes, qu'on les a comparées a des oreilles de Chien. La ſeconde vertèbre a ſon pivot odontoïde comme dans l'homme ; elle eſt la plus grande de toutes. La face antérieure de toutes ces vertèbres eſt fort convèxe, & la poſtérieure fort concave. Le cou du ſquelette avoit environ deux pieds de longueur. La portion de la colonne vertèbrale, qui eſt compoſée par les vertèbres dorſales, a deux pieds huit pouces de longueur : il y a dix-huit vertèbres, & dix-huit côtes ; ces vertèbres reſſemblent beaucoup plus à celles de l'homme que les vertèbres cervicales ; la plus grande différence qu'il y ait ſe trouve dans les apophyſes épineuſes, qui ſont à proportion beaucoup plus longues dans le Cheval. Les corps des vertèbres ſont très-reſſemblants à ceux des vertèbres de l'homme ; ils ont environ un pouce huit

lignes de longueur. Il y a huit vraies côtes, & dix fausses. Les côtes du Cheval sont assez semblables à celles de l'homme, si ce n'est qu'elles sont encore à proportion plus minces. Le *sternum* est comprimé & applati sur les côtés, convèxe & pour ainsi dire tranchant en devant sur sa longueur qui est de seize pouces; il ne paroît composé que de cinq os dans le squelette dont il est question, mais dans un sujet plus jeune que n'étoit celui dont on a tiré ce squelette, on distingueroit six os. Les vertèbres lombaires sont au nombre de six; elles ont jusqu'à deux pouces de longueur. L'os *sacrum* du Cheval est triangulaire; il a quatre trous de chaque côté, & paroît composé de cinq fausses vertèbres, qui ont chacune leur apophyse épineuse. La queue du squelette dont il s'agit n'a qu'environ un pied & demi de longueur; elle n'est composée que de treize fausses vertèbres, mais j'en ai compté quinze sur un sujet frais, & il y a lieu de croire qu'il y en manquoit quelques-unes; car, selon différens Auteurs, il doit y en avoir dix-sept. Le bassin est composé des mêmes os que celui de l'homme; mais leurs proportions sont bien différentes, & leur situation correspond à l'attitude du Che-

val, de ſorte que les os des iles ou des hanches ſont en avant, les os pubis en deſſous, & les os iſchions en arrière. Les os des hanches ſont triangulaires. Les os iſchions ſont grands; ils ſemblent avoir chacun deux branches au lieu d'une que l'on diſtingue dans l'homme. Les os pubis du Cheval ſont aſſez reſſemblants à ceux de l'homme, excepté que les éminences & les tubéroſités ne ſont pas à beaucoup près ſi groſſes. Le Baſſin a huit pouces & demi de largeur, & ſept pouces quatre lignes de longueur du haut en bas. L'omoplate a une figure triangulaire, mais beaucoup plus allongée que dans l'homme; il n'y a point d'apophyſe acromion, ni de Clavicule. L'*humerus* eſt court en comparaiſon de celui de l'homme; il n'a que douze pouces & demi de longueur, & ſix pouces & demi de circonférence à l'endroit le plus petit. La plus grande différence qui ſe trouve entre les articulations des os du Cheval & de ceux de l'homme, eſt dans celle du coude. L'apophyſe de l'olécrane eſt à proportion beaucoup plus grande dans le Cheval que dans l'homme: cette apophyſe avoit en toute ſa longueur environ trois pouces & demi, & deux pouces de largeur ſur quinze lignes à l'endroit le

plus mince ; car sa figure, au lieu d'être arrondie postérieurement comme dans l'homme, est fort irrégulière. Le *cubitus* adhére au rayon au dessous de l'olécrane ; ensuite il en est séparé. L'os du rayon a quatorze pouces trois lignes de longueur ; il est un peu courbé, convèxe en devant & concave en arrière, à peu-près comme dans l'homme : mais son extrémité supérieure n'est pas la plus petite ; c'est au contraire la plus grosse, ou au moins la plus large. Il n'y a point d'apophyse styloïde à l'extrémité du rayon. Il y a autant de différence de longueur entre le fémur du Cheval & celui de l'homme, qu'il y en a entre les *humerus*. Le fémur du Cheval n'a que dix-sept pouces neuf lignes, y compris le grand trochanter : le corps de l'os a sept pouces & demi de circonférence. L'extrémité inférieure est ressemblante à celle du fémur de l'homme, excepté que les condyles y sont plus saillants & les cavités plus étroites : cette extrémité a quatre pouces cinq lignes de largeur, & cinq pouces deux lignes à l'endroit le plus épais. La Rotule du Cheval ressemble en quelque façon à celle de l'homme, mais il y a beaucoup de différence dans les détails ; la partie qui correspond à la base de celle de

l'homme est fort allongée ; les côtés sont aussi plus saillant, & les faces plus inégales : cet os a trois pouces de longueur, & autant de largeur. Le Tibia est plus court à proportion que celui de l'homme ; il n'a qu'environ quinze pouces de longueur ; son extrémité supèrieure est assez ressemblante à celle du Tibia humain, excepté que les bords sont plus saillants, qu'il y a une gouttiére surle dessus de l'épine qui est beaucoup plus élevée que dans l'homme. Il y a au côté extérieur de la partie supérieure du Tibia une épine qui paroît représenter le Péroné. Le Carpe du Cheval est composé de sept os disposés en deux rangs ; il y en a quatre dans le premier comme dans l'homme, mais on n'en distingue que trois dans le second. Le Tarse est composé de six os, quoiqu'il y en eût sept dans le Tarse de l'homme on peut cependant comparer ces deux parties, & y retrouver beaucoup de ressemblance. Les os des canons sont accompagnés par derrière de deux petits os longs & pointus par le bas, auxquels on a donné le nom d'épines. Il est aisé de juger par les articulations des os des canons & de leurs épines avec les os du Carpe & avec ceux du Tarse, que les épines intérieures de chaque os du canon correspondent aux

premiers os du Métacarpe & du Métatarſe de l homme, & que les épines qui ſont au côté extérieur correſpondent au cinquiéme os de ces deux parties dans l'homme. Les os des canons ſont longs & cylindriques : ces os s'articulent avec ceux des paturons, qui ſe rapportent à l'os de la premiere phalange des doigts. Derrière l'articulation des os des paturons avec les os des canons, il y a dans chaque jambe deux os triangulaires, poſés l'une à côté de l'autre, qui paroiſſent être des os ſéſamoïdes : ces deux os forment le boulet. L'os de la couronne que l'on appelle auſſi *l'os coronaire*, correſpond à la ſeconde phalange du doigt; il eſt beaucoup plus court dans chaque jambe que l'os du paturon, mais il eſt un peu plus large & plus épais : il s'articule avec le petit pied. Cet os eſt la troiſiéme phalange du doigt ; il a la même figure à-peu-près que celle du ſabot qui l'enveloppe, & il eſt fait par-deſſous en forme de fer à cheval. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que cette même forme de fer à cheval ſe trouve auſſi ſur l'os de la troiſiéme phalange des doigts des pieds & des mains de l'homme. L'os du petit pied eſt fort poreux. Il y a derrière l'articulation du petit pied avec l'os de la

couronne, un petit os oblong, posé transversalement, que l'on appelle l'*os de la noix* ou le *sous-noyau*; cet os a deux pouces deux lignes de longueur, dix lignes de largeur dans le milieu, & un demi pouce d'épaisseur.

Quant à l'histoire naturelle du Cheval, voici ce qu'en dit M. *de Buffon* avec son élégance ordinaire.

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, est celle de ce fier & fougueux Animal qui partage avec lui les fatigues de la guerre & la gloire des combats; aussi intrépide que son maître, le Cheval voit le péril & l'affronte, il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche & s'anime de la même ardeur : il partage aussi ses plaisirs, à la chasse, aux tournois, à la course, il brille, il étincelle; mais docile autant que courageux, il ne se laisse point emporter à son feu, il sait réprimer ses mouvemens; non-seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses desirs, & obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modére ou s'arrête, & n'agit que pour y satisfaire : c'est une Créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre, qui sait même

la prévenir, qui par la promptitude & la précision de ses mouvemens l'exprime & l'exécute, qui sont autant qu'on le désir, & ne rend qu'autant qu'on veut, qui se livrant sans réserve ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excéde & même meurt pour mieux obéir.

Voilà le Cheval dont les talens sont développés, dont l'art a perfectionné les qualités naturelles, qui dès le premier âge a eté soigné & ensuite exercé, dressé au service de l'Homme; c'est par la perte de sa liberté que commence son éducation, & c'est par la contrainte qu'elle s'achève : l'esclavage ou la domesticité de ces Animaux est même si universelle, si ancienne, que nous ne les voyons que rarement dans leur état naturel; ils sont toujours couverts de harnois dans leurs travaux, on ne les délivre jamais de tous leurs liens, même dans les temps du repos, & si on les laisse quelquefois errer en liberté dans les pâturages, ils y portent toujours les marques de la servitude, & souvent les empreintes cruelles du travail & de la douleur; la bouche est deformée par les plis que le mors a produits, les flancs sont entamés par des plaies, ou sillonés de cicatrices faites par l'éperon; la corne

des pieds eſt traverſée par des clouds, l'attitude du corps eſt encore gênée par l'impreſſion ſubſiſtante des entraves habituelles : on les en délivreroit en vain, ils n'en feroient pas plus libres : ceux même dont l'eſclavage eſt le plus doux, qu'on ne nourrit, qu'on n'entretient que pour le luxe & la magnificence, & dont les chaînes dorées ſervent moins à leur parure qu'à la vanité de leur Maître ſont encore plus deshonorés par l'élégance de leur toupet, par les treſſes de leurs crins, par l'or & la ſoie dont on les couvre, que par les fers qui ſont ſous leurs pieds. La Nature eſt plus belle que l'art, & dans un être animé la liberté des mouvemens fait la belle Nature. Voyez ces Chevaux qui ſe ſont multipliés dans les contrées de l'Amérique Eſpagnole, & qui y vivent en Chevaux libres, leur démarche, leurs courſe, leurs ſauts, ne ſont ni gênés ni meſurés ; fiers de leurs independance, ils fuient la préſence de l'Homme, ils dédaignent ſes ſoins, ils cherchent & trouvent eux-mêmes la nourriture qui leur convient, ils errent, ils bondiſſent en liberté dans des prairies immenſes, où ils cueillent les productions nouvelles d'un printemps toujours nouveau : ſans

habitation fixe, sans autres abri que celui d'un ciel serain, ils respirent un air plus pur que celui de ces palais voûtés où nous les renfermons en pressant les espaces qu'ils doivent occuper, aussi ces Chevaux sauvages sont-ils beaucoup plus forts, plus légers, plus nerveux que la plûpart des Chevaux domestiques, ils ont ce que donne la Nature, la force & la noblesse; les autres n'ont que ce que l'art peut donner, l'adresse & l'agrément. Le naturel de ces Animaux n'est point féroce, ils sont seulement fiers & sauvages; quoique supérieurs par la force à la plûpart des autres Animaux, jamais ils ne les attaquent, & s'ils en sont attaqués, ils les dédaignent les écartent ou les écrasent: ils vont aussi par troupes & se réunissent pour le seul plaisir d'être ensemble; car ils n'ont aucune crainte, mais ils prennent de l'attachement les uns pour les autres; comme l'herbe & les végétaux suffisent à leur nourriture, qu'ils ont abondamment de quoi satisfaire leur appétit, & qu'ils n'ont aucun goût pour la chair des Animaux, ils ne leur font point la guerre, ils ne se la font point entr'eux, ils ne se disputent pas leur subsistance, ils n'ont jamais occasion de ravir une proie ou de s'arracher

un bien, sources ordinaires de querelles, & de combats parmi les autres Animaux carnaciers : ils vivent donc en paix parce que leurs appétits sont simples & modérés, & qu'ils ont assez pour ne se rien envier. Tout cela peut se remarquer dans les jeunes Chevaux qu'on élève ensemble & qu'on mène en troupeaux ; ils ont les mœurs douces & les qualités sociales, leur force & leur ardeur ne se marquent ordinairement que par des signes d'émulation ; ils cherchent à se devancer à la course, à se faire & même s'animer au péril en se défiant à traverser une rivière, sauter un fossé, & ceux qui dans ces exercices naturels donnent l'exemple, ceux qui deux-mêmes vont les premiers, sont les plus généreux, les meilleurs, & souvent les plus dociles & & les plus souples lorsqu'ils sont une fois domptés.

Quelques anciens Auteurs parlent des Chevaux sauvages, & citent même les lieux où ils se trouvoient. *Hérodote* dit que sur les bords de l'Hypanis en Scythie, il y avoit des Chevaux sauvages qui étoit blancs, & que dans la partie septentrionale de la Thrace au-delà du Danube il y en avoit d'autres qui avoient le poil long de cinq doigts par-tout le

corps ; *Aristote* cite la Syrie, *Pline* les pays du Nord, *Strabon* les Alpes & l'Espagne, comme des lieux où l'on trouvoit des Chevaux sauvages. Parmi les Modernes, *Cardan* dit la même chose de l'Ecosse & des Orcades, *Olaüs* de la Moscovie, *Dapper* de l'isle de Chypre, où il y avoit, dit-il, des Chevaux sauvages qui étoient beaux & qui avoient de la force & de la vîtesse, *Struys* de l'isle de May au Cap-Verd, où il y avoit des Chevaux sauvages fort petits; *Léon l'Africain* rapporte aussi qu'il y avoit des Chevaux sauvages dans les déserts de l'Afrique & de l'Arabie, & il assure qu'il a vu lui-même dans les solitudes de Numidie un Poulain dont le poil étoit blanc & la crinière crépue. *Marmol* confirme ce fait, en disant qu'il y en a quelques-uns dans les déserts de l'Arabie & de la Libye, qu'ils sont petits & de couleur cendrée, qu'il y en a aussi de blancs, qu'ils ont la crinière & les crins fort courts & hérissés & que les Chiens ni les Chevaux domestiques ne peuvent les atteindre à la course ; on trouve aussi dans les *Lettres édifiantes* qu'à la Chine il y a des Chevaux sauvages fort petits.

Comme toutes les parties de l'Europe sont aujourd'hui peuplées & presque

également habitées, on n'y trouve plus de Chevaux ſauvages, & ceux que l'on voit en Amérique ſont des Chevaux domeſtiques & Européens d'origine, que les Eſpagnols y ont tranſportés & qui ſe ſont multipliés dans les vaſtes déſerts de ces contrées inhabitées ou dépeuplées; car cette eſpece d'Animaux manquoit au nouveau monde. L'étonnement & la frayeur que marquèrent les habitans du Méxique & du Pérou à l'aſpect des Chevaux & des cavaliers, firent aſſez voir aux Eſpagnols que ces Animaux étoient abſolument inconnus dans ces climats; ils en tranſportèrent donc un grand nombre, tant pour leur ſervice & leur utilité particulière, que pour en propager l'eſpèce; ils en lâchèrent dans pluſieurs iſles & même dans le Continent, où ils ſe ſont multipliés comme les autres Animaux ſauvages. M. *de la Salle* en a vu en 1685 dans l'Amérique Septentrionale, près de la Baie de *S. Louis*; ces Chevaux paiſſoient dans les prairies, & ils étoient ſi farouches, qu'on ne pouvoit les approcher. L'Auteur de l'Hiſtoire des Avanturiers Flibuſtiers dit qu'on voit quelquefois dans l'iſle S. Domingue des troupes de plus de cinq cens Chevaux qui courent tous enſem-

ble, & que lorsqu'ils apperçoivent un homme ils s'arrêtent tous ; que l'un d'eux s'approche à une certaine distance, souffle des naseaux, prend la fuite, & que tous les autres le suivent. Il ajoûte qu'il ne sait si ces Chevaux ont dégénéré en devenant sauvages, mais qu'il ne les a pas trouvés aussi beau que ceux d'Espagne, quoi qu'ils soient de cette race. Ils ont dit-il, la tête fort grosse aussi bien que les jambes, qui de plus sont raboteuses ; ils ont aussi les oreilles & le col longs, les habitans du pays les apprivoisent aisément & les font ensuite travailler, les Chasseurs leur font porter leurs cuirs, on se sert pour les prendre de lacs de corde, qu'on tend dans les endroits où ils fréquentent, ils s'y engagent aisément, & s'ils se prenent par le col ils s'etranglent eux mêmes, à moins qu'on n'arrive assez-tôt pour les secourir, on les arrête par le corps & les jambes, & on les attache à des arbres, où on les laisse pendant deux jours sans boire ni manger : cette épreuve suffit pour commencer à les rendre dociles, & avec le temps ils le deviennent autant que s'ils n'eussent jamais été farouches, & même si par quelque hazard ils se retrouvent en liberté ils ne deviennent pas

ſauvages une ſeconde fois, ils reconnoiſſent leurs Maîtres, & ſe laiſſent approcher & reprendre aiſément. Cela prouve que ces Animaux ſont naturellement doux & très-diſpoſés à ſe familiariſer avec l'Homme & à s'attacher à lui; auſſi n'arrive-t-il jamais qu'aucun d'eux quitte nos maiſons pour ſe retirer dans les forêts ou dans les déſerts; ils marquent au-contraire beaucoup d'empreſſement pour revenir au gîte, où cependant ils ne trouvent qu'une nourriture groſſière, toujours la même, & ordinairement méſurée ſur l'œconomie beaucoup plus que ſur leur appétit; mais la douceur de l'habitude leur tient lieu de cequ'ils perdent d'ailleurs: après avoir été excédés de fatigue, le lieu du repos eſt un lieu de délices, ils le ſentent de loin, ils ſavent le reconnoître au milieu des plus grandes villes, & ſemblent préférer en tout l'eſclavage à la liberté; ils ſe font même une ſéconde nature des habitudes auxquelles on les a forcés ou ſoumis, puiſqu'on a vu des Chevaux, abandonnés dans les bois, hennir continuellement pour ſe faire entendre, accourir à la voix des hommes, & en même temps maigrir & dépérir en peu de temps, quoiqu'ils euſſent abondamment

ment de quoi varier leur nourriture & satisfaire leur appétit. Leurs mœurs viennent donc presque en entier de leur éducation, & cette éducation suppose des soins & des peines que l'Homme ne prend pour aucun autre Animal, mais dont il est dédomagé par les services continuels que lui rend celui-ci. Dès le temps du premier âge on a soin de séparer les poulains de leur Mère, on les laisse tetter pendant cinq, six ou tout au plus sept mois ; car l'expérience a fait voir que ceux qu'on laisse tetter dix ou onze mois ne valent pas ceux qu'on sèvre plutôt, quoi qu'ils prennent ordinairemeut plus de chair & de corps : après ces six ou sept mois de lait on les sèvre pour leur faire prendre une nourriture plus solide que le lait, on leur donne du son deux fois par jour & un peu de foin, dont on augmente la quantité à mesure qu'ils avancent en âge, & on les garde dans l'écurie tant qu'ils marquent de l'inquiétude pour retourner à leur mère : mais lorsque cette inquiétude est passée, on les laisse sortir par le beau temps, & on les conduit aux pâturages ; seulement il faut prendre garde de les laisser paître à jeun, il faut leur donner le son & les faire boire une heure avant

de les mettre à l'herbe, & ne jamais les exposer augrand froid ou à la pluie; ils passent de cette façon le premier hiver : au mois de Mai suivant, non seulement on leur permettra de pâturer tous les jours, mais on les laissera coucher à l'air dans les pâturages pendant tout l'Eté & jusqu'à la fin d'Octobre, en observant seulement de ne leur pas laisser paître les regains; s'ils s'accoutumoient à cette herbe trop fine, ils se dégoûteroient du foin, qui doit cependant faire leur principale nourriture. On les nourrit pendant le second hiver avec du son mêlé d'orge ou d'avoine moulus : on les conduit de cette façon en les laissant pâturer le jour pendant l'hiver, & la nuit pendant l'Eté jusqu'à l'âge de quatre ans, qu'on les retire du pâturage pour les nourrir à l'herbe sèche; ce changement de nourriture demande quelques précautions; on ne leur donnera pendant les premiers huit jours que de la paille, & on fera bien de leur faire prendre quelques breuvages contre les vers, que les mauvaises digestions d'une herbe trop crue peuvent avoir produits. M. *de Garsault*, qui recommande cette pratique, est sans doute fondé sur l'expérience; cependant on verra qu'à tout

âge & dans tous les temps l'estomac de tous les Chevaux est farci d'une si prodigieuse quantité de vers, qu'ils semblent faire partie de leur constitution : nous les avons trouvés dans les Chevaux sains comme dans les Chevaux malades, dans ceux qui paissoient l'herbe comme dans ceux qui ne mangeoient que de l'avoine & du foin ; & les Asnes, qui de tous les Animaux sont ceux qui approchent le plus de la nature du Cheval, ont aussi cette prodigieuse quantité de vers dans l'estomac, & n'en sont pas plus incommodés : ainsi l'on ne doit pas regarder les vers, dumoins ceux dont nous parlons, comme une maladie accidentelle, causée par les mauvaises digestions d'une herbe crue, mais plutôt comme un effet dépendant de la nourriture & de la digestion ordinaire de ces Animaux. Il faut avoir attention, lorsqu'on sèvre les jeunes poulains, de les mettre dans une écurie propre, qui ne soit pas trop chaude, crainte de les rendre trop délicats & trop sensibles aux impressions de l'air ; on leur donnera souvent de la litière fraîche, on les tiendra propres en les bouchonnant de temps en temps : mais il ne faudra ni les attacher, ni les penser à la main qu'à

l'âge de deux ans & demi ou trois ans ; ce frottement trop rude leur causeroit de la douleur, leur peau est encore trop délicate pour le souffrir, & ils dépériroient au lieu de profiter : ils faut aussi avoir soin que le ratelier & la mangeoire ne soient pas trop élevés ; la nécessité de lever la tête trop haute pour prendre leur nourriture pourroit leur donner l'habitude de la porter de cette façon, ce qui leur gâteroit l'encolure. L'orsqu'ils auront un an ou dixhuit mois, on leur tondra la queue, les crins repousseront & deviendront plus forts & plus touffus. Dès l'âge de deux ans il faut séparer les poulains, mettre les mâles avec les Chevaux, & les femelles avec les Jumens ; sans cette précaution les jeunes poulains se fatigueroient autour des poulines, & s'énerveroient sans aucun fruit. A l'âge de trois ans ou de trois ans & demi on doit commencer à les dresser & à les rendres dociles : on leur mettra d'abord une selle légère & aisée, & on les laissera sellés pendant deux ou trois heures chaque jour ; on les accoutumera de même à recevoir un bridon dans la bouche, & à se laisser lever les pieds, sur lesquels on frappera quelque coups comme pour les ferrer,

& si ce sont des Chevaux destinés au Carosse ou au trait, on leur mettra un harnois sur le corps & un bridon : dans les commencemens il ne faut point de bride, ni pour les uns ni pour les autres; on les fera troter ensuite à la longe avec un cavesson sur le nez, sur un terrein uni sans être montés, & seulement avec la selle ou le harnois sur le corps; & lorsque le Cheval de selle tournera facilement & viendra volontiers au près de celui qui tient la longe, on le montera & descendra dans la même place & sans le faire marcher jusqu'à ce qu'il ait quatre ans, parcequ'avant cet âge il n'est pas encore assez fort pour n'être pas, en marchant, surchargé du poids du cavalier : mais à quatre ans on le montera pour le faire marcher au pas ou au trot, & toujours à petites reprises : quand le Cheval de carrosse sera accoutumé au harnois, on l'attellera avec un autre Cheval fait, en lui mettant une bride, & on le conduira avec une longe passée dans la bride, jusqu'à ce qu'il commence à être sage au trait; alors le Cocher essayera de le faire reculer, ayant pour aide un Homme devant, qui le poussera en arrière avec douceur, & même lui donnera de petits coups

pour l'obliger à reculer : tout cela doit se faire avant que les jeunes Chevaux ayent changé de nourriture ; car quand une fois ils sont ce qu'on appelle engrainés, c'est-à-dire, lorsqu'ils sont au grain & à la paille, comme ils sont plus vigoureux, on a remarqué qu'ils étoient aussi moins dociles, & plus difficiles à dresser.

Le mors & l'éperon sont deux moyens qu'on a imaginés pour les obliger à recevoir le commandement, le mors pour la précision, & l'éperon pour la promptitude des mouvemens. La bouche ne paroissoit pas destinée par la Nature à recevoir d'autres impressions que celles du goût & de l'appétit : cependant elle est d'une si grande sensibilité dans le Cheval, que c'est à la bouche, par préférence à l'œil & à l'oreille, qu'on s'adresse pour transmettre au Cheval les signes de la volonté ; le moindre mouvement ou la plus petite pression du mors suffit pour avertir & déterminer l'Animal, & cet organe de sentiment n'a d'autre défaut que celui de sa perfection même ; sa trop grande sensibilité veut être ménagée car si on en abuse, on gâte la bouche du Cheval en la rendant insensible à l'impression du

mors : les ſens de la vue & de l'ouie ne ſeroient pas ſujets à une telle altération, & ne pourroient être émouſſés de cette façon ; mais apparemment on a trouvé des inconvéniens à commander au Chevaux par ces organes, & il eſt vrai que les ſignes tranſmis par le toucher font beaucoup plus d'effet ſur les Animaux en général, que ceux qui leur font tranſmis par l'œil ou par l'oreille : d'ailleurs, la ſituation des Chevaux par rapport à celui qui les monte ou qui les conduit, rend les yeux preſque inutiles à cet effet, puiſqu'ils ne voient que devant eux, & que ce n'eſt qu'en tournant la tête qu'ils pourroient appercevoir les ſignes qu'on leur feroit ; & quoique l'oreille ſoit un ſens par lequel on les anime & on les conduits ſouvent, il paroît qu'on a reſtreint & laiſſé aux Chevaux groſſiers l'uſage de cet organe ; puiſqu'au manège, qui eſt le lieu de la plus parfaite éducation, l'on ne parle preſque point aux Chevaux, & qu'il ne faut pas même qu'il paroiſſe qu'on les conduiſe. En effet, lorſqu'ils ſont bien dreſſés, la moindre preſſion des cuiſſes, le plus léger mouvement du mort ſuffit pour les diriger, l'éperon eſt même inutile, ou du moins on ne s'en ſert que

pour les forcer à faire des mouvemens violents ; & lorſque, par l'ineptie du cavalier, il arrive qu'en donnant de l'éperon il retient la bride, le Cheval ſe trouvant excité d'un côté & retenu de l'autre, ne peu que ſe cabrer en faiſant un bond ſans ſortir de ſa place. On donne à la tête du Cheval, par le moyen de la bride, un air avantageux & relevé; on la place comme elle doit être, & le plus petit ſigne ou le plus petit mouvement du cavalier ſuffit pour faire prendre au Cheval ſes différentes allures : la plus naturelle eſt peut-être le trot, mais le pas & même le galop ſont plus doux pour le cavalier, & ce ſont auſſi les deux allures qu'on s'applique le plus à perfectionner. Lorſque ce Cheval lève la jambe de devant pour marcher, il faut que ce mouvement ſoit fait avec hardieſſe & facilité, & que le genou ſoit aſſez plié ; la jambe levée doit paroître ſoutenue un inſtant, & lorſqu'elle retombe le pied doit être ferme & appuyer également ſur la terre, ſans que la tête du cheval reçoive aucune impreſſion de ce mouvement; car lorſque la jambe retombe ſubitement, & que la tête baiſſe en même temps, c'eſt ordinairement pour ſoulager promptement

l'autre jambe qui n'eſt pas aſſez forte pour ſupporter ſeule tout le poids du corps : ce défaut eſt très-grand, auſſi-bien que celui de porter le pied en dehors ou en dedans, car il retombe dans cette même direction : l'on doit obſerver auſſi que l'[illegible]ſqu'il appuie ſur le talon : c'eſt une marque de foibleſſe, & que quand il poſe ſur la pince, c'eſt une attitude fatiguante & forcée que le Cheval ne peut ſoutenir long-temps.

Le pas, qui eſt la plus douce de toutes les allures, doit cependant être prompt ; il faut qu'il ne ſoit ni trop allongé ni trop accourci, & que la démarche du Cheval ſoit légère : cette légèreté dépend beaucoup de la liberté des épaules, & ſe reconnoît à la manière dont il porte la tête en marchant ; s'il la tient haute & ferme, il eſt ordinairement vigoureux & léger : lorſque le mouvement des épaules n'eſt pas aſſez libre, la jambe ne ſe lève point aſſez, & le Cheval eſt ſujet à faire des faux pas & à heurter du pied contre les inégalités du terrein ; & lorſque les épaules ſont encore plus ſerrées & que le mouvement des jambes en paroît indépendant, le Cheval ſe fatigue, fait des chûtes, & n'eſt capable d'aucun ſervice : le Cheval doit être ſur la han-

che, c'est-à-dire, hausser les épaules & baisser la hanche en marchant ; il doit aussi soutenir sa jambe & la lever assez haut ; mais s'il la soutient trop long-temps, s'il la laisse retomber trop lentement, il perd tout l'avantage de la légèreté, il dévient dur, & n'est bon que pour l'appareil & pour piaffer. Il ne suffit pas que les mouvemens du Cheval soient légers, il faut encore qu'ils soient égaux & uniformes dans le train du devant & dans celui du derrière ; car si la croupe balance tandis que les épaules se soutiennent, le mouvement se fait sentir au cavalier par secousses, & lui devient incommode : la même chose arrive lorsque le Cheval allonge trop de la jambe de derrière, & qu'il la pose au delà de l'endroit où le pied de devant a porté : les Chevaux dont le corps est court, sont sujets à ce défaut, ceux dont les jambes se croissent ou s'attaignent n'ont pas la démarche sûre, & en général ceux dont le corps est long sont les plus commodes pour le cavalier, parce qu'il se trouve plus éloigné des deux centres de mouvement, les épaules & les hanches, & qu'il en ressent moins les impressions & les secousses.

Les Quadrupèdes marchent ordinaire-

ment en portant à la fois en avant une jambe de devant & une jambe de derrière ; lorsque la jambe droite de devant part, la jambe gauche de derrière suit & avance en même temps ; & ce pas étant fait, la jambe gauche de devant part à son tour conjointement avec la jambe droite de derrière, & ainsi de suite : comme leurs corps porte sur quatre points d'appui qui forment un quarré long, la manière la plus commode de se mouvoir est d'en changer deux à la fois en diagonale, de façon que le centre de gravité du corps de l'Animal ne fasse qu'un petit mouvement & reste toujours à-peu-près dans la direction des deux points d'appui qui ne sont pas en mouvement ; dans les trois allures naturelles du Cheval, le pas, le trot & le galop, cette régle de mouvement s'observe toujours, mais avec des différences. Dans le pas il y a quatre temps dans le mouvement, si la jambe droite de devant part la première, la jambe gauche de derrière suit un instant après ; ensuite la jambe gauche de devant part à son tour pour être suivie un instant après de la jambe droite de derrière ; ainsi le pied droit de devant pose à terre le premier, le pied gauche de derrière pose à terre le second, le

pied gauche de devant pose à terre le troisième, & le pied droit de derrière pose à terre le dernier; ce qui fait un mouvement à quatre temps & à trois intervales, dont le premier & le dernier sont plus courts que celui du milieu. Dans le trot il n'y a que deux temps dans le mouvement; si la jambe droite de devant part, la jambe gauche de derrière part aussi en même temps, & sans qu'il y ait aucun intervalle entre le mouvement de l'une & le mouvement de l'autre; ensuite la jambe gauche de devant part avec la droite de derrière aussi en même temps, de sorte qu'il n'y a dans ce mouvement du trot que deux temps & un intervalle, le pied droit de devant & le pied gauche de derrière posent à terre en même temps, & en suite le pied gauche de devant & le droit de derrière posent aussi à terre en même temps. Dans le galop il y a ordinairement trois temps; mais comme dans ce mouvement qui est un espéce de saut, les parties antérieures du Cheval ne se meuvent pas d'abord d'elles-mêmes, & qu'elles sont chassées par la force des hanches & des parties posterieures, si des deux jambes de devant la droite doit avancer plus que la gauche, il faut auparavant que le

pied gauche de derrière pose à terre pour servir de point d'appui à ce mouvement d'élancemens ; ainsi c'est le pied gauche de derriere qui fait le premier temps du mouvement & qui pose à terre le premier ; ensuite la jambe droite de derrière se lève conjointement avec la gauche de devant, & elles retombent à terre en même temps, & enfin la jambe droite de devant qui s'est levée un instant après la gauche de devant & la droite de derrière, se pose à terre la dernière ; ce qui fait le troisième temps : ainsi dans ce mouvement du galop il y a trois temps & deux intervalles, & dans le premier de ces intervalles, lorsque le mouvement se fait avec vîtesse, il y a un instant où les quatre jambes sont en l'air en même temps, & où l'on voit les quatre fers du Cheval à la fois : lorsque le Cheval a les hanches & les jarets souples, & qu'il les remue avec vîtesse & agilité, ce mouvement du galop est plus parfait, & la cadence s'en fait à quatre temps ; il posent d'abord le pied gauche de derrière qui marque le premier temps ; ensuite le pied droit de derrière retombe le premier, & marque le second temps ; le pied gauche de devant tombant un instant après mar-

que le troisième temps, & enfin le pied droit de devant qui retombent le dernier marque le quatrième temps. Les Chevaux galoppent ordinairement sur le pied droit : de la même manière qu'ils partent de la jambe droite de devant pour marcher & pour troter, ils entament aussi le chemin en galopant par la jambe droite de devant qui est plus avancée que la gauche, & de même la jambe droite de derrière qui suit immédiatement la droite de devant, est aussi plus avancée que la gauche de derrière, & cela constament tant que le galop dure : delà il résulte que la jambe gauche qui porte tout le poids, & qui pousse les autres en avant, est la plus fatiguée ; en sorte qu'il seroit bon d'exercer les Chevaux à galoper alternativement sur le pied gauche aussi-bien que sur le droit, ils suffiroient plus longtemps à ce mouvement violent, & c'est aussi ce que l'on fait au manège, mais peut-être par une autre raison, qui est que comme on les fait souvent changer de main, c'est-à-dire, décrire un cercle dont le centre est tantôt à droite, tantôt à gauche, on les oblige aussi à galoper tantôt sur le pied droit, tantôt sur le gauche.

Dans les pas les jambes du Cheval ne ſe lèvent qu'à une petite hauteur, & les pieds raſent la terre d'aſſez près ; au trot elles s'élèvent d'avantage, & les pieds ſont entièrement détachés de terre ; dans le galop les jambes s'élèvent encore plus haut, & les pieds ſemblent bondir ſur la terre : le pas pour être bon, doit être prompt, léger, doux & ſûr ; le trot doit être ferme, prompt & également ſoutenu ; il faut que le derrière chaſſe bien le devant ; le Cheval dans cette allure doit porter la tête haute, & avoir les reins droits ; car ſi les hanches hauſſent & baiſſent alternativement à chaque temps du trot, ſi la croupe balance & ſi le Cheval ſe berce, il trotte mal par foibleſſe : s'il jette en dehors les jambes de devant, c'eſt un autre défaut ; les jambes de devant doivent être ſur la même ligne que celles de derrière & toujours les effacer. Lorſqu'une des jambes de derrière s'élance, ſi la jambe de devant du même côté reſte en place un peu trop long-temps, le mouvement devient plus dur par cette réſiſtance ; & c'eſt pour cela que l'intervalle entre les deux temps du trot doit être court : mais, quelque court qu'il puiſſe être, cette réſiſtance ſuffit

pour rendre cette allure plus dure que le pas & le galop ; parce que dans le pas le mouvement eſt plus liant, plus doux, & la réſiſtance moins forte, & que dans le galop il n'y a preſque point de reſiſtance horizontale, qui eſt la ſeule incommode pour le cavalier, la réaction du mouvement des jambes de devant ſe faiſant preſque toute de bas en haut dans la direction perpendiculaire. Le reſſort des jarrets contribue autant au mouvement du galop que celui des reins ; tandis que les reins font effort pour élever & pouſſer en avant les parties antérieures, le pli du jarret fait reſſort, rompt le coup & adoucit la ſecouſſe : auſſi plus ce reſſort du jarret eſt liant & ſouple, plus le mouvement du galop eſt doux ; il eſt auſſi d'autant plus prompt & plus rapide, que les jarrets ſont plus forts, & d'autant plus ſoutenu, que le Cheval porte plus ſur les hanches & que les épaules ſont plus ſoutenues par la force des reins. Au reſte, les Chevaux qui dans le galop lèvent bien haut les jambes de devant, ne ſont pas ceux qui galopent le mieux ; ils avancent moins que les autres & ſe fatiguent davantage, & cela vient ordinairement de ce qu'ils n'ont pas les épaules aſſez libres.

Le pas, le trot & le galop sont donc les allures naturelles les plus ordinaires, mais il y a quelques Chevaux qui ont naturellement une autre allure qu'on appelle l'amble, qui est très-différente des trois autres, & qui du premier coup d'œil paroît contraire aux loix de la méchanique & très-fatiguante pour l'Animal; quoique dans cette allure la vîtesse du mouvement ne soit pas si grande que dans le galop ou dans le grand trot: dans cette allure le pied du Cheval rase la terre encore de plus près que dans le pas, & chaque démarche est beaucoup plus allongée: mais ce qu'il y a de singulier, c'est que les deux jambes du même côté, par exemple, celles de devant & de derrière du côté droit, partant en même temps pour faire un pas, & qu'ensuite les deux jambes du côté gauche partant aussi en même temps pour en faire un autre, & ainsi de suite; en sorte que les deux côtés du corps manquent alternativement d'appui, & qu'il n'y a point d'équilibre de l'un à l'autre; ce qui ne peut manquer de fatiguer beaucoup le Cheval, qui est obligé de se soutenir dans un balancement forcé, par la rapidité d'un mouvement qui n'est presque pas détaché de terre: car s'il

levoit les pieds dans cette allure autant qu'il les lève dans le trot ou même dans le bon pas, le balancement feroit si grand qu'il ne pourroit manquer de tomber sur le côté, & ce n'est que parce qu'il rase la terre de très près & par des alternatives promptes de mouvement, qu'il se soutient dans cette allure, où la jambe de derrière doit non seulement partir en même temps que la jambe de devant du même côté, mais encore avancer sur elles & poser un pied ou un pied & demi au delà de l'endroit où celle-ci a posée : plus cette espace dont la jambe de derrière avance de plus que la jambe de devant, est grand, mieux le Cheval marche l'amble, & plus le mouvement total est rapide. Il n'y a donc dans l'amble, comme dans le trot, que deux temps dans le mouvement ; & toute la différence est que dans le trot les deux jambes qui vont ensemble sont opposées en diagonale au lieu que dans l'amble ce sont les deux jambes du même côté qui vont ensemble : cette allure qui est très-fatigante pour le Cheval, & qu'on ne doit lui laisser prendre que dans les terrains unis, est fort douce pour le cavalier ; elle n'a pas la dureté du trot, qui vient de la résistance que fait la jam-

be de devant lorſque celle de derrière ſe lève, parce que dans l'amble cette jambe de devant ſe lève en même temps que celle de derrière du même côté; au lieu que dans le trot cette jambe de devant du même côté demeure en repos & réſiſte à l'impulſion pendant tout le temps que ce meut celle de derriere. Les connoiſſeurs aſſurent que les Chevaux qui naturellement vont l'amble, ne trotent jamais & qu'ils ſont beaucoup plus foibles que les autres: en effet les Poulains prennent aſſez ſouvent cette allure, ſurtout lorſqu'on les force à aller vîte, & & qu'ils ne ſont pas encore aſſez forts pour troter ou pour galoper; & l'on obſerve auſſi que la plûpart des bons Chevaux, qui ont été trop fatigués & qui commencent à s'uſer, prennent eux-mêmes cette allure lorſqu'on les force à un mouvement plus rapide que celui du pas. L'amble peut dont être regardé comme une allure défectueuſe, puiſqu'elle n'eſt pas ordinaire, & qu'elle n'eſt naturelle qu'à un petit nombre de Chevaux qui ſont preſque toujours plus foibles que les autres; & que ceux qui paroiſſent les plus forts ſont ruinés en moins de temps que ceux qui trottent & galopent; mais il y a encore deux autres allu-

res, l'entrepas & l'aubin, que les Chevaux foibles ou excédés prennent d'eux-mêmes, qui font beaucoup plus défectueuses que l'amble ; on appelle ces mauvaises allures des trains rompus, désunis ou composés : l'entrepas tient du pas & de l'amble, & l'aubin tient du trot & du galop, l'un & l'autre viennent des excès d'une longue fatigue ou d'une grande foiblesse de reins ; les Chevaux de messagerie qu'on surcharge, commencent à aller l'entrepas au lieu du trot à mesure qu'ils se ruinent, & les Chevaux de poste ruinés qu'on presse de galoper, vont l'aubin au lieu du galop.

Le Cheval est de tous les Animaux celui qui avec une grande taille à le plus de proportion & d'élégance dans les parties de son corps ; car en lui comparant les Animaux qui sont immédiatement au-dessus & au-dessous, on verra que l'Asne est mal fait, que le Lion à la tête trop grosse, que le Bœuf à les jambes trop minces & trop courtes pour la grosseur de son corps, que le Chameau est difforme, & que les plus gros Animaux, le Rhinocéros & l'Eléphant, ne sont pour ainsi dire que des masses informes. Le grand allongement des mâchoires est la principale cause de

la différence entre la tête des Quadrupèdes & celle de l'homme ; c'eſt auſſi le caractère le plus ignoble de tous : Cependant, quoique les mâchoires du Cheval ſoient fort allongées, il n'a pas comme l'Ane, un air d'imbécillité, ou de ſtupidité comme le Bœuf : la régularité des proportions de ſa tête lui donne au contraire un air de légéreté qui eſt bien ſoutenu par la beauté de ſon encolure. Le Cheval ſemble vouloir ſe mettre au-deſſus de ſon état de Quadrupède en élevant ſa tête ; dans cette noble attitude il regarde l'homme face à face, ſes yeux ſont vifs & bien ouverts, ſes oreilles ſont bien faites & d'une juſte grandeur, ſans être courtes comme celles du Taureau, ou trop longues comme celles de l'Aſne ; ſa crinière accompagne bien ſa tête, orne ſon col, & lui donne un air de force & de fierté ; ſa queue traînante & touffue couvre & termine avantageuſement l'extrémité de ſon corps : bien différente de la courte queue du Cerf, de l'Eléphant, &c. & de la queue nue de l'Aſne, du Chameau, du Rhinocéros, &c. La queue du Cheval eſt formée par des crins épais & longs qui ſemblent ſortir de la croupe, parce que le tronçon dont ils

ſortent eſt fort court ; il ne peut relever ſa queue comme le Lion, mais elle lui ſied mieux quoiqu'abaiſſée, & comme il peut la mouvoir de côté, il s'en ſert utilement pour chaſſer les mouches qui l'incommodent ; car quoique ſa peau ſoit très-ferme, & qu'elle ſoit garnie par-tout d'un poil épais & ſerré, elle eſt cependant très-ſenſible. L'attitude de la tête & du col contribue plus que celle de toutes les autres parties du corps à donner au Cheval un noble maintien, la partie ſupérieure de l'encolure dont ſort la crinière, doit s'élever d'abord en ligne droite en ſortant du garrot, & former enſuite en approchant de la tête une courbe à peu près ſemblable à celle du col d'un Cygne : la partie inférieure de l'encolure ne doit former aucune courbure ; il faut que ſa direction ſoit en ligne droite depuis le poitrail juſqu'à la ganache & un peu panchée en avant ; ſi elle étoit perpendiculaire, l'encolure ſeroit fauſſe ; il faut auſſi que la partie ſupérieure du col ſoit mince, & qu'il y ait peu de chair auprès de la crinière, qui doit être médiocrement garnie de crins longs & déliés ; une belle encolure doit être longue & relevée, & cependant proportionnée à la taille du Cheval:

lorsqu'elle est trop longue & trop menue, les chevaux donnent ordinairement des coups de tête, & quand elle est trop courte & trop charnue, ils sont pésants à la main ; & pour que la tête soit le plus avantageusement placée, il faut que le front soit perpendiculaire à l'horizon. La tête doit être sèche & menue sans être trop longue, les oreilles peu distantes, petites, droites, immobiles, étroites, déliées & bien plantées sur le haut de la tête, le front étroit & un peu convèxe, les salières remplies, les paupières minces, les yeux clairs, vifs, pleins de feu, assez gros & avancés à fleur de tête, la prunelle grande, la ganache décharnée & peu épaisse, le nez un peu arqué, les naseaux bien ouverts & bien fendus, la cloison du nez mince, les lèvres déliées, la bouche médiocrement fendue, le garrot élevé & tranchant, les épaules sèches, plattes & peu serrées, le dos égal, uni, insensiblement arqué sur la longueur, & relevé des deux côtés de l'épine qui doit paroître enfoncée, les flancs pleins & courts, la croupe ronde & bien fournie, la hanche bien garnie, le tronçon de la queue épais & ferme, les bras & les cuisses gros & charnus, le genou

rond en devant, le jarret ample & évidé, les canons minces ſur le devant & larges ſur les côtés, le nerf bien détaché, le boulet menu, le fanon peu garni, le paturon gros & d'une médiocre longueur, la couronne peu élevée, la corne noire, unie & luiſante, le ſabot haut, les quartiers ronds, les talons larges & médiocrement élevés, la fourchette menue & maigre, & la ſolle épaiſſe & concave.

Mais il y a peu de Chevaux dans leſquels on trouve toutes ces perfections raſſemblées : les yeux ſont ſujets à pluſieurs défauts qu'il eſt quelquefois difficile de reconnoître ; dans un œil ſain on doit voir à travers la cornée deux ou trois taches couleur de ſuie au deſſus de la prunelle ; car pour voir ces taches il faut que la cornée ſoit claire, nette & tranſparente ; ſi elle paroît double ou de mauvaiſe couleur, l'œil n'eſt pas bon : la prunelle petite, longue & étroite ou environnée d'un cercle blanc, déſigne auſſi un mauvais œil ; & lorſqu'elle a une couleur de bleu verdâtre, l'œil eſt certainement mauvais, & la vue trouble. On juge aſſez bien du naturel & de l'état actuel du Cheval par le mouvement des oreilles ; il doit, lorſqu'il marche

che, avoir la pointe des oreilles en avant; un Cheval fatigué a les oreilles basses; ceux qui sont colères & malins portent alternativement l'une des oreilles en avant, & l'autre en arrière: tous portent les oreilles du côté où ils entendent quelque bruit; & lorsqu'on les frappe sur le dos ou sur la croupe, ils tournent les oreilles en arrière. Les Chevaux qui ont les yeux enfoncés, ou un œil plus petit que l'autre, ont ordinairement la vue mauvaise; ceux dont la bouche est sèche ne sont pas d'un aussi bon tempéramment que ceux dont la bouche est fraîche & devient écumeuse sous la bride. Le Cheval de Selle doit avoir les épaules plattes, mobiles & peu chargés; le Cheval de trait au contraire doit les avoir grosses, rondes & charnues: si cependant les épaules d'un Cheval de Selle sont trop sèches, & que les os paroissent trop avancer sous la peau, c'est un défaut qui désigne que les épaules ne sont pas libres, & que par conséquent le Cheval ne pourra supporter la fatigue. Un autre défaut pour le Cheval de selle est d'avoir le poitrail trop avancé, & les jambes de devant retirées en arrière, parce qu'alors il est sujet à s'appuyer sur la main en galopant, & même à bron-

chet & à tomber : la longueur des jambes doit être proportionnée à la taille du Cheval ; lorsque celles de devant sont trop longues, il n'est pas assuré sur ses pieds ; si elles sont trop courtes, il est pésant à la main : on a remarqué que les Jumens sont plus sujettes que les Chevaux à être basses du devant, & que les Chevaux entiers ont le col plus gros que les Jumens & les Hongres.

Une des choses les plus importantes à connoître, c'est l'âge du Cheval ; les vieux Chevaux ont ordinairement les salières creuses ; mais cet indice est équivoque, puisque de jeunes Chevaux, engendrés de vieux étalons, ont aussi les salières creuses : c'est par les dents qu'on peut avoir une connoissance plus certaine de l'âge : le Cheval en a quarante, vingt-quatre mâchelières, quatre canines & douze incisives ; les Jumans n'ont pas de dents canines, ou les ont fort courtes : les mâchelières ne servent point à la connoissance de l'âge ; c'est par les dents de devant & ensuite par les canines qu'on en juge. Les douze dents de devant commencent à pousser quinze jours après la naissance du poulain ; ces premières dents sont rondes, courtes, peu solides, & tombent en différents tems

pour être remplacées par d'autres : à deux ans & demi les quatre de devant du milieu tombent les premières, deux en haut, deux en bas ; un an après il s'en tombe quatre autres, une de chaque côté des premières qui sont déja remplacées ; à quatre ans & demi environ il en tombe quatre autres, toujours à côté de celles qui sont tombées & remplacées ; ces quatre dernières dents de lait sont remplacées par quatre autres, qui ne croissent pas à beaucoup près aussi vîte que celles qui ont remplacé les huit premières ; & ce sont ces quatre dernières dents qu'on appelle les coins, & qui remplacent les quatre dernières dents de lait, qui marquent l'âge du Cheval ; elles sont aisées à reconnoître, puisqu'elles sont les troisièmes, tant en haut qu'en bas, à les compter depuis le milieu de l'extrémité de la mâchoire ; ces dents sont creuses & ont une marque noire dans leur concavité ; à quatre ans & demi ou cinq ans elles ne débordent presque pas au-dessus de la gencive, & le creux est fort sensible ; à six ans & demi il commence à se remplir, la marque commence aussi à diminuer & à se rétrécir, & toujours de plus en plus jusqu'à sept ans & demi ou huit ans, que le creux est tout-à-fait rempli, & la

marque noire effacée : après huit ans ; comme ces dents ne donnent plus connoiſſance de l'âge, on cherche à en juger par les dents canines ou crochets ; ces quatre dents ſont à côté de celles dont nous venons de parler : ces dents canines, non plus que les mâchelières, ne ſont pas précédées par d'autres dents qui tombent ; les deux de la mâchoire inférieure pouſſent ordinairement les premières à trois ans & demi, & les deux de la mâchoire ſupérieure à quatre ans, & juſqu'à l'âge de ſix ans ces dents ſont fort pointues ; à dix ans celles d'enhaut paroiſſent déja émouſſées, uſées & longues, parce qu'elles ſont déchauſſées, la gencive ſe retirant avec l'âge ; & plus elles le ſont, plus le Cheval eſt âgé : de dix juſqu'à treize ou quatorze ans, il y a peu d'indice de l'âge, mais alors quelques ploils des ſourcils commencent à devenir blancs ; cet indice eſt cependant auſſi équivoque que celui qu'on tire des ſalières creuſes, puiſqu'on a remarqué que les Chevaux engendrés de vieux Étalons & des vieilles Jumens ont des poils blancs aux ſourcils dès l'âge de neuf ou dix ans. Il y a des Chevaux dont les dents ſont ſi dures qu'elles ne s'uſent point, & ſur leſquelles la marque noire

subsiste & ne s'efface jamais : mais ces Chevaux, qu'on appelle *béguts*, sont aisés à reconnoître par le creux de la dent qui est absolument rempli, & aussi par la longeur des dents canines ; au reste on a remarqué qu'il y a plus de Juments que de Chevaux béguts. On peut aussi connoître, quoique moins précisément, l'âge d'un Cheval par les sillons du palais, qui s'effacent à mesure que le Cheval vieillit.

Dès l'âge de deux ans ou deux ans & demi le Cheval est en état d'engendrer, & les Jumens, comme toutes les autres femelles, sont encore plus précoces que les mâles ; mais ces jeunes Chevaux ne produisent que des Poulains mal conformés ou mal constitués : il faut que le Cheval ait au moins quatre ans ou quatre ans & demi avant que de lui permettre l'usage de la Jument, & encore ne le permettra-t-on de si bon heure qu'aux Chevaux de trait & aux gros Chevaux, qui sont ordinairement formés plutôt que les Chevaux fins ; car pour ceux-ci il faut attendre jusqu'à six ans, & même jusqu'à sept pour les beaux étalons d'Espagne ; les Jumens peuvent avoir un an de moins : elles sont ordinairement en chaleur au Printems depuis la fin de Mars jusqu'à la fin de Juin ; mais le tems

de la plus forte chaleur ne dure guère que quinze jours ou trois semaines, & il faut être attentif à profiter de ce tems pour leur donner l'Etalon : il doit être bien choisi, beau, bien fait, relevé du devant, vigoureux, sain par tout le corps, & sur tout de bonne race & de bon pays. Pour avoir de beaux chevaux de selle fins & bien faits, il faut prendre des Etalons étrangers ; les Arabes, les Turcs, les Barbes & les Chevaux d'Andalousie sont ceux qu'on doit préférer à tous les autres ; & à leur défaut on se servira de beaux Chevaux Anglois, parce que ces Chevaux viennent des premiers, & qu'ils n'ont pas beaucoup dégénéré, la nourriture étant excellente en Angleterre, où l'on a aussi très-grand soin de renouveller les races : les Etalons d'Italie, sur-tout les Napolitains, sont aussi fort bons, & ils ont le double avantage de produire des Chevaux fins de monture lorsqu'on leur donne des Jumens fines, & de beaux Chevaux de Carrosse avec des Jumens étoffées & de bonne taille. On prétend qu'en France, en Angleterre, &c. les Chevaux Arabes & Barbes engendrent ordinairement des Chevaux plus grands qu'eux, & qu'au contraire les Chevaux d'Espagne n'en produisent que de plus

petits qu'eux. Pour avoir de beaux Chevaux de Carroſſe, il faut ſe ſervir d'Etalons Napolitains, Danois, ou de Chevaux de quelques endroits d'Allemagne & de Hollande, comme de Holſtein & de Friſe. Les Etalons doivent être de belle taille, c'eſt-à-dire, de quatre pieds huit, neuf & dix pouces pour les Chevaux de ſelle, & de cinq pieds au moins pour les Chevaux de Caroſſe : il faut auſſi qu'un Etalon ſoit d'un bon poil, comme noir de jais, beau gris, bai, alezan, izabelle doré avec la raie de Mulet, les crins & les extrémités noires ; tous les poils qui ſont d'une couleur lavée & qui paroiſſent mal teints doivent être bannis des Haras, auſſi-bien que les Chevaux qui ont les extrémités blanches. Avec un très-bel extérieur, l'Etalon doit avoir encore toutes les bonnes qualités intérieures, du courage, de la docilité, de l'ardeur, de l'agilité, de la ſenſibilité dans la bouche, de la liberté dans les épaules, de la ſûreté dans les jambes, de la ſoupleſſe dans les hanches, du reſſort par tout le corps, & ſur-tout dans les jarrets ; & même il doit avoir été un peu dreſſé & exercé au manége. Le Cheval eſt de tous les Animaux celui qu'on a le plus obſervé, & on a remar-

qué qu'il communique par la génération preſque toutes ſes bonnes & mauvaiſes qualités naturelles & acquiſes : un Cheval naturellement hargneux, ombrageux, rétif, &c. produit des Poulains qui ont le même naturel; & comme les défauts de conformation & les vices des humeurs ſe perpétuent encore plus ſûrement que les qualités du naturel, il faut avoir grand ſoin d'exclure du Haras tout Cheval difforme, morveux, pouſſif, lunatique, &c.

Dans ces climats la Jument contribue moins que l'Etalon à la beauté du Poulain, mais elle contribue peut-être plus à ſon tempérament & à ſa taille ; ainſi il faut que les Jumens aient du corps, du ventre, & qu'elles ſoient bonnes nourrices : pour avoir de beaux Chevaux fins, on préfère les Jumens Eſpagnoles & Italiennes, & pour des Chevaux de Carroſſe les Jumens Angloiſes & Normandes : Cependant avec de beaux Etalons, des Jumens de tout pays pourront donner de beaux Chevaux, pourvu qu'elles ſoient elles-mêmes bienfaites & de bonne race ; car ſi elles ont été engendrées d'un mauvais Cheval, les Poulains qu'elles produiront ſeront ſouvent eux-mêmes de mauvais Chevaux : dans cette eſpèce

d'Animaux, comme dans l'espèce humaine, la progéniture ressemble assez souvent aux ascendans paternels ou maternels; seulement il semble que dans les Chevaux la femelle ne contribue pas à la génération tout-à-fait autant que dans l'espèce humaine : le fils ressemble plus souvent à sa mère que le poulain ne ressemble à la sienne; & lorsque le poulain ressemble à la Jument qui la produit, c'est ordinairement par les parties antérieures du corps, & par la tête & l'encolure. Au reste, pour bien juger de la ressemblance des enfans à leurs parens, il ne faudroit pas les comparer dans les premières années, mais attendre l'âge où, tout étant développé, la comparaison seroit plus certaine & plus sensible : indépendamment du développement dans l'accroissement, qui souvent altère ou change en bien les formes, les proportions & la couleur des Chevaux, il se fait dans le tems de la puberté un développement prompt & subit, qui change ordinairement les traits, la taille, l'attitude des jambes, &c. Le visage s'allonge, le nez grossit & grandit, la mâchoire s'avance ou se charge, la taille s'élève ou se courbe, les jambes s'allongent & souvent deviennent cagneuses

ou effilées ; enforte que la phyfionomie & le maintien du corps changent quelquefois fi fort, qu'il feroit très-poffible de meconnoître, au moins du premier coup d'œil, après la puberté une perfonne qu'on auroit bien connue avant ce tems, & qu'on n'auroit pas vue depuis. Ce n'eft donc qu'après cet âge qu'on doit comparer l'enfant à fes parens, fi l'on veut juger exactement de la reffemblance ; & alors on trouve dans l'efpèce humaine que fouvent le fils reffemble à fon père, & la fille à fa mére ; que plus fouvent ils reffemblent à l'un & à l'autre à la fois, & qu'ils tiennent quelque chofe de tous deux ; qu'affez fouvent ils reffemblent aux grand-Péres, ou aux grand-Méres ; que quelquefois ils reffemblent aux Oncles, ou aux Tantes ; que prefque toujours les Enfans du même Pére & de la même Mére fe reffemblent plus entr'eux qu'ils ne reffemblent à leurs afcendans, & que tous ont quelque chofe de commun & un air de famille. Dans les Chevaux, comme le mâle contribue plus à la génération que la fémelle, les Jumens produifent des poulains qui font affez fouvent femblables en tout à l'Etalon, ou qui toujours lui reffemblent plus qu'à la mére, elles en produi-

sent aussi qui ressemblent aux grand-péres, & lorsque la Jument mére a été elle-même engendrée d'un mauvais Cheval, il arrive assez souvent que, quoiqu'elle ait eu un bel Etalon, & qu'elle soit belle elle-même, elle ne produit qu'un poulain qui, quoiqu'en apparence beau & bien fait dans sa premiére jeunesse, décline toujours en croissant, tandis qu'une Jument qui sort d'une bonne race donne des poulains, qui quoique de mauvaise apparence d'abord, embellissent avec l'âge. Au reste, ces observations que l'on a faites sur le produit des Jumens, & qui semblent concourir toutes à prouver que dans les Cheveaux le mâle influe beaucoup plus que la fémelle sur la progéniture, ne me paroissent pas encore suffisantes pour établir ce fait d'une maniére indubitable & irrévocable, il ne seroit pas impossible que ces observations subsistassent, & qu'en même tems & en général les Jumens contribuassent autant que les Chevaux au produit de la génération : il ne me paroît pas étonnant que des Etalons, toujours choisis dans un grand nombre de Chevaux, tirés ordinairement des pays chauds, nourris dans l'abondance, entretenus & ménagés avec

grand soin, dominent dans la génération sur des Jumens communes, nées dans un climat froid, & souvent réduites à travailler, & comme dans les Observations tirées des Haras, il y a toujours plus ou moins de cette supériorité de l'Etalon sur la Jument, on peut très-bien imaginer que ce n'est que par cette raison qu'elles sont vraies & constantes: mais en même-tems il pourroit être tout aussi vrai que de très-belles Jumens des pays chauds, ausquelles on donneroit des Chevaux communs, influeroient peut-être beaucoup plus qu'eux sur leur progéniture, & qu'en général dans l'espéce des Chevaux comme dans l'espéce humaine, il y eût égalité dans l'influence du mâle & de la femelle sur leur progéniture; cela me paroît naturel & d'autant plus probable, qu'on a remarqué, même dans les Haras, qu'il naissoit à-peu près un nombre égal de poulains & de poulines: ce qui prouve qu'au moins pour le sèxe la femelle influe pour sa moitié. Lorsque l'Etalon est choisi, & que les Jumens qu'on veut lui donner sont rassemblées, il faut avoir un autre Cheval entier qui ne servira qu'à faire connoître les Jumens qui seront en chaleur, & qui même contri-

buera par ses attaques à les y faire entrer ; on fait passer toutes les Jumens l'une après l'autre devant ce Cheval entier, qui doit être ardent & hennir fréquemment ; il veut les attaquer toutes, celles qui ne sont point en chaleur se défendent, & il n'y a que celles qui y sont qui se laissent approcher ; mais au lieu de le laisser approcher tout-à-fait, on le retire & on lui substitue le véritable Etalon. Cette épreuve est utile pour reconnoître le vrai tems de la chaleur des Jumens, & sur-tout de celles qui n'ont pas encore produit ; car celles qui viennent de pouliner entrent ordinairement en chaleur neuf jours après leur accouchement ; ainsi on peut les mener à l'Etalon dès ce jour même & les faire couvrir ; ensuite essayer neuf jours après, au moyen de l'épreuve ci-dessus, si elles sont encore en chaleur ; & si elles y sont en effet, les faire couvrir une seconde fois, & ainsi de suite une fois tous les neuf jours tant que leur chaleur dure ; car lorsqu'elles sont pleines, la chaleur diminue & cesse peu de jours après. Mais pour que tout cela puisse se faire aisément, commodément, avec succès & fruit, il faut beaucoup d'attention, de dépense & de précau-

tions ; il faut établir le Haras dans un bon terrain & dans un lieu convenable & proportionné à la quantité de Jumens & d'Etalons qu'on veut employer ; il faut partager ce terrein en plusieurs parties, fermés de palis ou de fossés avec de bonnes haies, mettre les Jumens pleines & celles qui alaitent leurs poulains dans la partie où le pâturage est le plus gras, séparer celles qui n'ont pas conçu ou qui n'ont pas encore été couvertes, & les mettre avec les jeunes poulines dans un autre parquet où le pâturage soit moins gras, afin qu'elles n'engraissent pas trop, ce qui s'opposeroit à la génération ; & enfin il faut mettre les jeunes poulains entiers ou Hongres dans la partie du terrain la plus sèche & la plus inégale, pour qu'en montant & en descendant les collines ils acquièrent de la liberté dans les jambes & les épaules : ce dernier parquet, où l'on met les poulains mâles, doit être séparé de ceux des Jumens avec grand soin, de peur que ces jeunes Chevaux ne s'échappent & ne s'énervent avec les Jumens. Si le terrain est assez grand pour qu'on puisse partager en deux parties chacun de ces parquets, pour y mettre alternativement des Chevaux & des Bœufs l'année sui-

vante, le fonds du pâturage durera bien plus long-tems que s'il étoit continuellement mangé par les Chevaux ; le Bœuf répare le pâturage, & le Cheval l'amaigrit : il faut aussi qu'il y ait des mares dans chacun de ces parquets ; les eaux dormantes sont meilleures pour les Chevaux que les eaux vives, qui leur donnent souvent des tranchées ; & s'il y a quelques arbres dans ce terrein, il ne faut pas les détruire, les Chevaux sont bien aises de trouver cette ombre dans les grandes chaleurs : mais s'il y a des troncs, des chicots ou des trous, il faut arracher, combler, applanir, pour prévenir tout accident. Ces pâturages serviront à la nourriture de votre Haras pendant l'Eté ; & il faudra pendant l'Hiver mettre les Jumens à l'écurie & les nourrir avec du foin, aussi-bien que les poulains, qu'on ne menera pâturer que dans les beaux jours d'Hiver. Les Etalons doivent être toujours nourris à l'écurie avec plus de paille que de foin, & entretenus dans un exercice modéré jusqu'au tems de la monte, qui dure ordinairemeñt depuis le commencement d'Avril jusqu'à la fin de Juin ; on ne leur fera faire aucun autre exercice pendant ce tems, & on les nourrira large-

ment, mais avec les mêmes nourritures qu'à l'ordinaire. Dans ces Animaux la quantité de la liqueur séminale est très-grande, & dans l'émiſſion ils en répandent fort abondamment. Dans les Jumens il ſe fait auſſi une émiſſion, ou plutôt une ſtillation de la liqueur séminale pendant tout le tems qu'elles sont en amour; car elles jettent audehors une liqueur gluante & blanchâtre qu'on appelle des chaleurs, & dès qu'elles sont pleines ces émiſſions ceſſent: c'eſt cette liqueur que les Grecs ont appellé l'*Hippomanés* de la Jument, & dont ils prétendent qu'on peut faire des filtres, ſurtout pour rendre un Cheval frénétique d'amour; cet *Hippomanés* eſt bien différent de celui qui ſe trouve dans les enveloppes du poulain, dont M. *Daubenton* a le premier connu & ſi bien décrit la nature, l'origine & la ſituation.

On a remarqué que les Haras établis dans des terrains ſecs & légers produiſoient des Chevaux ſobres, légers & vigoureux, avec la jambe nerveuſe & la corne dure, tandis que dans les lieux humides & dans les pâturages les plus gras ils ont preſque tous la tête groſſe & péſante, le corps épais, les jambes chargées, la corne mauvaiſe & les pieds plats;

Ces différences viennent de celle du climat & de la nourriture, ce qui peut s'entendre aisément ; mais ce qui est plus difficile à comprendre, & qui est encore plus essentiel que tout ce que nous venons de dire, c'est la nécessité où l'on est de toujours croiser les races, si l'on veut les empêcher de dégénérer. Dans le climat tempéré de la France il faut donc pour avoir de beaux Chevaux, faire venir des Etalons de climats plus chauds ou plus froids : les Chevaux Arabes, si l'on en peut avoir, & les Barbes doivent être préférés, & ensuite les Chevaux d'Espagne & du Royaume de Naples ; & pour les climats froids, ceux de Danemark, & ensuite ceux du Holstein & de Frise : tous ces Chevaux produiront en France avec les Jumens du pays, de très-bons Chevaux, qui feront d'autant meilleurs & d'autant plus beaux, que la température du climat sera plus éloignée de celle du climat de la France, ensorte que les Arabes feront mieux que les Barbes, les Barbes mieux que ceux d'Espagne, & de même les Chevaux tirés de Danemark produiront de plus beaux Chevaux que ceux de Frise. Au défaut de ces Chevaux de climats beaucoup plus froids ou plus chauds, il faudra faire venir des

Etalons Anglois ou Allemands, ou même des Provinces Méridionales de la France dans les Provinces Septentrionales : on gagnera toujours à donner aux Jumens des Chevaux étrangers, & au contraire on perdra beaucoup à laisser multiplier ensemble dans un Haras des Chevaux de même race ; car ils dégénèrent infailliblement & en très-peu de tems. Une autre influence du climat & de la nourriture est la variété des couleurs dans la robe des Animaux ; ceux qui sont sauvages & qui vivent dans le même climat sont d'une même couleur, qui devient seulement un peu plus claire ou plus foncée dans les différentes saisons de l'année ; ceux au contraire qui vivent sous des climats differents, sont des couleurs différentes, & les Animaux domestiques varient prodigieusement par les couleurs ; ensorte qu'il y a des Chevaux, des Chiens, &c. de toute sorte de poils, au lieu que les Cerfs, les Lièvres, &c. sont tous de la même couleur : Les injures du climat toujours les mêmes, la nourriture toujours la même, produisent dans les Animaux sauvages cette uniformité ; le soin de l'homme, la douceur de l'abri, la variété dans la nourriture, effacent & font varier cette couleur dans

les Animaux domestiques, aussi bien que le mélange des races étrangères lorsqu'on n'a pas soin d'assortir la couleur du mâle avec celle de la femelle, ce qui produit quelquefois de belles singularités, comme on le voit sur les Chevaux piês, où le blanc & le noir sont appliqués d'une manière si bizarre & tranchant l'un sur l'autre si singulièrement, qu'il semble que ce ne soit pas l'ouvrage de la Nature, mais l'effet du caprice d'un Peintre. Dans l'accouplement des Chevaux, on assortira donc le poil & la taille, on contrastera les figures, on croisera les races en opposant les climats, & on ne joindra jamais ensemble les Chevaux & les Jumens nés dans le même Harras; toutes ces conditions sont essentielles. Lorsque les Jumens sont pleines, & que leur ventre commence à s'appesantir, il faut les séparer des autres qui ne le sont point, & qui pourroient les blesser : elles portent ordinairement onze mois & quelques jours, elles accouchent debout, au lieu que presque tous les autres Quadrupèdes se couchent : on aide celles dont l'accouchement est difficile, on y met la main, on remet le poulain en situation, & quelquefois même lorsqu'il est mort, on le tire avec des cordes. Le

poulain se présente ordinairement la tête la première, comme dans toutes les autres espèces d'Animaux, il rompt ses enveloppes en sortant de la matrice, & les eaux abondantes qu'elles contiennent s'écoulent ; il tombe en même tems un ou plusieurs morceaux solides formés par le sédiment de la liqueur épaisse de l'allantoïde ; ce morceau, que les Anciens ont appellé l'*Hippomanés* du poulain, n'est pas comme ils le disent, un morceau de chair attaché à la tête du poulain ; il en est au contraire séparé par la membrane Amnios : la Jument lèche le poulain après sa naissance, mais elle ne touche pas à l'hippomanès, & les Anciens se sont encore trompés lorsqu'ils ont assuré qu'elle le devoroit à l'instant. Les Jumens quoique pleines, peuvent souffrir l'acouplement, & cependant il n'y a jamais de superfétation ; elles produisent ordinairement jusqu'à l'âge de quatorze ou quinze ans, & les plus vigoureuses ne produisent guère au-delà de dix-huit ans : les Chevaux, lorsqu'ils ont été ménagés, peuvent engendrer jusqu'à l'âge de vingt & même au-delà, & l'on a fait sur ces Animaux la même remarque que sur les Hommes ; c'est que ceux qui ont commencé de bonne heure finissent aussi plutôt ; car les gros Chevaux qui sont

plutôt formés que les Chevaux fins, & dont on a fait des étalons dès l'âge de quatre ans, ne durent pas si long-temps, & sont communément hors d'état d'engendrer avant l'âge de quinze ans. La durée de la vie des Chevaux est comme dans toutes les autres espèces d'Animaux proportionnée à la durée du temps de leur accroissement; l'Homme qui est quatorze ans à croître, peut vivre six ou sept fois autant de temps, c'est-àdire, quatre-vingt-dix ou cent ans: le Cheval, dont l'accroissement se fait en quatre ans, peut vivre six ou sept fois autant, c'est-à-dire, vingt-cinq ou trente ans.

Les Chevaux Arabes sont les plus beaux que l'on connoisse en Europe; ils sont plus grands & plus étoffés que les Barbes, & tout aussi-bien faits: mais il en vient rarement en France. Les Chevaux Barbes sont plus communs; ils sont fort légers & très-propres à la course. Les plus grands sont de quatre pieds huit pouces, & il est rare d'en trouver qui aient quatre pieds neuf pouces. On prétend que parmi les Barbes, ceux du royaume de Maroc sont les meilleurs, ensuite les Barbes de Montagne; ceux du reste de la Mauritanie sont au-dessous, aussi-bien que ceux de Turquie,

de Perſe & d'Arménie : tous ces Chevaux des pays chauds ont le poil plus ras que les autres. Les Chevaux d'Eſpagne tiennent le ſecond rang après les Barbes ; ils ſont tous marqués à la cuiſſe hors le montoir, de la marque du haras dont ils ſont ſortis ; ceux de la haute Andalouſie paſſent pour être les meilleurs de tous, quoiqu'ils ſoient aſſez ſujets à avoir la tête trop longue, mais on leur fait grace de ce défaut en faveur de leurs rares qualités ; ils ont du courage, de l'obéiſſance, de la grace, de la fierté, & plus de ſoupleſſe que les Barbes ; c'eſt par tous ces avantages qu'on les préfère à tous les autres Chevaux du monde, pour la guerre, pour la pompe & pour le manège. Les plus beaux Chevaux Anglois ſont pour la conformation aſſez ſemblables aux Arabes & aux Barbes, dont ils ſortent en effet ; ils ſont généralement forts vigoureux, hardis, capables d'une grande fatigue, excellents pour la chaſſe & la courſe ; mais ils leur manque la grace & la ſoupleſſe, ils ſont durs, & ont peu de liberté dans les épaules. On parle ſouvent de courſes de Chevaux en Angleterre, & il y a des gens extrêmement habiles dans cette eſpèce d'art gymnaſtique. Les Chevaux d'Italie

étoient autrefois plus beaux qu'ils ne le ſont au jourd'hui, parceque depuis un certain temps on y a négligé les Haras : cependant il ſe trouve de beaux Chevaux Napolitains, ſur-tout pour les attelages ; ils ſont excellents pour l'appareil, & ont beaucoup de diſpoſition à piaffer. Les Chevaux Danois ſont de ſi belle taille & ſi étoffés, qu'on les préfére à tous les autres pour en faire des attelages : ils ſont de tous poils ; & même les poils ſinguliers, comme Pie & Tigre, ne ſe trouvent guère que dans les Chevaux Danois. Les Chevaux de Hollande ſont fort bons pour le carroſſe, & ce ſont ceux dont on ſe ſert le plus communément en France ; les meilleurs viennent de la province de Friſe. Il y a en France des Chevaux de toute eſpèce, mais les beaux ſont en petit nombre : Les meilleurs Chevaux de ſelle viennent du Limoſin ; ils reſſemblent aſſez au Barbes, & ſont comme eux excellents pour la chaſſe, mais ils ſont tardifs dans leur accroiſſement ; il faut les ménager dans leur jeuneſſe, & même ne s'en ſervir qu'à l'âge de huit ans : il y a auſſi de très bons bidets en Auvergne, en Poitou, dans le Morvant en Bourgogne ; mais après le Limoſin, c'eſt la Nor-

mandie qui fournit les plus beaux Chevaux : ils ne ſont pas ſi bons pour la chaſſe, mais ils ſont meilleurs pour la guerre, ils ſont plus étoffés & plutôt formés. On tire de la Baſſe-Normandie & du Cotentin de très-beaux Chevaux de carroſſe, qui ont plus de légèreté & de reſſource que les Chevaux de Hollande ; la Franche-Comté & le Boulonnois fourniſſent de très-bons Chevaux de Tirage : en général les Chevaux François pèchent par avoir de trop groſſes épaules, au-lieu que les Barbes pèchent par les avoir trop ſerrées.

En Perſe en Arabie & dans pluſieurs autres lieux de l'Orient, on n'eſt pas dans l'uſage de hongrer les Chevaux, comme on le fait ſi généralement en Europe & à la Chine : cette opération leur ôte beaucoup de force, de courage & de fierté ; mais leur donne de la douceur, de la tranquilité, de la docilité. *Pline* dit que les dents de lait ne tombent point à un Cheval qu'on fait hongre, avant qu'elles ſoient tombées : j'ai été à portée de vérifier ce fait : & il ne s'eſt pas trouvé vrai. Les dents de lait tombent également aux jeunes Chevaux hongres & aux jeunes Chevaux entiers ; & il eſt probable que les Anciens n'ont hafardé

hasardé ce fait que parce qu'ils l'ont cru fondé sur l'analogie de la chûte des cornes du Cerf & du Chevreuil qui en effet ne tombent point lorsque l'Animal a été coupé. Au-reste, un Cheval hongre n'a plus la puissance d'engendrer, mais il peut encore s'accoupler, & l'on en a vu des exemples. Les Chevaux de quelque poil qu'ils soient, muent comme presque tous les autres Animaux couverts de poil; & cette mue se fait une fois l'an, ordinairement au Printemps, & quelque fois en Automne; ils sont alors plus foibles que dans les autres temps; il faut les ménager, les soigner davantage, & les nourrir un peu plus largement. Il y a aussi des Chevaux qui muent de corne; cela arrive sur-tout à ceux qui ont été elevés dans des pays humides & marécageux, comme en Hollande. Les Chevaux hongres & les Jumens hennissent moins fréquemment que les Chevaux entiers; ils ont aussi la voix moins pleine & moins grave. Dès la naissance le mâle a la voix plus forte que la fémelle; à deux ans ou deux ans & demi, c'est-à-dire, à l'âge de puberté, la voix des mâles & des fémelles devient plus forte & plus grave, comme dans l'Homme & dans la plûpart des Ani-

maux. Lorsque le Cheval est passionné d'amour, de désir, d'appétit, il montre les dents & semble rire; il les montre aussi dans la colère, & lorsqu'il veut mordre : il tire quelquefois la langue pour lécher mais moins fréquemment que le Bœuf, qui léche beaucoup plus que le Cheval, & qui cependant est moins sensible aux caresses : le Cheval se souvient aussi beaucoup plus long-temps des mauvais traitemens, & il se rebute bien plus aisément que le Bœuf; son naturel ardent & courageux lui fait donner d'abord tout ce qu'il possède de forces, & lorsqu'il sent qu'on exige encore davantage, il s'indigne & refuse; au lieu que le Bœuf, qui de sa nature est lent & paresseux, s'excède & se rebute moins aisément. Le Cheval dort beaucoup moins que l'Homme; lorsqu'il se porte bien, il ne demeure guère que deux ou trois heures de suite couché, il se relève ensuite pour manger, & lorsqu'il a été trop fatigué il se couche une seconde fois après avoir mangé; mais en tout il ne dort guère que trois ou quatre heures en vingt-quatre : il y a même des Chevaux qui ne se couchent jamais, & qui dorment toujours debout; ceux qui se couchent, dorment aussi

quelquefois sur leurs pieds : on a remarqué que les hongres dorment plus souvent & plus long-temps que les Chevaux entiers. Les Quadrupèdes ne boivent pas tous de la même manière, quoi que tous soient également obligés d'aller chercher avec la tête la liqueur qu'ils ne peuvent saisir autrement, à l'exception du singe, du Maki & de quelques autres qui ont des mains, & qui par conséquent peuvent boire comme l'Homme, lorsqu'on leur donne un vase qu'ils peuvent tenir ; car ils le portent à leur bouche, l'inclinent, versent la liqueur, & l'avalent par le simple mouvement de la déglutition. Le Chien dont la gueule est fort ouverte & la langue longue & mince, boit en lapant, c'est-à-dire, en léchant la liqueur, & formant avec la langue un godet qui se rempli à chaque fois & rapporte une assez grande quantité de liqueur ; il préfère cette façon à celle de se mouiller le nez : le Cheval au-contraire, qui a la bouche plus petite & la langue trop épaisse & trop courte pour former un grand godet, & qui d'ailleurs boit encore plus avidement qu'il ne mange, enfonce la bouche & le nez brusquement & profondément dans l'eau, qu'il avale abondamment par le

ſimple mouvement de la déglutition : mais cela même le force à boire tout d'une haleine, au lieu que le Chien reſpire à ſon aiſe pendant qu'il boit : auſſi doit on laiſſer au Chevaux la liberté de boire à pluſieurs repriſes, ſur-tout après une courſe, lorſque le mouvement de la reſpiration eſt court & preſſé ; on ne doit pas non-plus leur laiſſer boire de l'eau trop froide, parce qu'indépendamment des coliques que l'eau froide cauſe ſouvent, il leur arrive auſſi par la néceſſité où ils ſont d'y tremper les naſeaux, qu'ils ſe refroidiſſent le nez, s'enrhument, & prennent peut-être les germes de cette maladie à la quelle on à donné le nom de Morve, la plus formidable de toutes pour cette eſpèce d'Animaux : car on ſait de puis peu que le ſiège de la morve eſt dans la membrane pituitaire ; que c'eſt par-conſéquent un vrai rhume, qu'à la longue cauſe une inflammation dans cette membrane.

Je ne parlerai pas des autres maladies des Chevaux, ce ſeroit trop étendre l'Hiſtoire Naturelle que de joindre à l'Hiſtoire d'un Animal celle de ſes maladies : cependant je ne puis terminer l'Hiſtoire du Cheval, ſans marquer quelques regrets de ce que la ſanté de cet

Animal utile & précieux, a été jusqu'à présent abandonnée aux soins & à la pratique, souvent aveugles, de gens sans connoissances & sans lettres. La Médecine que les Anciens ont appellée Medecine Vétérinaire, n'est presque connue que de nom : je suis persuadé que si quelque Médecin tournoit ses vues de ce côté-là, & faisoit de cette étude son principale objet, il en seroit bien-tôt dédommagé par d'amples succès ; que non-seulement il s'enrichiroit, mais même qu'au lieu de se dégraderil s'illustreroit beaucoup, & cette Médecine ne seroit pas si conjecturale & si difficile que l'autre : la nourriture, les mœurs, l'influence du sentiment, toutes les causes en un mot étant plus simples dans l'Animal que dans l'Homme, les maladies doivent aussi être moins compliquées, & par-conséquent plus faciles à juger & à traiter avec succès ; sans compter la liberté qu'on auroit toute entière de faire des expériences, de tenter de nouveaux remèdes, & de pouvoir arriver sans crainte & sans reproches à une grande étendue de connoissances en ce genre, dont on pourroit même par analogie tirer des inductions utiles à l'art de guérir les Hommes.

A la description Anatomique & à l'Histoire naturelle du Cheval que nous venons de donner d'après Messieurs *Daubenton* & de *Buffon*, nous ajoûterons seulement les particularités suivantes.

Selon M. *Anderson* dans son *Histoire Naturelle de l'Islande*, les Chevaux de cette isle sont petits, courts & gros à proportion, comme dans tous les pays du Nord; ce qu'on doit attribuer principalement à l'effet du froid qui resserre & comprime tout, & empêche par-là l'accroissement. (On remarque ici la même chose au sujet des autres Animaux terrestres, au-lieu que ceux des pays chauds deviennent beaucoup plus grands à cause de la chaleur qui dilate tout, comme nous en voyons, l'expérience dans les Chameaux, les Lions, les Rhinocéros & les Elephans: on observe précisément le contraire dans les Poissons, dont les plus grandes sortes, comme entr'autres les différentes espèces de Baleines, ne se trouvent que dans le Nord.) Cependant ils sont forts & alertes, & avec cela mauvais & mordants. Les fatigues que ces Animaux endurent sont incroyables: aussi s'y forment-ils dès qu'ils viennent au monde; car ils vivent pendant toute l'année en plaine campagne, & ils sont

dans la néceſſité de chercher leur nourriture dans la neige en toutes ſortes de ſaiſons. Le ſeul avantage qu'ils ont reçu de la Nature, eſt qu'ils ſont couverts d'un crin extrêmement, roide, long & épais, qui leur vient ordinairement à l'approche de l'Hiver.

Le 7 Septembre, dit M. L'Abbé *Outhier* dans ſon *Journal d'un Voyage au Nord*, nous avons commencé à voir quelques Chevaux qui revenoient de de leurs quartiers d'Été. C'eſt peut-être une des choſes les plus ſingulières du pays (de la Lapponie), que la manière de vivre de ces animaux. On n'en fait guère d'uſage que pendant l'hiver qu'on les attelle à des traîneaux, tant pour voyager, que pour tranſporter les choſes néceſſaires à la vie, ſur-tout du bois & des fourages; car pendant l'Eté tous les voyages & les tranſports ſe font en bateaux. Pendant le mois de Mai, plutôt ou plûtard ſuivant la longueur de l'hyver, les Chevaux partent de chez leurs Maîtres auſſi-tôt que les neiges ſont fondues, & s'en vont dans de certains cantons des forêts, où il ſemble qu'ils ſe ſoient donné le rendez-vous. Ces Chevaux forment des troupes différentes, qui ne ſe mêlent ni ſe ſéparent jamais: chaque

troupe prend un canton différend de la forêt pour sa pâture ; ils s'en tiennent au territoire qui leur est assigné, & n'entreprennent point sur celui des autres. Quand la pâture leur manque, ils décampent & vont s'établir dans d'autres pâturages avec le même ordre. La police de leur société est si bien réglée, & leurs marches si uniformes, que leurs Maîtres savent toujours où les trouver, si au Printemps ou pendant l'Eté ils ont à faire par terre quelque voiture en traîneau, ce qui arrive quelquefois ; ou si quelque Voyageur a besoin de Chevaux, les Paysans avertis par le *Gifwergole*, c'est-à-dire, le Maître de la poste, s'en vont dans les bois prendre & amener leurs Chevaux, qui après avoir fait leur service retournent d'eux-mêmes trouver leurs compagnons. Lorsque la saison devient fâcheuse, comme elle commençoit à l'être au mois de Septembre, les Chevaux quittent les forêts, s'en reviennent par troupes, & se rendent chacun dans leur écurie : ils sont petits, mais bons, & vifs sans être vicieux ; leurs Maîtres les saisissent quelquefois par la queue pour les arrêter, & ils ne font aucune resistance. Quelque dociles qu'ils soient communément, il y en a cependant quel-

ques-uns qui se défendent lorsqu'on les prend, ou qu'on veut les atteller aux voitures. Ils se portent à merveilles, & sont gras quand ils reviennent de la forêt; mais leurs travail presque continuel pendant l'hiver, & le peu de nourriture qu'on leur donne, leur fait bien-tôt perdre cet enbonpoint. Lorsqu'ils sont attellés aux traîneaux, ils prennent souvent en courant des bouchées de neige; & dès qu'ils sont arrivés & détachés du traîneaux, ils se roulent sur la neige comme les nôtres se roulent sur l'herbe: ils passent indifféremment les nuits dans la cour comme dans l'écurie, même par des froids très-violents. il arrive souvent, sur-tout quand l'hiver est le plus long, que les fourages viennent à manquer trop tôt; alors le Cheval s'en va chercher à vivre dans quelques endroits où la neige aura un peu commencé à se fondre.

M. *Girard de Villars*, Docteur en Médecine, correspondant de l'Académie Royale des Sciences, & Membre de l'Académie Royale des Belles-Lettres de la Rochelle, a donné *sur les qualités de L'if, poison pour les Chevaux*, un Mémoire qui se trouve imprimé dans le *Recueil de pièces en Prose & en vers lues*

dans les Assemblées publiques de cette dernière *Academie.* L'Auteur dit sur la fin de ce Mémoire, que si l'If étoit un poison pour les Animaux à pattes & à ongles fendus, ils se guériroit par le vomissement; mais que cette ressource n'en est pas une pour les Chevaux, chez qui les saillies en lozange qui règnent le long de l'œsophage s'emboëtent si exactement qu'elles empêchent les alimens de monter.

Il naît des monstres parmi les Chevaux comme parmi les autres Animaux; on en a vu d'Hermaphrodites. Après l'Homme, il n'y a point d'Animal à qui l'on reconnoisse tant de maladies qu'au Cheval.

Le Cheval, ainsi dit en François du mot Latin *Caballus*, s'appelle en Hébreu *Sus;* en Grec *Hippos;* en Italien & en Espagnol *Cavallo;* en Allemand *Pferd*, ou *Ross;* en Flamand *Paard;* en Anglois *Horse;* en Suedois *Haest.*

Les parties du Cheval qui s'employent en Médecine, sont les Testicules, les verrues, le sabot ou l'ongle, & la fiente. On peut y ajoûter le lait de Cavalle ou de Jument, quoiqu'il soit rarement d'usage en ces pays-ci. Les testicules du Cheval sont un remède efficace pour

chasser les vuidanges, & pour guérir la Colique : on les coupe par tranches ; on les fait en suite sécher au four pour les pulvériser. La dose de cette poudre est de deux scrupules à un gros, soit seule, soit mêlée avec le Saffran & le Borax : préparée de cette manière, c'est un remède éprouvé pour faire sortir le fœtus mort, & l'arrière-faix. On s'en sert encore, comme nous venons de le dire, contre la colique, en y ajoûtant autant de semences d'Anis : c'est ainsi que l'ordonnoit *Fonseca*, habile Praticien ; & *Zwelfer* qui en faisoit un secret contre cette maladie, la donnoit avec le Saffran dans de l'eau de Lys. Les verrues ou duretés calleuses qui viennent aux pieds, aux jambes & aux genoux des Chevaux, appellées *Lichenes*, contiennent beaucoup d'huile & de sel volatil : elles sont recommandées contre l'Epilepsie, pour calmer les vapeurs Hystériques, pour exciter les régles, pour résoudre les duretés de la matrice, pour chasser la pierre & les graviers des reins & de la vessie ; on les donne en poudre intérieurement depuis un scrupule jusqu'à un gros, & dans l'accès Hystérique on en fait recevoir la vapeur en forme de parfum par les parties naturelles au moyen d'un entonnoir renversé ; ce qui

calme promptement le paroxysme Hystérique. L'ongle ou le sabot du Cheval a les mêmes vertus que les verrues pour dissiper les vapeurs, si l'on en fait recevoir la fumée en forme de parfum. Quelques Auteurs en préparent un extrait qu'ils donnent intérieurement pour la même maladie ; mais il n'est pas d'usage ici, & on lui préfère le *Castoreum*. On se sert aussi de ce parfum pour réprimer le flux excessif des Hémorrhoïdes. On trouve à ce sujet dans les *Ephémérides d'Allemagne, Décurie seconde, Année cinq, page* 259, une observation du Docteur *Hanneman* qui rapporte qu'un homme incommodé d'un flux excessif d'Hémorroïdes, après avoir employé inutilement plusieurs remèdes, fut conseillé par un vieillard villageois de recevoir sur une chaise percée la vapeur de la raclure de sabot de Cheval ; ce qu'il avoit fait avec plus de succès que d'aucun Topique qu'il eût employé jusques-là. Les Médecins modernes paroissent être les premiers qui aient mis la fiente de Cheval en usage dans la Médecine : elle est regardée comme sudorifique & résolutive. On l'employe intérieurement & extérieurement ; on s'en sert dans la pleurésie, la Péripneumonie, dans l'Asthme, dans les coliques, &c.

sur-tout les bilieuses. On la fait infuser ordinairement dans du vin blanc, parce qu'il est meilleur pour lui ôter ce qu'elle a de dégoûtant que toute autre infusion. La façon de l'employer est de prendre une ou deux ou trois crottes récentes de Cheval entier, suivant leur grosseur; on les fait infuser pendant quelques heures sur les cendre chaudes dans quatre onces de vin blanc en un vaisseau couvert : après avoir passé le tout par un linge avec une forte expression, on le donne chaudement au malade, le tenant bien couvert pour attendre la sueur; quelquefois aussi ce remède agit par les selles. Quelques-uns en mettent dans un nouet pour infuser dans la boisson des enfans qui ont la petite-Vérole afin de soutenir l'éruption.

Quant à l'usage extérieur, cette fiente est également efficace contre l'Esquinancie à cause de sa vertu discussive; elle ne cède en rien aux fientes d'Hirondelle & de Chien. On l'applique en cataplasme au tour du col pour dissiper l'inflammation de la gorge; & si cest contre la Pleuresie, on la mêle avec de l'Hydromel & de l'urine d'une personne saine pour faire du tout un topique qu'on étend sur le côté douloureux. *Schrader*,

la loue encore contre la Strangurie, & contre la suffocation de matrice, si on l'applique sur la région de la vessie.

Le lait de Jument est estimé contre la toux, l'Asthme, la Phthisie & l'Atrophie. Il contient beaucoup de sérocité, & peu de parties caséeuses & butyreuses ; ce qui le rend à-peu-près de même vertu que celui d'Asnesse : mais comme il est bien moins commun, aussi est-il rarement employé.

Nous ne parlons point ici des *Hippolithes* ou des pierres qui se trouvent quelquefois dans les intestins & dans la vessie du Cheval. Quelques Médecins les vantent comme sudorifiques & alexipharmaques, & prétendent qu'on peut les substituer au Bezoard Occidental. La dose qu'ils en donnent est de puis un demi-scrupule jusqu'à deux scrupules dans les fièvres malignes, sur-tout les vermineuses, & dans les cours de ventre accompagnés de malignité : mais ces vertus ne sont pas assez généralement reconnues pour admettre ces pierres dans la classe des Médicamens sur lesquels on peu compter. Il en est de même de la vertu odontalgique ou contre le mal de dents que le Docteur *Salentin* attribue à l'urine de Cheval dans le *neu-*

vième volume des Ephémérides d'Allemagne Année 1752, *page* 32. Ce Médecin y dit qu'une Dame affligée d'un mal de dents atroce qui ne lui donnoit aucun repos mit en usage, mais inutilement, tous les remèdes tant des Médecins que des Empiriques; qu'enfin ne sachant plus que faire il se présenta par hazard un valet d'écurie qui se fit fort de la guérir, pourvu qu'elle voulût prendre un remède qu'il avoit éprouvé, mais qui étoit fort dégoûtant. On lui demanda quel étoit ce remède, & il dit que si cette dame vouloit se remplir la bouche d'urine de Cheval récente & encore chaude, & la garder le plus longtemps qu'elle pourroit en réitérant la même chose à diverses reprises, elle guériroit infailliblement : cette dame qui pour avoir du soulagement auroit encore fait davantage, ne se donna point de repos qu'elle n'eût mis en usage le remède qui au grand étonnement de tout le monde non-seulement calma la douleur en moins d'un quart-d'heure, mais la guérit si bien que plus de vingt ans après elle ne ressentit de mal de dents. Si cette observarions est vraie, elle peut être d'un grand usage, car le mal de dents est fort commun; mais

nous connoissons des personnes qui dans de violents accès de douleur se sont gargarisés avec leur urine sans aucun soulagement ; il en pourroit bien être la même chose de l'urine de Cheval : au-reste, nous avons cru pouvoir insérer ici cette observation sur la foi de son Auteur ; si le remède est inutile, au-moins ne fera-t-il point de mal, & l'on en sera quitte pour quelque moment de dégoût.

Prenez des testicules de Cheval, un gros ; du Borax raffiné, un demi-gros ; du Saffran, un scrupule.

Réduisez le tout en poudre, & mêlez-le avec six onces d'eau de Lys pour faire une potion à partager en deux prises à donner à quatre heures de distance l'une de l'autre dans la suppression des vuidanges, & pour faire sortir l'arrière-faix & le fœtus mort dans la Matrice.

Prenez du suc exprimé de fiente de Cheval récente, une once ; du vin blanc, trois onces ; du sirop de Coquelicoq, une once.

Mêlez le tout pour une potion à donner dans la Pleurésie après quelques saignées.

Prenez des Verrues attachées aux pieds d'un Cheval entier, deux onces.

Lavez-les dans de l'eau commune, & en suite faites-les infuser dans du vin blanc pendant une nuit; puis séchez-les, & les réduisez en une poudre utile contre le Cancer, dont la dose est d'un demi-gros deux fois le jour dans une liqueur convenable.

Prenez des crottes de Cheval entier, telle quantité qu'il vous plaira.

Mêlez-les avec de l'urine sur les cendres chaudes, & appliquez le tout chaudement sur le côté douloureux dans la Pleurésie.

L'Asne; *Asinus*, offic. Schrod. 269. Lemer. 86. Bosch. *de Quad.* 173. Dal. Pharm. 435. Herman. *Cynos.* 864. Paullin. *Onogr.* 1. Blas. 1. Charlet. Exerc. 4. Merr. Pin. 166. Schwenckf. *de Quad.* 61. Gesn. *de Quad.* 1. Aldrov. *de Quad.* 295. Jonst. *de Quad.* 12. Raii synop. Anim. *Quad.* 63. *Equus cauda extremo setosa*, Linn. Faun. Suec. 35. *Asinus nostras, domesticus, seu vulgaris, Nonnull.*

Quoique le Docteur *François Paullini* ait répandu l'érudition comme à pleines mains dans son *Onographie Curieuse* ou sa *Description de l'Asne, fait suivant la Méthode des Ephémérides d'Allemagne*, il n'a cependant presque rien dit de l'Anatomie des parties intérieures de cet Animal. *Blasius* est aussi fort court sur cet article : mais nous en sommes abondamment dédommagés par la descrip- Anatomique qu'en donne M. *Daubenton* dans le *Huitième Tome* (in-douze) de l'*Histoire Naturelle, Générale & particulière, avec la Description du cabinet du Roi ;* Ouvrage qui nous a déjà été, & qui nous sera encore dans la suite, d'une grande utilité.

On distingue aisement dit M. *Daubenton*, au premier coup d'œil l'Asne du Cheval ; on ne confond jamais ces Animaux, quand même on en verroit deux qui seroient précisément de la même taille & de la même couleur, cependant, lorsque l'on considère en détail les différentes parties extérieures du corps de l'Asne, & qu'on les compare à celles du Cheval, on trouve dans la plûpart de ces parties tant de rapports & une ressemblance si parfaite, qu'on est surpris que leurs ensemble paroisse

sensiblement différent de l'ensemble des parties du Cheval : & de même si l'on vient à ouvrir le corps de l'Asne, à développer ses entrailles, & à dépouiller son squelette, on croit reconnoître toutes les parties intérieures du Cheval. Si l'on ne regarde qu'au dedans de ces deux Animaux, plus on les observe, plus on les compare l'un à l'autre, plus on est tenté de les prendre pour des individus de la même espéce ; & même les différences que l'on trouve entre quelques-unes des parties de l'extérieur ne prouveroient rien de contraire ; car les caractères spécifiques que l'on attribue communément à l'Asne, & qui consistent en ce qu'il a les oreilles & la queue plus longues, & la crinière plus courte que le Cheval, & en ce que sa queue n'est garnie de crins qu'à l'extrémité, ne sont pas des caractères essentiels, puisque nous trouvons toutes ces différences portées à un plus haut point dans différentes races d'autres Animaux. Il n'y a pas tant d'inégalité entre la taille des plus grands Chevaux & celle des plus petits Asnes, qu'entre la taille d'un Dogue & celle d'un petit Danois : les oreilles du Chien-Loup sont plus courtes, en comparaison de celles du Chien-Basset, que

reproduire comme les Chiens qui viennent du mélange de différentes races, de quelque façon qu'on les combine, & lors même qu'on rapproche les extrêmes en faisant accoupler les plus grands avec les plus petits : il y a parconséquent une analogie plus parfaite entre les Chiens les plus différents en apparence, qu'entre l'Asne & le Cheval, mèmes les mieux assortis pour la taille & pour toutes les parties du corps, quand même on trouveroit un Cheval qui auroit comme l'Asne, les oreilles fort longues, la crinière fort courte, & une partie du tronçon de la queue naturellement dégarnie de crins. Les rapports que l'on a observés entre l'Asne & le Cheval, tant tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, doivent nous engager à rechercher les différences qui peuvent se trouver entre ces deux Animaux : il ne suffiroit donc pas de dire en un mot, comme plusieurs Auteurs, que l'Asne ressemble au Cheval ; ce sujet mérite d'être discuté, il faut nécessairement rapporter des observations détaillées, qui donneront une idée juste & précise des ressemblances, & qui pourront faire reconnoître des différences que l'on ne peut appercevoir & reconnoître que par la comparaison

ſuivie & circonſtanciée des principales parties extérieures & intérieures du corps de l'Aſne avec celles du corps du Cheval. Cependant je ne ferai pas une nouvelle expoſition de la figure, & de la ſituation des parties qui ſont ſemblables dans l'Aſne & dans le Cheval, il ſuffira de donner leurs dimenſions priſes d'après les ſujets qui ont ſervi à cette deſcription. Les dénominations des parties extérieures du corps du Cheval appartiennent de droit à celles de l'Aſne & des autres *Solidipèdes*; tous ces termes ſont appliquables à l'Aſne, puiſqu'il eſt compoſé des mêmes parties que le Cheval : cependant il faut remarquer que l'Aſne n'a point de châtaignes dans les jambes de derrière; mais il y en a des veſtiges ſur les jambes de devant, qui ſont placés à-peu-près dans le même endroit que les châtaignes du Cheval : ces veſtiges ſont marqués par une peau noire & dégarnie de poil, ſans qu'il paroiſſe aucune matière de corne; on voit auſſi ſur la partie inférieure & poſtérieure des boulets de chaque jambe un petit diſque de peau noire & ſans corne, qui ſemblent repréſenter la trace des ergots du Cheval.

La couleur la plus commune dans les

Asnes est le gris de souris; il y en a aussi aussi de gris luisants, & de gris mêlés de taches obscures; on en voit de blancs, de roux, de bruns & de noirs. Les Asnes gris ont le museau blanc jusqu'à quatre doigts au dessus des naseaux, & cette tache blanche est le plus souvent terminée en haut par une bande teinte de roux, le bout des lèvres est noir, la même couleur s'étend jusqu'au naseaux; mais on ne voit dans quelques individus que deux bandes noires qui se prolongent de chaque côté jusqu'à la narine; les oreilles sont bordées de noir, & pour ainsi dire tachées de cette couleur sur la base au dehors & à la pointe; le reste est d'un gris mêlé de roux : il y a une longue raie noire qui s'étend depuis le toupet tout le long de la crinière, qui passe sur le garrot, & qui suit la colonne vertébrale dans toute sa longueur & le tronçon de la queue jusqu'à l'extrémité; une autre bande de la même couleur traverse la raie sur le garrot, & descend de chaque côté à-peu-près jusqu'au milieu des épaules; la partie antérieure de la raie est sur les crins du milieu du toupet & de la crinière qui sont noirs; la face intérieure de la queue est de cette même couleur. Dans la plupart des Asnes

gris, le genou, le boulet, le paturon & la couronne sont bruns ou noirs, dans les jambes de devant & dans celles de derrière ; il s'en trouve quelques-uns qui ont un demi-cercle noirâtre dans le milieu du bras en devant & sur le dessus du canon des jambes de derrière ; d'autres ont deux demi-cercles de cette même couleur à un pouce de distance l'un de l'autre sur le devant du bras ; mais cela ne se trouve que très-rarement, & il est plus ordinaire de voir le bas des quatre jambes marqué de brun ou de noir en forme d'anneaux dans quelques endroits : le dedans des oreilles, le canal, le gosier, le poitrail, le ventre, les ventre, les flancs & la face intérieure des bras & des cuisses sont blancs dans presque tous les Asnes, de quelque couleur qu'ils soient ou si ces parties ne sont pas blanches, elles ont au-moins une teinte de blanc sale ou de couleur moins foncée que le reste du corps : la plûpart des Asnes ont aussi un cercle blanc ou blanchâtre au tour des yeux, & le bord extérieur de ce cercle est le plus souvent d'une couleur roussâtre qui se délaie & s'étend peu à peu à mesure qu'elle s'éloigne du cercle blanc ; les Asnes bruns & ceux qui sont roux, ont

du noir sur les oreilles comme les gris, mais le milieu de la face extérieure est de couleur moins foncée que le reste du corps. Il y a lieu de croire que la couleur la plus naturelle aux Asnes est le gris, ou le gris mêlé de quelques teintes de fauve, & que si nous avions des Asnes sauvages, ils seroient tels que les Asnes gris que je viens de décrire; ils auroient des taches ou des bandes noires sur un fond gris, & quelques teintes d'orangé : avec ces trois couleurs on pourroit faire, comme pour le Cheval, toutes les nuances & toutes les teintes du poil de tous les Asnes, même de ceux qui varient le plus pour la couleur. Cette variété seroit sans doute plus grande, si l'on prenoit plus de soin pour le choix des Etalons & pour le mélange des individus; mais ces Animaux sont fort négligés, sur-tout dans ces pays-ci : pourvu qu'ils marchent bien, qu'ils aient les jambes fermes & assurées, & qu'ils soient assez forts pour porter des fardeaux, on ne recherche en aucune façon la couleur de leur poil, ni les taches qui sont sur la couleur dominante, ni les épis qui se trouvent formés par un certain arrangement du poil comme sur les Chevaux; cependant il y a des Asnes qui ont des

balſanes auſſi-bien que la pelotte ou le chanfrein blanc, mais la bande blanche du chanfrein ſe confond avec le blanc du bout du muſeau ; ils ont tous, au-moins tous ceux que j'ai vus, un épi au milieu du chanfrein, & j'ai trouvé auſſi dans la plûpart deux épis auprès de la crinière, derrière les oreilles, un de chaque côté ; en général, le poil de l'Aſne eſt plus dur, plus ferme & plus long que celui du Cheval.

On fait peu d'attention aux proportions du corps des Aſnes ; on ne rejette que ceux qui ont des défauts oppoſés à l'uſage au quel ils ſont deſtinés, encore faut-il que ces défauts ſoient très-apparents, tels que ſont ceux des jambes mal ſaines ou arquées, qui rendent l'Animal foible ou ſujet à trébucher, & du dos concave ſur ſa longueur, qui par cette conformation de l'épine eſt moins propre à ſupporter des charges que le dos convèxe, que l'on appelle *dos de Carpe.* Comme ces Animaux ne ſervent pas pour l'appareil, & qu'ils ne ſont employés pour l'ordinaire qu'aux travaux les plus durs, on ne s'eſt pas appliqué à perpétuer ceux qui ſont le mieux fait ; on n'eſt convenu preſque d'aucune régle pour reconnoître ceux qui ſont le mieux

proportionnés dans tous les parties d leur corps. Je ne doute pas que les Chevaux ne soient la cause de cet oubli ; & que s'il n'y en avoit point, on n'eût fait autant de recherches pour trouver qu'elles peuvent être la beauté & l'élégance de la taille de l'Asne, qu'il y en a de faites sur le Cheval ; car nous aurions été obligés d'employer les Asnes à presque tous les usages auxquels nous faisons servir les Chevaux. Les régles qui ont été données pour constater les belles proportions, où les difformités & les défauts des différentes parties du corps de ces Animaux, ne conviennent pas toutes à l'Asne, sur-tout lorsqu'il est question de la tête, du cou, du dos, des hanches, de la croupe, &c. parce qu'il y a trop de différences entre ces mêmes parties considérées dans l'Asne & dans le Cheval ; il se trouve plus de rapports entre les autres parties du corps de ces deux Animaux, principalement pour les jambes de l'un & de l'autre : cependant il ne faudroit pas attribuer strictement à l'Asne tout ce qui a été dit des jambes du Cheval.

On verra dans l'Histoire naturelle de l'Asne, que la taille de cet Animal varie dans différents climats. J'ai choisi dans

ce pays-ci un individu de taille moyenne, & bien proportionné. voici les dimenſions des parties extérieures du corps : il avoit quatre pieds & demi de longueur meſurée en ligne droite de puis l'entre-deux des oreilles juſqu'à l'anus, trois pieds quatre pouces & demi de hauteur priſe à l'endroit des jambes de devant, & trois pieds cinq pouces & demi à l'endroit des jambes de derrière ; la longeur de la tête étoit d'un pied ſix pouces de puis le bout des lèvres juſqu'à l'occiput : cette meſure jointe à celle qui s'étend tout le long du cou & du corps juſqu'à l'origine de la queue, donne ſix pieds de longueur à cet Aſne depuis le bout du muſeau juſqu'à l'anus ; ce qui n'a pu être meſuré qu'a deux fois, parceque l'Animal étant vivant, il n'étoit pas facile de lui faire lever le muſeau aſſez haut pour effacer autant qu'il eſt poſſible la courbure de l'occiput, & pour prendre cette meſure en ligne droite. Le bout du muſeau avoit un pied deux pouces de circonférence priſe entre les naſeaux & l'extrémité des lèvres ; le contour de l'ouverture de la bouche étoit de neuf pouces meſurés ſur les lèvres de puis l'une des commiſſures juſqu'à l'autre ; les naſeaux ſont un peu plus éloignés l'un de

l'autre par le haut que par le bas ; il y avoit dix pouces & demi de diſtance entre l'angle antérieur de l'œil & le bout des lèvres, & quatre pouces & demi entre l'angle poſtérieur & l'oreille : la longueur de l'œil, depuis l'un de ſes angles juſqu'à l'autre, étoit d'un pouce cinq lignes, & l'ouverture de huit lignes. La tête avoit deux pieds cinq pouces de circonférence priſe devant les oreilles en paſſant en deſſous près du goſier ; la longueur des oreilles étoit de huit pouces & demi ; & leur baſe avoit cinq pouces neuf lignes de largeur priſe ſur ſa courbure extérieure ; les deux oreilles étoient éloignées l'une de l'autre de quatre pouces dans le bas. Le cou avoit environ un pied de longeur depuis la tête juſqu'aux épaules, un pied onze pouces de circonférence près de la tête, neuf pouces de largeur depuis la crinière juſqu'au goſier, deux pieds trois pouces de circonférence près des épaules, & onze pouces de largeur. Le corps avoit trois pieds huit pouces de circonférence priſe derrière les jambes de devant, quatre pieds cinq pouces dans le milieu à l'endroit le plus gros, & trois pieds neuf pouces devant les jambes de derrière : le bas du ventre étoit à la hauteur d'un pied onze pouces.

au-dessus de terre ; le tronçon de la queue avoit un pied deux pouces de longeur, & un demi-pied de circonférence à son origine. La longeur du bras étoit d'onze pouces & demi depuis le coude jusqu'au genou ; il avoit un pied un demi-pouce de circonférence à sa partie supérieure près du coude, & huit pouces dans sa partie inférieure près du genou ; Le canon avoit un demi-pied de longueur, & six pouces de circonférence ; celle du boulet étoit de sept pouces & demi ; le paturon avoit environ deux pouces de longeur, & près de cinq pouces de circonférence ; celles de la couronne étoit de dix pouces. Les deux bras étoient éloignés de quatre pouces dans le haut près du ventre, & les pieds de cinq pouces. La cuisse avoit un pied deux pouces & demi de longeur depuis le grasset ou l'endroit de la rotule jusqu'au jarret, & un pied huit pouces de circonférence mesurée près du ventre ; le canon avoit onze pouces de longeur depuis le jarret jusqu'au boulet, & six pouces & demi de circonférence ; celle du boulet étoit de huit pouces ; le paturon avoit deux pouces de longueur ; la circonférence de la couronne étoit de neuf pouces & demi : le sabot avoit cinq

pouces de longueur depuis la pince jusqu'au talon, environ dix pouces de circonférence près de la couronne, & un pied dans le bas.

En comparant l'Asne au Cheval pour la figure & pour le port, on reconnoît au premier coup d'œil que l'Asne a la tête plus grosse à proportion du corps que le Cheval, les oreilles beaucoup plus allongées; le front & les temples garnis d'un poil plus long, les yeux moins saillants & la paupière inférieure plus applatie, la lèvre supérieure plus pointue, & pour ainsi dire pendante, l'encolure plus épaisse, le garrot moins élevé, & le poitrail plus étroit & presque confondu avec le gosier; le dos est convèxe; en général l'épine est saillante dans toute son étendue jusqu'a la queue, les hanches sont plus hautes que le garrot; la croupe est platte & avalée; enfin la queue est dégarnie de crins depuis son origine environ jusqu'aux trois quarts de sa longueur: au-reste, l'Asne est très ressemblant au Cheval, sur-tout pour les jambes de devant; car pour celles de derrière, la plupart des Asnes que j'ai vus m'ont paru *crochus* ou *jartés* & *clos du derrière*. Une grosse tête, un front & des temples chargés de poils

longs & touffus, des yeux éloignés l'un de l'autre & enfoncés, & un museau renflé vers son extrémité, donnent à l'Asne un air de stupidité & d'imbécilité, au lieu de l'air de douceur & de docilité qui paroît dans le Cheval. La tête de l'Asne grosse & pésante, ses oreilles longues & vacillantes, son encollure large & épaisse, son poitrail effacé, son dos arqué & pour ainsi dire tranchant, ses hanches plus élevées que le garrot, sa croupe applatie, sa queue nue & les jambes de derrière crochues, rendent son port ignoble. Ces défauts influent sur sa démarche & sur-toutes ses allures, principalement lorsqu'on les compare à celles du Cheval : cependant, sans cet objet de comparaison qui avilit si fort l'Asne, il seroit préféré à tous nos Animaux domestiques pour servir de monture & pour bien d'autres usages, & peut-être qu'après l'avoir perfectionné autant qu'il peut l'être, par le choix des Etalons dans une longue suite de générations, & par les soins de l'éducation, il pourroit servir aux mêmes usages que le Cheval : on découvriroit de belles proportions dans la taille de l'Asne, on vanteroit sa legèreté & la diversité de ses allures, on admireroit

les bonnes qualités de son instinct en comparaison de la pésanteur & de la férocité du Taureau, de la lenteur & de la stupidité du Bœuf, qui seroient avec l'Asne les seuls de nos Animaux domestiques qui pussent servir de monture, s'il n'y avoit point de Chevaux : mais en vertu de cette supposition, je ne prétends pas entreprendre de tirer l'Asne du mépris où ils est, ni le mettre en rivalité avec le Cheval, il me suffit de faire observer qu'aux yeux d'un Naturaliste, l'Asne est un Animal aussi considérable, est aussi digne de recherches que le Cheval; les parties extérieures de son corps, prises séparément ou considérées relativement à l'ensemble qu'elles forment, sont aussi admirables, quoique moins élégantes. Après avoir développé l'intérieur, on est etonné de la grande ressemblance qui se trouve entre l'organisation & la constitution de l'Asne & celles du Cheval, comme on peut le voir dans la description des parties intérieures.

Cette description a été faite sur une Asnesse qui avoit cinq pieds trois pouces de longueur mesurée en ligne droite depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue. La hauteur de cette

Asnesse étoit de trois pieds un pouce & demi depuis terre jusqu'au garrot; le corps avoit quatre pieds au milieu à l'endroit le plus gros.

A l'ouverture de l'abdomen on n'a point vu d'Epiploon, parce qu'il n'étoit pas plus étendu que celui du Cheval: les inteſtins de l'Aſne n'ont paru différer de ceux du Cheval que par la groſſeur ; en effet ils forment autant de poches & de rétréciſſemens & toutes les différentes portions d'inteſtins ſont à-peu-près proportionnelles à ces mêmes parties dans le Cheval pour la longueur & pour la conformation principale, mais non pas pour la groſſeur, car les inteſtins de l'Aſne ſont à proportion de leur longueur & du volume du-corps entier, beaucoup plus gros que ceux du Cheval dans les différentes poches que forment les inteſtins de ces deux Animaux. Le Colon & le *Rectum* pris enſemble avoient quatorze pieds de longueur, à la quelle il faut ajoûter celle des inteſtins grêles qui étoit de trente-deux pieds, pour avoir la longueur du caual inteſtinal en entier, qui étoit de quarante-ſix pieds. L'eſtomac de l'Aſne reſſemble à celui du Cheval pour la figure & la poſition, mais il étoit beaucoup plus grand à pro-

portion du corps dans notre sujet. La ressemblance de conformation qui est entre l'Asne & le Cheval s'étend jusqu'aux vers qui sont dans l'estomac de ces deux Animaux : j'ai trouvé des vers oblongs & coniques dans l'estomac de toutes les Asnesses que j'ai fait ouvrir, comme dans celui de tous les Chevaux qui ont été ouverts sous mes yeux. Les vers de l'Asne ne différoient en rien de ceux du Cheval ; ils avoient la même grosseur, la même figure, les mêmes crochets, les mêmes piquans, & en un mot la même conformation; mais ils n'étoient pas en si grand nombre : je n'ai pas fait ouvrir, à beaucoup près, autant d'Asnes que de Chevaux ; cependant j'en ai vu assez pour me convaincre de tous ces rapports. Plus on observe, & plus on en découvre de nouveaux : lorsque j'ai fait sur l'estomac de l'Asne l'expérience que M. *Bertin* a faite sur celui du Cheval, elle a réussi de la même manière ; en faisant soufler dans l'estomac de l'Asne par le pylore, il s'est enflé, & l'air n'est pas sorti par l'œsophage, ce qui prouve que la conformation de l'estomac de ces deux Animaux est semblable à cet égard, & que l'Asne doit avoir autant de difficulté à vomir que le Cheval, si l'obstacle est formé

dans cet Animal par la conformation de l'orifice supérieur de l'estomac, comme il y a lieu de le croire.

Le Foie de l'Asne étoit absolument ressemblant à celui du Cheval pour la couleur, la position, la figure & le nombre des Lobes, excepté que dans le lobe moyen la première scissure communiquoit dans quelques individus avec celle du milieu, par une autre scissure qui partage le bord du lobe en deux lames. Le foie pesoit trois livres deux onces & demi. Il n'y avoit point de vésicule du fiel; mais le canal Hépatique étoit fort gros, comme dans le Cheval. J'ai trouvé au mois d'Avril dans le foie d'une Asnesse des vers plats & fort minces, d'une consistance molle & d'une figure singulière; ils étoient au nombre de douze ou quatorze, tous à-peu-près de la même grandeur, & dispersés dans dans différents endroits des canaux biliaires; lorsqu'ils étoient en repos, ils formoient un ovale qui avoit environ neuf lignes de longueur & six lignes de largeur; le milieu de la face supérieure & de l'inférieure est uni, mais les bords sont disposés en ondes, à-peu-près comme une fraise de veau; la partie antérieure semble être échancrée de chaque

côté & terminée dans le milieu par une ſorte de tête oblongue ; cette tête eſt de la longueur d'une ligne, & paroît percée par un trou à ſon extémité un peu en-deſſous. Ces vers ne peuvent ſe mouvoir & aller en avant qu'en ſe traînant ; ils avancent la partie antérieure de leur corps, & par ce mouvement ils s'allongent au point d'avoir un pouce de longueur, mais en même temps ils ſe rétréciſſent de façon qu'ils n'ont plus qu'environ trois lignes à l'endroit le plus large ; bien-tôt ils retirent en avant la partie poſtérieure de leur corps, & par ce ſecond mouvement ils parviènnent à ſe déplacer entièrement, & ils repréſentent la même forme arrondie qu'ils avoient avant de ſe mouvoir. Ces vers reſſemblent parfaitement à ceux qui ſe trouvent dans le foie des Moutons, & que l'on appelle des *Douves* On a rapporté dans le *Journal des Savants*, *Année 1668*, *page* 67, que les Bouchers avoient remarqué que ces vers ne ſe trouvoient dans le foie des Moutons que lorſqu'ils étoient malades pour avoir mangé d'une eſpèce de *Sideritis*, & que les vers ſont ſemblables à la feuille de cette herbe : on pourroit comparer leur figure à celle des feuilles de bien d'autres

plantes. Je ne ſais ſi la *Sideritis glabra arvenſis* cauſe des maladies aux Moutons; mais je ſuis ſûr que l'Aſneſſe dans la quelle j'ai trouvé ces vers, n'avoit aucune apparence de maladie lorſque je la fis tuer ; elle étoit jeune & bien conſtituée. La grande reſſemblance que j'ai obſervée entre l'Aſne & le Cheval même pour les vers coniques que j'ai vus en grand nombre dans l'eſtomac de ces deux Animaux, me fait ſoupçonner qu'ils ſe peut trouver auſſi des *Douves* dans le foie du Cheval, quoi qu'il paroiſſe que l'on ait voulu l'excepter du nombre des Animaux qui avoient de ces ſortes de vers dans le foie, lorſqu'on eut fait à ce ſujet les recherches qui ſe trouvent dans les *Ephémérides des Curieux de la Nature*, *Année* 1675, *Obſervations* 188 : il eſt vrai que je n'ai point vu de ces vers plats dans quelques foies de Cheval où je les ai cherchés, mais je ne renonce pas à ſuivre cette obſervation ſur un plus grand nombre. La ratte de l'Aſne reſſembloit à celle du Cheval pour ſa couleur, ſa ſituation & ſa figure triangulaire ; elles peſoit trois onces ſix gros. Le *Pancréas* étoit ſitué comme celui du Cheval, & avoit la même figure. Les reins reſſembloie nt à ceux du Cheval, tant

à l'intérieur qu'à l'extérieur. Le rein droit étoit auſſi plus avancé que le gauche d'environ nn pouce, comme dans le Cheval. Le Diaphragme eſt reſſemblant à celui du Cheval, de même que les Poumons. Le cœur étoit ſitué comme celui du Cheval, & paroiſſoit auſſi gros à proportion du corps, & auſſi pointu. L'aorte ſe partage en deux branches comme celle du Cheval. La langue reſſembloit à celle du Cheval; on y voyoit les mêmes tubercules & les filets: mais au lieu des deux groſſes glandes qui ſe trouvent ſur la langue du Cheval à l'endroit qui eſt entre les dernières dents mâchelières, il y avoit trois de ces groſſes glandes ſur la langue de l'Aſne, une dans le milieu & une de chaque côté; celle du milieu n'étoit pas auſſi grande que celles des côtés: j'ai auſſi remarqué ſur les bords de la partie poſtérieure de la langue de l'Aſne, deux glandes oblongues, qui étoient ſillonnées rranſverſalement. Le palais étoit traverſé par ſeize ſillons ſemblables à ceux qui ſont ſur le palais du Cheval, excepté qu'ils étoient moins larges; leurs bords étoient auſſi moins élevés. L'Epiglotte étoit à-peu-près conformée comme dans le Cheval. Le cerveau & le

cervelet ont été tirés de l'individu qui a servi de sujet pour la description des parties de la génération du mâle ; le cerveau pesoit dix onces six gros, & le cervelet une once quatre gros & quarante-huit grains.

L'Asne sur le quel on a décrit les parties de la génération, pesoit cent quatre-vingt-dix-huit livres ; sa longueur mesurée en ligne droite depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue, étoit de cinq pieds deux pouces ; le corps avoit trois pieds onze pouces au milieu à l'endroit le plus gros ; la hauteur depuis terre jusqu'au garrot étoit de trois pieds ; le *Scrotum* étoit à dix pouces de l'anus ; il s'étendoit en bas au-dessous du ventre de la longueur de quatre pouces ; les mammelons étoient sur le prépuce à deux ou trois pouces au-dessus de son extrémité, & à un pouce & demi de distance l'un de l'autre ; chaque mammelon avoit cinq lignes de longueur, & environ quatre lignes de diamètre. La verge avoit treize pouces de longueur depuis l'extrémité du gland jusqu'à la bifurcation du corps caverneux, car il n'y a dans l'Asne qu'un corps caverneux, comme dans le Cheval ; les testicules étoient de figure ovoï-

de applatie ; les épididymes ressembloient à ceux du Cheval pour la figure & pour la position : la longueur totale des canaux defférents étoit d'un pied trois pouces & demi ; au-reste ils étoient semblables à ceux du Cheval. Il y avoit au coté de l'anus & le long de la verge deux cordons, comme dans le Cheval. La vessie étoit presque ronde ; il se trouvoit derrière la vessie deux grosses vésicules, une de chaque côté comme dans le Cheval ; ces vésicules ressembloient à celles du Cheval par la situation de leur ouverture dans l'urèthre ; il y avoit aussi dans l'Asne sur chacune des vésicules, une glande, comme dans le Cheval, & deux autres sur l'urèthre, qui ont paru proportionnées & semblables à ces mêmes parties vues dans le Cheval.

Je reviens, pour la description des parties de la génération de la femelle, à l'Asnesse qui nous a dejà servi de sujet. Il y avoit environ quinze lignes de distance entre l'anus & la vulve, dont la longueur étoir de trois pouces & demi ; les deux mammelles se trouvoient à huit pouces de distance de la vulve, & les deux mammelons n'étoient séparés que par une espace d'environ un pouce &

demi ; il y avoit deux orifices dans chaque mammelon de l'Asnesse, & chaque mammelle étoit divisée en deux loges située comme dans la Jument : ces parties ont paru avoir la même conformation dans ces deux Animaux. Le gland du Clitoris avoit neuf lignes de largeur sur sept lignes d'épaisseur ; le prépuce est fort ample, comme dans la Jument ; & l'on trouve aussi dans l'Asnesse sur le côté supérieur du clitoris deux ouvertures qui communiquent chacune à une cavité qui avoit trois lignes de longueur & autant de largeur ; chaque cavité renfermoit une pierre de la forme & de la grosseur d'une Lentille, & plusieurs petits graviers ; nous en avons aussi trouvé dans d'autres Asnesses. Le vagin avoit treize pouces de longueur : il y avoit derrière l'orifice de l'urèthre un repli dirigé en devant, comme dans la Jument ; mais au lieu de former un arc de cercle par son bord, il étoit échancré dans le milieu, de façon qu'il formoit deux prolongemens triangulaires, un de chaque côté de l'orifice de l'urèthre. La vessie avoit la figure d'une poire renversée, comme celle du Cheval. La longueur de la Matrice étoit de six pouces depuis son orifice jusqu'à la bifurca-

tion des cornes ; les Testicules étoient à deux pouces de distance de l'extrémité de la corne ; le Testicule tient au Pavillon, comme dans la Jument ; il ressemble à un Rein ; il avoit un pouce & demi de longueur sur un pouce de largeur : au reste ces parties ne paroissent pas différentes de celles de la Jument.

Le Fœtus de l'Asne est enveloppé d'un amnios, d'un Chorion & d'une membrane allantoïde, qui n'ont paru différer en aucune façon des enveloppes du fœtus du Cheval. Le cordon ombilical & l'ouraque étoient aussi semblables dans ces deux Animaux ; la ressemblance est si grande, que la liqueur contenue entre l'amnios du Cheval & l'amnios de l'Asne dépose un sédiment & forme un résidu qui ne diffère de l'*Hippomanès* que par la couleur ; cette matière est jaunâtre dans l'Asne ; mais sa nature & son origine sont les mêmes.

Il y a autant de rapports, & même plus, entre les os de l'Asne & ceux du Cheval, que dans les parties molles de ces deux Animaux : on peut s'en assûrer en comparant le squelette de l'Asne avec le squelette du Cheval.

Après avoir fait la description anatomique de l'Asne d'après M. *Daubenton*,

nous allons paſſer à l'Hiſtoire naturelle de cet Animal, ſur laquelle M. *de Buffon* s'exprime dans les termes ſuivants.

A conſidérer l'Aſne, même avec des yeux attentifs & dans un aſſez grand d'étail, il paroît n'être qu'un Cheval dégénéré. L'Aſne & le Cheval viennent-ils donc originairement de la même ſouche? ſont-ils, comme le diſent les Nomenclateurs, de la même famille? ou ne ſont-ils pas, & n'ont-ils pas toujours été des Animaux différents? il ſemble qu'en créant les Animaux, l'Etre ſuprême n'ait voulu employer qu'une idée, & la varier en même temps de toutes les manières poſſibles, afin que l'Homme pût admirer également, & la magnificence de l'exécution, & la ſimplicité du deſſein. Dans ce point de vue, non ſeulement l'Aſne & le Cheval, mais même l'Homme, le ſinge, les Quadrupèdes & tous les Animaux, pourroient être regardés comme ne faiſant que la même *famille*; mais en doit-on conclurre que dans cette grande & nombreuſe *famille*, que Dieu ſeul a conçue & tirée du néant, il y ait d'autres petites *familles* projettées par la Nature & produites par le temps, dont les unes ne ſeroient compoſées que de deux individus, comme

le Cheval & l'Afne, d'autres de plufieurs individus, comme celle de la Belette, de la Martre, du Furet, &c. ? Non ; il eft certain par la révélation, que tous les Animaux ont également participé à la grace de la création, que les deux premiers de chaque efpèce & de toutes les efpèces font fortis tout formés des mains du Créateur, & l'on doit croire qu'ils étoient tels alors à peu-près, qu'ils nous font aujourd'hui repréfentés par leurs defcendans : d'ailleurs, depuis qu'on obferve la nature, depuis le temps d'*Ariftote* jufqu'au nôtre, l'on n'a pas vu paroître d'efpèces nouvelles, malgré le mouvement rapide qui entraîne, amoncelle ou diffipe les parties de la matière, malgré le nombre infini de combinaifons qui ont dû fe faire pendant ces vingt fiécles, malgré les accouplemens fortuits ou forcés des Animaux d'efpèces éloignées ou voifines, dont il n'a jamais réfulté que des individus viciés & ftériles, & qui n'ont pu faire fouche pour de nouvelles générations. La reffemblance tant extérieure qu'intérieure, fût-elle dans quelques Animaux encore plus grande qu'elle ne l'eft dans le Cheval & dans l'Afne, ne doit donc pas nous porter à confondre ces Animaux dans la

même *famille*, non plus qu'à leur donner une commune origine; car s'ils venoient de la même souche, s'ils étoient en effet de la même *famille*, on pourroit les rapprocher, les allier de nouveau, & défaire avec le temps ce que le temps auroit fait. La Nature ne connoît point ces prétendues *familles* qui sont notre ouvrage, & ne contient en effet que des individus. L'Asne est donc un Asne, & n'est point un Cheval dégénéré, un Cheval à queue nue : il n'est, ni étranger, ni intrus, ni bâtard; il a, comme tous les autres Animaux, sa *famille*, son espèce & son rang; son sang est pur, & quoique sa noblesse soit moins illustre, elle est toute aussi bonne, toute aussi ancienne que celle du Cheval : pourquoi donc tant de mépris pour cet Animal, si bon, si patient, si sobre, si utile? Les Hommes mépriseroient-ils jusques dans les Animaux, ceux qui les servent trop bien, & à trop peu de frais. On donne au Cheval de l'éducation, on le soigne, on l'instruit, on l'éxerce, tandis que l'Asne, abandonné à la grossierté du dernier des valets, ou à la malice des enfans, bien loin d'acquérir, ne peut que perdre par son éducation; & s'il n'avoit pas un grand

fonds de bonnes qualités, il les perdroit en effet par la manière dont on le traite: il est le jouet, le plastron, le bardeau des rustres qui le conduisent le bâton à la main, qui le frappent, le surchargent, l'excèdent, sans précaution, sans ménagement. On ne fait pas attention que l'Asne seroit par lui-même, & pour nous, le premier, le plus beau, le mieux fait, le plus distingué des Animaux, si dans le monde il n'y avoit point de Cheval: il est le second au lieu d'être le premier, & par cela seul il semble n'être plus rien: c'est la comparaison qui le dégrade; on le regarde, on le juge, non pas en lui-même, mais relativement au Cheval, on oublie qu'il est Asne, qu'il a toutes les qualités de sa nature, tous les dons attachés à son espèce, & on ne pense qu'à la figure & aux qualités du Cheval, qui lui manquent, & qu'il ne doit pas avoir. Il est de son naturel aussi humble, aussi patient aussi tranquille, que le Cheval est fier, ardent, impétueux; il souffre avec constance, & peut être avec courage, les châtimens & les coups; il est sobre, & sur la quantité, & sur la qualité de la nourriture; il se contente des herbes les plus dures, les plus désagréables, que

le Cheval & les autres Animaux lui laissent & dédaignent; il est fort délicat sur l'eau, il ne veut boire que de la plus claire & aux ruisseaux qui lui sont connus ; il boit aussi sobrement qu'il mange, & n'enfonce point du tout son nez dans l'eau par la peur que lui fait, dit-on, l'ombre de ses oreilles: comme l'on ne prend pas la peine de l'étriller, il se roule souvent sur le gazon, sur les chardons, sur la fougère; & sans se soucier beaucoup de ce qu'on lui fait porter, il se couche pour se rouler toutes les fois qu'ils le peut, & semble par-là reprocher à son maître le peu de soin qu'on prend de lui; car il ne se veautre pas comme le Cheval dans la fange & dans l'eau, il craint même de se mouiller les pieds, & se detourne pour éviter la boue: aussi a-t-il la jambe plus sèche & plus nette que le Cheval; il est susceptible d'éducation, & l'on en a vu d'assez bien dressés pour faire curiosité de spectacle. Dans la première jeunesse il est gai, & même assez joli, il a de la légéreté & de la gentillesse; mais il la perd bien-tôt, soit par l'âge, soit par les mauvais traitemens, & il devient lent, indocile & têtu; il n'est ardent que pour le plaisir, ou plutôt il en est furieux au point que

que rien ne peut le retenir, & que l'on en a vu s'excéder & mourir quelques instans après; & comme il aime avec une espéce de fureur, il a aussi pour sa progéniture le plus fort attachement. *Pline* nous assûre que lorsqu'on sépare la mère de son petit, elle passe à travers les flammes pour aller le rejoindre; il s'attache aussi à son maître, quoi qu'il en soit ordinairement maltraité il le sent de loin, & le distingue de tous les autres hommes; il reconnoît aussi les lieux qu'il a coutume d'habiter, les chemins qu'il a fréquentés; il a les yeux bons, l'odorat admirable, sur-tout pour les corpuscules de l'Asnesse, l'oreille excellente, ce qui a encore contribué à le faire mettre au nombre des Animaux timides, qui ont tous, à ce qu'on prétend, l'ouie très-fine & les oreilles longues: lorsqu'on le surcharge, il le marque en inclinant la tête & baissant les oreilles; lorsqu'on le tourmente trop, il ouvre la bouche & retire les lèvres d'une manière très-désagréable, ce qui lui donne l'air moqueur & dérisoire; si on lui couvre les yeux, il reste immobile; & lorsqu'il est couché sur le côté, si on lui place la tête de manière que l'œil soit appuyé sur la terre, & qu'on

couvre l'autre œil avec une pierre ou un morceau de bois, il reſtera dans cette ſituation ſans faire aucun mouvement & ſans ſe ſecouer pour ſe relever : il marche, il trotte & il galoppe comme le Cheval, mais tous ſes mouvemens ſont petits & beaucoup plus lents; quoi qu'il puiſſe d'abord courir avec aſſez de vîteſſe, il ne peut fournir qu'une petite carrière, pendant un petit eſpace de temps ; & quelque allure qu'il prenne, ſi on le preſſe, il eſt bien-tôt rendu.

Le Cheval hennit ; l'Aſne brait, ce qui ſe fait par un grand cri très-long, très-deſagréable, & diſcordant par diſſonnances alternatives de l'aigu au grave & du grave à l'aigu : ordinairement il ne crie que lorſqu'il eſt preſſé d'amour ou d'appétit; l'Aſneſſe a la voix plus claire & plus perçante; l'Aſne qu'on a fait hongre ne brait qu'à baſſe voix, & quoi qu'il paroiſſe faire autant d'efforts & les mêmes mouvemens de la gorge, ſon cri ne ſe fait pas entendre de loin. De tous les Animaux couverts de poil, l'Aſne eſt celui qui eſt le moins ſujet à la vermine, jamais il n'a de poux, ce qui vient apparemment de la dûreté & de la ſécherеſſe de ſa peau, qui eſt en effet plus dure que celle de la plupart des autres qua-

drupèdes ; & c'est par la même raison qu'il est bien moins sensible que le Cheval au fouet & à la piqûre des mouches. A deux ans & demi les premières dents incisives du milieu tombent, & ensuite les autres incisives à côté des premières tombent aussi & se renouvellent dans le même temps & dans le même ordre que celles du Cheval : l'on connoît aussi l'âge de l'Asne par les dents, les troisièmes incisives de chaque côté le marquent, comme dans le Cheval. Dès l'âge de deux ans l'Asne est en état d'engendrer ; la fémelle est encore plus précoce que le mâle, & elle est tout aussi lascive ; c'est par cette raison qu'elle est très-peu féconde ; elle rejette au-dehors la liqueur qu'elle vient de recevoir dans l'accouplement, à moins qu'on n'ait soin de lui ôter promptement la sensation du plaisir, en lui donnant des coups pour calmer la suite des convulsions & des mouvemens amoureux ; sans cette précaution elle ne retiendroit que très-rarement : le temps le plus ordinaire de la chaleur est le mois de Mai & celui de Juin ; lorsqu'elle est pleine ; la chaleur cesse bien-tôt, & dans le dixième mois le lait paroît dans les mammelles : elle met bas dans le douzième mois, &

souvent il se trouve des morceaux solides dans la liqueur de l'amnios, semblables à l'*Hippomanès* du Poulain ; sept jours après l'accouchement la chaleur se renouvelle, & l'Asnesse est en état de recevoir le mâle, en sorte qu'elle peut, pour ainsi dire, continuellement engendrer & nourrir : elle ne produit qu'un petit, & si rarement deux, qu'à peine en a-t-on des exemples ; au bout de cinq où six mois on peut sévrer l'Asnon, & cela est même nécessaire si la mère est pleine, pour qu'elle puisse mieux nourrir son fœtus. l'Asne étalon doit être choisi parmi les plus grands & les plus forts de son espèce ; il faut qu'il ait au moins trois ans, & qu'il n'en passe pas dix, qu'il ait les jambes hautes, le corps étoffé, la tête élevée & légère, les yeux vifs, les naseaux gros, l'encolure un peu longue, le poitrail large, les reins charnus, la côte large, la croupe platte, la queue courte, le poil luisant, doux au toucher & d'un gris foncé.

L'Asne, qui comme le Cheval est trois ou quatre ans à croître, vit aussi comme lui vingt-cinq ou trente ans ; on prétend seulement que les femelles vivent ordinairement plus longtemps que les mâles ; mais cela ne vient

peut-être que de ce qu'étant souvent pleines, elles sont un peu plus ménagées, au-lieu qu'on excède continuellement les mâles de fatigues & de coups: ils dorment moins que les Chevaux, & ne se couchent pour dormir que quand ils sont excédés : l'Asne étalon dure aussi plus long-temps que le Cheval étalon; plus il est vieux, plus il paroît ardent, & en général la santé de cet Animal est bien plus ferme que celle du Cheval; il est moins délicat, & il n'est pas sujet, à beaucoup près, à un aussi grand nombre de maladies : les Anciens mêmes ne lui en connoissoient guèrre d'autres que celle de la morve, à la quelle il est, comme nous l'avons dit, encore bien moins sujet que le Cheval. Il y a parmi les Asnes différentes races comme parmi les Chevaux, mais que l'on connoît moins, parce qu'on ne les a ni soignés ni suivis avec la même attention ; seulement on ne peut guère douter que tous ne soient originaires des climats chauds: *Aristote* assûre qu'il n'y en avoit point de son temps en Scythie ni dans les autres pays septentrionaux qui avoisinent la Scythie, ni même dans les Gaules, dont le climat, dit-il, ne laisse pas d'être froid; & il ajoûte que le climat froid, ou les

empêche de produire, ou les fait dégénérer, & que c'est par cette dernière raison que dans l'Illirie, la Thrace & l'Epire ils sont petits & foibles; ils sont encore tels en France, quoi qu'ils y soient déjà assez anciennement naturalisés, & que le froid du climat soit bien diminué depuis deux mille ans par la quantité de forêts abbattues & de marais desséchés: mais ce qui paroît encore plus certain, c'est qu'ils sont nouveaux pour la Suède & pour les autres pays du Nord. Ils paroissent être venus originairement d'Arabie, & avoir passé d'Arabie en Egypte, d'Egypte en Grece, de Grece en Italie, d'Italie en France, & en suite en Allemagne, en Angleterre, & enfin en Suède, &c. car ils sont en effet d'autant moins forts & d'autant plus petits, que les climats sont plus froids. Cette migration paroît assez bien prouvée par le rapport des Voyageurs; *Chardin* dit qu'il y a de deux sortes d'Asne en Perse, les Asnes du pays qui sont lents & pesants, & dont on ne se sert que pour porter des fardeaux; & une race d'Asnes d'Arabie, qui sont de fort jolies bêtes & les premiers Asnes du monde; ils ont le poil poli, la tête haute, les pieds légers; ils les lèvent avec action,

marchant bien, & l'on ne s'en sert que pour montures; les selles qu'on leur met sont comme des bâts ronds & plats pardessus; elles sont de drap ou de tapisserie avec les harnois & les étriers; on s'assied dessus plus vers la croupe que vers le col: il y a de ces Asnes qu'on achette jusqu'à quatre cens livres, & l'on n'en sauroit avoir à moins de vingt-cinq pistoles; on les pense comme les Chevaux, mais on ne leur apprend autre chose qu'à aller l'amble, & l'art de les y dresser est de leur attacher les jambes, celles de devant & celles de derrière du même côté, par deux cordes de coton, qu'on fait de la mesure du pas de l'Asne qui va l'amble, & qu'on suspend par une autre corde passée dans la sangle à l'endroit de l'étrier; des espèces d'Ecuyers les montent soir & matin, & les exercent à cette allure, on leur fend les naseaux afin de leur donner plus d'haleine, & ils vont si vîte, qu'il faut galopper pour les suivre.

Les Arabes qui sont dans l'habitude de conserver avec tant de soin & depuis si long-temps les races de leurs Chevaux, prendroient-ils la même peine pour les Asnes ? ou plutôt ce ci ne semble-t'il pas prouver que le climat d'Arabie est

le premier & le meillenr climat pour les uns & pour les autres ? De là ils ont passé en Barbarie, en Egypte, où ils sont beaux & de grande taille, aussi-bien que dans les climats excessivement chauds, comme aux Indes & en Guinée où ils sont plus grands, plus forts & meilleurs que les Chevaux du pays ; ils sont même en grand honneur à Maduré, où l'une des plus considérables & des plus nobles tribus des Indes les revère particulièrement, parce qu'ils croient que les ames de toute la noblesse passent dans le corps des Asnes ; enfin l'on trouve les Asnes en plus grande quantité que les Chevaux dans tous les pays méridionaux, depuis le Sénégal jusqu'à la Chine ; on y trouve aussi des Asnes sauvages plus communément que des Chevaux sauvages. Les Latins, d'après les Grecs, ont apellé l'Asne sauvage *Onager*, *Onagre*, qu'il ne faut pas confondre, comme l'ont fait quelque Naturalistes & plusieurs Voyageurs, avec le *Zèbre*, dont nous donnerons l'Histoire à part, parceque le *Zèbre* est un Animal d'une espèce différente de celle de l'Asne. L'*Onagre* ou l'Asne sauvage n'est point rayé comme le *Zèbre*, & il n'est pas, à beaucoup près, d'une figure aussi élégante. On

trouve des Asnes sauvages dans quelques isles de l'Archipel, & particulièrement dans celle de Cérigo ; il y en a beaucoup dans les déserts de Libye & de Numidie; ils sont gris, & courent si vîte qu'il n'y a que les Chevaux Barbes qui puissent les atteindre à la course : lorsqu'ils voient un homme, ils jettent un cri, font une ruade, s'arrêtent, & ne fuient que lorsqu'on les approche ; on les prend dans des piéges & dans des laqs de corde, ils vont par troupes pâturer & boire, on en mange la chair. Il y avoit aussi du temps de *Marmol* que je viens de citer, des Asnes sauvages dans l'isle de Sardaigne, mais plus petits que ceux d'Afrique ; & *Pietro della Valle* dit avoir vu un Asne sauvage à Bassora ; sa figure n'étoit point différente de celle des Asnes domestiques, il étoit seulement d'une couleur plus claire, & il avoit depuis la tête jusqu'à la queue, une raie de poil blond ; il étoit aussi beaucoup plus vif & plus léger à la course que les Asnes ordinaires. *Olearius* rapporte qu'un jour le roi de Perse le fit monter avec lui dans un petit bâtiment en forme de théâtre pour faire collation de fruits & de confitures ; qu'après le repas on fit entrer trente-deux Asnes sauvages sur

lesquels le Roi tira quelques coups de fusil & de flèche, & qu'il permit en suite aux Ambassadeurs & autres Seigneurs de tirer ; que ce n'étoit pas un petit divertissement de voir ces Asnes, chargés qu'ils étoient quelquefois de plus de dix flèches, dont ils incommodoient & blessoient les autres quand ils se mêloient avec eux, de sorte qu'ils se mettoient à se mordre & à ruer les uns contre les autres d'une étrange façon, & que quand on les eut tous abbattus & couchés de rang devant le Roi, on les envoya à Ispahan à la cuisine de la cour ; les Persans faisant un si grand état de la chair de ces Asnes sauvages, qu'ils en ont fait un proverbe, &c. Mais il n'y a pas apparence que ces trente-deux Asnes sauvages fussent tous pris dans les forêts, & c'étoient probablement des Asnes qu'on élevoit dans de grands parcs pour avoir le plaisir de les chasser & de les manger.

On n'a point trouvé d'Asnes en Amérique, nonplus que de Chevaux, quoi que le climat, sur-tout celui de l'Amérique Méridionale, leur convienne autant qu'aucun autre : ceux que les Espagnols y ont transportés d'Europe, & qu'ils ont abandonnés dans les grandes

isles & dans le continent, y ont beaucoup multiplié, & l'on y trouve en plusieurs endroits des Asnes sauvages qui vont par troupes, & que l'on prend dans des pièges comme les Chevaux sauvages.

L'Asne avec la Jument produit les grands Mulets; le Cheval avec l'Anesse produit les petits Mulets, différents des premiers à plusieurs égards; mais nous nous réservons de traiter en particulier de la génération des Mulets, des Jumars, &c. L'Asne est peut-être de tous les Animaux celui qui, relativement à son volume, peut porter les plus grands poids; & comme il ne coûte presque rien à nourrir, & qu'il ne demande, pour ainsi dire, aucun soin, il est d'une grande utilité à la campagne, au moulin, &c. Il peut aussi servir de monture; toutes ses allures sont douces, & il bronche moins que le Cheval; on le met souvent à la charrue dans les pays où le terterrein est léger, & son fumier est un excellent engrais pour les terres fortes & humides.

Avant que de finir l'Histoire de l'Asne, nous nous croyons obligés, tant par l'impartialité dont nous faisons profession, que pour notre propre justifica-

tion, d'avertir que nous ne prétendons adopter la critique que fait ici M *de Buffon* de la méthode des Naturalistes, ou comme il les appelle des Nomenclateurs, qui rangent les Animaux, les végéteaux & même les minéraux par classes, ordres, sections, genres, familles, espéces; & comme cette critique attaque plus directement le célébre M. *Linnæus* que nous avons suivi jusqu'à présent, nous lui laisserons le soin de nous justifier en se justifiant lui même, vu qu'il est plus en état que qui que ce soit de le faire, s'il le juge à propos. Ajoûtons seulement quelques observations. On vient de voir que M. *de Buffon* assûre conformément à l'idée d'*Aristote* & de *Pline*, que de tous les Animaux couverts de poil, l'Asne est celui qui est le moins sujet à la vermine, & que jamais il n'a de Poux. Mais *Rédi* prouve par la figure qu'il donne du *Pou de l'Asne*, qu'*Aristote* & *Pline* se sont trompés, on peut voir aussi dans l'*Onographie* du Docteur *Paullini* la figure & la description de cette sorte de Pou. Selon le même *Paullini*, l'Asne peut s'ennivrer de vin doux, & l'on en a vû qui pour avoir mangé de la Ciguë sont tombés comme yvres morts; mais pour faire passer cette yvresse on n'a

qu'à les baigner dans l'eau fraîche. *Matthiole* & *Scaliger* disent la même chose de l'effet de la Ciguë sur les Asnes qui mangent. *Olivier de Serres* nous apprend que les Italiens coupent les oreilles à leurs Asnes, comme nous faisons aux Chevaux & aux Chiens, ce que l'on peut imiter sans craindre que cette amputation leurs nuise aucunement : & parconséquent il ne faut pas s'imaginer avec quelque-uns, que si l'on coupe les oreilles à un Asne, cela le rend impuissant.

L'Asne, ainsi dit du mot Latin *Asinus*, s'appelle en Hébreu *Ason* ou *Chamor*; en Grec *Onos ;* en Italien *Asino ;* en Espagnol *Asno*; en Allemand & en Flamand *Esel*; en Anglois *Ass*; en Suédois *Aosna*.

La chair de l'Asne domestique n'est pas d'usage en aliment ; elle est de mauvais goût & se digère difficilement : mais celles d'Asnon est assez tendre, & n'est pas désagréable. Les parties de l'Asne d'usage en Médecine sont l'ongle du pied, l'urine, la fiente, le sang d'Asnon, & le lait d'Asnesse. L'ongle du pied de l'Asne contient beaucoup de sel volatil, ce qui le rend propre pour les maladies du cerveaux, comme pour les

ſpaſme, les convulſions & l'épilepſie : on le ſubſtitue au pied de l'Elan, & on le prépare de la même manière, c'eſt-à-dire qu'on le réduit en poudre, ou qu'on le calcine en blancheur, pour le donner depuis un ſcrupule juſqu'à un gros tous les jours pendant un mois dans quelque eau Céphalique : on l'ordonne encore pour les engelures & pour les gerſures de la peau, & l'on en fait recevoir le parfum pour calmer les accès hyſtériques. L'urine de l'Aſne eſt un remède efficace, ſelon *Dale*, dans lès maladies des reins ; elle guérit appliquée extérieurement la gratelle ; elle détruit les porreaux & les excroiſſances calleuſes ; elle ſoulage dans l'atrophie, dans la paraliſie, & dans les douleurs de la goutte. La fiente d'Aſne eſt aſtringente, & propre pour arrêter les hémorrhagies. On la ramaſſe au mois de Mai ; on la laiſſe ſécher pour la réduire en poudre. La doſe en eſt d'un gros en ſubſtance, ou de deux gros en infuſion dans quelque eau aſtringente, que l'on paſſe avant que de la donner au malade ; Quelques-uns en font un ſyrop pour diminuer ce qu'elle a de dégoutant *Etmuller* propoſe la compoſition ſuivante comme un remède efficace contre l'Hé-

morrhagie du nez : il faut prendre ſix onces de fiente d'Aſne, trois onces de mouſſe de chêne ; faire ſécher le tout au ſoleil ou dans quelque lieu chaud pour le pulvériſer enſuite. Cette poudre étant priſe par le nez arrête d'abord l'hémorrhagie. Le parfum ou la fumée de la même fiente produit le même effet. Le ſang d'Aſnon contient beaucoup de ſel volatil, & c'eſt ce qui fait ſa vertu. On le regarde comme un ſpécifique contre le délire, la mélancolie & la manie. On le tire au Printemps en ouvrant un vaiſſeau derrière les oreilles d'un Aſnon, & on le reçoit ſur des morceaux de linge blanc qu'on fait ſécher, ſoit au ſoleil, ſoit au four, pour les conſerver pour l'uſage. Lorſqu'on veut s'en ſervir, on met infuſer un morceau de ce linge de la longueur du doigt, & de deux ou trois travers de doigt de largeur, dans ſix onces de décoction chaude de mouron à fleurs rouges, ou de ſommités de millepertuis : on retire enſuite le linge, & l'on partage la liqueur en trois priſes qu'on donne au malade à ſix heures de diſtance l'une de l'autre, en le tenant couvert pour attendre la ſueur. Cette potion peut ſe répéter de la même manière deux ou trois jours ; il faut avoir

fait précéder les remèdes généraux avant son usage. Le Docteur *Michaël*, *Hartman*, & tout recemment les Journaux de France & les *Ephémérides d'Allemagne* font l'éloge de ce remède.

Le lait d'Asnesse est un remède très-usité parmi nous : comme il est moins chargé de partie caseuses & butyreuses que les autres laits, il est plus clair, plus léger, & plus facile à digérer; il est pectoral, rafraîchissant, humectant & restaurant; cequi le fait employer contre la plûpart des maladies du poumon, comme la toux, l'oppression de poitrine, l'asthme sec, le crachement de sang, l'ulcère du poumon, la phthisie; il adoucit les humeurs âcres & salées qui tombent sur ce viscère & sur les autres parties du corps; il convient pour la guérison des ulcères internes qui suivent quelquefois les pleurésies, les fluxions de poitrine, les dysenteries, & pour les ulcères des reins & de la vessie, & pour calmer les ardeurs d'urine; il soulage la goutte, les rhumatismes, en adoucissant la salure & l'acrimonie de la lymphe & du sang. Toutes ces qualités dont nous n'indiquons que les principales, font regarder le lait d'Asnesse comme un des principaux remèdes de la médecine;

& c'eſt avec raiſon, puiſque chaque jour juſtifie ſes bons effets. Pour ſe diſpoſer à prendre le lait d'Aſneſſe avec utilité, car il demande des précautions dans ſon uſage, il faut le faire précéder pendant quelques jours d'un régime de vivre plus exact, en ne ſe nourriſſant que d'alimens doux & de facile digeſtion, afin de préparer l'eſtomac à bien digérer le lait, & d'empêcher ſa coagulation. On ſe fera enſuite ſaigner du bras, s'il y a plenitude; mais on n'omettra point la purgation, qui ſera douce, ſi c'eſt la poitrine qui eſt affectée; le lendemain on entrera dans l'uſage du lait, qu'il faudra toujours prendre dès quatre ou cinq heures du matin. Quoique le lait faſſe toujours du bien quand on en a beſoin, cependant les ſaiſons les plus convenables pour le prendre ſont le Printemps & l'Autone. On commencera par n'en prendre d'abord qu'un ſeptier à la fois, ou huit onces, & l'on en augmentera la quantité peu à peu & de jour en jour juſqu'à une chopine ou ſeize onces; on le tirera dans un grand gobelet de fayence bien échaudé, couvert d'une étamine ſur la quelle on mettra, ſi l'on veut, deux gros, ou une demi-once de ſucre d'orge, ou de ſucre candi brun en pou-

dre, & on le portera le plus promptement qu'il sera possible au malade, qui tâchera de dormir par-dessus. Si le lait a de la peine a passer, le malade un demi-quart d'heure avant que de le prendre, avalera un demi-gros d'yeux d'Ecrevisses préparés, soit en bol, soit dans un petit verre d'eau d'orge. Au-reste, il ne faut point boire de vin à ses repas, ou n'en boire que fort-peu & bien trempé; dans les intervalles, la boisson ordinaire pourra être une eau légère de ris ou de gruau, ou une ptisane d'orge avec la reglisse. On trouve souvent des malades qui ne peuvent reprendre leur sommeil après avoir été réveillés de grand matin; il faudra nécessairement changer l'heure du lait qu'ils ne prendront que le soir fort tard, & quatre ou cinq heures après avoir pris de la nourriture; ce qu'ils auront à faire, ce sera d'avancer leur dîner & leur goûter, & de s'abstenir du souper, en sorte que leur estomac ne soit point chargé d'alimens lorsqu'il sera question de prendre leur lait en se couchant. Pendant l'usage du lait que l'on continuera un mois ou six semaines, on aura soin de se tenir le ventre libre par des lavemens rafraîchissants, & de se purger à la fin; & même au

milieu s'il en eſt beſoin. S'il ſurvient des accidens qui exigent des remèdes particuliers, ou qui obligent même d'interrompre le lait, tels que la fièvre, un crachement de ſang conſidérable, ou un dévoiement violent, il faudra avoir recours au conſeil d'un Médecin : en cas que le lait cauſe des douleurs, des peſanteurs & des gonflemens d'eſtomac, le malade prendra immédiatement avant le dîner un demi-gros de confection d'hyacinthe. Il arrive quelquefois que malgré toutes ces précautions le lait ne peut paſſer ; en ce cas-là on ſe trouvera toujours bien de le couper avec moitié de bouillon, ou avec une légère eau d'orge. S'il y a ulcération dans le poumon, il faudra couper le lait avec un quart d'eau de chaux ſeconde ; [illegible] eſt très-efficace, non-ſeulement pour corriger les aigres, mais encore pour deſſécher les ulcères du poumon. A l'égard des femmes malades, lorſque les règles leur ſurviendront naturellement, elles pourront continuer leur lait ; mais en cas de coliques & de vapeurs ou d'autres accidens, elles le ſuſpendront pour quelques jours, & ſe purgeront avant que d'en recommencer l'uſage : dans les endroits ou dans les ſaiſons où l'on n'auroit pas

la commodité de pouvoir user du lait d'Asnesse, on aura recours à celui de Vache coupé avec de l'eau d'orge, ou de gruau, ou de ris, ou autre boisson convenable à la maladie.

Suivant M. *de Buffon*, comme la peau de l'Asne est très-dure & très-élastique, on l'emploie utilement à différents usages ; on en fait des cribles, des tambours, & de très-bons souliers ; on en fait du gros parchemin pour les tablettes de poche, que l'on enduit d'une couche légère de plâtre : c'est aussi avec le cuir de l'Asne que les Orientaux font le *Sagri*, que nous appellons *Chagrin*. Il y a apparence que les os, comme la peau de cet Animal, sont aussi plus durs que les os des autres Animaux, puisque les Anciens en faisoient des flûtes ; & qu'ils les trouvoient plus sonnants que tous les autres os.

Prenez de l'eau de Plantain, deux onces ; du syrop de Myrte, & du suc exprimé de fiente d'Asne, de chacune une demi-once.

Mêlez le tout, pour une potion à prendre le matin à jeun trois jours de suite contre les fleurs blanches & les hémorrhagies de la Matrice.

Prenez des eaux diſtillées de Mouron à fleur rouge & de Millepertuis, de chacune deux onces.

Faites-y infuſer pendant quelques heures un morceau de linge, trois travers de doigt de largeur & d'un doigt de longeur, trempé dans du ſang d'Aſnon.

Retirez le linge lorſqu'il ſe ſera déteint dans la liqueur, & donnez cette potion qui peut ſe répéter deux ou trois fois par jour, dans le délire, la manie, & la phrénéſie ſans fiévre.

Prenez de la farine d'orge, à volonté.

Détrempez-là avec du lait d'Aſneſſe, pour faire un épithème convenable dans la céphalalgie.

Prenez du levain, trois onces; de la fiente d'Aſne deſſéchée & pulvériſée, une once, du ſel commun, une once & demie.

Mêlez le tout avec une ſuffiſante quantité de vinaigre ſurat pour faire un cataplaſme à appliquer ſur la tête dans le délire.

Le mulet; *Mulus*, offic. Schrod. 302. Lemer. 584. Boſſch. *de Quad.* 182. Herman. *Cynos.* 668. *Dal pharm.* 436. Charlet exerc. 4. Merr. Pin. 166. Schvvenckf. *de Quad.* 62. Geſn. *de Quad.* 702. Aldrov. *de Quad.* 358. Jonſt. *de Quad.* 15. *Raii ſynop.* Anim. *Quad.* 64. *Equus Cauda extremo ſetoſa* (*ſive Mulus*) Linn. Faun. Suec. 35. *Mulus & Mula*, *Semi-Aſinus*, *Quorumd.*

Nous ne trouvons point dans les Auteurs de Deſcription Anatomique du Mulet. *Blaſius* dans ſon *Anatomie des Animaux*, s'eſt contenté de citer les obſervations ſuivantes : *Stenon* dit avoir examiné les teſticules tirés du corps de deux Mules. Dans la première, les Teſticules ſe trouvèrent fort petits, mais fournis de beaucoup de vaiſſeaux ſanguins, ſans nul veſtige d'œufs. La trompe étoit aſſez longue, & formoit pluſieurs replis; l'orifice extérieur ou le plus proche des teſticules étoit aſſez large, tandis que l'intérieur étoit ſi étroitement fermé, qu'il ne permettoit pas même le paſſage à l'air dans la matrice, quoi qu'il y ait dans la corne de la matrice le mammelon qui ſe trouve ouvert dans les autres Animaux. La membrane interne de la matrice a beaucoup de rides, mais qui ſont plus

larges & inclinées à sa surface ; son orifice étoit moins étroit, malgré la présence des protubérances annulaires qui ont accoutumé de la fermer. Dans la seconde Mule, les testicules étoient grands comme dans l'Asnesse ; & outre quelques petits œufs qui se rencontrèrent dans leur cavité, l'un des deux contenoit un œuf d'une grosseur considérable plein d'une liqueur jaunâtre, & l'autre un corps oblong d'un rouge-noir fort ressemblant pour la structure à une glande conglomérée, dont une extrêmité qui s'étendoit vers la partie convèxe du testicule avoit une cavité, & dont l'autre extrémité sortoit en-dehors de la partie cave du Testicule ; ce corps étoit libre de toutes parts, & ne tenoit au testicule par aucun vaisseau ou filament ; la matrice interieurement rougeâtre étoit tuméfiée & tous ses vaisseaux étoient gorgés de sang. Ainsi la Mule pourra engendrer sans miracle, s'il se renconte un amas d'œufs dans ses testicules, bien qu'il y auroit du miraculeux, si conformément à une prédiction il arrivoit en même temps quelque événement remarquable dans le gouvernement politique & un accouchement de Mule. Mais on pourroit alléguer plusieurs raisons de la stérilité des Mules, comme le

manque d'œufs, ou leur trop grand enfoncement dans les testicules, ou une matière d'œufs qui ne seroit pas propre pour la conception, & bien d'autres que l'on compte entre les causes ordinaires de stérilité. Au reste, s'il étoit possible de trouver plus souvent dans les testicules un corps semblable à celui que j'ai décrit dans la dernière Mule, je serois porté à soupçonner qu'il y a dans les Quadrupèdes une sorte de femelles, dans les testicules desquelles les œufs sont dès-lors entourés par les prémices du Placenta.

Le Mulet & la Mule, dit M. *Lemeri*, sont engendrés par l'accouplement du Cheval & de l'Asnesse, ou par celui de l'Asne & de la Cavale : aussi tiennent-ils de tous les deux. Il est très-rare que cet Animal engendre ; on a même cru qu'il étoit aussi incapable d'engendrer que les Monstres, dont on prétend qu'il soit une espèce : mais on s'est trompé ; car il est arrivé plusieurs fois qu'en différents pays une Mule a fait un petit Mulet : entr'autres l'on en vit une en l'année 1703. à Palerme en Sicile, qui à l'âge de trois ans engendra un Poulain : elle le nourrit de son lait, dont elle eut une assez grande abondance. On trouve ce fait

fait rapporté dans le *Journal de Trevoux du mois d'Octobre* 1703, *page* 82. On trouve, ajoûte le même Auteur, vers les montagnes de Savoye & d'Auvergne, une eſpèce de Mulet appellé Gémars (ou plutôt *Jumar, Jumars* ou *Jumart*); il eſt engendré par l'accouplement du Taureau & de la Cavale; il eſt à-peu-près haut comme un Aſne, mais il eſt plus fort, & capable de porter une charge plus peſante que n'en porte un Mulet ordinaire: il a le muſeau ſemblable à celui du Bœuf, mais ſon corps eſt fait comme celui du Mulet; ſes oreilles ſont plus petites.

Selon M. *de Maupertuis*, il eſt encore douteux ſi le Taureau s'eſt jamais joint avec une Aſneſſe, malgré tout ce qu'on dit des *Jumars*. Cependant il eſt très-certain qu'il y a des Jumars; & entr'autres Naturaliſtes, *Jean-Baptiſte Porta* en fait mention. Le *Jumars*, dit M. L'Abbé *Prévoſt* dans ſon *Manuel lexique*, eſt un Animal engendré d'un Taureau & d'une Jument, ou d'un Taureau & d'une Aſneſſe; il eſt aſſez commun en Auvergne, où il ſert de Bête de charge; il reſſemble à la Vache par la tête & la queue, & au Cheval par les pieds & les reins;

ſes cornes ſont fort petites (& ſi petite qu'elles ne paroiſſent pas.)

Quant aux Mulets, *Columelle* en diſtingue de trois ſortes ; car il dit que ces Animaux ſont engendrés, 1°. d'une Jument & d'un Aſne, 2°. d'une Aſneſſe & d'un Cheval, 3°. d'un *Onagre* ou Aſne ſauvage & d'une Jument. Le Mulet & la Mule ſont fort chauds & ardents pour l'accouplement, quoiqu'ils n'engendrent que très-rarement : mais il ne faut pas ſouffrir qu'ils s'accouplent, parce que quand on les ſouffre ils deviennent vicieux & malins, ils vivent long-temps, ſouvent plus de trente ans ; ils ſont fort ſains, & ils participent aux qualités des Animaux de qui ils viennent, c'eſt-à-dire qu'ils ont la force des Chevaux & la dureté des Aſnes : ils ſemblent nés pour porter de gros fardeaux, pour les porter docilement, & pour durer long-temps ; ils ne bronchent preſque jamais. En Eſpagne, on ne connoît guères que les attelages de Mulets ; ils ſervent dans les montagnes ; ils paſſent adroitement & hardiment ſur les bords des précipices ; ils portent doucement les litières des Malades, les bagages d'une armée, les équipages des Princes & des Officiers : les Marchands forains & les Meuniers

s'en servent utilement pour transporter leurs marchandises, leurs grains & leurs farines ; on leur fait même labourer la terre & battre les bleds dans les champs, en Auvergne, on s'en sert pour tout au lieu de Chevaux & de Bœufs qui y sont rares. Les grands Seigneurs dans leurs entrées font parade des Mulets, & il n'y a pas encore long-temps qu'en France les Magistrats s'en servoient pour aller au Palais, & les Médecins pour faire leurs visites : enfin la monture des Mulets a quelque chose de noble & de royal. Les Mules sont plus faciles à manier, à conduire & à instruire que les Mulets, mais moins fortes & moins puissantes. Les Mulets ont l'odorat très-fin ; ils sont très-capricieux, fantasques, & sujets à ruer : aussi a-t-on coutume de dire, *de bonne Mule, mauvaise bête*, & que le Mulet garde long temps un coup de pied à son Maître ; néanmoins on n'en voit point qui soient sauvages. Le Poitou & le Mirebalais nous fournissent beaucoup de ces Animaux, mais l'Auvergne encore davantage, & ce sont les plus estimés. Les Mulets engendrés d'un Asne & d'une Jument, sont meilleurs & plus beaux que ceux qui viennent d'une Asnesse couverte par un Cheval entier. Pour

avoir de beaux & bons Mulets, il faut quant à l'Etalon, 1°. que l'Asne ait passé trois ans, qu'il n'en ait pas plus de dix, afin qu'il soit dans sa pleine force; 2°. qu'il soit de bonne race : or dans les Haras de Mulets un Etalon de bonne race vaudra jusqu'à cinq cens écus, tandis qu'on en donnera un de race médiocre pour trois cens livres : 3°. qu'il soit de belle taille, c'est-à-dire, grand, ayant le col puissant & épais, les côtes fortes & larges, la poitrine ouverte & musculeuse, les cuisses charnues, les jambes troussées, & sur-tout qu'il soit bien membru, comme le sont ceux du Mirebalais : 4°. pour la couleur, on estime le noir simple, ou le moucheté de rouge tirant sur le vif, & le gris argenté ou marqué de taches obscures : le gris de souris, qui est la couleur la plus communes des Asnes, doit être rejetté. Les Jumens doivent être au-dessous de dix ans, & l'on doit tâcher d'assortir la couleur de leur poil à celle de l'Etalon, sur-tout pour en tirer des Mulets noirs, qui sont les plus estimés. En 1689 il a été défendu d'assortir aux Asnes entiers des Jumens qui fussent au-dessus de quatorze paumes, ce qui suffit pour produire les plus beaux Mulets, & les Cavales de

riche taille ſont conſervées pour la multiplication de leur eſpèce. Les Aſnes Etalons deviennent ſi furieux à la vue de la Cavale qu'on veut leur aſſortir, qu'il faut les tenir toujours emmuſellés de peur qu'ils n'eſtropient les garçons d'écurie qui les mènent à la Jument.

C'eſt ordinairement depuis la mi-Mars juſqu'à la mi-Juin qu'on donne l'Aſne aux Jumens, afin qu'étant à terme au bout d'onze ou douze mois, les Mulets naiſſent dans un temps où les herbages ſoient abondants, gras & bons pour la Cavale & le Mulet ; huit jours avant que l'Aſne voye la Jument, on lui donne du repos, & on lui fait manger de l'avoine une fois le jour, & de bon foin. Au ſurplus, il faut obſerver les mêmes choſes qui s'obſervent pour les Haras des Chevaux : il y a ſeulement cette différence que les Jumens couvertes par un Aſne portent un an entier, & qu'elles ne peuvent allaiter leurs Poulains que ſix mois, à cauſe de la douleur qu'elles reſſentent aux mammelles après ce temps-là. C'eſt pourquoi il faut les ſévrer à cet âge, ou leur faire tirer une autre Jument.

Comme les Mulets ſont plus forts que les Mules, on les eſtime davan-

tage pour le travail, & pour les longs voyages : mais pour le service particulier des personnes, ou pour la monture, on dit communément, *petit Mulet & grande Mule.* Pour choisir un bon Mulet, il faut qu'il ait les jambes un peu grosses & rondes, qu'il soit étroit de boyau, qu'il ait le corps ferme & la croupe pendante du côté de la queue. A l'égard de la Mule, elle doit aussi être grosse de corps, avoir les pieds petits & les jambes sèches, la croupe pleine & large, le poitrail large, le cou long & vouté, & la tête sèche & petite. On connoît aussi aux dents l'âge des Mulets & des Mules. Bien des gens jugent de la hauteur qu'ils auront par celle de leurs jambes, à trois mois les jambes ont pris toute leur croissance, & pour lors elles sont la moitié de la hauteur du Mulet. A trois ans, on les dresse comme les poulains ; mais il faut beaucoup plus de patience, parce que, comme nous l'avons déja dit, ils sont bien plus retifs & plus fantasques. Le vin les familiarise, & on leur lie un des pieds à la cuisse pour les empêcher de ruer, & les rendre dociles : on sait au reste qu'ils ne ruent que du derrière. Il y a bien des gens qui ne les font servir qu'à cinq ans. On les

nourrit & on les gouverne comme les Chevaux ; ils sont sujets aux mêmes maladies, & sur-tout à être lunatiques : c'est pourquoi il y faut employer les mêmes Remèdes.

Les Mulets s'engraissent par la boisson comme les Asnes ; ils aiment aussi à se rouler comme eux pour se délasser ; ils hennissent mal. Quelquefois ils s'épouvantent à l'aspect des objets qui leur paroissent extraordinaires, & alors il y a du danger à les mener : aussi fait-on beaucoup de cas de ceux qui ne sont point peureux ; ils sont rusés ; ils ont de la mémoire, & trouvent fort bien leur chemin, pour peu qu'ils aient passé par un endroit ; ils savent se défendre contre l'ennemi, & *Varron* rapporte qu'un Loup étant survenu dans un pré où plusieurs Mulets paissoient, ils s'attroupèrent autour de lui, & le tuèrent à coups de pieds ; il y en a qui ne veulent obéir qu'à leur Maître, ou à la personne qui a coutume de les gouverner. En général, les Mulets sont moins sensibles aux froid que les Asnes ; & cependant les pays chauds, comme l'Arabie, la Perse, l'Italie & l'Espagne, abondent bien plus en Mulets que les pays froids, tels que la Pologne, la Suède, le Dannemark,

l'Angleterre & la Hollande : auſſi M. *Linnæus* remarque-t-il que le Mulet de même que l'Aſne, ſe trouve rarement en Suède dans les maiſons des grands Seigneurs, & que ces ſortes d'Animaux domeſtiques y ont été amenés d'ailleurs.

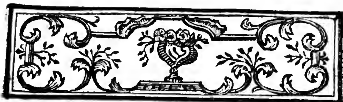
Le Mulet eſt nommé en Hébreu *Pered ;* en Grec *Hémionos ;* en Italien & en Eſpagnol *Mulo ;* en Allemand *Maul-Eſel ;* en Flamand *Muil-Eſel ;* en Anglois *Mule ;* en Suédois *Mulaoſna* : & quant au nom François *Mulet*, il vient du mot Latin *Mulus*, ou plutôt de ſon diminutif inuſité *Mulettus.*

Les parties du Mulet dont on fait uſage en Médecine, ſont l'ongle, l'urine & la fiente : elles contiennent toutes beaucoup d'huile & de ſel volatil. L'ongle du Mulet eſt propre pour arrêter les règles trop abondantes, le flux exceſſif des hémorrhoïdes, & les autres hémorrhagies : on le donne intérieurement depuis douze grains juſqu'à deux ſcrupules ; on en fait auſſi des fumigations, c'eſt-à-dire, qu'on en reçoit la vapeur ſur une chaiſe percée. L'urine avec ſon ſédiment guérit les cors des pieds, & ſoulage beaucoup dans la goutte, ſi l'on s'en ſert en fomentation. La fiente de Mulet eſt propre pour la

dyſenterie, pour réprimer le flux des Menſtrues, & pour les douleurs de ratte : elle agit comme ſudorifique, & en déterminant vers la peau les impuretés du ſang. On la fait ſécher, & on la réduit en poudre, dont la doſe eſt depuis un ſcrupule juſqu'à un gros.

Fin du Premier Volume des Quadrupèdes, & du Tome V. du Regne Animal.

TABLE



SUITE
DE LA
MATIERE MÉDICALE
DE M. GEOFFROY.

REGNE ANIMAL.

CINQUIEME & DERNIÉRE CLASSE.
DES QUADRUPÉDES.

FELIS.

CHat privé ou domestique; *Felis seu Catus*, Offic. *Felis seu Catus domesticus*, Herman. *Cynos.* 781 *Felis*, Bossch. *de Animal. Quad.* 258. Lemer. 356. Blas. 70. *Catus seu Felis*, *Dal. Pharm.* 447. *Catus domesticus* & *sylvestris*, schrod. 280. Schwenckf. *de Quad. Siles.* 79 *Felis*, *Catus*, Merr. Pin 169. *Catus seu Feles*, Gesn. *de Quad* 344.

Felis domestica, Aldrov. *de Quad.* Digit. 564. Jonst. *de Quad.* 126 Charlet Exerc. 20. *Felis domestica seu Catus*, Raii Synop. *Anim. Quad.* 170. *Felis caudâ elongatâ, auribus æqualibus*, Linn. Faun. Suec. 3. *Æluros*, Græcis; *Musio*, *Isidoro & Alberto; Catus seu Cattus murilegus; Bellua torquicauda & trahicauda*, Nonnull.

Le Chat est un Animal connu de de tout le monde; il a cinq doigts aux pieds de devant, & quatre à ceux de derrière; le pouce, dans les pieds de devant, est éloigné des autres doigts, & articulé plus haut. Les doigts ne sont guères séparés les uns des autres, mais unis en grande partie par des membranes; les ongles en sont crochus, & ils peuvent être retirés en dedans & cachés entièrement au gré de l'Animal. Il a la tête ronde, le museau court, de longs poils de barbe, l'œil grand, la prunelle oblongue, la langue garnie de pointes ou de piquans qui la rendent fort rude au toucher, la queue très longue. Il y a des Chats sauvages, plus rares dans certains pays, plus communs dans d'autres, on les appelle en terme de Chasse *Chats-Harets*, & il y a tout lieu de croire qu'ils le seroient tous, si l'on n'en avoit

pas apprivoiſé. Les Sauvages ſont plus grands que les autres ; leur poil eſt plus gros & plus long. Tout le corps eſt ordinairement couvert de poils variés de brun, de jaunâtre & de blanchâtre ; le brun domine ſur le dos, & le blanchâtre ſous le ventre ; la queue eſt annelée alternativement de noir & de b'anc ſale & jaunâtre, & elle eſt terminée de noir. On trouve ces Animaux dans les forêts. *Geſner* en a décrit un qui qui avoit été pris en Allemagne à la fin de Septembre. Sa longueur méſurée depuis le front juſqu'à l'extrêmité de la queue, étoit de trois pieds ; il avoit une bande noire le long du dos, & d'autres bandes de la même couleur ſur les pieds & ſur d'autres partie du corps. Il y avoit une tache blanche aſſez grande entre la poitrine & le col ; le reſte du corps étoit brun : cette couleur étoit plus pâle, & approchoit du cendré, ſur les côtés du corps ; les feſſes étoient rouſſes ; la plante des pieds & le poil qui étoit à l'entour, noirs. La queue étoit plus groſſe que celle du Chat domeſtique ; elle avoit trois palmes de longueur, & deux ou trois bandes circulaires de couleur noire.

Les Chats domeſtiques diffèrent

beaucoup les uns des autres pour la couleur & pour la grandeur. Il y en a de rougeâtres, de blancs, de noirs, de gris, de deux couleurs, comme blancs & noirs, blancs & gris, noirs & roux; & même de trois couleurs; ſavoir noirs, roux & blancs, qu'on nomme par cette raiſon *Tricolors*. On a prétendu qu'il n'y avoit aucun Chat mâle de trois couleurs. Il s'en trouve encore quelques-uns qui tirent ſur le bleu, & qu'on appelle vulgairement *Chat des Chartreux*, peut-être parce que ce ſont les Religieux de ce nom qui en ont eu des premiers de la race. On voit de ces Chats-*Chartreux* qui ſont d'une grande taille, mais inférieure à celle des *Angolas* qui reſſemblent à des Agneaux en blancheur & en grandeur.

Quant à la deſcription anatomique des parties intérieures du Chat, voici ce qu'en diſent *Blaſius* & *Valentini* d'après *Severini* & quelques autres Anatomiſtes.

On a trouvé le Péritoine très-mince, aſſez gras au-deſſous du cartilage Xiphoïde; l'Epiploon fort gras, attaché à un lobe droit du foye, à la ratte, à l'eſtomac, au *Duodenum*, & fait en forme de bourſe ou de ſac; l'inteſtin

Rectum lié à la naissance de la queue par le moyen d'un ligament, parsemé de glandes miliaires ; le *Cœcum* long d'un pouce. Outre le *Rectum* & le *Cœcum*, tout le reste des intestins est uniforme, mais si tortueux, que quand on les étend trop violemment ils se rompent presque. Dans le *Duodenum* il s'est trouvé, à quatre doigts au-dessous du canal Cholédoque, un petit ver de la grosseur des uretères. La tunique interne du ventricule est assez ridée ; & ses rides qui vont suivant la longueur du ventricule, sont repliées en rond comme dans l'estomac du Bœuf. Le foye est divisé en six lobes ; & du milieu de deux lobes situés au côté droit sort la vésicule du fiel, dont le col est comme variqueux, & le fond approchant de la forme d'un œil saillant ; cette vésicule a deux branches, l'une qui va du foye au *Duodenum* pour l'expulsion des matières fécales, l'autre qui naît de la vésicule même ; du foye, la veine-cave va percer le Diaphragme, puis s'insérer dans l'Orillette droite du cœur: aux deux côtés de la veine-cave descendent deux nerfs qui portent le sentiment au diaphragme, l'un à droite, l'autre à gauche. La veine-porte forme deux ra-

meaux ; ſavoir , le méſentérique qui va aux méſentère , même juſqu'à l'extrémité de l'inteſtin *Rectum*, & le Splénique qui va à la ratte : du rameau ſplénique , il en part un autre nommé *Céliaque*, parce qu'il embraſſe l'eſtomac. Les reins ſont fort amples, de la grandeur d'une groſſe noix, ayant quelques ſinus ou cavités pour filtrer l'urine. Aux côtés de la Trachée-Artère deſcendent deux nerfs, un de chaque côté, qui vont à l'orifice ſupérieur de l'eſtomac en diſtribuant çà & là des rameaux à la trachée & aux poumons. Les demi-cercles de la trachée-artère ſont en devant diviſés comme dans l'homme, mais en arrière ils ſont unis par deux membranes dont l'une eſt externe & charnue , l'autre interne & nerveuſe qui naît des extrémités des cercles. Sitôt qu'on fend la trachée , on y apperçoit différentes glandes, groſſes, petites, blanches, rouges , cendrées, variées. Les nerfs recurrens qui naiſſent de la ſixiéme paire, s'inférent à la tête de la trachée , & ſe reflechiſſent de chaque côté près de l'aorte comme dans le Chien. Les ventricules, les oreillettes & les vaiſſeaux du cœur ſont auſſi diſpoſés de la même façon que dans le

Chien. Le Poumon a ſix lobes. Les teſticules ſont revêtus de quatre tuniques, dont la 1e eſt le *Scrotum*, la 2e le *Dartos*, la 3e l'*Erythroïde*, & la 4e l'*Immédiate* : au-deſſus de l'os-pubis les vaiſſeaux ſpermatiques, tant les préparans que les déférens, ſortent par deux trous hors de l'abdomen pour ſe porter aux teſticules; & dès que les vaiſſeaux préparans ſont parvenus au teſticule, ils forment le corps qu'on appelle *Epididyme*. Les deux veines émulgente viennent de la veine-cave, mais la gauche eſt près du double plus longue que la droite; elle eſt auſſi plus haute. Les uretères naiſſent de la cavité des reins, & vont ſe rendre au col de la veſſie urinaire qui eſt attachée en-deſſus au Péritoine, & en-deſſous à l'inteſtin *Rectum*. Le membre génital, aux deux côtés duquel ſont les teſticules attachés à la peau par le moyen d'une membrane, eſt long d'un demi-doigt, appuyé inférieurement par deux muſcles oblongs dont l'un aboutit vers le milieu du membre, & l'autre vers le milieu du ſphincter de l'anus. Le dedans de l'oreille eſt comme gravé, & l'étrier n'en eſt pas percé. Il y a dans le cerveau trois ventricules dont deux ſont circulaires.

L'œil contient beaucoup d'humeur vitrée, & l'humeur aqueuse en est un peu salée, au rapport d'*Olaüs Borrichius*: l'uvée n'est point adhérante en-devant à la cornée; delà vient la facilité qu'ont ces Animaux de dilater plus ou moins la pupille. Le nerf optique se porte presque au milieu de l'œil, quoiqu'il décline vers le bas. L'œil est voilé en partie par une membrane épaisse, comme dans la volaille. Selon *Willughby*, on apperçoit au dedans de l'anus deux trous, un de chaque côté, d'où sort une liqueur très-fétide, filtrée par des petites glandes couchées sur le sphincter. Le Chat diffère du Lièvre & du Lapin en ce que les glandes sont situées au dedans de l'anus sans avoir de vaisseaux pour recevoir & contenir la liqueur, comme il y en a dans ces Animaux. La verge n'est point osseuse, & elle est fléchie en arrière. Il a des glandes prostates, mais point de vésicules séminales.

Le Chat, comme nous l'avons déja insinué, à l'ouverture de la prunelle fendue verticalement; & ses paupières traversant cette figure oblongue, peuvent & fermer la prunelle si exactement qu'elle n'admet, pour ainsi dire, qu'un

ſeul rayon de lumière, & l'ouvrir ſi entièrement que les rayons les plus foibles ſuffiſent à la vue de cet Animal par la grande quantité qu'elle en admet; ce qui lui fournit une facilité merveilleuſe de guetter ſa proye. De cette manière, le Chat voit la nuit, parce que ſa prunelle eſt ſuſceptible d'une extrême dilatation, par laquelle ſon œil raſſemble une grande quantité de cette foible lumière; & cette grande quantité ſupplée à ſa force. Il paroît que la ſplendeur qu'on remarque dans les yeux du Chat, vient d'une eſpèce de velours qui tapiſſe le fond de l'œil, ou du brillant de la rétine à l'endroit où elle entoure le nerf optique. Mais ce qui arrive à l'œil du Chat plongé dans l'eau eſt d'une explication plus difficile, & a été autrefois dans l'Académie des Sciences le ſujet d'une grande diſpute: Voici le fait. Perſonne n'ignore que l'iris eſt cette membrane de l'œil qui lui donne les différentes couleurs qu'il a en différents ſujets: C'eſt une eſpèce d'anneau circulaire dont le milieu qui eſt vuide, eſt la prunelle par où les rayons de lumière entrent dans l'œil. Quand l'œil eſt expoſé à une grande lumière, la prunelle ſe retrecit ſenſiblement, c'eſt-à-

dire que l'iris s'élargit : au-contraire, dans l'obscurité la prunelle se dilate, ou ce qui est la même chose, l'iris se resserre. Or, on a découvert que si l'on plonge un Chat dans l'eau, & que l'on tourne alors sa tête, de sorte que ses yeux soient directement exposés à une grande lumière, il arrive, 1°. que malgré la grande lumière la prunelle de l'Animal ne se rétrécit point, & qu'au-contraire elle se dilate; & dès qu'on rétire de l'eau l'Animal vivant, sa prunelle se resserre : 2°. Que pour lors on apperçoit distinctement dans l'eau le fond des yeux de cet Animal, qu'il est bien certain qu'on ne peut voir à l'air.

Pour expliqner le premier Phénomène, M. *Méry* prétendoit que le mouvement arrêté des esprits animaux empêchoit le resserrement de la prunelle du Chat dans l'eau, & que le second Phénomène arrivoit par la quantité de rayons plus grande que reçoit l'œil, parce que sa cornée est applanie. L'ouverture de la prunelle est plus grande dans l'eau, selon M. *Méry*, parce que les fibres de l'iris sont moins remplies d'esprits animaux. L'œil dans l'eau est plus éclairé, parce que la Cornée étant applanie & humectée par ce liquide,

eſt pénétrable à la lumière dans toutes ſes parties.

M. *de la Hire* explique les deux Phénomènes d'une façon toute différente. 1°. Il prétend au-contraire, que le retréciſſement de la prunelle eſt produit par le reſſort des fibres de l'iris qui les allonge, & que ſa dilatation eſt cauſée par le racourciſſement de ces mêmes fibres : 2°. Qu'il n'entre pas plus de lumière dans les yeux quand ils ſontdans l'eau, que lorſqu'ils ſont dans l'air expoſés à ſes rayons, & que par-conſéquent ils ne doivent pas cauſer de retréciſſement à l'iris. 3°. Que le Chat plongé dans l'eau étant fort inquiet & fort attentif à tout ce qui ſe paſſe autour de lui, cette attention & cette crainte tiennent ſa prunelle plus ouverte; car M. *de la Hire*, ſuppoſe que le mouvement de l'iris qui eſt preſque toujours néceſſaire, & n'a rapport qu'au plus ou moins de clarté, eſt en partie volontaire dans certaines occaſions : 4°. M. *de la Hire* tâche de démontrer enſuite que les réfractions qui ſe font dans l'eau élévent le fond de l'œil du Chat, & rapprochent cet objet des yeux du ſpectateur. 5°. Que la prunelle de l'Animal étant plus ouverte, & par con-

féquent le fond de fon œil plus éclairé, il n'eft pas étonnant qu'on l'apperçoive: 6°. Qu'un objet eft d'autant mieux vu, que dans le temps qu'on le regarde il vient à l'œil moins de lumière étrangère. Or, quand on regarde dans l'eau la furface de l'œil, on voit beaucoup moins de rayons étrangers que quand on le regarde à l'air; & par conféquent le fond de l'œil du Chat en peut être mieux apperçu.

La ftructure des ongles du Chat & du Tigre eft d'un artifice trop particulier pour la paffer fous filence. Les ongles longs & pointus de ces Animaux fe cachent & fe ferrent fi proprement dans leurs pattes, qu'ils n'en touchent point la terre, & qu'ils marchent fans les ufer & fans les émouffer, ne les faifant fortir que quand ils veulent s'en fervir pour frapper & pour déchirer. Ces ongles ont chacun un ligament qui par fon reffort les fait fortir quand le mufcle qui eft en dedans ne tire point; chaque ongle eft caché dans les entre-deux du bout des doigts, & ne fort dehors pour agriffer, que lorfque le mufcle qui fert d'antagonifte au ligament, agit: Le mufcle extenfeur des doigts fert auffi à tenir l'ongle redreffé,

& le ligament fortifie ſon action. Les Chats font agir leurs ongles pour attaquer, ou pour ſe défendre; & ne marchant deſſus que quand ils en ont un beſoin particulier pour s'empêcher de gliſſer. Leur talon comme celui des Singes, des Lyons, des Chiens, n'étant pas éloigné du reſte du pied, ils peuvent s'aſſeoir aiſément, ou plutôt s'accroupir. Les Chats lappent comme font les Animaux qui ont la babine inférieure plus courte que la ſupérieure.

On demande pourquoi les Chats & pluſieurs Animaux du même genre, comme les Fouines, Putois, Renards, Tigres, quand ils tombent d'un lieu élevé, tombent ordinairement ſur leurs pattes, quoiqu'ils les euſſent d'abord en enhaut, & qu'ils duſſent par-conſéquent tomber ſur la tête?

Il eſt bien ſûr qu'ils ne pourroient pas par eux-mêmes ſe renverſer ainſi en l'air où ils n'ont aucun point fixe pour s'appuyer: mais la crainte dont ils ſont ſaiſis, leur fait courber l'épine du dos, de manière que leurs entrailles ſont pouſſées en enhaut; ils allongent en même temps la tête & les jambes vers le lieu d'où ils ſont tombés, comme pour

le retrouver, ce qui donne à ces parties une plus grande action de Levrier. Ainsi leur centre de gravité vient à être différent du centre de figure, & placé au-dessus : d'où il s'ensuit par la démonstration de M. *Parent*, que ces Animaux doivent faire un demi-tour en l'air, & retourner leurs pattes en-bas; ce qui leur sauve presque toujours la vie. La plus fine connoissance de la Méchanique ne feroit pas mieux en cette occasion, dit le célébre Historien de l'Accadémie, que ce que fait un sentiment de peur confus & aveugle.

On demande encore d'où vient qu'on voit luire comme un phosphore le dos d'un Chat, lorsqu'on le frotte à contre-poil ? C'est que les corps composés ou remplis de parties sulphureuses, luisent quand ces parties sulphureuses sont agitées par le mouvement vital, le frottement, le choc, ou quelqu'autre cause mouvante : au-reste, ce Phénomène n'est pas particulier au Chat ; il en est de même du dos d'une Vache, d'un Veau, du col de Cheval, &c. & cela paroît sur-tout quand on les frotte dans le temps de la gelée.

Le Chat est fin, adroit, léger, vîte à la course, familier, caressant, voleur,

gourmand, traitre, ennemi mortel des Rats, des Souris, des petits oiseaux, des Serpens, des Lézards. Voyez avec quel ſilence, avec quelle légèreté il ſe gliſſe pour attrapper un oiſeau ſans en être apperçu ; avec quelle ſubtilité, avec quelle conſtance il fait le guet pour ſurprendre une Souris. Il dort volontiers le jour, & veille la nuit ; il parcourt tous les coins des bâtimens ; il s'exerce à grimper, à ſauter, à ruſer ; il aime aſſez le Poiſſon ; il prend quelquefois des lapreaux, des Levreaux ; il n'épargne pas même ſa propre eſpèce, puiſqu'il mange quelquefois ſes petits ; ſa friandiſe & ſa lubricité ſont ſouvent cauſe de ſa perte ; il cherche les lieux chauds, & dans l'hyver il ſe tient près des foyers ou des poëles, d'où vient qu'il eſt ſujet à ſe brûler le poil & à mettre le feu dans les maiſons ; il aime la propreté, & à être couché mollement : quelle attention à cacher ſes excrémens, à polir ſes poils, à ſe lécher perpétuellement les pattes, le ventre, la queue, & toutes les autres parties de ſon corps, autant qu'il lui eſt poſſible ! *Charles-Etienne* & *Jean Liebault* remarquent, & c'eſt l'opinion commune, que ſi le Chat après avoir

long-temps léché ſa patte, la paſſe plu-ſieurs fois par-deſſus ſon oreille, c'eſt ſigne de pluye. Cet animal craint ex-trêmmement de ſe mouiller les pieds: auſſi l'eau eſt-elle contraire à ſon tem-pérament, & ſi contraire que quand il eſt mouillé il courroit riſque d'en mou-rir s'il ne ſe ſéchoit promptement. Il s'affectionne à la maiſon où il a été élevé, & préfère ordinairement d'y demeurer lors même que ceux qui l'ont nourri en délogent; en quoi il diffère du Chien qui ſuit ſon Maître par-tout où il va. Si l'on tranſporte au loin un Chat enfermé dans un ſac, il ne manquera pas de revenir au logis. Le Chat ſe plaît à être flatté de la main de l'homme avec lequel il eſt familiariſé, à la tête, au col, au dos; & pour jouir plus long-tems de ce plaiſir, il paſſe & repaſſe ſous la main qui le flatte en ſe dreſſant ſur ſes pieds de derrière, ou bien il ſe frotte contre les jambes des aſſiſtans en ronflant avec un doux murmure. Mais quoique les Chats ſoient fort careſſants lorſqu'on les a bien apprivoiſés, car par le moyen d'une exacte diſcipline on les accoutume à venir quand on les appelle par leur nom, & à vivre en bonne intelligence avec des oiſeaux; cependant on les ſoup-

çonne toujours de tenir de la férocité naturelle à leur espèce : au-reste, ce qu'il y auroit de plus à craindre lorsqu'on vit trop familièrement avec des Chats, seroit l'haleine de ces Animaux, s'il étoit vrai, comme l'a dit *Matthiole*, que leur haleine pût causer la pulmonie à ceux qui la respireroient. Cet Auteur en rapporte plusieurs exemples. Quoiqu'il en soit, il est bon d'en avertir les gens qui aiment les Chats au point de les baiser & de leur permettre de frotter leur museau contre le visage. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on a vu des personnes de l'un & de l'autre sèxe qui avoient tant d'antipathie pour les Chats, qu'à l'aspect d'un de ces Animaux, ou seulement en sa présence sans l'avoir ni vu ni entendu, elles étoient saisies d'un serrement de cœur & d'une sueur froide. *Richelet* nous apprend d'après *Prade*, que *Henri III*, Roi de France, avoit tant d'aversion pour les Chats, qu'il changeoit de couleur & tomboit en syncope lorsqu'il en voyoit.

Quelquefois les Chats enragent, & leur morsure est aussi dangéreuse que celles des autres Animaux enragés ; mais ils n'enragent pas d'eux-mêmes comme les Chiens, quoiqu'on ait prétendu que

l'odeur des parfums étoit capable de les faire enrager. Ils ont l'odorat subtil ainsi que l'ouie, & c'est par la finesse de l'odorat qu'ils attrappent une Souris sans l'avoir vue. Ils aiment l'odeur de la racine de Valériane des jardins, & celle de la racine de Valériane des bois, mais sur-tout la Cataire & le *Marum* : ils y accourent de toutes parts, ils s'y frottent avec plaisir; puis ils les léchent & les baisent, en les mordant de temps en temps, en se roulant dessus, en sautant tout à l'entour, en faisant mille singeries qui sont autant de démonstrations d'une joye incroyable.

M. *Granger* Correspondant de l'Académie Royale des Sciences, a écrit à M. *de Réaumur* le fait suivant arrivé au Caire peu de temps après qu'il y fut arrivé. De jeunes gens Cophtes qui buvoient quelquefois ensemble, voulant rabattre la vanité d'un d'entre eux qui se piquoit d'être le plus fort de tous, s'avisèrent de lui dissoudre, sans qu'il le sçût, une dragme *d'Opium* dans un verre de vin qu'il but ; ils prétendoient par-là l'endormir plutôt, & le faire paroître vaincu en peu de temps. Quelques heures après avoir pris cette boisson, le jeune homme fut en délire,

extravagua, tomba ensuite dans un profond assoupissement. Le lendemain ses camarades, qui l'allerent voir pour jouir de leur fausse victoire, & pour l'insulter, furent fort surpris de le trouver sans pouls, livide, la bouche fermée, en un mot, mourant. On envoya chercher un Prêtre, qui étoit aussi Médecin, & qui tourmenta inutilement le Malade par les remèdes les plus violents. Il voulut y faire venir M. *Granger* lui-même, qui n'arriva qu'après la mort. La maladie n'avoit duré que quinze heures. Le cadavre étoit couvert de tumeurs livides aux bras & aux cuisses, en forme de loupes, grosses comme la tête d'un enfant de quatre mois, d'où il sortoit une odeur insuportable. Ce qu'il y eut de singulier, c'est que deux ou trois cent Chats des maisons voisines de celle du Mort s'y rendirent à la hâte & en foule. On les prit pour des Sorciers métamorphosés qui venoient enlever le cadavre, mais ni les prières, ni les signes de Croix, ni l'Eau-bénite, n'opéroient sur eux. M. *Granger* & le Prêtre eurent beau dire que c'étoient de véritables Chats attirés par l'odeur du Corps, quoique très-mauvaise, les Assistans

n'en furent persuadés que quand on eut ouvert la porte du lieu où étoit ce Corps, & qu'on vit aussi-tôt les Chats sauter dessus, & le lécher avec une si grande avidité, que si on les eût laissé faire ils l'auroient dévoré.

Le Chat est né pour la liberté; delà vient qu'il ne sçauroit souffrir qu'on l'enferme, & dès qu'il se sent enfermé, il entre en fureur, à moins qu'il ne soit extrêmement familier : il ne songe uniquement qu'à se délivrer de sa prison : En voici un exemple. Quoique le Chat, dit M. *Lemery*, soit le plus redoutable, le plus grand & plus intrépide persécuteur des Rats & des Souris, il ne les attaque & n'ose se jetter dessus que lorsqu'il est en liberté entiére ; il les laisse en repos lorsqu'il se trouve enfermé avec eux dans des bornes étroites ; & bien loin alors de les inquiéter, il se laisse agacer & attaquer lui-même, négligeant de se défendre. Je mis un jour par curiosité un Chat dans une cage de fer ; j'y fis entrer plusieurs souris, le Chat ne s'en ébranla point ; il se tint assis avec sa gravité ordinaire, & ne fit aucune action qui tendit à se ruer sur son gibier : les Souris, au contraire, qui avoient d'abord été épouvantées par la

présence de leur cruel ennemi commun, n'y ayant remarqué qu'une douceur favorable, s'approchèrent un peu de lui, commencèrent à s'apprivoiser ; elles badinèrent & s'enhardirent jusqu'à le mordre de temps en temps. Le Chat peu irrité par ces insolences, leur donna, comme pour les réprimer, à chacune un petit coup de sa patte qui les étourdit pour quelques momens, après quoi elles se relevèrent & retournèrent à la charge ; le Chat souffrit le badinage quelque temps sans paroître s'en soucier beaucoup, mais ensuite il en devint fort inquiet ; on les sépara enfin, en ouvrant la cage : pendant tout ce procédé qui dura assez long-temps, il n'y eut rien de tragique ; car aucun des Acteurs n'y perdit la vie.

En Europe, les Chats entrent ordinairement en chaleur aux mois de Janvier & de Février ; & ils y sont presque toute l'année dans les Indes. C'est surtout pendant la nuit qu'il font l'amonr ; alors on les entend miauler en grondant l'un contre l'autre dans les greniers, & rouler leur voix, comme des enfans qui pleurent. La femelle qu'on appelle *Chatte*, jette de grands cris durant les approches du mâle qu'on nomme vul-

gairement *Matou* ou *Mareau*, soit que sa sémence la brûle, soit qu'il la blesse avec ses griffes. Le Docteur *Tyson* dans son *Anatomie du Serpent à Sonnette*, dit que les Chats & les Lyons ayant le membre génital fort court, sont obligés de se servir de leurs dents & de leurs griffes pour retenir leurs fémelles dans l'accouplement, & que delà viennent les cris plaintifs & les hurlemens horribles qu'elles font, qui sont causés par la douleur des morsures & des égratignures, & non pas, comme on l'a cru faussement, par la chaleur brûlante de la sémence des mâles. Il n'est pas vrai non-plus que les Chats s'accouplent à reculons, puisque le mâle monte sur la fémelle qui se couche par terre. On prétend que les fémelles sont plus ardentes que les mâles, vû qu'elles les appellent par leurs cris amoureux; car les Chats font des cris différens suivant les passions dont ils sont agités, qu'elles les préviennent, les attaquent, & même les châtient quand ils ne sont pas assez vifs. Cependant les mâles deviennent farouches au temps de l'amour, & quittant le logis, vont roder de côté & d'autre. On les châtre afin de les rendre plus gros, plus doux & plus sédentai-

res. L'Illustre M. *Boyle* rapporte dans une de ses Observations, qu'en l'année 1684. un gros Rat s'accoupla avec une Chatte à Londres; qu'il vint de ce mélange des petits qui tenoient du Chat & du Rat, & qu'on les éleva dans la Ménagerie du Roi d'Angleterre. Les Chattes portent leurs petits pendant cinquante-six jours, & chaque portée ou chattée est pour l'ordinaire de cinq ou six Chattons, si l'on en croit *Aristote*; mais dans ces pays-ici il arrive souvent qu'elles en font moins, c'est-à-dire, quatre, trois, deux, & quelquefois un seul, selon *Gesner*. On préfère les petits Chats qui viennent en Mars, & l'on rejette ceux du mois d'Août à cause des Puces. C'est un préjugé vulgaire que les Chattes conçoivent avec douleur, & qu'elles mettent bas sans douleur; ce qui est faux, puisqu'en chattant elles jettent les hauts cris. *Mizauld* & *Jonston* avancent, mais mal-à-propos & contre l'expérience, qu'il y a une si grande sympatie entre le mâle & la fémelle, que si le Matou vient à être tué, la Chatte pleine avorte sur le champ. La fémelle aime éperduement ses petits; elle en a tout le soin possible, & ne les quitte presque point, de peur que le

mâle ne les tue, ou qu'on ne les lui enléve. C'eſt auſſi pour cette raiſon qu'elle les prend dans ſa gueule, & qu'elle les change ſi ſouvent de place ſans les bleſſer : mais on auroit tort d'en inférer, comme l'ont fait certains Auteurs, que la Chatte fait quelquefois ſes petits par la gueule. Quand une Chatte a mis bas, elle ne craint pas de s'attaquer aux Chiens, & de leur ſauter ſur le dos; elle les pourſuit dans ſa furie, ayant les poils tout hériſſés, ſans qu'ils oſent ſe défendre, & les met en fuite. Rien n'eſt plus enclin au jeu qu'un jeune Chat; s'il voit quelque objet ſuſpendu, ou tiré, ou remué, il y ſaute incontinent, il tâche de l'attrapper avec ſa gueule & ſes griffes; tantôt il recule, tantôt il avance; il le ſaiſit de nouveau, le lâche, le reprend, le frappe, le jette en l'air; enfin au défaut d'autre objet il mord ſouvent ſa propre queue, il la fait jouer entre ſes pattes; puis il s'enfuit comme effrayé, & tout-à-coup il revient avec un air fier & menaçant; de ſorte que par ſes ſauts, par ſes bonds, par ſes geſticulations étonnantes, il amuſe & divertit non-ſeulement les enfans, mais auſſi les gens raiſonnables qui prennent de la récréation,

&

& qui ont besoin de quelques momens de loisir pour se délasser de leur travaux.

Pline dit que les Chats vivent six ans : selon *Gesner*, ils vont en Suisse jusqu'à dix ans pour l'ordinaire, & il est à présumer que ceux qui ont été coupés vivent plus long-tems que les autres. On a quantité d'exemples de Chats & de Chattes, qui sans être coupés ont vécu bien au-delà de dix ans. Nous connoissons une Demoiselle qui a une Chatte âgée de dix-huit ans complets ; cette Chatte a toujours joui d'une parfaite santé, & a fait nombre de petits Chats durant sa vie : aujourd'hui qu'elle avance dans sa -neuvième année, elle mange de tout comme à l'ordinaire; elle a de l'embonpoint, bonne vûe, bonnes dents, bonnes jambes ; elle entre encore en chaleur, & depuis peu elle a fait un petit qui est l'unique de cette dernière ventrée, mais qui est fort beau.

Il naît des monstres parmi les Chats, comme parmi tous les autres Animaux. On a vû des Chats à deux têtes; d'autres à six pattes ; un Chat qui est né avec des pattes d'Oye, & un autre qui avoit deux cornes sur la tête. On lit dans les

Ephémérides d'Allemagne, *Décurie II. Année V*, une observation du Docteur *Gabriel Clauderus*, qui rapporte qu'une Chatte s'étant accouplée avec un Ecureuil, fit trois petits Chats, & un petit Ecureuil, qui pour sa rareté fut les délices de son Maître ; car il ne tenoit en rien de la Mère, comme les petits Chats ne tenoient en rien du Père. On trouve dans les mêmes *Ephémérides d'Allemagne*, *Décurie II*, *Année XI*, *page* 349, une autre Observation du Docteur *Rosinus Lentilius*, qui fait mention d'une Chatte à qui l'on avoit noyé ses petits, laquelle se laissa tetter par un Ecureuil ; de manière qu'il se forma entre ces deux Animaux une si grande familiarité, que la Chatte n'auroit pas pû chérir plus tendrement ses petits, ni l'Ecureuil sa propre Mère. C'est un fait assez surprenant ; car l'Ecureuil est une espèce de Rat sauvage ; & nous savons que ceux qui nourrissent des Ecureuils, prennent bien garde qu'ils ne deviennent la proie des Chats.

On peut apprendre aux Chats à faire plusieurs tours de passe-passe, à danser en cadence, à sauter dans un cerceau, ou par-dessus un bâton, à contrefaire

le mort. Dans le nombre des choses qui attiroient, il y a quelques années, le Public à la Foire Saint de Germain, il y en avoit une entr'autres qui par sa singularité piquoit la curiosité de bien des gens. C'étoit un concert de Chats dressés tout exprès. Ces Animaux habillés uniformément étoient portés dans des stalles avec un papier de Musique devant eux ; & au milieu étoit un Singe qui battoit la mesure : à ce signal réglé, les Chats faisoient des cris ou miaulemens dont la diversité formoit un son tout-à-fait risible. Cette Musique discordante étoit accompagnée par quelques violons. Beaucoup de personnes & des plus graves alloient se dérider pendant quelques momens à ce spectacle singulier.

Gesner dit qu'en Suisse il y a des gens qui mangent, non des Chats domestiques, mais des Chats sauvages, après leur avoir coupé la tête & la queue, les regardant comme un met délicat. Le même Auteur ajoûte qu'il a oui dire, que dans la Gaule Narbonnoise certains habitans mangent des Chats, après les avoir exposés pendant la nuit un jour ou deux à l'air, afin qu'étant mortifiés ils deviennent plus

tendres, & qu'ils exhalent en même temps leur odeur forte. Nous avons vû aussi des gens peu délicats manger des Chats domestiques bien nourris & gras, entr'autres des Chats-Chartreux, soit rôtis, soit en civé, & qui en trouvoient la chair d'un aussi bon goût que si ç'eût été du Lièvre ou du Lapin.

Des Voyageurs ont rapporté qu'il y avoit dans les Indes des Chats sauvages qui voloient au moyen d'une membrane qui s'étend depuis les pieds de devant jusqu'à ceux de derrière, & qu'on avoit vû en Europe des peaux de ces Animaux qui y avoient été apportées. Mais n'étoit-ce pas plutôt des peaux d'Ecureüil volant, ou de grosse Chauve-Souris, qu'on prenoit pour des peaux de Chats sauvages, de même qu'on a souvent donné pour un Chat *l'Opossum* que M. *Brisson*, Démonstrateur du Cabinet d'Histoire Naturelle de M. *de Réaumur*, appelle *Philandre* dans son premier Tome sur *le Régne Animal* ?

Le Chat étoit un Dieu très-révéré des Egyptiens : on l'adoroit sous sa forme naturelle, ou sous la figure d'un homme à tête de Chat. Celui qui tuoit un Chat, soit par inadvertance, soit de

propos délibéré, étoit févèrement puni. S'il en mouroit un de sa belle mort, toute la maison se mettoit en deuil, on se rasoit les sourcils, & l'Animal étoit embaumé, enseveli, & porté à Bubasse dans une maison sacrée, où on l'inhumoit avec tous les honneurs de la sépulture ou de l'Apothéose. Telle étoit la superstition de ces Peuples, qu'il est à présumer qu'un Chat en danger eût été mieux secouru qu'un Père ou qu'un ami, & que le regret de sa perte n'eût été ni moins réel ni moins grand. *Hérodote* raconte que quand il arrivoit quelque incendie en Egypte, les Chats des maisons étoient agités d'un mouvement divin; que les Propriétaires oublioient le danger où leurs personnes & leurs biens étoient exposés, pour considérer ce que les Chats faisoient, & que si malgré le soin qu'ils prenoient dans ces occasions de la conservation de ces Animaux, il s'en élançoit quelques-uns dans les flammes, ils en menoient un grand deuil. Quelle folie! L'Homme descend au-dessous du rang des Bêtes, quand il met la Bête au rang des Dieux.

Le Chat est appellé en Hébreu *Catul*, en Grec vulgaire *Katis*, en Italien *Gat-*

to, en Espagnol *Gato*, en Allemand *Katze*, en Flamand *Kat*, en Polonnois *Koc*, en Anglois *Cat*, en Suédois *Katta*. Or, le mot François *Chat* que les Normands & les Picards prononcent *Cat*, vient du Latin, *Catus* ou *Cattus*. *Matou*, suivant *Ménage*, est dit par corruption au lieu de *Marcou*, qui est l'ancien mot, & qui est encore en usage dans l'Anjou & dans les Provinces voisines de l'Anjou : *Marcou* vient de *Marculfus*, nom propre d'Homme ; car nous avons donné des noms d'Hommes à un nombre infini d'Animaux ; ou bien de Malchous, qui en Arabe est une épithète.

Le Chat contient beaucoup d'huile & de sel volatile. On employe en Médecine le Chat entier, & sa graisse. Il est assez ordinaire parmi le Peuple de fendre un Chat par le dos, & de l'appliquer tout chaud dans la Pleurésie, sur le côté douloureux, l'y laissant quinze ou dix-huit heures jusqu'à ce que l'odeur en soit insupportable au Malade ; après quoi on l'ôte pour le jetter. Ce Cataplasme réussit assez souvent ; il est résolutif & discussifs par le sel volatile contenu dans le sang de cet Animal, & c'est un des meilleurs Topiques qu'on puisse mettre

en usage dans cette Maladie. *Etmuller* assûre que la décoction d'un Chat vivant cuit dans l'eau jusqu'à ce que la chair quitte les os, guérit les Animaux malades si on la leur fait avaler. On trouve dans les *Ephémérides d'Allemagne, Décurie III, Année* 1. *page* 91, une Observation du Docteur *Ledelius* qui rapporte qu'une jeune fille fut guérie d'une fièvre tierce opiniâtre en buvant du maigre de lait, dans lequel on avoit lavé un Chat; ce Remède la fit beaucoup suer, & emporta la fièvre. La graisse de Chat, & sur-tout celle de Chat sauvage, est très-usitée en Médecine; elle est chaude, émolliente, pénétrante & résolutive: On en fait un liniment sur le nombril des Epileptiques, & l'on en frotte les membres atrophiés, tant pour les empêcher de maigrir davantage, que pour en faciliter la nutrition. M. *Lemery* assûre dans son *Dictionnaire des Drogues simples*, que l'oreille d'un Chat vivant résoud le panaris & empêche le progrès, si l'on met le doigt plusieurs fois le jour dans cette oreille, & qu'on l'y laisse un quart-d'heure chaque fois.

La graisse de Chat entre dans l'Onguent Nervin de la Pharmacopée de M. *Lemery*.

HIPPOPOTAMUS.

HIppopotames, Cheval de Rivière ou Cheval-Marin, Bœuf du Nil, Bœuf de Rivière ou Bœuf marin; Hippopotamus, Offic. Lemer. 423. Herman *Cynos.* 710. Dal. *Pharm.* 441. Bellon. *de Aquat.* 25. Gesn. *de Quad. Digit.* 454. Aldrov. *de Quad. Digit.* 181. Jonst. de *Quad.* 76. Charlet. *Exerc.* 14. Mont. *Exot* 5. Prosp. Alp. *Ægypt.* 245. Raii. *Synop. Anim. Quad.* 123. Linn. *Syst. Nat.* 69. Hippopotamus Antiquorum, Columm. *Aquat.* 28. Caballus marinus, *Flor. Sin.* 1. Equus sive Bos marinus; Equus Nili, Nilosicus seu Niliacus; Equus Fluviatilis sive aquaticus; Elephas marinus; Elephantus Ægypti, Fluviaticus vel Niliacus, Quorumd.

Quelques Auteurs, suivant la remarque de *Ray*, entr'autres M. *Hermann* dans sa *Cynosure de la Matière Médicale*, ont confondu mal-à-propos cet Animal, avec la Vache-Marine que les François des côtés de l'Amérique appellent autrement *Bête à la grande dent*, d'autres *Rohart*, les Danois & les Islandois *Ros-*

marus, les Hollandois & les Flamands *Walrus*; & que M. *James* dans son *Dictionnaire Universel de Médecine* confond avec *Manati* ou *Lamantin*, dont il sera parlé plus amplement en son lieu. Les Anciens, comme *Ariflote*, *Pline*, *Elien*, ainsi que les Modernes, font des Descriptions bien différentes de notre Hippopotame : mais personne ne l'a décrit avec tant d'exactitude que le curieux & véridique *Fabius Columna* dans ses *Observations sur les Animaux Terrestres & Aquatiques*, à l'occasion d'un Hippopotame que *Nicolas Zerenphi*, Chirurgien de Nermi, apporta mort, mais salé en entier, des marais d'Egypte situés près de Damiète en Afrique :

Cet Animal ne ressembloit point du tout à un Cheval, mais plutôt à un Bœuf pour la taille, qui néanmoins excédoit, & à un Ours pour la figure de ses jambes. Il avoit treize pieds de longueur depuis la tête jusqu'à la queue, quatre pieds & demi de largeur, & trois pieds & demi de hauteur, ensorte que son ventre étoit plutôt plat que rond ; le tour du corps égal à la longueur ; les jambes hautes de trois pieds & demi depuis la terre jusqu'au ventre ; le contour des jambes de trois

pieds; le pied large d'un pied, & chaque ongle large de trois pouces; la tête qui étoit grande par rapport au corps, aux yeux & aux oreilles, large de deux pieds & demi, longue de trois, & grosse de sept pieds & demi de tour; l'ouverture de la gueule, d'un pied d'étendue; le museau gros, charnu, mais qui paroissoit moins retroussé à cause du desséchement; les yeux petits, larges d'un pouce, & longs de deux; les oreilles minces, petites, courtes, qui n'excédoient pas trois pouces; six dents à la mâchoire inférieure, dont deux plus extérieures & opposées étoient longues d'un demi-pied, larges de deux pouces & demi, triangulaires d'un demi-pied de circonférence, un peu penchées en arrière comme les défenses des Sangliers, non recourbées ni saillantes, mais fort apparentes quand la gueule étoit ouverte; les dents intermédiaires peu saillantes hors de la gencive, taillées en pointe triangulaire, grosses, rondes, semblables à celles de l'Eléphant, longues de plus d'un demi-pied, applaties extérieurement; sept molaires de chaque côté, grosses, larges, fort courtes: & quant à la mâchoire supérieure, qui est mobile comme celle du Crocodile pour mâcher & broyer, il y a six dents

en devant qui répondent aux six d'en-bas, avec une pointe ajustée en sens contraire, très lisse & luisante, de façon qu'elles sont chacune dans leur assiette quand la gueule est fermée, ayant toutes la pointe pyramidale, comme taillée obliquement en maniere d'une plume à écrire : mais celles du milieu ne touchent point la pointe de celles d'en-bas, & laissent appercevoir un espace rond entre-deux. Au reste, il y a autant de molaires en haut qu'en bas ; mais les deux premières sont petites, rondes, distantes des autres au point qu'elles semblent occuper le milieu du palais entre les dents de devant. Enfin il restoit entre les dents molaires l'espace d'un demi pied pour loger la langue. Les dents de cet Animal avoient la dureté du caillou, pour ne rien dire de plus ; & même il en sortoit des étincelles de feu quand on les frappoit avec le dos de la lame d'un couteau, au grand étonnement des spectateurs, sans qu'il y restât presque aucune impression de tant de coups de couteau ; ce qui rend vraisemblable le sentiment des Anciens qui ont cru, que dans la nuit l'Hippopotame vomissoit du feu en frottant ses

dents l'une contre l'autre. L'Animal avoit tout le corps fort gras ; la tête grande, très-approchante de celle d'un Bœuf ; les jambes courtes ; le pied large, divisé en quatre ongles, & non pas deux ; comme dit *Pline* ; les ongles noirs, & semblables à ceux des Animaux qui ont le pied fourchu ; le talon à la manière de ces mêmes animaux, calleux & large ; la queue plus approchante de celle d'une Tortue ou d'un Ours, que de celle d'un Sanglier, grosse à sa naissance, courte, terminée tout-à-coup en pointe, à peine longue d'un demi-pied, & qui ne sauroit s'entortiller ou se rouler à cause de sa trop courte grosseur ; la peau extrêmement épaisse, dure, d'une couleur noirâtre, le museau hérissé de plusieurs poils de barbe comme celui du Lyon & du Chat, mais on n'en apperçoit point d'autres dans tout le reste du corps ; en quoi *Pline* paroît s'être trompé, vû qu'il compare l'Hippopotame au Veau-Marin pour les poils & le dos.

Il est à remarquer que l'Hippopotame qui vient d'être décrit, n'étoit pas des plus grands qu'il y ait ; car quelques mois après, ajoûte notre Auteur, le même Chirurgien nous en fit voir à

Rome un beaucoup plus grand, dont les défenses semblables à celles du Sangliers étoient de la longueur d'un pied, plus grosses à proportion, de même que toutes les autres parties du corps.

Ajoûtons à cette description celle que *Proser Alpin* nous a laissée dans son *Histoire Naturelle d'Egypte.*

Avant que de partir du Caire pour revenir dans ma Patrie, dit cet Auteur aussi exact que judicieux, un jour que je faisois des visites à quelques Turcs dans la Cour du Viceroy d'Egypte, je vis sur la place du Palais deux Animaux empaillés, de même figure, mais de différente grandeur, car il y en avoit un qui étoit gros, grand comme un Eléphant, à qui même il ressembloit presque, & l'autre petit, approchant d'un grand Pourceau. Les Habitans disoient que ce dernier avoit été tiré du ventre du plus grand qui étoit sa Mère. La tête sembloit approcher un peu de celle du Cheval, quoique plus grosse, ayant le museau retroussé à peu près comme celui d'un Pourceau, dont il avoit aussi la gueule & les yeux; les oreilles du Cheval, mais plus courtes & plus larges; le col court, gros; tout le corps noir; les pieds non four-

chus, mais fendus en quatre doigts; la queue courte & ronde. On rapportoit que ce grand Animal pris sur les bords du Nil près de Damiète, étoit mort au bout de quelques jours; qu'on lui avoit tiré le fétus mort hors du ventre, & que le Viceroy d'Egypte devoit envoyer dans peu les peaux de ces Bêtes au Grand-Seigneur. Je croirois volontiers que ce n'est pas là le Cheval de Rivière que les Grecs ont appellé *Hippopotame*, mais plutôt le Pourceau de Rivière, nommé par les Grecs *Chéropotame.* Une preuve que ce n'étoit point l'Hippopotame, c'est qu'il n'avoit point de dents saillantes en dehors, comme tous les Anciens semblent l'avoir dit unanimement du Cheval de Rivière ou du véritable Hippopotame, dont il nous est arrivé de voir à Alexandrie un Cuir, où il y avoit de grandes dents saillantes comme des défenses de Sanglier. La figure d'Hippopotame donnée par *André Matthiole* dans ses doctes *Commentaires sur la Matière Médicale de Dioscoride*, paroît approcher beaucoup du portrait de l'Animal dont nous venons de parler; mais le même *Matthiole* a prétendu que *Belon* l'avoit mal-à-propos représenté pour le

vrai Hippopotame : & en effet on n'y voyoit point de dents sortir en dehors comme au Sanglier, ni d'autres marques qui approchassent en aucune façon du Cheval de Rivière, mais plutôt du Pourceau de Rivière, cette Bête portant la plûpart des signes qui caractérisent un Pourceau. Ainsi *Matthiole* paroît avoir autrefois jugé sainement de ces sept Hippopotames qui se voyent à Rome sculptés sur la statue Colossale du Nil, quand il s'est persuadé que ce n'étoient pas de vrais Hippopotames. Nous soupçonnons avec fondement que les Anciens ont aussi été trompés par les relations des Voyageurs touchant la connoissance de l'Hippopotame, de même que les Modernes qui ont bien éclairci par leurs découvertes tous les pays de l'Inde, de l'Arabie, de l'Ethiopie & de l'Egypte, ont reconnu plusienrs erreurs des Anciens sur d'autres Animaux & sur un grand nombre de Plantes qui y naissent ; car *Aristote* & d'autres anciens Auteurs semblent avoir attribué au Cheval de Rivière, entr'autres particularités, une crinière de Cheval & des pieds fourchus : & cependant personne, comme nous l'avons oui dire à plusieurs Egyptiens ;

mais principalement aux Habitans de la ville de Damiète près de laquelle ils ont découvert que se trouvent presque tous les Hippopotames dans le Nil, n'a jamais vu d'Hippopotame qui eût une crinière de Cheval, ou même des pieds fourchus. Nous sommes donc en droit de soupçonner qu'*Aristote* & d'autres Anciens ont été trompés par le rapport d'autrui, quand ils ont dit que le Cheval de Rivière avoit une crinière de Cheval & le pied fourchu, vû que les Hippopotames qui ont été pris dans le Nil & observés avec soin, avoient la face d'un Cheval & des dents saillantes à la manière d'un Sanglier, avec un cuir si fort & si dur, qu'il a pu servir autrefois chez les Egyptiens à faire des Boucliers. Qui doutera désormais que ces Animaux soient de vrais Hippopotames, puisqu'ils ont les marques assignées à l'Hippopotame? Personne n'a jamais douté par rapport à la face du Cheval; & quant aux défenses de Sanglier, *Aristote* & presque tous les Anciens l'ont assûré positivement. Au rapport de *Pierre Gillius*, *Cosme Indopleustes*, qui du temps de l'Empereur *Justin* a écrit sur l'Inde & l'Ethiopie, atteste qu'il a vu une dent d'Hippopo-

tame qui pésoit treize livres. *Pausanias* dans ses *Singularités d'Arcadie*, dit que l'Hippopotame a comme le Sanglier à la mâchoire inférieure des défenses si apparentes & si grandes, qu'il y avoit chez les Proconnesiens une statue d'or de Cybèle, dont la face étoit faite de dents d'Hippopotame au lieu d'yvoire. C'est à raison de ces défenses que bien des Arabes appellent l'Hippopotame *Eléphant de Rivière*, parce que cet Animal ressemble beaucoup à un Eléphant, si l'on en excepte la tête. Le cuir du dos en est si fort & si dur, que les gens de la campagne & les Moines du Mont Sinaï en font des semelles à leurs souliers, qui étant portées en un terrain sec durent très-long-temps. Mais qu'est-il besoin d'en dire davantage? Les Habitans du pays n'ont-ils pas aussi reconnu par une longue expérience, que le même Animal, sujet à la plethore, a coutume de se tirer du sang en s'ouvrant une veine à la jambe avec la pointe aigue d'un roseau? Car souvent ils observent sur le rivage du Nil beaucoup de sang fraîchement répandu, comme il a été remarqué par les Anciens au sujet de l'Hippopotame. Ainsi l'Hippopotame est un Animal du

Nil, quoiqu'il ſoit conſtant qu'il ſe trouve encore ailleurs, de la grandeur, non d'un Aſne comme l'a cru *Ariſtote*, mais plutôt d'un Eléphant médiocre, à cuir noir, très-dur ſur le dos. Sa tête approche en quelque ſorte de celle d'un Cheval; il a le muffle camus; les yeux ronds; les oreilles petites, preſque ſemblables à celles du Cheval; la gueule grande, armée de grandes dents qui ſont en bon nombre, mais dont deux plus grandes que les autres ſortant à la mâchoire inférieure en dehors comme les défenſes d'un Sanglier, ainſi que *Pauſanias* l'a remarqué dans l'Hippopotame: le col court & gros, ſans crinière; les pieds non fourchus, mais gros; la queue courte & le ventre gros. Il hennit comme un Cheval, au rapport des gens du pays. Il ſe nourrit de toutes les herbes que les Bœufs mangent. Mais les Habitans de Damiète, aſſûrent qu'il eſt auſſi carnacier, comme le prouvent bien le nombre & la grandeur de ſes dents qui ont la dureté de l'hyvoire; car il paroît conſtant qu'elles ont été faites par la Nature pour déchirer les Animaux qui ont la chair coriace & le cuir très-dur, comme auſſi pour briſer les os. Au-reſte, tout le

monde convient qu'il ne sauroit vivre long temps hors de l'eau : & néanmoins *Pierre Gillius* dans une Lettre adressée au Cardinal *d'Armagnac*, écrit qu'il a vu un Hippopotame qui avoit été apporté vivant d'Egypte à Constantinople ; il a même représenté cet Animal avec les mêmes marques distinctives que nous venons d'exposer ; & il est étonnant de lui entendre dire qu'il étoit si doux, qu'il se laissoit flatter, & même ouvrir la gueule.

Pour finir la description anatomique des parties extérieures de l'Hippopotame, car quant à celle de ses parties intérieures, *Severini*, *Blasius* ni *Valentini* ne nous ont rien laissé, & ces Auteurs se contentent de nous dire d'après les Anciens, que l'intérieur de cet Animal est semblable à celui du Cheval ou de l'Asne, il nous reste à donner, sinon tout entier, du moins par extrait, un Mémoire intéressant de M. *de Jussieu*, qui se trouve imprimé dans le Recueil des *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, *année* 1724, *page* 209, sous le titre d'*Observations sur quelques ossemens d'une tête d'Hippopotame*.

Le mérite de l'invention de la saignée attribuée à l'Hippopotame, dit M. de

Jussieu, & l'idée qu'il vomissoit du feu, avoit tellement excité la curiosité des Anciens au sujet de cet Animal Amphibie, que quelques Ediles qui, dans le temps de la République Romaine, avoient voulu mériter les bonnes graces du Peuple, lui en avoient présenté en spectacle. *Scaurus* fut le premier, à ce que dit *Pline*, qui en fit paroître aux jeux publics, & long-temps après lui les Auteurs ont remarqué comme un trait de magnificence, que l'Empereur *Philippe* en eut fait voir plusieurs dans la solemnité des jeux séculaires qu'il célébra de son temps. Les siécles qui depuis lors se sont passés jusqu'à nous, ne nous ayant ni détrompés du merveilleux de cet Animal, ni guères mieux instruits de sa figure & de son caractêre, nous ne pouvons encore rien ajoûter à ce que *Pline* en a dit, & nos découvertes ne regardent que son Anatomie, & quelques usages des parties les plus solides de son corps. Quoique *Belon* nous en ait donné le dessein d'après un qn'il avoit vu en vie à Constantinople, & *Fabius Columna* d'après un autre qu'il avoit vu en Italie, apporté mort d'Egypte, néanmoins quelque exacts que soient ces deux Auteurs,

ils ne sont point assez d'accord sur la configuration de toutes les parties de l'Hippopotame, & si nous n'en avons pas eu dans ces derniers temps de figures exactes d'après la nature, au-moins en avons-nous les principales dépouilles dans le squelète de la tête & des pieds d'un de ces Animaux que l'on nous a envoyé du Sénegal par ordre de Messieurs les Directeurs de la Compagnie des Indes.

Le poids de quarante-cinq livres que pèsent les deux mâchoires qui forment cette tête, sa longueur de deux pieds, sa hauteur d'un pied quatre pouces environ du côté de l'occiput, & sa largeur d'un pied & demi du même côté, marquent que l'Animal auquel elle appartenoit étoit prodigieux. A en juger par son apparence extérieure, elle ressemble en quelque façon au squelète de la tête d'un Cheval, à la différence que le museau en est plus évasé, les narines plus ouvertes, & qu'elles sont terminées de chaque côté par deux grosses protubérances dans lesquelles sont pratiquées les alvéoles des six dents de devant. La circonférence des narines est de neuf pouces, & celle des deux orbites qui forment deux éminences considérables, est de sept pou-

ces : on en compte dix au-moins à chaque ouverture formée de chaque côté par la jonction du *Zygoma* avec l'os de la pomette ; ce qui doit faire comprendre que les muscles crotaphites doivent avoir plus d'un demi-pied d'épaisseur, & donner par leur contraction à la mâchoire inférieure, en la serrant, une force extraordinaire. La figure de la mâchoire inférieure répond assez à celle de la supérieure par sa largeur en devant qui est de huit à neuf pouces sur six de hauteur. Ses deux côtés qui sont terminés par le condyle & l'apophyse coronoïde, sont très-évasés & très-étendus, pour donner plus de force aux muscles crotaphites & masseters. Cette mâchoire enfin est plus massive que la supérieure, parce que les six plus grosses & plus fortes dents de cet Animal y sont presque obliquement insérées dans des alvéoles très-profonds. De ces six dents, les deux du milieu & qui tiennent lieu d'incisives, sont placées horisontalement, cylindriques, canelées, massives, d'un pouce & demi de diamétre, & ont quatre pouces de longueur & six de racine. Celles de la mâchoire supérieure auxquelles elles répondent, n'ont au-contraire pas plus

d'un demi-pouce de longueur apparente, & trois de racine ſur neuf lignes de diamètre. Les deux latérales à chacune de ces deux longues de la mâchoire inférieure, & qui tiennent encore lieu d'inciſives, ne ſont longues tout au plus à l'extérieur que d'un pouce & demi ſur un demi ſeulement de diamètre, & répondent préciſément à une ſemblable de chaque côté de la mâchoire ſupérieure. Les deux plus conſidérables, placées chacune à une des extrémités du devant de la mâchoire inférieure en manière de défenſes, ſont courbées en demi-cercle de même que celles du Sanglier, & ont chacune cinq pouces de ſaillie ſur huit de racine qui eſt très-oblique. Leur forme approche du triangle, dont chaque côté a environ un poucce & demi. Celles auxquelles elles répondent, qui ſont également courbées & canelées, n'ont pas plus d'un pouce de ſaillie & ſix de racine. Ces quatre dents des extrémités des mâchoires tiennent la place des canines, & font par leur jonction, du côté qui eſt applati, l'office de véritables inciſoires. Celles qui ſont après celles-ci, ſéparées de ces dernières par un eſpace de trois pouces, & qui ſont arran-

gées aux deux côtés du fond de chaque mâchoire, sont au nombre de huit; & ce sont les molaires, dont les plus grosses ne saillent pas plus d'un demi-pouce, & en ont un & demi d'étendue. Il est surprenant que cet appareil si terrible de dents placées dans une gueule dont l'ouverture est en devant de plus de deux pieds, ne réponde qu'à un gosier qui n'a pas quatre pouces de circonférence; ce qui est une marque que quelque vorace que soit cet Animal, qui est dépeint dans quelques bas-reliefs antiques, ayant dans la gueule un Crocodile, ne pourroit l'avaler, supposé qu'il s'en nourrisse, qu'après l'avoir bien mâché. Mais il n'est pas moins difficile de concilier avec la forme de ces mêmes dents l'usage que *Pline* & les Anciens donnent à l'Hippopotame de se repaître de bled dans les champs voisins du Nil.

A l'égard du pied que nous avons de cet Animal, il est du genre de ceux qui ont des doigts; sa forme d'ailleurs est fort massive, & dans l'état desséché auquel on nous l'a envoyé, la plante ne laisse pas d'avoir neuf pouces d'étendue en longueur sur trois & trois & demi de largeur. Les doigts qui sont au nombre

bre de quatre, ſont fort courts, n'ayant tout au plus avec l'ongle qui en occupe preſque la moitié & qui les termine, que deux pouces de longueur ſur un de largeur. Et quelque grande que ſoit cette dimenſion, il paroît par les oſſemens que j'ai d'un autre pied, qu'il y en a encore de plus conſidérables.

La vue des oſſemens de cette tête & de ces pieds m'en a fait reconnoître d'abord de ſemblables pétrifiés, trouvés parmi un nombre de pierres figurées qui ſont dans le teritoire de Montpellier, au lieu qu'on y appelle *la Moſſon*. Ces découvertes dont M. *Chirac* a été témoin, nous embaraſſoient d'autant plus, que ne trouvant ni dans le crâne du Cheval ni dans celui du Bœuf que nous leur comparions, aucune reſſemblance, nous ne ſavions à quel Animal les attribuer; & ce n'eſt que la vue des dépouilles de celui-ci qui nous convainc que ces oſſemens pétrifiées, avoient été ceux de l'Hippopotame. Je ſai qu'on m'objectera d'abord l'impoſſibilité qu'il y auroit qu'un grand nombre de ces Animaux ſe fût jamais trouvé dans ce continent, vu que ni aucun Auteur n'a jamais dit qu'il y en ait eu en France,

& que nous ſavons qu'il n'y en a point actuellement. Mais c'eſt ici où je rappelle les premières obſervations que j'ai déja faites pluſieurs fois à l'occaſion des découvertes des impreſſions de pluſieurs plantes étrangères & des dépouilles pétrifiées de pluſieurs Animaux marins des Indes & de l'Amérique qui ne peuvent, ſans la ſuppoſition d'une révolution très-conſidérable, ſe trouver encore aujourd'hni au milieu même de nos terres. C'eſt ici une preuve à ajoûter à l'opinion que la France ait fait autrefois une partie du lit de la Mer, & que les eaux qui la couvroient s'étant retirées par quelque accident ſubit, y auroient laiſſé les dépouilles de tant d'Animaux & de coquillages étrangers que nous trouvons ſi ſouvent dans le ſein de nos carrières plutôt qu'aucun autre fragment d'Animaux qui pourroit ſe rapporter à ceux de nos terres & de nos Mers voiſines. Je ne ſuis pas le ſeul qui puiſſe m'attribuer une pareille découverte dans ce continent de l'Europe, puiſqu'on en a fait de ſemblables nonſeulement dans le territoire de Bologne en Italie, mais encore dans le Portugal aux environs de Liſbonne.

Mais ces ſortes de découvertes nous

mènent bien plus loin, lorſqu'elles ſervent à nous détromper de ces fauſſes idées que ſe ſont formées les meilleurs Philoſophes & les plus graves Hiſtoriens ſur la hauteur de certains Hommes, par la comparaiſon qu'ils ont faite de la figure de certaines dents machelières prodigieuſes, découvertes de leur temps, avec celles auxquelles ils vouloient qu'elles reſſemblaſſent, & par le calcul qu'ils faiſoient de la grandeur des autres parties, proportionnée à celle de ces dents, une autre obſervation à laquelle la ſolidité, la péſanteur, la dureté & la couleur des dents canines de la mâchoire inférieure de cet Animal peuvent donner lieu, eſt celle des uſages qu'on pourroit en tirer aujourd'hui pour les arts de la Sculpture & du Tour; & je ne ſai ſi l'on ne doit point mettre la manière de travailler ces dents dans le nombre des choſes qui ont échappé à notre connoiſſance. Il eſt à préſumer dumoins qu'elles ſe travailloient alors comme celles de l'Eléphant, & que la matière en étoit plus précieuſe, non-ſeulement comme étant moins commune, mais encore par des qualités qui rendent cette ſorte de dents préférable à l'yvoire; elle n'eſt point d'ailleurs

sujette aux inconvéniens de se casser facilement, de s'égrainer & de jaunir; accidens qui arrivent ordinairement à l'yvoire. C'est ce mérite qui a déterminé les ouvriers qui travaillent à faire des dents artificielles, à choisir celles de l'Hippopotame préférablement à toute autre matière, sans avoir aucune autre connoissance de leur origine. Et l'expérience nous a appris combien celles qui sont faites avec les canines de cet Animal sont au-dessus de celles qu'on peut tirer de quelque Animal que ce soit, non-seulement par leur solidité, mais encore par la durée de leur couleur qui approche de celle de l'émail de nos dents. La connoissance que nous avons acquise de la forme des principaux ossemens de l'Hippopotame & des découvertes qui s'en font dans des carrières du Languedoc près de Montpellier, nous met en état de juger dorenavant de la qualité de certains ossemens que l'on trouve dans la terre, que l'on ne savoit à quel Animal attribuer, & surtout de ces parties d'ossemens dont on se sert dans le Comté de Foix pour la fabrique des Turquoises, & de ceux que l'on rencontre en différents endroits de l'Allemagne, principalement

dans la fameuſe caverne de Bauman, & qui ſont recommandés dans quelques Diſpenſaires pour ſervir de Cordial ſous le nom *d'Hyvoire Foſſile.*

Après ces deſcriptions Anatomiques, nous allous tranſcrire pour l'inſtruction & la ſatisfaction du Lecteur la meilleure partie de ce que nous avons pu découvrir ſur l'Hiſtoire Naturelle de l'Hippopotame dans les relations des Voyageurs, & particulièrement dans *l'Hiſtoire Générale des Voyages, Tome troiſième, pag* 327, d'après la Traduction de M. L'Abbé *Prévoſt.*

Outre le Crocodile, l'Afrique produit un autre Animal amphibie que les Grecs nommoient *Hippopotamos*, & qui eſt aujourd'hui connu ſous le nom de *Cheval-Marin.* Il s'en trouve beaucoup dans les rivières de Gambra & de S. Domingo. Le Nil & toutes les côtes depuis le Cap-Blanco juſqu'à la Mer rouge, n'en ſont pas moins remplis. Cet Animal vit également dans l'eau & ſur la terre. Dans ſa pleine groſſeur, il eſt plus gros d'un tiers que le Bœuf, auquel il reſſemble d'ailleurs dans quelques parties, comme dans d'autres il eſt ſemblable à un Cheval. Il ſe trouve des Chevaux Marins qui pèſent douze

à quinze cens livres. Ils ont le corps charnu, bien ramaſſé, couvert d'un poil épais, court & brun, qui tourne en griſâtre ou couleur de cendre dans la vieilleſſe de l'Animal. Cette peau paroît toujours unie & luiſante lorſqu'il eſt dans l'eau. Il dreſſe ſes oreilles comme le Cheval lorſqu'il entend quelque bruit. Son henniſſement eſt le même auſſi que celui du Cheval, mais ſi fort & ſi aigu, qu'il ſe fait entendre de fort loin. Il a la vue perçante, les yeux grands, à fleur de tête, & bien taillés. Ils paroiſſent rouges & enflammés lorſqu'il eſt en colère : alors ſes regards ſont terribles; & quoiqu'il ne ſoit pas naturellement porté à nuire, s'il eſt attaqué, bleſſé, ou qu'étant pourſuivi de près il ne puiſſe ſe ſauver dans l'eau, il ſe tourne furieuſement contre ceux qui l'attaquent. Cependant comme il n'a point de cornes, ni d'autres armes que ſes pieds & les dents, ſa fureur eſt peu dangereuſe; ou du moins il n'eſt pas difficile de l'éviter en s'écartant. Son cou qui eſt fort court, ſe dépouille de ſon poil à meſure qu'il avance en âge. Il a beaucoup de force dans cette partie & dans les reins. Il a le ſabot comme celui du Bœuf; mais ſes paturons n'é-

tant point aſſez forts pour ſoutenir le poids de ſon corps, la Nature a pris ſoin de ſuppléer à ce défaut, en plaçant au-deſſus deux petites cornes ſur leſquelles il ſe ſoutient dans ſa marche; de ſorte qu'il laiſſe ſur la terre les veſtiges de quatre pointes. Pluſieurs Ecrivains en ont pris droit de le repréſenter armé de griffes comme le Crocodile. Il marche aſſez vîte, ſur-tout dans un terrein uni; mais il avance beaucoup moins qu'un Cheval ordinaire, ou même qu'un Nègre un peu léger à la courſe, comme les Nègres le ſont preſque tous: auſſi ne manquent-ils jamais de hardieſſe pour l'attaquer, ſur-tout lorſqu'ils peuvent le ſurprendre à quelque diſtance de la rivière, & couper ſon paſſage; car il cherche toujours à s'échapper plutôt qu'à ſe défendre. S'il regagne le bord de la rivière, il plonge auſſi-tôt juſqu'au fond: enſuite reparoiſſant ſur l'eau, il ſecoue les oreilles, il promène ſes yeux ſur ceux qui l'ont inſulté, il hennit, & ſe replonge. Il eſt plus robuſte & plus dangereux ſur la terre que dans l'eau; mais il nage plus légèrement qu'il ne marche. Les lieux qu'il fréquente ſont les côtes & ſur-tout les rivières, parce qu'il aime

beaucoup l'eau fraîche, & qu'il se plaît à monter sur les rives, pour se reposer dans les prairies & dans les champs cultivés : mais on le voit rarement en haute mer. La peau du Cheval-marin est si dure, particulièrement sur le dos, au cou, & sur l'extérieur des cuisses & des fesses, que les flèches, la zagaye, & les balles mêmes n'y font aucune impression. Les Nègres & les Portugais s'en servent pour faire des boucliers : mais entre les cuisses & sous le ventre, elle est beaucoup plus douce ; & c'est vers ces parties que les Chasseurs tâchent de le blesser. On ne le tue point aisément. Les Européens cherchent à lui casser les jambes avec des balles ramées ; & lorsqu'il est une fois tombé, la difficulté n'est pas grande à l'achever. Mais quoique les Nègres aient la hardiesse d'attaquer le Requin & le Crocodile à coups de zagayes & de couteaux, ils en ont moins contre le Cheval-marin, s'ils ne trouvent l'occasion de le surprendre avec beaucoup d'avantage. Lorsqu'il est insulté dans l'eau, soit qu'il dorme au fond de la rivière, ou qu'il se lève pour hennir, ou qu'il nage sur la surface, il se jette furieusement sur ses ennemis, & quelquefois

il emporte, avec les dents, des planches de la meilleure Barque. Mais ce qui est encore plus dangereux, c'est que la prenant par le bas, il la fait quelquefois couler à fond. On en trouve quantité d'exemples dans les Voyageurs; en 1731, un Facteur de la Compagnie d'Angleterre, nommé *Galand*, & le contre-Maître d'un vaisseaux Anglois furent malheureusement noyés dans la Gambra par un accident de cette nature. Sur la rivière du Sénegal, un de ces Animaux ayant été blessé d'un coup de balle, & ne pouvant gagner le côté de la barque d'où le coup étoit parti, la frappa d'un coup de pied si furieux, qu'il brisa une planche d'un pouce & demi d'épaisseur, & fit une voie d'eau qui faillit de faire périr la barque. Celle de *Jobson* fut frappée trois fois par des Chevaux marins, dans ses différentes navigations sur la Gambra. Un de ces Animaux la perça d'un coup de dent, jusqu'à faire une voie d'eau fort dangereuse. On ne put l'éloigner pendant la nuit que par la lumière d'une chandelle, qu'on mit sur un morceau de bois, & qu'on abandonna au cours de l'eau. On allume aussi quelquefois une lanterne à l'arrière de la barque; car on

obſerve que ces Animaux ont grand peur du feu, & que par ce moyen-là un Enfant peut le mettre en fuite. Le même Auteur trouva les Chevaux-marins encore plus féroces, lorſqu'ayant des petits ils les portent ſur le dos en nageant. Il obſerve que le Cheval-marin s'accorde fort bien avec le Crocodile, & qu'on les voit nager tranquillement l'un à côté de l'autre.

Cet Animal eſt plus ſouvent ſur la terre que dans l'eau. On prétend que ne pouvant demeurer plus de trois quarts d'heure au fond de la rivière, il remonte pour humer l'air, après quoi il replonge, & demeure tranquille pendant le même temps. Il lui arrive ſouvent d'aller dormir entre les roſeaux, dans les marais voiſins de la rivière. Ses ronflemens le trahiſſent. Les Chaſſeurs le ſurprennent & le tuent facilement dans cette ſituation; mais ils ne peuvent s'approcher trop doucement, car il a l'oreille ſi tendre qu'il s'éveille au moindre bruit; & lorſqu'il eſt allarmé, ſon premier mouvement le conduit à la rivière. Il ſeroit inutile d'employer des filets pour le prendre, d'un coup de dent, il briſeroit toutes les cordes. Lorſque les pêcheurs le voyent appro-

cher de leurs filets, ils lui jettent quelque poisson dont il se saisit; & la satisfaction qu'il ressent de cette petite proie, le fait tourner d'un autre côté. Outre le poisson qui est sa principale nourriture, il paît l'herbe; il aime passionnément le Riz, le Maïs, & les légumes qu'il trouvent dans les plantations des Nègres. Comme il a l'estomac vigoureux, & qu'il mange beaucoup, il cause en peu de temps beaucoup de ravage. Les Nègres sont souvent obligés d'allumer des feux pendant la nuit, pour éloigner les Elephans & les Chevaux-marins de leurs champs, La chair même des Bêtes ne déplaît point au Cheval-marin, lorsqu'il en trouve à dévorer; mais, lent & massif comme il est, on ne doit pas craindre qu'il prenne beaucoup d'Animaux à la course. Les Nègres sont persuadés qu'il dévore les femmes & les Enfans, lorsqu'il les trouve endormis sur le bord des rivières. Ils prétendent aussi qu'il a beaucoup plus d'aversion pour les Blancs que pour les Nègres. La femelle se délivre de ses petits à terre, les nourrit de son lait, & marche derrière eux pour les défendre. Elle en porte quatre à la fois; de sorte qu'en ne lui supposant qu'une

portée tous les ans, ces Animaux qui ſont en ſi grand nombre, doivent multiplier à l'infini : auſſi s'en voit-il, dans quelques rivières, des troupeaux de trois ou quatre cens. Ils ne ſont pas ſi nombreux dans celle du Sénégal.

Les Peuples d'Angola, de Congo, & des côtes Orientales d'Afrique, regardent le Cheval-marin comme une eſpéce de Divinité ; mais ils ne font pas ſcrupule de le manger. Les Portugais établis ſur toutes les rivières de la côte ne ſont pas moins paſſionnés que les Nègres pour la chair de cet Animal. Elle eſt graſſe, & de fort bonne qualité ; mais les Européens lui trouvent le goût rance & l'odeur déſagréable. Ils l'eſtiment moins bouillie que rôtie ou étuvée. Une poitrine de Veau-marin rôtie ne le cède guères à celle du Veau. La chair des jeunes eſt excellente. Quoique cet Animal appartienne plus à la terre qu'à la mer, les Portugais le traitent de Poiſſon. Un Auteur Proteſtant les accuſe de ſe faire volontairement illuſion, pour acquérir le droit d'en manger les jours de jeûne & dans le temps du Carême. La graiſſe ordinaire du Cheval-marin, & l'abondance extraordinaire de ſon ſang, le rendent fort ſujet à l'apoplexie.

Mais la Nature lui en apprend le remède. Il se saigne lui-même, en se frottant contre un angle de quelque roc; & lorsqu'il s'est tiré assez de sang, il se couche dans la fange pour fermer sa blessure.

Moore dit que les Chevaux-marins sont en abondance dans toutes les parties de la Gambra. Les Mandingos leur donnent le nom de *Malleys*. Ils nagent la tête haute, en souflant de l'eau par les narines, & poussant des hennissemens terribles. Au-dessus de Barrkonda, ils sont en si grand nombre, que leur bruit continuel fait perdre le sommeil. Le Capitaine *Stibbs* avoue qu'il ne put jamais avoir la satisfaction d'en voir un de près. Mais il croit s'être assuré qu'ils vivent d'herbe, par la vue de leurs excrémens. A l'égard de leurs descriptions, il recommande celle de *Pomet*, comme la meilleure. Quelque Naturalistes ont mis de la différence entre le Cheval-marin & le Cheval de rivière; d'autres ne trouvent pas cette distinction assez bien fondée pour s'arrêter à leur opinion. *Le Maire* l'approuve si peu, que l'inégalité même de la grosseur, dans ceux de la rivière du Sénegal, ne lui paroît point une

aſſez forte raiſon pour le faire balancer. Il dit que les Chevaux-marins qui ſe trouvent dans cette rivière, ſont de la groſſeur d'un Aſne & de la forme du Cheval; que leur peau eſt dure & ſans poils; qu'ils vivent également ſur terre & dans l'eau; mais qu'ils ne quittent l'eau que pour aller chercher leur pâture. Il ajoûte qu'ils cauſent beaucoup de déſordre dans les champs de Riz & de Millet, & qu'ils ruinent dix fois plus de grain qu'ils n'en mangent; qu'ils renverſent quelquefois les Canots, mais qu'ils ne font jamais de mal aux hommes; enfin qu'ils ont deux grandes dents, dont on fait le même uſage que de l'yvoire.

Le Cheval-marin ou de Rivière ſe nomme en Hébreu & en Suédois *Behemoth*; en Grec *Hippopotamos*, d'où vient le mot Latin *Hippopotamus*, & le nom François *Hippopotame*; en Italien *Ippopotamo*; en Chinois *Hayma*; en Ethiopien *Bihat*; en Allemand *See-Pferd*; en Anglois *Sea-Horſe*.

La chair d'Hippopotame paſſe pour être très-dure, coriace, & difficile à digérer : cependant les Ethiopiens & d'autres Peuples en mangent. Quant aux parties de cet Animal dont on fait uſage en Médecine, ce ſont les deux

grandes, dents qui lui sortent, une de chaque côté de la mâchoire inférieure. Ces dents contiennent beaucoup d'huile, de sel volatil & de terre; on les réduit en poudre, & on les donne depuis un scrupule jusqu'a deux dans toutes sortes d'hémorrhagies, tant internes qu'externes. Le Docteur *Michaël* dit avoir guéri, avec une seul prise de cette poudre une femme incommodée d'un flux violent d'hémorrhoïdes. On fait des anneaux avec ces dents, qu'on porte contre l'Epilepsie, les convulsions & les crampes. Mais nous ne croyons pas que ces amuletes aient autant de vertu qu'on leur en attribue; au-reste, on peut appliquer aux dents du Cheval-marin ce que nous avons dit ci-dessus en parlant des dents d'Elephant; c'est la même matière, les mêmes principes, & par-conséquent les mêmes usages. Les Chirurgiens-Dentistes se servent, comme il a été déja remarqué, des dents du Cheval-marin pour en faire d'artificielles propres à remplacer celles qui manquent dans la bouche; elles y sont très-convenables à cause de leur dureté & de leur blancheur.

LEO.

Lion; *Leo*, Offic. Lemer. 491. Bosfch. *de Quad.* 141. Blas. 79. Valent. 52. Schwenckf. *Quad.* 101. Gesn. *de Quad.* Digit. 572 Aldrov. *de Quad.* Digit. 2. Jonst. *de Quad.* 78. Charlet. Exerc. 14. Raii Synop. *Anim. Quad.* 162. *Felis caudâ elongatâ, floccosâ, thorace jubato*, Linn. Syst. *Nat.* 5. *Felis caudâ in floccum desinente*, Briss. *Quad.* 267. *Leo omnium Autorum; Brutum Animalium terrestrium imperator, seu Quadrupedum Rex*, Nonnull.

Nous ne manquons pas de description anatomique du Lion, puisqu'il s'en trouve trois différentes dans les *Ephémérides d'Allemagne* : & jusqu'à quatre dans *Blasius* : mais nous ne trouvons rien de plus ample ni de plus exact que les deux descriptions anatomiques du Lion & celle de la Lionne qui sont insérées dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences pour servir à l'Histoire Naturelle des Animaux.*

Avant que d'ouvrir notre Lion, disent Messieurs les Académiciens, nous en avons examiné soigneusement tou-

tes les parties externes, ſuivant la méthode que nous nous ſommes propoſé d'obſerver pour toutes les deſcriptions des autres Animaux. Nous avons trouvé que la groſſeur de la tête, qui eſt remarquable dans cet Animal, conſiſtoit principalement en l'abondance extraordinaire de la chair qui la couvre, & en la grandeur des os qui compoſent les mâchoires : que la poitrine tout de même, qui paroît large, ne l'étoit qu'à cauſe du poil long & épais qui l'environnoit, le ſternon étant ſerré, & beaucoup plus en pointe, qu'il ne l'eſt en la plûpart des Chevaux & des Chiens : & que par la même raiſon la queue ne ſembloit être d'égale groſſeur, depuis un bout juſqu'à l'autre, qu'à cauſe de l'inégalité du poil dont elle étoit environnée, qui étoit plus court vers le commencement, où la chair & les os ſont plus gros, & qui s'allongeoit à meſure que ces parties vont en diminuant vers le bout. Et que ce long poil qui eſt autour du col & de la poitrine, n'étoit différent de celui du reſte du corps que par ſa longueur, n'ayant rien qui tînt de la nature du crin. Les ongles n'avoient point d'étuis, ainſi que *Pline* dit qu'ils en ont pour empê-

cher qu'ils ne ſoient uſés en marchant ; mais plutôt il paroiſſoit que ces Animaux, ainſi que remarquent *Plutarque* & *Solin*, pourvoient à cela en les retirant entre leurs doigts, par le moyen de l'articulation particulière de la dernière jointure, qui étoit telle que le pénultième os, en ſe recourbant en dehors, donnoit lieu au dernier qui lui eſt articulé & à qui l'ongle eſt attaché, de ſe fléchir en deſſus & à côté plus facilement qu'en deſſous, étant retiré en haut par le moyen d'un ligament tendineux, qui attache enſemble les deux derniers os en leur partie ſupérieure & externe ſeulement ; & qui ſouffrant une diſtention violente lorſque le doigt eſt fléchi en dedans, étend cette dernière articulation auſſi-tôt que les muſcles fléchiſſeurs viennent à ſe relâcher ; & fortifie l'action des muſcles extenſeurs : enſorte que l'os qui eſt à l'extrêmité de chaque doigt étant preſque toujours recourbé en en-haut, ce n'eſt point le bout des doigts qui poſe à terre, mais le nœud de l'articulation des deux derniers os ; & ainſi les ongles demeurent levés en haut en marchant, & retirés entre les doigts, à ſçavoir tous

ceux des pattes droites vers le côté droit de chaque doigt, & tous ceux des pattes gauches vers le côté gauche, la fléxion des doigts pour le marcher n'étant faite que par les tendons du muſcle ſublime, & ceux du muſcle profond n'agiſſant que lorſqu'il eſt beſoin d'allonger les ongles, qui ſortent d'entre les doigts, quand le dernier article eſt fléchi en-deſſous. Cette ſtructure merveilleuſe ne s'eſt point trouvée au pouce, dont la dernière jointure ne ſe fléchiſſoit qu'en-deſſous, parce que ce doigt ne poſoit point à terre, étant plus court que les autres, & n'ayant que deux os à l'ordinaire.

Il y avoit quatorze dents à chaque mâchoire, à ſçavoir quatre inciſives, quatre canines, & ſix molaires. Les inciſives étoient petites, & les canines fort inégales, y en ayant deux grandes & deux petites, Les grandes, qui étoient longues d'un pouce & demi, en manière de défenſes, ſont les ſeules qu'*Ariſtote* prend pour canines; mais chacune de ces grandes canines étoit accompagnée d'une autre petite & pointue, qui étoit à côté des inciſives, & qui laiſſoit en la mâchoire d'enhaut, entr'elle & la gran-

de, autant d'espace vuide de chaque côté, qu'il en est besoin pour loger le croc de la grande canine de la mâchoire inférieure, dans laquelle il y avoit aussi une espace entre la grande canine & la première des molaires, destiné pour loger la grande canine de la mâchoire supérieure, mais qui étoit beaucoup plus grand, afin que la mâchoire inférieure se pût avancer en devant quand il est besoin. Les molaires étoient aussi fort inégales, principalement en la mâchoire supérieure, où celle qui est après la canine étoit aussi petite que les incisives. Les autres molaires étoient fort grandes, ayant trois pointes inégales, qui faisoieut comme une fleur de Lys. Le col étoit fort roide, ainsi que l'ont remarqué les Auteurs; mais la dissection nous a fait voir dans notre Lion, que cela ne procédoit point, comme ont dit *Aristote* & *Elien*, de ce qu'il n'est que d'un os, mais bien que de ce que les apophyses épineuses des vertèbres du col étoient fort longues, & liées avec des ligamens si forts & si durs, qu'il sembloit que ce ne fût qu'un os. *Scaliger* dit avoir observé la même chose en la dissection de deux Lions; & il est croyable qu'*Aristote* l'a ainsi entendu, quand il a

dit en sa phisionomie, que le corps du Lion est remarquable par la grosseur & par la fermeté de ses articles. La langue étoit âpre, & hérissée de quantité de pointes d'une matière dure, & pareille à celle des ongles des Chats, dont elles avoient aussi la figure & presque la grandeur; ces pointes étant creuses en leur base & recourbées vers le gosier. Elles étoient longues de près de deux lignes, & elles avoient vers leur base de petites éminences rondes, faites de la peau charnue de la langue. Les yeux étoient clairs & luisants après la mort, & l'on voyoit par le trou de l'uvée le fond de la choroïde, qui étoit comme doré. La conjonctive étoit noire. Il y a apparence que ce qui a fait dire que les Lions dorment les yeux ouverts, est que sans fermer les paupières, ils les peuvent couvrir avec une membrane épaisse & noirâtre couchée vers le grand angle, laquelle en se haussant & s'allongeant vers le petit, peut s'étendre sur toute la cornée, ainsi qu'on voit aux Oiseaux, & principalement aux Chats, qui ont une si grande conformité avec le Lion, que nous avons trouvé y avoir quelque fondement à la fable de l'Alcoran, qui dit que le Chat nâquit premiè-

rement dans l'Arche de l'éternuement du Lion. Car la ſtructure particulière des pattes, des dents, des yeux & de la langue, que nous avons obſervée dans le Lion, ſe trouve lui être commune avec le Chat; & les parties internes de ces deux Animaux n'ont pas moins de reſſemblance, quoi qu'*Albert* diſe le contraire.

A la première ouverture, la peau ne nous parût point extraordinairement dure, ni impénétrable, comme dit *Cardan*; mais on la trouva attachée par quantité de fibres dures & nerveuſes, qui naiſſoient des muſcles, & pénétroient le pannicule charneux. L'Œſophage n'étoit point aſſez large pour faire que le Lion puiſſe avaler, ainſi que diſent les Auteurs, les membres des Animaux tout entïers; car il n'avoit pas plus d'un pouce & demi de large, & étoit reſſerré par le trou du diaphragme à l'ordinaire, n'étant point ouvert & élargi, comme il l'eſt en la plûpart des Poiſſons & des Serpens, qui avalent aiſément tout ce qui peut entrer dans leur gueule. Le ventricule étoit long de dix-huit pouces, & large de ſix, ſitué de haut en bas, tournant un peu vers le côté droit, & ſe relevant au pylore. Il

y avoit en la partie ſupérieure & antérieure deux boſſes inégales. Tous les inteſtins n'étoient pas fort longs, n'ayant tous enſemble que vingt-cinq pieds de long, le colon dix-huit pouces, & l'appendice du *Cæcum* trois. Le Pancréas étoit pareil à celui des Chats & des Chiens, & les groſſes glandes du méſentère, qui ſont appellées Pancréas par *Aſellius*, étoient auſſi ſemblables à celles de ces Animaux. Le foye, en qui nous trouvâmes ſept lobes comme aux Chats, étoit d'un rouge ſi brun, qu'il approchoit fort du noir; il étoit auſſi fort mollaſſe. Sa partie cave au-deſſous de la véſicule du fiel étoit remplie de bile épanchée dans ſa ſubſtance, & dans celle de toutes les parties circonvoiſines; ce qui fut la ſeule choſe qui nous donna quelque ſoupçon de la cauſe de la mort de cet Animal, que nous jugeâmes être la maladie, à laquelle ſeule *Pline* dit que les Lions ſont ſujets, qu'il appelle *Ægritudinem faſtidii*: car ſoit que cela s'entende de l'ennui mortel qu'il a de ſa captivité, comme cet Auteur l'exprime, ou que cela ſignifie le degoût qui le fait mourir faute de manger, on ſçait que la rétention de la bile peut cauſer l'un

& l'autre. La véſicule du fiel avoit ſept pouces de long ſur un & demi de large. Sa ſtructure étoit aſſez particulière, étant anfractueuſe vers les conduits de la bile, & comme ſéparée en pluſieurs cellules : les Chats l'ont toute pareille. La ratte étoit longue d'un pied, large de deux pouces, & épaiſſe de demi-pouce. Elle n'étoit pas ſi noire que le foye, nonobſtant la règle générale que *Galien* donne de la couleur de la ratte, qu'il dit être toujours plus noire que le foye, principalement aux Animaux qui ſont d'un tempérament chaud & ſec, & qui ont les dents pointues : de ſorte qu'il y a beaucoup d'apparence que cette noirceur du foye étoit extraordinaire en ce ſujet, & qu'elle n'étoit pas naturelle. Le rein étoit preſque rond, ayant trois pouces & demi de long ſur deux & demi de largeur & d'épaiſſeur : il péſoit ſept onces & deux gros.

Les parties de la génération avoient cela de particulier, que l'urèthre n'étoit point recourbée, mais toute droite depuis la veſſie juſqu'à l'extrémité de la verge ; & que le commencement des ligamens, qui avec l'urèthre compoſent le corps de la verge, étoit fort éloigné

éloigné des proftates qui font au commencement du col de la veffie : enforte que l'urèthre qui en tout avoit onze pouces, ne fortoit dehors, jointe à ces ligamens, que de la longueur de trois pouces & demi; ce qui nous fit douter de la vérité de ce qu'*Ariftote* dit fur la phyfionomie du Lion, à fçavoir qu'il a par excellence, & plus que tous les autres Animaux, les marques vifibles & apparentes de la puiffance, & de la perfection de fon fèxe. La raifon de cette ftructure nous parut être fondée fur la largeur extraordinaire des os pubis, le long defquels il faut que l'urèthre defcende depuis la veffie, dont le fond doit paffer au-deffus de ces os, jufqu'à leur partie inférieure, de laquelle naiffent ces ligamens qui compofent la verge. Cette conformation fait que le Lion jette fon urine en arrière, & non pas en levant la jambe, à la manière des Chiens, comme dit *Pline*, & qu'il s'accouple avec la Lionne de même que les Chameaux, les Liè-vres, &c.

En ouvrant le thorax, on remarqua que de tous les cartilages du fternon qui avoit été coupés, il fortoient deux ou trois gouttes de fang, qui faifoient

voir que ces parties ne sont point si solides, que leurs cavités soient imperceptibles, comme veulent quelques Auteurs, puisqu'ils sont pénétrés par des vaisseaux sanguins, comme on voit à tous les Animaux quand ils sont encore jeunes. Le médiastin étoit parsemé de quantité de grands vaisseaux. Les membranes qui les composent, & qui étoient percées comme un réseau, se joignoient, & ne laissoient point de vuide que vers le diaphragme, au droit de la pointe du cœur, où il y avoit une cavité assez grande & ample. On observe la même chose aux Chats. Le poumon fut trouvé avoir six lobes au côté droit, & trois au gauche. Tous les cartilages annulaires de l'Aspre-Artère faisoient le cercle entier, à la réserve de deux ou trois au-dessous du larynx, auxquels sur leur grandeur, qui est de plus de quatre pouces de tour, il n'y avoit pas à dire plus de deux lignes qu'ils ne fussent entiers. La largeur & la fermeté de cet organe de la voix, nous sembla bien capable de former le bruit épouvantable des rugissemens. Le canal lactée thorachique étoit fort petit, & couché sur un long filet de graisse, qui s'étendoit tout le long, & au côté du corps des vertèbres, &

qui avoit deux lignes de large. Le cœur, qui fut trouvé sec & sans eau dans le péricarde, étoit beaucoup plus grand à proportion qu'en aucun Animal, ayant six pouces de longueur, & quatre de largeur vers la base, & finissant en une pointe fort aiguë. Sa substance nous parut mollasse avant que de l'avoir ouvert : mais on reconnut que cela provenoit de ce qu'il a fort peu de chair, & qu'il est tout cave, ses ventricules étant si amples, que le gauche qui descend jusques à la pointe, ne laissoit que deux lignes d'épaisseur à la chair qui le couvre en cet endroit; vers la base il n'en avoit que sept, & le *Septum* en avoit presque autant. Les oreilles du cœur étoient si petites, que la droite, qui est la plus grande, n'avoit pas demi-pouce. La structure du cœur des Chats n'est point si particulière, car il est plus émoussé par la pointe, & charnu à l'ordinaire. La proportion des rameaux que l'Aorte ascendante jette, étoit telle, que les carotides avoient autant de grosseur que le rameau sous clavier gauche, & que le reste du droit dont elles sortent; ce qui est considérable, vu la petitesse du cerveau. La même chose se voit aux Chats, à la

réserve qu'ils ont beaucoup plus de cervelle, à proportion de leur grandeur. La cervelle n'avoit pas plus de deux pouces en tout sens. Elle étoit enfermée dans un crâne de l'épaisseur de demi-pouce à l'endroit le plus mince, & de près d'un pouce au droit du front. Le sommet étoit élevé comme la crête d'un casque, pour donner origine aux muscles des temples, qui couvrent les deux côtés du sommet de la tête, & laissent au milieu du front cette enfonçure qu'*Aristote* remarque dans sa physionomie être particulière au Lion. Chacun de ces muscles étoit long de cinq pouces, large de quatre & demi, épais de deux, & pésoit vingt onces. Cette tête ainsi garnie de chair, & composée d'os si fermes par leur structure & par leur substance, nous fit penser que si l'Ours a la tête si tendre & si foible, qu'il peut être aisément tué d'un soufflet, comme dit *Pline*, il y a apparence qu'il seroit bien difficle d'assommer un Lion; & que cela n'étoit pas ignoré par *Théocrite*, qui fait dire à *Hercule* que tout ce qu'il put faire au Lion Néméen avec sa Massue, fut de l'étourdir, & qu'il ne le fit mourir qu'en l'étranglant avec les mains. L'os qui se trouve aux Brutes en-

tre le grand & le petit cerveau au droit de la future lambdoïde, étoit long d'un pouce & demi, large de dix lignes, & épais de deux, de figure plus quarrée que n'est celui qui est au crâne des Chiens, des Chats, &c. La glande pinéale étoit diaphane, & si petite, qu'elle n'avoit qu'une ligne de long, & deux tiers de ligne de large en sa base. Les nerfs optiques paroissoient beaucoup plus gros après leur jonction que devant; ce qui provenoit de ce que les trous par lesquels ils entrent dans l'orbite ne sont pas ronds, mais en fente; ce qui les élargit en les applatissant. Etant sortis par le trou de l'orbite, ils s'allongeoient jusques au globe de l'œil, de la longueur de deux pouces & demi. On remarqua que la cavité de cette orbite n'étoit pas par-tout garnie d'os en dedans, mais qu'elle étoit percée vers les tempes, entre l'apophyse de l'os du front, & celle du premier os de la mâchoire, qui ne se joignoient pas non-plus qu'aux Chats, aux Chiens, &c. Le globe de l'œil avoit seize lignes de diamètre. La cornée étoit épaisse du tiers d'une ligne par le milieu, & alloit toujours en épaississant vers sa circonférence, jusques à avoir une demi-ligne, à la manière du

verre oculaire des lunettes. L'iris étoit de cette couleur pâle, que l'on appelle Isabelle. Le tapis de la choroïde paroissoit d'un jaune plus doré, & qui n'avoit rien de cette verdeur, que la plûpart des Auteurs donnent aux yeux du Lion. Le revers de l'uvée antérieure, à l'endroit où elle est couchée sur le crystallin, étoit tout-à-fait noir. Le crystallin fut trouvé fort plat, & sa plus grande convexité, contre l'ordinaire, étoit en sa partie antérieure ; ce qui s'observe aussi aux yeux des Chats. La figure du crystallin étoit telle, qu'il sembloit écorné par une enfonçure qu'il avoit à côté, & qui rendoit le crystallin de l'œil gauche, où cette enfonçure étoit la plus grande, comme de la forme d'un cœur : mais l'un de ces crystallins, qui commençoit à être gâté par un *glaucoma*, nous fit soupçonner que cela étoit contre nature, & particulier à notre sujet. L'humeur aqueuse se trouva fort abondante, ensorte qu'elle égaloit presque la sixième partie de l'humeur vitrée. Cette abondance fut jugée être la cause de la clarté qui demeure aux yeux après la mort, qui se ternissent lorsque la cornée se retrecit & se plisse par

ſe défaut de cette humeur qui la tenoit tendue.

La dernière obſervation a été, que vu le temps qu'il faiſoit pendant la diſſection, qui étoit chaud & humide, & la diſpoſition à la pourriture qui devoit être dans le corps d'un Animal mort de maladie, & que tous les Auteurs diſent avoir l'haleine ſi mauvaiſe, qu'il infecte tout ce qu'il approche, juſques à faire que les autres Animaux ne touchent point au reſte de la chair dont il a mangé; néanmoins il ne nous parut rien qui marquât aucune corruption extraordinaire, ſon odeur étant moins forte que n'eſt celle d'un Cerf, dont on fait la curée peu de temps après qu'il a été tué; & quoiqu'on trouvât des vers ſur ſa chair le quatrième jour, on jugea qu'ils s'étoient engendrés des Mouches, parce qu'un morceau de la langue enfermé dans du papier ſe ſécha pendant une nuit, & devint fort dur ſans avoir aucune odeur. Ce qui fit dire que ſi le Lion eſt ſujet à la fièvre, elle n'eſt point cauſée par la corruption des humeurs, & n'eſt qu'éphémère, quoique l'on diſe qu'il l'a toute ſa vie; & fit voir auſſi que la bile eſt un baume dans

le corps des Animaux, qui réſiſte à la corruption, & qui fait que les Lions, dans leſquels elle domine, vivent ſi long-temps.

On fit encore une autre réflexion ſur la petiteſſe de la cervelle de cet Animal, duquel les Hiſtoriens Naturels rapportent tant de marques d'eſprit & de jugement; & en faiſant comparaiſon avec l'abondance de celle d'un Veau, on jugea que le peu de cervelle eſt plus la marque & la cauſe de l'humeur farouche & cruelle, que du manque d'eſprit. Cette conjecture fut fortifiée par l'obſervation qui avoit été faite quatre jours auparavant ſur le Renard-marin, où on n'avoit preſque point trouvé de cervelle, quoiqu'on eſtime que la ſagacité & l'adreſſe qu'il a, lui ont fait donner ce nom entre les Poiſſons, dont tout le genre eſt communément mal pourvu de cervelle, de même qu'il a peu de diſpoſition à la ſociété, & à la diſcipline dont les Animaux terreſtes ſont capables.

Nous paſſons tout de ſuite à la deſcription anatomique d'un autre Lion.

Ce Lion étoit très-grand, quoique fort jeune. Il avoit ſept pieds & demi de long, à ſçavoir depuis le bout du

mufle jusques au commencement de la queue, & quatre pieds & demi de haut, c'est-à-dire, depuis le haut du dos jusqu'à terre. Nos observations ont été presque toutes pareilles à celles que nous avions déja faites sur le premier Lion, mais entre autres choses l'étrecissement & le peu de capacité du Thorax dont nous avons déja fait la remarque, nous sembla considérable en ce sujet-ci ; car il n'avoit en dedans, d'une côte à l'autre à l'endroit le plus large, que sept pouces, dont le cœur en occupoit quatre, ensorte qu'il n'en restoit que trois pour les poumons, le péricarde, le médiastin, & les vaisseaux du cœur. Le péricarde étoit aussi sans eau, & les intestins courts à proportion du corps, n'ayant que vingt-cinq pieds de long, qui n'est que trois fois a longueur du corps. Le crystallin étoit aussi plus convèxe en dehors qu'en dedans.

Ce que nous avons trouvé de différent est, que le foye, qui étoit d'un rouge si brun au premier Lion qu'il paroissoit noir, étoit si pâle en celui ci, qu'il avoit une couleur de feuille-morte, que les cartilages annulaires du Larynx, qui étoient entiers au premier Lion,

qui pourtant n'étoit pas vieux, se sont trouvés imparfaits à celui-ci qui étoit plus jeune. Et nous n'avons pas bien pu résoudre aussi si nous devions attribuer à la différence d'âge celle que nous avons observée aux pattes, parce qu'à celles du jeune Lion nous avons trouvé la peau beaucoup moins dure & moins ferme qu'à l'autre, ensorte qu'à l'extrémité de chaque doigt du jeune, elle étoit si lâche & si peu adhérante, que l'on la pouvoit faire couler & descendre jusques à couvrir la moitié de l'ongle; ce qui sembloit être les étuis dont parle *Pline*. Mais la vérité est qu'il n'y a point d'apparence que cela puisse conserver ses ongles, comme dit cet Auteur, parce qu'ils ne s'usent que par la pointe, que cette peau ne couvre point.

Nous avons observé aussi quelque chose de nouveau, à sçavoir que l'épiploon étoit si grand & si ample que sa membrane interne, qui touche immédiatement aux intestins, les enveloppoit, & retournoit jusques aux reins, n'y ayant que la membrane de dessus qui flottât, ainsi que le nom de ces membranes signifie. Nous avons de plus remarqué que leur substance n'étoit point proprement une membrane con-

tinue, mais percée à jour, & en manière d'un tissu de fibres fort déliées faisant comme de la gaze : que le rein, qui avoit quatre pouces de long sur deux & demi de large, étoit parsemé sur sa superficie externe de quantité de vaisseaux couverts de la membrane propre du rein : que le poumon étoit gâté, sec, blafard, & plein de tubercules : qu'en l'œil l'iris étoit visiblement plissée par des rides circulaires, qui étoient l'effet de la dilatation en la prunelle, arrivée par la constriction de la membrane qui fait l'iris. Ce plissement est une chose que l'on suppose ordinairement, mais qui ne se voit pas sans difficulté ; & il étoit d'autant plus étrange dans ce sujet, que l'humeur aqueuse étant fort abondante, cette membrane n'avoit pas sujet de se retrecir par la sécheresse. L'humeur vitrée étoit presque aussi coulante que l'aqueuse. Le tapis de l'uvée étoit doré par le milieu comme à l'autre Lion, mais il avoit une verdeur par les extrémités que nous n'avions point trouvée en l'autre, quoique nous crussions qu'elle y dût être, à cause que les Anciens appelloient les yeux des Lions *Charopous*, c'est-à-dire, pleins d'agrément, à cause

qu'ils trouvoient que les yeux verds étoient les plus beaux.

La retine étoit assez blanche & assez opaque, pour faire juger qu'elle devoit nuire à la réception des espèces, s'il est vrai qu'elles passent plus avant. L'endroit où la vision se fait ordinairement étoit traversé par un vaisseau rempli de sang, qui passoit aussi dans le nerf optique, où il faisoit une cavité, & sembloit former ce pore ou conduit dont quelques Auteurs ont cru que les nerfs optiques étoient percés, pour donner passage aux esprits qui sont portés en l'œil, ou aux espèces qui sont reçues dans le cerveau.

L'observation des vaisseaux qui sont visibles & en grande quantité sur la superficie du parenchyme du rein, qui est une chose extraordinaire, nous fournit la matière de deux réflexions, dont la première est : que ces vaisseaux, qui sont les rameaux des troncs de l'artère & de la veine émulgente, font voir aisément à l'œil une vérité que nous avions déja reconnue en des sujets humains, par l'injection du lait dans les vaisseaux émulgents, après avoir ôté au rein sa membrane propre. Cette vérité est que les rameaux des émulgentes ne finissent

pas au milieu du rein, ainsi que *Higmorus* a estimé, suivant *Vésale*; mais qu'ils sont portés jusques à la superficie externe : car la séparation de l'urine qui se doit faire par filtration, demande que le sang soit porté par les artères le plus loin qu'il est possible, afin qu'il y trouve une plus grande épaisseur du parenchyme du rein à pénétrer, & parconséquent plus capable de faire une filtration plus parfaite. L'autre réflexion est, sur ce que ces vaisseaux, qui ordinairement ne sont point visibles dans le rein, dont la substance paroît solide & homogène vers sa superficie externe, qui est égale & polie, se sont trouvés si apparents dans ce sujet. Et nous avons jugé qu'on pouvoit croire que cela étoit arrivé par quelque maladie, & contre nature en cet Animal, à sçavoir par une inflammation, ou par une obstruction, qui avoit été cause de faire dilater insensiblement ces vaisseaux; cela étant facile en un jeune Animal, où les parties, non encore endurcies, sont plus aisées à dilater, & les humeurs plus bouillantes sont plus capables de faire les efforts qui sont nécessaires pour cette dilatation. *Glisson*, qui a remarqué que souvent les ra-

meaux de quelques vaisseaux sont plus gros que le tronc même qui les produit, dit que cela doit être causé par une maladie; & l'expérience fait voir tous les jours par la pulsation qui survient aux inflammations, par les glandes qui paroissent aux écrouelles, & par les veines qui se font voir dans les yeux en l'Ophthalmie, qu'il y a beaucoup de choses que la maladie rend visibles & sensibles, en les augmentant, ou en changeant leur nature, & les faisant devenir dures & denses, de molles & de rares qu'elles étoient: ce que nous avons observé dans les glandes qui en quelques Gazelles ont paru former le parenchyme de leur foye, qui ne paroissoient point en d'autres.

Nous cherchâmes envain dans l'estomac & dans le poumon de notre Lion, quelques marques de la cause de sa mort que l'on nous dit être survenue après avoir vuidé quantité de sang par la gueule. Mais nous avons jugé par plusieurs circonstances, qui nous ont été rapportées, qu'une plénitude extraordinaire & insupportable à un Animal affoibli d'ailleurs, l'avoit fait malade: car nous avons sçu que quelque temps avant qu'il soit mort, il fut plusieurs mois

ſans vouloir ſortir de ſa loge, & que l'on avoit de la peine à le faire manger; que pour cela on lui ordonna quelques remèdes, & entre autres de ne manger que des chairs de jeunes Animaux, & de les lui donner vivants. Mais que ceux qui gouvernent les Bêtes au parc de Vincennes, pour rendre cette nourriture plus délicate, ajoûtèrent une préparation aſſez extraordinaire. C'eſt qu'ils écorchoient des Agneaux tout vifs, & ils lui en firent ainſi manger pluſieurs; ce qui d'abord le remit, en lui rendant l'appétit, & quelque gayeté. Mais il y a apparence que cette nourriture engendra trop de ſang, & qui étoit trop ſubtil pour un Animal à qui la Nature n'a point donné l'induſtrie d'écorcher ceux qu'il mange; étant croyable que le poil, la laine, les plumes & les écailles que tous les Animaux de proye avalent, ſont un aſſaiſonnement & un correctif néceſſaire pour empêcher que leur avidité ne les faſſe emplir d'une nourriture trop ſucculente.

Quant à la deſcription Anatomique d'une Lionne, ces Meſſieurs s'expriment dans les termes ſuivants.

Outre le caractère particulier du

ſexe de la Lionne, qui eſt de n'avoir point de longs poils autour du col, on en a remarqué quelques autres qui ſont qu'elle avoit le mufle plus long, la tête plus platte par le deſſus, & les ongles moins grands que le Lion. Cette Lionne étoit haute de trois pieds depuis le bout des pattes de devant juſqu'au haut du dos. Elle étoit longue d'environ cinq pieds, depuis l'extrémité du mufle juſqu'au commencement de la queue, qui étoit longue de deux pieds & demi. Les ongles qui étoient éfilés par le bout, & diviſés en pluſieurs fibres de même que ceux des Lions, ont été obſervés en ce ſujet avec un peu plus de ſoin & d'exactitude qu'aux autres. On a remarqué qu'ils ſont compoſés d'une ſubſtance fibreuſe & très-compacte, à l'égard de chaque fibre, mais que ces fibres ſont aiſément ſéparables les unes des autres : ce qui arrive, ainſi qu'il eſt aiſé de juger, par le défaut de l'humidité qui les doit joindre, & les coller enſemble ; de même qu'il ſe voit au bois fibreux, qui ne ſe fend pas ſi aiſément quand il n'eſt pas encore ſec. En effet, cette Lionne, qui étoit extraordinairement maigre,

avoit les ongles bien plus aisés à éfiler que les autres Lions qui étoient plus jeunes & moins maigres. Aussi la racine des ongles, & la manière particulière dont nous les avons trouvés attachés aux os des bouts des pattes, nous a semblé être principalement pour fournir l'humeur qui est nécessaire à ces parties. Car l'ongle n'étoit point attaché à l'os immédiattement par toute sa racine : mais il y en avoit une partie, à sçavoir le dedans qui étoit creux, qui n'étoit point attachée à l'os ; & ce dedans étoit rempli d'une substance moyenne entre le cartilage & le ligament. Cette manière de liaison & d'attachement de ces ongles nous a paru donner tout ce qui est nécessaire à leur usage ; car si toutes les fibres, dont ces ongles sont composés, avoient pris naissance immédiatement de l'os, elles n'en auroient pas pu tirer assez d'humidité pour faire cette liaison, qui rend les ongles solides ; & si elles avoient aussi été toutes attachées à l'os par le moyen des ligamens, elles n'y auroient pas été liées si fermement, que lorsqu'elles y sont comme soudées sans aucun milieu.

La conformation du ventricule étoit

particuliere, & bien différente en ce sujet, de celle que nous avons trouvée aux autres Lions que nous avons disséqués, où le ventricule étoit semblable à celui des Chiens & des Chats, ayant un fond ample & large vers l'orifice supérieur, qui alloit toujours en s'étrecissant vers le pylore : mais celui-ci avoit le fond séparé en deux en quelque façon, comme les Animaux qui ruminent. Cette forme particulière du ventricule ne s'est trouvée qu'en un seul des quatre Animaux de cette espèce que nous avons disséqués, à sçavoir deux Lions & deux Lionnes : car dans les deux Lions & dans l'autre Lionne, le ventricule étoit pareil à celui des Chiens. Il est bien vrai que le ventricule du premier Lion avoit deux bosses en sa partie antérieure ; mais cela n'étoit point considérable, ni comparable à la division qui rendoit ce ventricule double, & séparés en deux cavités. Les intestins avoient en tout vingt-deux pieds quatre pouces de longueur ; le *Rectum* n'avoit que quatre pouces, & le colon deux pieds. Le colon n'avoit point de cellules, mais seulement un étranglement, qui le divisoit comme en deux parties, dont l'une étoit un peu plus

longue que l'autre. Le *Cæcum* étoit long de deux pouces, & avoit le fond en haut, & l'orifice en bas. Le pancréas étoit ſemblable à celui des Chiens. Le méſentère étoit ſemé de glandes livides de la groſſeur d'un petit pois, la plûpart de figure ovale. Les vaiſſeaux y étoient fort apparents, & beaucoup dilatés, & principalement les veines. On y voyoit même très-diſtinctement les veines lactées diviſées en différents rameaux, dont on conduiſoit facilement les troncs juſqu'au pancréas d'*Aſellius*. Le baſſinet des reins étoit rempli d'une glaire rougeâtre qui pouvoit avoir cauſé un reflux de ſéroſité, dont on trouva une grande quantité dans le ventre inférieur & dans le thorax. La veſſie étoit ſi petite, que quoiqu'on l'eût étendue autant qu'il étoit poſſible en l'empliſſant de vent, elle n'étoit pas plus groſſe qu'un des reins. *Ariſtote* & *Elien* diſent que les Lions boivent rarement. Et *Albert* remarque, que les Lionnes n'allaittent guères long-temps leurs petits, faute de cette abondance d'humidité, qui eſt néceſſaire à la génération du lait. Le foye avoit ſept lobes, ſix grands, & un petit. Un des grands qui ſont ſitués au côté droit, étoit fendu en deux, &

élargi comme pour faire place au rein droit, qui étoit plus haut que le gauche, ainsi qu'il est ordinairement aux Bruttes. La vésicule du fiel étoit anfractueuse, & formée en plusieurs bosses de même que dans les trois autres sujets. La ratte étoit longue, & en forme de croissant. Les rameaux du *vas breve*, qui l'attachent au fond du ventricule, étoient plus gros & en plus grand nombre qu'à l'ordinaire.

La matrice se divisoit aussi en deux longues cornes ou portières comme aux Chiennes. Ces cornes étoient liées & affermies par des ligamens larges. A leur extrémité, proche & au-dessous des testicules, il y avoit des appendices de figure irrégulière, & comme déchirées par le bout, qui furent jugées être les parties que les Anatomistes modernes appellent les franges de la trompe de la matrice dans les Femmes : ce qui semble justifier les Anciens d'une erreur, dont on les accuse ; car cela fait voir qu'ils ont eu quelque raison de croire que les cornes de la matrice, qu'on appelle portières dans les Bruttes, sont la même chose que ce qu'on appelle *Tuba* dans les Femmes. Car quoique la por-

tière des Bruttes soit un corps cave, dans lequel la conception & la nourriture de leurs petits a accoutumé de se faire, & que le *Tuba* des Femmes paroisse solide & sans cavité, ensorte qu'il est propre à recevoir la semence, & à en faire la transcolation dans le fond de la matrice, en lui tenant lieu de prostates, suivant l'opinion de *Galien*, & que la conception se fasse ordinairement dans le fond de la matrice, il est pourtant vrai de dire que la structure & l'usage du *Tuba* des Femmes, & de la portière des Brutes, n'ont rien d'essentiellement différent; puisque de même qu'il y a des exemples de la conception faite dans le *Tuba*, nous avons des observations qui nous ont fait voir que ce *Tuba* a aussi quelquefois une cavité manifeste. Au bout de chaque portière, un peu au-dessous du testicule, il y avoit un corps long, & d'une substance nerveuse, qui fut pris pour le ligament rond: car il descendoit dans les aînes, & s'y dilatoit en forme de pattes d'Oye comme aux Femmes. Son origine étoit seulement dissemblable, en ce qu'aux Femmes ces ligamens sortent du corps même de la matrice à l'endroit où commence le *Tuba*, assez loin du testicule.

Soranus a écrit qu'il avoit vu en une Femme ce ligament rond, qu'il appelle le crémaſtère du teſticule des Femmes, qui étoit attaché proche le teſticule, de même que nous l'avons obſervé en notre Lionne.

Le médiaſtin n'étoit point percé en forme de réſeau comme au premier Lion; mais ſa membrane étoit épaiſſe & continue. Le poumon avoit ſept lobes, trois de chaque côté, & un au milieu. Ceux du côté droit étoient plus grands que ceux du côté gauche. Tout le parenchyme du poumon étoit ſkirrheux. La veine coronaire étoit fort groſſe; mais le cœur étoit plus petit qu'aux deux Lyons qui ont été diſſequés. Le dedans du ventricule gauche étoit ſkirrheux vers l'embouchure de l'artère du poumon; & il ſembloit que le poumon eût communiqué au cœur cette maladie. Il y avoit deux polypes, un dans chaque ventricule du cœur. Toute la baſe du cœur en dehors étoit entourée d'une ſubſtance glaireuſe, qui formoit pluſieurs boſſes inégales, au lieu de la graiſſe qui ſe trouve ordinairement en cet endroit. La langue étoit armée, comme aux Lions, de ſes grandes pointes en forme d'ongles; mais elles étoient

moins grandes, moins dures, & moins piquantes.

Les ventricules du cerveau étoient fort amples; & la cavité où entre la faulx, qui sépare le grand cerveau en deux, étoit aussi fort profonde, ayant dix lignes. La glande pinéale étoit fort petite, n'ayant pas une ligne. Le crystallin, de même qu'aux Lions, étoit plus convexe en devant qu'en arrière; ce qui ne s'est pas néanmoins trouvé dans l'autre Lionne, où il étoit fort plat, & plus convexe en arrière. La membrane qui est posée dans le fond de l'œil, & couchée sur la choroïde, que nous appellons le tapis, étoit de couleur isabelle, entremêlée de bleu-verdâtre clair. Elle étoit aisément séparable de la choroïde, laquelle demeuroit entière avec son épaisseur ordinaire, après qu'on avoit enlevé la membrane qui forme ce tapis. Le nerf optique étoit fort près de l'axe de l'œil. On voyoit paroître un trou en son milieu, qui disparoissoit lorsqu'on jettoit la rétine toute d'un côté, & qu'elle n'étoit pas également étendue autour du nerf optique sur la concavité de la choroïde.

Pour ce qui concerne l'Histoire Na-

turelle du Lion, nous ne trouvons rien de mieux que ce qui en est dit dans l'*Histoire Général des Voyages*, si bien rendue par M. l'Abbé *Prevost.* Voici donc comme il s'exprime sur ce sujet.

Cette vaste partie du continent de l'Afrique, qui est depuis le Cap-Blanc jusqu'à Sierra Léona, contient des Animaux de toutes les espéces, surtout une infinité de Bêtes de proie, qui vivent en sûreté dans cette retraite. Donnons le premier rang au Lion, puisque de tous temps on l'a nommé le Roi des Animaux. Il semble que l'Afrique soit le pays naturel de cette noble créature, non-seulement parce qu'il n'y a point de Régions connues où les Lions soient en si grand nombre, mais encore parce qu'ils y sont d'une taille & d'une fierté terribles. Cependant on remarque que ceux du Mont-Atlas n'approchent point de ceux du Sénegal & de la Gambra pour la hardiesse & la grosseur. Quelques Naturalistes se sont imaginés que la face du Lion a quelque ressemblance avec le visage humain. Il a la tête grosse & charnue, couverte de longues boucles d'un crain fort rude; son front est quarré & comme fillonné par de profondes rides, sur-tout lorsqu'il est en fureur. Ses yeux sont

ſont vifs & perçans, ombragés d'épais ſourcils qu'il fait mouvoir d'une manière terrible. Il a le nez long, large & ouvert; la mâchoire épaiſſe, & garnie de muſcles, de tendons & de nerfs d'une force ſingulière. Sa langue eſt fort groſſe, rude, & couverte de pluſieurs pointes auſſi dures que de la corne, longues de trois ou quatre lignes, & tournées vers le goſier. Cette étrange ſuperficie de ſa langue rend ſes léchemens ſi dangéreux, qu'ils écorchent auſſi-tôt la peau; & pour peu qu'il ſente le ſang, il ne penſe plus qu'à dévorer. Le domeſtique d'un François ayant ſouffert qu'un Lion privé, qui couchoit dans la chambre de ſon maître, prît l'habitude de le careſſer & de le lécher, fut averti ſouvent des funeſtes conſéquences auxquelles il s'expoſoit : mais ſe fiant à la douceur & à la familiarité de cet Animal, il négligea les avertiſſemens. Son Maître, réveillé par quelque bruit, jetta les yeux dans ſa Chambre, & ne fut pas peu effrayé de voir la tête de ſon valet entre les griffes du Lion, qui avoit déja dévoré le corps. Il ſe leva auſſi-tôt; & gagnant ſon cabinet, il appella au ſecours quelques autres François qui tuèrent le monſtre à coup de fuſil.

Quoique le cou du Lion soit d'une bonne longueur, il est d'une force & d'une roideur étonnante. Celui du mâle est couvert d'une longue & rude crinière, qui se dresse lorsqu'il est en furie. La femelle est sans crinière, mais on la croit plus féroce encore & plus terrible que le mâle. Le Lion a les jambes courtes, osseuses & fort souples. Sa marche est lente & majestueuse, excepté lorsqu'il poursuit sa proie; car il court alors avec une vîtesse extraordinaire. Personne n'ignore qu'elle est la fierté & la hardiesse de ce terrible Animal. Son intrépidité est si surprenante, que soit hommes ou bêtes, il ne paroît jamais effrayé du nombre de ses ennemis. S'il ne pense point à l'attraque, il passe dédaigneusement, & continue sa marche avec lenteur. Si la faim le presse, il tombe indifféremment sur tout ce qui se présente, & la résistance ne fait qu'augmenter sa rage: aussi est-il fort dangereux de le blesser sans l'abbattre. Quelque inégal que puisse être le combat, il ne tourne jamais le dos. S'il est forcé de se retirer, il le fait en arrière, & fort lentement, jusqu'à ce qu'il ait gagné quelque retraite assûrée. Un Gentilhomme Florentin avoit une Mule si vicieuse

que non-ſeulement elle rendoit peu de ſervice, mais que ſe révoltant contre les valets & les palefreniers, elle maltraitoit des dents ou des pieds tous ceux qui l'approchoient. Son Maître après avoir employé inutilement toutes ſortes de moyens pour la dompter, réſolut de l'expoſer aux bêtes féroces de la Ménagerie du Grand-Duc. On lâcha un Lion, dont le rugiſſement auroit d'abord effrayé tout autre Animal. Mais la Mule, ſans paroître allarmée, ſe retira prudemment dans un coin de la cour, où elle ne pouvoit être attaquée que par derrière, c'eſt-à-dire, du côté de ſa principale force. Dans cette ſituation, elle attendit ſon ennemi, l'obſervant du coin de l'œil, & lui préſentant la croupe. Le Lion, qui parut ſentir la difficulté de l'attaque, employa toute ſon adreſſe pour prendre ſes avantages. Enfin la Mule trouva l'occaſion de lui lancer une ſi furieuſe ruade, qu'elle lui briſa neuf ou dix dents, dont on vit ſauter les fragmens en l'air. Le Roi des Animaux s'apperçut qu'il n'étoit plus en état de combattre. Il ne penſa qu'à ſe retirer en arrière juſques dans ſa loge, en laiſſant la Mule maîtreſſe du champ de bataille.

Suivant l'opinion de quelques Naturalistes, le Lion a constamment la fiévre, ou du-moins une violente inflammation dans la masse du sang. Le célébre *du Verney* a remarqué que la vésicule du fiel dans cet Animal, a divers replis, d'où il conclut qu'il abonde en bile. Sa proie ordinaire est une multitude de petits Animaux, excepté lorsqu'étant pressé par la faim, il n'épargne rien. Cependant on assûre qu'il respecte les femmes, & qu'il prend même la fuite à leur vue. Mais on n'a pour garand de cette vérité que le témoignage de *Labat*, qui parle d'après *Paul Lucas*. Ce fameux Voyageur, dit-il, lui raconta qu'étant à la *Momesta* près de Tunis, il avoit vû les femmes du pays, sans autres armes que des bâtons & des pierres, poursuivre des Lions pour leur faire quitter leur proie, & ces fiers Animaux l'abandonner, plutôt que de se défendre. Le Lion supporte longtemps la soif. On prétend qu'il ne boit qu'une fois en trois ou quatre jours, mais qu'il boit beaucoup lorsqu'il en trouve l'occasion. C'est une erreur vulgaire que de le croire épouvanté du chant des Coqs. On a vérifié au-contraire, qu'il fait peu d'atten-

tion à volaille : mais il n'est pas moins vrai qu'il redoute les Serpens. La ressource des Mores, lorsqu'ils sont poursuivis par un Lion, est de prendre leur Turban, & de le remuer devant eux, dans la forme d'un Serpent. Cette vue suffit pour faire précipiter sa retraite à leur ennemi. Comme il arrive souvent aux mêmes Peuples de rencontrer des Lions dans leurs chasses, il est fort remarquable que leurs Chevaux, quoique célébres pour leur vîtesse, sont saisis d'une terreur si vive, qu'ils deviennent immobiles, & que les Chiens, non moins timides, se tiennent rampants aux pieds de leur Maître ou de son Cheval. Le seul expédient pour le More, est de descendre & d'abandonner une proie qu'il ne peut défendre. Mais si le ravisseur est trop près, & qu'on n'ait pas le temps d'allumer du feu, seul moyen de l'effrayer, il ne reste qu'à se coucher par terre, dans un profond silence. Le Lion, lorsqu'il n'est pas tourmenté par une faim dévorante, passe gravement, comme s'il étoit satisfait du respect qu'on a pour sa présence.

Le Lion est d'une taille assez haute & fort bien prise. Ceux d'Afrique ne sont pas moins gros qu'un Cheval Bar-

be. Quoique la Lionne n'ait que deux mammelles, elle porte souvent quatre Lionceaux, & quelquefois davantage. On assûre qu'ils naissent les yeux ouverts. Lorsque les Mores en trouvent dans quelqu'autres, ils ne manquent point de les porter aux Européens, qui s'empressent ordinairement de les acheter. Si la Lionne revient assez tôt pour courir après les ravisseurs, ils lui jettent un de ses petits, & tandis qu'elle le porte à sa caverne, ils ne perdent pas un moment pour s'échapper avec les autres.

Nos Histoires offrent quantité d'exemples de la générosité & de la clémence du Lion. *Labat* en rapporte deux, qu'il avoit appris de plusieurs témoins. Le Pere *Joseph Colombet*, Religieux Jacobin, étant dans l'esclavage à Miquenez, résolut avec un de ses compagnons de se mettre en liberté par la fuite. Comme ils connoissoient assez le pays, ils espéroient de pouvoir se rendre à *Larathe*, Place qui appartient aux Portugais sur cette côte. Ils trouvèrent le moyen de s'échapper, & ne marchant que la nuit, ils se reposoient pendant le jour dans les bois, où ils se couvroient de feuilles & de ronces pour se défendre

de l'ardeur du Soleil. Après deux jours de marche, ils arrivèrent près d'un étang, seule eau qu'ils eussent rencontrée depuis leur départ; & le premier objet qui frappa leurs yeux fut un Lion qui étoit fort près d'eux, & qui paroissoit garder le bord de l'eau. Un moment de conseil sur un danger si pressant, leur fit prendre le parti de se mettre à genoux devant ce terrible voisin; & d'une voix touchante, ils lui firent le récit de leur infortune. Le Lion parut touché de leur humiliation. Il s'éloigna volontairement à quelque distance, & leur laissa la liberté de boire. Le plus hardi ne balança point à s'approcher de l'étang, où il remplit son flacon, tandis que l'autre continuoit ses prières. Ils passèrent ensuite à la vue du Lion, sans qu'il fît le moindre mouvement pour leur nuire; & le jour d'après, ils arrivèrent heureusement à Larathe. La seconde avanture étoit arrivée à Florence. Un Lion du Grand-Duc étant sorti de la Ménagerie, entra dans la ville, & ne manqua point d'y répandre beaucoup d'épouvante. Entre les fugitifs, il se trouva une femme qui portoit son enfant dans ses bras, & qui dans l'excès de sa crainte le laissa tomber. Le Lion

s'en saisit, & paroissoit prêt à le dévorer ; lorsque la mère transportée du plus tendre mouvement de la nature, retourna sur ses pas, au mépris du danger, se jetta aux pieds du Lion, & lui demanda son enfant. Il la regarda fixement. Ses cris & ses pleurs semblèrent le toucher. Enfin, il mit l'enfant à terre, & se retira sans lui avoir fait le moindre mal. Mais quelque opinion qu'on prenne de ces deux récits sur le témoignage de *Labat*, on remarquera sans doute, que s'il est vrai, suivant le même Auteur, que le Lion craigne les femmes, celle-ci n'avoit pas besoin d'employer la prière. Un autre Auteur ajoûte à ces deux Histoires, que vers l'an 1614, deux Esclaves Chrétiens s'étant échappés la nuit de leur prison, dans l'espérance de se rendre à *Mazagan*, Place Portugaise, ils apperçurent près d'un arbre, sous lequel ils cherchoient à se cacher pendant le jour, un Lion, qui marcha comme eux lorsqu'il les vit marcher, qui s'arrêta lorsqu'il les vit arrêtés, enfin qui les suivit sans les perdre de vue. Bien-tôt ils furent joints par quelques Cavaliers, qui avoient été détachés pour les poursuivre. Mais le Lion faisant face à leurs

ennemis, les obligea de se retirer. Ensuite ne cessant point de conduire ces malheureux Esclaves, il ne les quitta qu'à la vue de Mazagan, & lorsqu'ils furent hors de danger.

Les François du Fort *Saint-Louis* avoient une belle Lionne, qu'ils gardoient enchaînée pour l'envoyer en France. Cet Animal fut atteint d'un mal à la mâchoire, qu'on prétend aussi dangéreux pour son espèce, que l'hydropisie de poitrine pour la race humaine. N'étant plus capable de manger, il fut bien-tôt réduit à l'extrémité; & les gens du Fort, qui le crurent désespéré, lui ôtèrent sa chaîne, & jettèrent le corps dans un champ voisin. Il étoit dans cet état, lorsque le sieur *Compagnon*, Auteur du Voyage de Banbut, l'apperçut à son retour de la chasse. Ses yeux étoient fermés, sa gueule ouverte, & déja remplie de fourmis. *Campagnon* prit pitié de ce pauvre Animal; & s'imaginant lui trouver quelque reste de vie, il lui lava le gosier avec de l'eau, & lui fit avaler un peu de lait. Un remède si simple eut des effets merveilleux. La Lionne fut rapportée au Fort. On en prit tant de soin qu'elle se rétablit par dégrés. Mais n'ou-

bliant pas à qui elle étoit redevable d'un si grand service, elle conçut tant d'affection pour son bienfaiteur, qu'elle ne vouloit rien prendre que de sa main ; & lorsqu'elle fut tout-à-fait guérie, elle le suivoit dans l'isle avec un cordon au coû, comme le Chien le plus familier.

Le hazard favorise quelquefois de foibles Animaux jusqu'à leur donner de l'avantage sur le Lion. Tandis que le sieur *Brue* étoit directeur de la Compagnie Françoise au Sénégal, on apporta dans l'isle de *Saint-Louis* un troupeau entier de Chèvres qu'on avoit acheté des Mores. Il y avoit dans le Fort un beau Lion, qu'on y nourrissoit soigneusement depuis plusieurs années. La vûe de ce terrible Animal inspira tant de frayeur aux Chèvres, qu'elles prirent toute la fuite, à la réserve d'une seule, qui le regardant avec audace, fit un pas en arrière, & s'avança vers lui les cornes baissées. Cette attaque, qui fut répétée plusieurs fois, jetta le Lion dans un tel désordre, que soit frayeur ou pitié, il se mit comme un Chien entre les jambes du Directeur, pour éviter un adversaire si incommode. On nomme quelques Animaux qui ne crai-

gnent pas de mesurer leurs forces avec le Lyon, tel que le Tygre & le Sanglier. L'Eléphant, quoique redoutable par sa grosseur, devient souvent sa proie. En 1695, dans un marais rempli de roseaux, proche de Maroc, on trouva un Lion & un Sanglier expirans des blessures qu'ils avoient reçues l'un de l'autre dans le même lieu. Les roseaux étoient abbattus aux environs, & teints de leur sang.

L'attaque du Lion paroît toujours délibérée. Il ne s'avance pas directement vers sa proie; mais faisant un circuit, & rampant même pour s'approcher, il s'élance ensuite lorsqu'il est à portée de fondre dessus d'un seul saut. Malgré cette férocité naturelle, les Lions s'apprivoisent facilement dans leur jeunesse. Il s'en trouve d'aussi doux & d'aussi caressans que des Chiens. La methode ordinaire des Mores & des Négres pour prendre des Lions, est d'ouvrir dans la terre un grand trou qu'ils couvrent de branches & de feuilles, sur lesquelles ils laissent une piéce de chair pour amorce. Lorsque l'Animal est pris dans cette trappe, ils le tuent à coup de fléches & de zagayes, & se nourrissent de sa chair pendant plusieurs jours. Les Mo-

res employent la peau des Lions à se faire des couvertures de lits. En Europe, on s'en sert pour les garnitures de selles & les siéges de carosse. *Lubat* lui attribue une propriété remarquable; c'est celle d'éloigner les Rats & les Mites du lieu où elle est conservée. Il cite le témoignage de *Paul Lucas*, qui s'en étoit assûré par sa propre expérience.

Voilà à peu près tout ce qu'on trouve sur le Lion dans la *Nouvelle Collection de Voyages* : Nous y ajoûterons seulement les remarques suivantes, dont quelques-unes se rapportent à ce qui en a déja été dit.

Il est contre l'expérience que les Lions s'accouplent à reculons, & qu'ils lévent la jambe pour pisser comme font les Chiens, quoi qu'en disent plusieurs Auteurs d'après *Pline*; car ils s'accouplent à la manière des Chats, des Liè-vres & des Chameaux, & ils pissent comme eux en arrière sans lever la jambe. On ne voit pas non-plus qu'ils dorment les yeux ouverts, ni qu'ils remuent la queue en dormant. Il n'est peut être pas plus vrai que le Lion se guérisse en mangeant de la chair de Singe, lorsque dans la vieillesse il se sent attaqué de

fièvre quarte. Il a une queue longue, vigoureuse, capable même, si l'on en croit certains observateurs, de rompre un pieu qui auroit près d'un demi-pied de grosseur ; mais cette queue n'est point armée de pointe ou de piquans propres à irriter l'Animal quand il veut s'exciter lui-même à la cruauté. *Fallope* a réfuté le sentiment des Anciens qui prétendoient que les os du Lion n'avoient point de moëlle ; & c'est à tort qu'on assûre que ces mêmes os étant frappés donnent du feu comme une pierre à fusil. Nous n'avons point observé que les yeux de la fémelle soient différens de ceux du mâle, & que la fémelle ait la prunelle plus grande & plus ronde. Les meilleurs Auteurs s'accordent à dire que la Lionne n'a que deux mamelles : & cependant *Willughby* rapporte qu'à Naples une Lionnne enfermée avec un Lion dans la même loge, fit cinq petits qu'elle nourrit. Comment donc, demande *Ray*, cette Mère a-t-elle pû allaiter cinq petits, si elle n'avoit que deux mamelles ? En effet, il est à présumer que les Naturalistes se sont trompés, & que la Lionne a autant de mamelles que la Chienne ou la Chatte. Au-reste, les

Lions se plaisent dans les Pays chauds, & sont extrêmement sensibles au froid : on les trouve en Asie, en Afrique, surtout dans la Libye & la Mauritanie. On en voit peu en Europe, notamment dans les Ménageries des Rois & des Princes, où il est fort rare qu'ils multiplient, ainsi que les Tigres. Ces Animaux sont d'une grande dépense ; car il y en a qui mangent par jour des dix-huit à vingt livres de chair de Bœuf : mais comme ils sont faits pour courir, & qu'ils souffrent impatiemment l'ennui de la captivité, ils ne vivent pas long-temps dans les Ménageries. Les Romains étoient curieux de faire parade de Lions dans les spectacles qu'ils donnoient au peuple. *Marc-Antoine* passe pour avoir été le premier qui ait osé entrer dans Rome avec des Lions attelés à son char, au grand étonnement de tout le monde; & l'on dit que *César* en fit paroître jusqu'à quatre cens à la fois dans l'Amphithéâtre. *Auguste* en avoit de si apprivoisés, qu'ils jouoient avec des Lièvres sans leur faire aucun mal : *Belon* assûre avoir vu la même chose à Constantinople. Au rapport de *Lampride*, l'Empereur *Héliogabale* dont on ne peut lire la vie sans horreur, &

qui fut surnommé à juste titre le *Sardanapale* de Rome, se faisoit un amusement d'enyvrer ses favoris, qu'il enfermoit ensuite dans un appartement, où on lâchoit tout-à-coup pendant la nuit des Lions, des Léopards & des Ours désarmés, c'est-à-dire, à qui l'on avoit coupé les griffes & arraché les dents; ensorte que ces gens se réveillant en sursaut & appercevant à la lumière des flambeaux de si terribles Animaux, mouroient souvent de peur.

Le Lion s'appelle en Hébreu, *Ari* ou *Labi*; en Grec *Leôn*, d'où viennent les mots Latins & François; en Italien *Leone*; en Espagnol *Leon*; en Allemand *Loewe*; en Flamand *Lœuw*; en Anglois *Lion*; en Suedois *Leyon*. Le petit est nommé *Lionceau*, & ce nom vient du Latin *Leunculus*, ou plutôt de l'Italien *Lioncello*.

Le Lion contient dans toutes ses parties beaucoup d'huile & de sel volatile. Les parties de cet Animal qni sont d'usage en Médecine, sont le cœur, le sang, & la graisse. Le cœur du Lion desséché & mis en poudre, est propre pour l'épilepsie & pour la fièvre quarte: la dose en est depuis douze grains jusqu'à deux scrupules, soit seul, soit

étendu dans une eau céphalique. Le sang desséché a les mêmes vertus; il est sudorifique, & il résiste au venin : on le donne depuis douze grains jusqu'à un gros. La graisse est le plus en usage; elle est émolliente, anodyne & résolutive; elle calme les douleurs d'oreilles, si l'on trempe dedans du cotton, & qu'on l'introduise dans cet organe. On peut également y en faire distiller quelques gouttes. On en frotte aussi avec succès les membres engourdis de froid; elle ramollit & résout les tumeurs skirreuses, & guérit les engelures. Mais il faut avoir attention de ne la pas appliquer sur quelque tumeur accompagnée d'inflammation; car comme elle est chaude & pénétrante, elle acqueroit bien-tôt par la chaleur de la partie une qualité âcre & caustique, qui augmenteroit l'inflammation, bien loin de la diminuer : ainsi elle ne convient qu'aux tumeurs indolentes & skirrheuses.



LEPUS.

NOus renfermerons ſous le même genre, deux différentes eſpèces d'Animaux qui ſe reſſemblent beaucoup; ſçavoir, le Lièvre & le Lapin.

Le Lièvre; Lepus, Offic. Schrod. 299. Lemer. 495. Boſſch. *Quad.* 264. Herm. *Cynos.* 718. *Dal. Pharm.* 444. *Blas.* 86. *Paullin. Lagogr.* 1. *Merr. Pin.* 168. Charlet. Exerc. 23. Schwenkf. *Quad.* 103. Geſn. *de Quad. Digit.* 605. Aldrov. *de Quad. Digit.* 247. Jonſt. *de Quad.* 109. Raii. *Synops. Anim. Quad.* 204. Lepus terreſtris, *Matth.* 147. Lepus caudâ abruptâ, pupillis atris, Linn. Faun. Suec. 19. *Lepus vulgaris cinereus*, Klein. *Quad.* 51. *Lepus caudatus, ex cinereo rufus, Briſſ. Quad.* 138. *Lepus* quadrupes, *ſeu major*; *Daſypus*, *Quorumd.*

Le Lièvre, dont la femelle s'appelle quelquefois *Liévreſſe*, mais plus communément *Haſe*, & le petit *Levrault* ou *Levraut*, *Levreau Levreteau*, eſt un Animal connu de tout le monde, & qui ſe trouve par-tout. Il a la tête courte & ronde; la lévre ſupérieure fendue

dans le milieu; les paupières trop courtes pour pouvoir couvrir commodément les yeux, & les fermer exactement dans le ſommeil, ce qui a fait dire que le Liévre dormoit les yeux ouverts; l'œil grand, ſaillant, qui voit mieux de côté & même en arrière qu'en devant; deux dents inciſives à chaque mâchoire, ſans canines, comme le Lapin; les oreilles longues, très-mobiles, propres pour entendre de loin le moindre bruit; la voix aiguë & glapiſſante; le col étroit, rond, foible, oblong; les jambes de derrière plus longues que celles de devant, ce qui eſt cauſe qu'il monte plus aiſément qu'il ne deſcend; les pieds de devant diviſés en cinq doigts, & ceux de derrière en quatre, tous armés d'ongles aſſez forts; le deſſous des pieds velu comme le deſſus; la queue extrêmement courte; tout le corps couvert de poils doux & épais, un peu courts, variés de roux, de gris & de noirâtre, à la réſerve du ventre qui eſt blanc. Au-reſte, les Liévres diffèrent entr'eux en couleur, en grandeur, en graiſſe, en lieu natal; car il y en a de tout noirs, excepté à l'extrémité des pattes qui eſt bleuâtre; de bruns, de jaunâtre, de jaunes dorés, de tout blancs qui ont ſeulement le bout-

des oreilles noirâtre, & dont la chair, ſuivant *Geſner*, eſt plus tendre que celle des autres : or, ces Liévres blancs ſont des Liévres de montagnes qui ne deſcendent guères dans les vallons ; on les trouve ſur les montagnes de la Suiſſe, dans les Alpes, en Suéde, en Norwège & dans les autres pays du Nord : au commencement de l'hyver, ils quittent la couleur rouſſe-cendrée qui eſt comme leur habit d'été, par lequel ils reſſemblent aux Liévres communs, & deviennent d'abord moitié gris & moitié blancs, puis tout-à fait blancs ; ce qui leur procure une ſorte de ſûreté contre les oiſeaux de proye qui ne les voyent pas facilement paſſer ſur la neige, de même qu'il n'eſt pas facile d'appercevoir un Liévre commun dans ſon gîte à cauſe de ſon poil qui approche de la couleur de la terre. Mais ces Liévres de montagne, outre les Aigles, les Vautours & autres oiſeaux de proie, ont encore pour ennemis mortels les Renards qu'on appelle auſſi de montatagne, & qui ſont d'un jaune-blanchâtre. *Pline* s'eſt imaginé que les Liévres devenoient blancs dans les Alpes, parce qu'ils s'y nourriſſoient de neige en hyver : il eſt bien vrai que ces Ani-

maux cherchent l'herbe qui est sous la neige; mais doit-on croire pour cela qu'ils vivent de neige? *Scaliger* dit que l'aspect continuel de la neige qui est toujours présente à l'imagination des mères, donne une couleur semblable à leurs fœtus; mais si cette raison étoit juste, on verroit naître des Animaux verds par la vue continuelle de l'herbe verte. Il est plus naturel de penser que c'est la température de l'air qui fait changer le poil de couleur : aussi a-t-on vû à Lubec, selon *Paullini*, un Liévre de Livonie changer de couleur, même en cage, & devenir blanchâtre durant l'hyver. Quoique les Liévres blancs soient beaucoup plus communs dans les pays froids que dans nos climats tempérés, il s'en trouve pourtant quelquefois de semblables en France, par exemple dans notre Province de Sologne, & notamment sur la Paroisse de Vienne à cinq lieues d'Orléans. M. *Henri Ellis*, dans son *Voyage de la Baye de Hudson*, dit que les Lapins: les Liévres & les Perdrix de cette région qui sont ordinairement bruns ou gris en Eté, deviennent blancs en Hyver. Certains Auteurs, ajoûte cet illustre Voyageur, prétendent que ces Bêtes en chan-

geant de couleur, changent en même temps de poil & de plumes, mais le contraire ſera évident à tous ceux qui voudront ſatisfaire leur curioſité à cet égard, comme je puis l'aſſûrer par ma propre expérience, ayant obſervé au commencement de l'hyver qu'il n'y avoit que les pointes du poil des Lapins qui étoient devenues blanches, pendant que la racine du poil étoit encore griſe comme étant moins expoſée au froid. Le contraire auroit du avoir lieu en cette ſaiſon, ſi ces Animaux changeoient réellement de poil.

Pour ce qui eſt de la grandeur, de la graiſſe & du lieu natal, les Liévres varient beaucoup; car ils ſont plus gros, plus grands & plus gras, ſelon qu'ils trouvent plus de nourriture: on en a vû qui étoient grands comme de forts Agneaux. *Pline* & *Albert* ont cru que les Liévres ne s'engraiſſoient jamais; ſoit à cauſe qu'ils ſont dans un mouvement perpétuel, ſoit par rapport à la ſécheresſe de leur tempérament; mais ils ſe ſont trompés: tout le monde ſait aujourd'hui que ces Animaux s'engraiſſent naturellemeut par artifice; l'avoine, par exemple, eſt excellente pour les engraiſſer, pourvû qn'elle ne ſoit pas trop

récente, car autrement elle les feroit mourir si l'on en croit *Paullini.* Et par rapport aux lieux où ils vivent, les uns habitent les montagnes, les autres les plaines campagnes, d'autres les lieux humides & marécageux. Les Liévres de montagnes surpassent les autres par la taille, par la noirceur & la densité des poils, ainsi que par la bonté de la chair; ceux des plaines excellent pour la légereté & la vîtesse de la course; enfin ceux de marécages sont les plus paresseux & les plus méprisés, parce qu'ils passent pour être sujets à la ladrerie. Suivant certains chasseurs, il y a une sorte de Liévres qu'on pourroit nommer *Musqués*, & qui sentent si fort le musc, qu'ils font entrer en fureur les Chiens qui les suivent à la piste. La Nature a accordé à bien des Animaux, selon la loi ordinaire, une ou plusieurs cornes; mais elle en donne quelquefois à d'autres par extraordinaire: c'est ainsi que *Thomas Bartholin*, *George Segerus*, *Olaüs Wormius*, & autres célébres Auteurs, rapportent qu'on a vu des Liévres cornus, dont les crânes ont été conservés dans les cabinets des curieux. *Paullini* dans sa *Lagographie*, cherchant à découvrir ce qui put donner occasion à ces sortes

de cornes qui naiſſent contre nature ſur la tête des Liévres, dit qu'il eſt à préſumer que cela vient de ce qu'une Haſe pleine aura été frappée tout-à-coup par la rencontre inopinée d'un Cerf ou d'un Chevreuil, qui aura fait une telle impreſſion ſur les têtes tendres des embrions, que les eſprits Animaux & les autres liqueurs qui abordent venant à ſe coaguler, font pouſſer des cornes à-peu-près ſemblables à celles des Cerfs ou des Chevreuils.

Quant à la différence du ſexe, on connoît le mâle, ſuivant le rapport du ſieur *Jacques du Fouilloux*, en le voyant partir du gîte, parce qu'il a le derrière tout blanchâtre, comme s'il avoit été plumé ; ou bien par les épaules qui ſont communément rouges, & parſemées de quelques poils longs : de plus, le mâle a la tête plus courte & plus ronde, le poil des barbes long, les oreilles courtes, larges & blanchâtres ; au contraire, la fémelle a la tête longue & étroite, les oreilles grandes, & le poil de deſſus l'échine d'un gris tirant ſur le noir. Le mâle fait communément des crottes plus petites, plus ſéches & plus pointues que la fémelle ; la raiſon en eſt que la fémelle ne fait pas tant de chemin la

nuit, & qu'elle eſt beaucoup plus grande. Le mâle bat plus les grands chemins, les carrefours & autres lieux découverts, que la fémelle; qui fait ſes ruſes plus ſubtiles & ſes courſes plus courtes, en tournoyant comme le Lapin autour des broſſailles : & ſi elle va la nuit dans les bleds verds, elle ne traverſe guères les ſillons, mais elle les ſuit tout du long, & s'arrête aux plus fortes touffes du bled pour viander; encore ne lui ſuffit-il pas d'en manger ſon ſaoul, car elle le coupe & le laiſſe dans les ſillons. Quand les Chiens chaſſent la fémelle, elle ne fait, comme nous venons de dire, que tournoyer autour de ſon repaire, paſſant ſept ou huit fois par le même endroit, ſans vouloir jamais s'éloigner. Le mâle fait le contraire; car ſi les Chiens le chaſſent, il fera ſeulement deux tours autour de ſon gîte; puis prenant congé de la meute, il s'en va quelquefois trois ou quatre lieues loin ſans s'arrêter, en quelque pays d'où il pourroit être venu.

Il eſt temps maitenant de paſſer à la deſcription anatomique des parties intérieures du Lièvre, que nous tirerons en grande partie de *Blaſius* & de *Paullini*.

Cet

Cet Animal a la peau très-mince, membraneuſe & tranſparente, & ſous la peau un pannicule charnu fort délié, avec tous les muſcles du bas-ventre qui ſe trouvent dans l'Homme, à l'exception des pyramidaux; point d'épiploon; le ventricule dans le milieu du quel l'œſophage vient s'inſérer, couché dans l'hypochondre gauche ſous le diaphragme, oblong, ſimple & unique, mais double en apparence, contenant deux ſortes de bouillies, l'une plus humide du côté gauche où les membranes paroiſſent plus minces, l'autre plus ſèche du côté droit vers le pylore où les membranes ſemblent auſſi plus épaiſſes: or, à l'aide d'une pareille ſtructure l'on pourroit rechercher la cauſe de la rumination dans le Liévre, car il eſt dit dans le Lévitique & dans le Deuteronome que le Liévre rumine, quoiqu'il n'ait qu'un ſeul ventricule & des dents inciſives aux deux mâchoires. La raiſon qu'en apporte *Mercurialis*, eſt que le Liévre & le Lapin étant de petits Animaux qui ne ſauroient avoir pluſieurs ventricules, la Nature a compenſé ce défaut par les inteſtins grêles & par un *Cæcum* très-ample & très-vaſte qui eſt petit dans les autres Animaux: auſſi *Waldungus*

partisan de *Mercurialis*, pense-t-il que le *Cæcum* tient ici la place d'un dernier ventricule où s'achève la chylification, attendu que cet intestin se trouve toujours plein de matière chyleuse. Mais on peut leur objecter que la même conformation d'intestins se voit dans le Mouton, bien qu'il ait quatre ventricules, & qu'en conséquence il n'ait besoin d'aucun supplément : d'ailleurs, quoiqu'il ait été accordé tant d'espace au *Cæcum* dans le Lièvre & le Lapin, pourquoi Dieu n'auroit-il pas pu leur fabriquer plusieurs ventricules s'il avoit voulu ? Car il est constant que ce sont les ventricules qui sont requis pour ruminer, & non-pas les intestins. Enfin, quand même on supposeroit que le *Cæcum* fît la fonction de ventricule, comment pourroit-il contribuer à la rumination ? Car on ne nous persuadera jamais que les alimens puissent remonter du *Cæcum* à la gueule de ces Animaux pour être remâchés, vu l'énorme distance qu'il y a de l'un à l'autre, sans parler des valvules qui devroient en empêcher le retour, témoin la valvule propre du *Cæcum* qui semble former plusieurs valvules conniventes, & qui va d'un bout à l'autre de l'intes-

tin, étant roulée en spirale comme la coquille d'un Limaçon. Le colon est ridé, entouré de cercles déliés, plus étroit que le *Cæcum.* Il se rencontre souvent une graisse très-abondante au mésentère & autour des reins, particulièrement au Printemps & en Automne. Les reins sont assez grands & caves, tellement attachés aux lombes, que le droit est beaucoup plus élevé que le gauche; on y trouve quelquefois des vers qui sont la cause d'une maigreur extrême: les uretères petits, lesquels vont s'insérer vers le col de la vessie urinaire qui est grande, oblongue, ayant huit pouces de long & quatre de large. La ratte est petite, grêle, pointue vers ses extrémités, précisément de la longueur & à peu près de la largeur du petit doigt, adhérante au ventricule. Le foye composé de trois grands lobes, & d'une petite appendice; mais dans le plus grand lobe il y a une scissure assez considérable qui semble le partager en deux parties, dont la plus grande reçoit la vésicule du fiel qui est de figure pyramidale, petite, & si fort enfoncée dans le parenchyme du foye, qu'elle échappe presque à la vue. On a vu quelquefois le foye d'une grosseur monstrueuse, ou

une grappe d'hydatides attachée par un pédicule à ce viscère, ou son parenchyme rempli de vésicules lenticulaires qui contenoient des vermisseaux, ou gâté de plusieurs ulcères semblables à des grains de petite vérole, comme il arrive aux Lièvres ladres. Le pancréas se porte à gauche sous le ventricule, s'attache à la ratte dans plus de la moitié de sa longueur, & va se dégorger fort loin du canal Cholédoque, dont l'insertion dans le *Duodenum* se voit à la distance d'un demi-doigt du pylore. Les vésicules seminales sont couchées sous l'orifice de la vessie urinaire. Il y a deux testicules, un de chaque côté, cachés dans le bas-ventre sous les tégumens, longs de trois travers de doigt, larges d'un pouce, & épais d'un demi-pouce, surmontés par de certains cordons charnus qui sont fermement attachés aux cuisses & prolongés transversalement afin de contenir les testicules en leur place : ces testicules sont couverts seulement de la tunique albuginée, & composés d'une substance glanduleuse, sans aucune cavité apparente ; de part & d'autre une prostate étendue à côté de son testicule, lui sert de coussin. Le membre génital est nerveux, pointu à

son extrémité, long de neuf pouces, & recourbé en partie vers l'anus : delà vient que le Liévre pisse en arrière ; mais il ne s'ensuit pas qu'il doive s'accoupler à reculons comme l'avancent tous les Auteurs, car nous savons que le mâle monte sur la fémelle dans l'accouplement, de même que le Chameau, le Chat, le Lion & le Tigre. On trouve à la racine du membre génital, des prostates glanduleuses de couleur cendrée sans cavité manifeste ; & vis-à-vis du membre, en dehors de la peau, un trou ressemblant à la vulve, qui par un canal si tortu que sans dissection il est impossible d'y pénétrer avec un stylet, aboutit enfin aux prostates ; d'où le vulgaire a peut-être pris occasion de juger que les Lièvres étoient hermaphrodites. Nous voulons bien croire qu'il se rencontre des hermaphrodites parmi les Lièvres ; mais il est absolument faux qu'ils le soient tous, comme le disent *Pline* & *Elien*. *Sebezius* donne deux raisons de cette erreur, dont la première est que les deux sèxes rendent l'urine de la même façon ; & la seconde, que dans tous les Lièvres on trouve aux deux aînes une sorte de glande saillante d'où distille une liqueur particulière : ainsi

les Chasseurs ayant observé dans tous les Lièvres ces espèces de tumeurs qu'ils auront prises pour des testicules, en ont conclu que tous les Lièvres étoient à la fois mâles & femelles. Mais ce ne sont pas là des testicules, comme n'en sont point les tumeurs que les Castors portent dans les deux aînes, vu qu'elles se voyent aux deux sexes, & qu'il n'y a point de conduit qui aille de ces tumeurs inguinales s'ouvrir vers le membre génital. *Pline* s'est encore trompé quand il a dit que le Lièvre avoit autant de trous sous la queue que d'années, & que c'étoit un moyen de connoître son âge.

Le Lièvre a les poumons jaunâtres, situés autour du cœur, divisés en trois lobes de chaque côté, dont l'un est plus grand, & les autres sont moindres, sans compter un septième qui est legér & spongieux, placé au milieu vers le dos; le cœur assez grand relativement à la grandenr du corps, tel que *Pline* veut qu'en aient tous les Animaux timides, mais contre l'expérience. On a vu les oreillettes battre encore long-temps après que le cœur avoit cessé ses battemens; & qui plus est, les deux ventricules du cœur percés d'une balle de fu-

fil à une Hase pleine, qui malgré cette playe mortelle ne laissa pas de faire encore soixante pas avant que de tomber. On apperçoit assez visiblement dans le cerveau, les quatre ventricules, le réseau admirable, & les origines des nerfs.

Dans la fémelle, *Wepfer* dit avoir trouvé au périnée deux sinus latéraux qui contenoient une substance approchante de la cire, laquelle renfermoit comme en racourci tout le fumet du Lièvre, & piquoit le nez par sa forte odeur : cette matière se dégorgeoit de chaque côté dans le sinus où elle étoit versée par une glande conglomerée qui avoit une petite ouverture à son extrémité ; car quand on la pressoit, il en sortoit une substance toute semblable. *Willughby* a observé les mêmes sinus, & les mêmes glandes, qui contenoient une substance fétide, semblable à la cire des oreilles. Un célèbre Anatomiste a trouvé dans une Hase qu'il a disséquée, un corps tendineux à tête pointue qui ne représente pas mal le gland, & qu'il prend pour le clitoris ; le vagin fort lisse comme l'œsophage, & dès l'entrée plusieurs caroncules blanchâtres qui n'étoient pas plus grosses que la tête d'une épingle. Comme le clitoris s'avance jusques dans

les membranes propres de la matrice ; l'Auteur pense qu'il a été placé à cette hauteur afin que dans sa roideur il tendît la tunique lisse du vagin autour du membre génital du mâle pour l'obliger à faire plus promptement son devoir. Environ à cinq travers de doigt de la vulve on apperçoit deux trous, dont le plus petit mène à la vessie, & le plus grand à la matrice, qui se fourche en deux cornes assez longues. La corne droite étoit grêle & sans aucun renflement, mais la gauche avoit cinq nœuds qui la rendoient inégale. La corne vuide admit très-aisément un stilet par le trou qui s'ouvre dans le vagin ; au-contraire la corne pleine l'admit difficilement. Or dès-que l'Auteur eut vu une corne vuide, & l'autre pleine, la superfétation lui parut tout-à-fait probable dans ce genre d'Anima[l]. La matrice s'épaississoit davantage à l'endroit où le placenta étoit adhérant ; & le placenta qui s'étend à mesure que le fœtus grandit, pouvoit être facilement détaché de la matrice par la pression d'une spatule, bien qu'il restât des points d'attache de part & d'autre. Il y avoit cinq embryons blanchâtres qui nageoient dans leurs membranes, & qui n'étoient pas

plus gros qu'une fève. La tête, le plu grand des membres, montroit de chaque côté un cercle noir avec un centre de même couleur, qui étoit une ébauche des yeux. Les oreilles panchées sur le col se formoient déja en pointe, les pieds étoient déja divisés en doigts, les côtes & la queue bien distinctes; mais comme le bas-ventre n'étoit pas encore revêtu des muscles & de la peau, on voyoit un commencement purpurin du foye, où alloit se rendre la veine ombilicale; c'étoit encore un spectacle très-agréable de contempler les circonvolutions des intestins blancs comme neige: au moindre attouchement tous le corps se détachoit, ainsi que du lait caillé; & au soleil il se sécha en peu de temps, comme si l'on avoit mis sur une planche, non un corps organisé, mais des blancs d'œufs, ou du sperme de Grenouilles. Les testicules de la mère assez grands, posés en lieu convenable, se flétrissoient, & paroissoient marquetés d'une infinité de points d'un rouge-noir; celui qui regardoit la corne vuide, étant ouvert, avoit par-tout la même consistance & la même couleur qu'à sa superficie: mais l'autre testicule qui tenoit à la corne fécondée, & qui embrassoit

oreilles qui ſont elles-mêmes couchées ſur le dos, & les pieds de derrière étendus ſur le bas-ventre ; les yeux fort grands ainſi que la tête par rapport aux reſte du corps, ſi étroitement fermés, qu'on a de la peine à les ouvrir ; les dents de devant à chaque mâchoire déja apparentes & ſenſibles au toucher ; le *Chorion* mince & fourni de pluſieurs petits vaiſſeaux, fort adhérants au *Placenta ;* l'*Amnios* encore plus mince, rempli de liqueur ; enfin le cordon ombilical compoſé de quatre vaiſſeaux, qui ſont l'Ouraque, la veine, & deux Artères. On lit dans les *Ephémérides d'Allemagne*, *Décurie II*, *Année X*, *page* 234, une obſervation du Docteur *George Hannæus* qui rapporte qu'on a trouvé un Levraut pétrifié dans la matrice, & pour le moins auſſi grand que s'il avoit vécu deux mois hors du ventre de la mère ; même des fœtus tombés hors de la matrice dans le bas ventre, & enveloppés comme une momie dans une membrane ſèche.

Comme il naît des Hermaphrodites parmi les Lièvres, témoin l'obſervation du Docteur *Benjamin Scharff* qui atteſte avoir vu un Lièvre forcé à la chaſſe bien fourni de mammelles qui donnoient

jusqu'à quatre onces de beau & bon lait, lequel après la dissection se trouva pareillement muni de toutes les parties masculines nécessaires pour la génération, il y naît aussi des monstres. Le Docteur *Salomon Reiselius* fait mention d'nn Lièvre monstrueux qui avoit deux corps, huit pattes, & quatre oreilles, trouvé en l'an 1621 près d'Ulm dans le jardin d'*Erasme Geutschens* : on rapporte, ce qui paroît bien difficile à croire, que cet Animal à double face comme un *Janus* étant fatigué d'une part, se retournoit de l'autre, ensorte qu'il couroit avec des forces toujours nouvelles. Le Docteur *George-Sébastien Jungius* parle d'un Lièvre qui portoit trois oreilles sur une seule tête, ayant double corps avec huit pattes, dont deux de devant regardoient le ciel : ce Lièvre fut pris en l'an 1583 dans une chasse au mois d'Avril à Turckenheim près de Sarcka, & envoyé sur le champ à Fridelsheim au Prince Palatin *Jean Casimir*. Le Docteur *François Paullini* dit avoir vu à la foire de Brunswick un Lièvre qui avoit trois oreilles & huit pattes. On lit dans l'*Histoire de l'Académie Royale des Sciences, Année* 1700, *page* 41, que M. *Lemery* apporta à l'As-

semblée un petit Lièvre monstrueux, ou plutôt deux Lièvres joints ensemble depuis la tête jusqu'à la poitrine. Ils n'avoient qu'une tête & qu'une face; quoiqu'ils eussent quatre oreilles. Ils n'avoient à la place de la gueule qu'une petite cavité sans aucune ouverture pour recevoir les alimens. Cependant ils vécurent, & même hors du ventre de la mère, car ils furent pris à la main par un Chasseur. l'Animal double marchoit dans un bois, mais l'un des petits Lièvres tiroit d'un côté, l'autre de l'autre, & ils n'avançoient guère. On a dit à M. *Lemery*, qu'en les ouvrant, on leur avoit trouvé à chacun un cœur, un poumon, un estomac, le tout bien sain. On a vu plus d'une fois des Lièvres à deux têtes.

Quant au squelète du Lièvre, la tête est oblongue; l'os frontal divisé dans son milieu, ayant une apophyse considérable qui s'étend en arrière; l'os occipital assez notable, l'orbite de l'œil grande, l'os de la pometre, d'une grandeur insigne. Les os du nez sont longs pareillement, & néanmoins les trous ne vont pas si avant que dans les autres Animaux: au-dessous sont situés de chaque côté les os qui contiennent à leur extré-

mité deux dents longues, recourbées, larges ou pointues; delà vient qu'à la mâchoire supérieure il ne se trouve point d'autres dents, non-plus qu'à la mâchoire inférieure. Sept vertèbres au col; douze côtes lisses & larges, comme dans le Renard, entre lesquelles il y en a sept de vraies. Le *Sternum* est composé de six parties, dont la dernière ressemble au cartilage xiphoïde de l'Homme. Les vertèbres supérieures du thorax ont leur apophyses postérieures étroites, qui tendent insensiblement vers le bas, les vertèbres onzième & douzième ont des apophyses plus courtes, plus larges, qui tendent vers le haut. La figure & les apophyses des épaules méritent une singuliére considération; près de l'apophyse épineuse qui est plus longue, il y en a une autre qui est semblable à l'apophyse coracoïde, & fort mince. Les clavicules sont très-étroites & cartilagineuses. Les vertèbres des lombes très-fermes, munies de fortes apophyses différentes entr'elles, diversement percées, nécessaires pour des mouvemens particuliers: il y en a six, dont les trois supérieures ont huit apophyses, savoir trois en devant, & cinq en arrière; deux des 1res. sont latérales, assez fortes,

larges, élevées en haut, fendues en deux à la fin ; la 3e. qui monte du milieu de la vertèbre, est pareillement large & longue : une des apophyses postérieures qui monte en haut, reçoit les deux de la vertèbre voisine qui descendent ; les deux autres se joignent à celles qui montent. Les trois autres vertèbres ont les mêmes apophyses, excepté seulement celle qui procède intérieurement du corps de la vertèbre. Au-dessous des vertèbres est un os approchant du *Sacrum*, étroit, soutenu postérieurement d'un autre plus fort qui monte. La queue a dans son commencement une vertèbre longue & forte ; dont l'apophyse externe moyenne est fort robuste : une semblable apophyse se remarque aussi à la seconde & à la troisième vertèbre. Les autres vertèbres sont plus larges, & les dernières d'une figure plus ovale. Les pattes de devant sont plus courtes que celles de derrière, & très-flèxibles ; elles ressemblent presque par le bas à celles du Renard, sinon qu'au pouce des pattes de devant il n'y a que deux osselets, & non pas trois comme au renard. Il se trouve aussi au carpe un osselet qui s'étend en façon de doigt comme dans le Renard & le Loup, mais plus court. Les os innomi-

nés ou du bassin sont ici comme dans le renard.

Il n'est guère d'Animal plus rusé que le Lièvre, & l'on prétend qu'il connoît mieux tous les changemens de temps que le meilleur Astrologue. Selon *Jacques du Fouilloux*, les Lièvres sont en rut communément en Janvier, Février & Mars, allant chercher les fémelles jusqu'à sept ou huit lieues loin du canton où ils sont nés, & suivant les grands chemins : aureste, comme ils aiment beaucoup leur pays natal, ils ne l'abandonnent point tant qu'ils trouvent des fémelles à leur disposition. Ils multiplient prodigieusement ; & une preuve de leur fécondité, c'est que si l'on met seulement quatre Lièvres dans une garenne à la manière des Anciens qui faisoient des garennes de Lièvres comme l'on en fait de Lapins, la garenne se trouvera peuplée en très-peu de temps. Il y a des gens qui s'imaginent faussement que la Hase ne met bas ou Levrette qu'une on deux fois l'année. *Schwenckfeld* dit que les Lièvres s'accouplent & font des petits en tout temps, & que les fémelles étant pleines sont encore sujettes à des superfétations ou conceptions nouvelles, produisant tous les

mois ordinairement deux Levrauts à la fois, rarement trois ; quelquefois cependant jusqu'à cinq : en effet, les chasseurs observent que la fémelle n'a pas plutôt mis bas, qu'elle redemande le mâle, & que tandis qu'elle porte des petits dans son ventre, elle ne laisse pas de s'accoupler & de concevoir tout de nouveau ; ensorte que sur cent Hases qu'on prendra, il s'en trouvera quatre-vingt dix-neuf de pleines. Ces mêmes chasseurs assûrent avoir reconnu par expérience, que parmi les Lièvres il y a beaucoup plus de fémelles que de mâles. Ils ajoûtent que les Lièvres ont cette malice, que si le mâle & la fémelle sont liés ensemble dans un canton, ils n'y laisseront jamais demeurer d'autres Lièvres étrangers, s'ils peuvent, excepté ceux qu'ils ont engendrés ; ce qui a fait dire que plus on chasse en un pays, plus on y trouve de Lièvres, parce que ceux des autres pays y viennent. La durée de la vie de ces Animaux est de sept à huit, & même de dix ans ; on attribue une plus longue vie aux mâles, malgré leur lubricité. Les deux sèxes se nourrissent également de plantes laiteuses, comme Chicorée sauvage, Laitue sauvage, Laitron, de Choux, de Légumes, de

toutes sortes de grains en herbes, de Treffle, de Raisins, de Pommes; & à leur défaut, quand la terre est couverte de neige dans le temps des hivers les plus rudes, d'écorces de différents arbres & arbrisseaux, notamment dans les pepinières, où ils font quelquefois beaucoup de dommage, si l'on n'a pas la précaution de revêtir de paille les jeunes plants. On les dit fort friands d'ozeille sauvage ou des prés. On nourrit aussi quelquefois des Lièvres à la maison pour l'amusement, lesquels se rendent familiers & disciplinables. Un Auteur Anglois rapporte qu'on a vu en Angleterre avec admiration un Lièvre qui dansoit en mesure, & battoit en cadence le tambour avec ses pieds de devant, ne craignoit point les Chiens, les mordoit, & les égratignoit avec ses ongles. *Paullini* nous apprend qu'un Chirurgien en Prusse avoit un Lièvre qui s'accoupla avec une jeune Chatte, & que ce Chirurgien voyant que la Chatte ne pouvoit accoucher prit le parti de lui faire l'opération césarienne, moyennant quoi il lui tira du ventre deux petits Chats & un Levraut. Le même Auteur ajoûte que *Romelius*, son confrère, connoissoit un Paysan qui

ayant trouvé par hazard de petits Levrauts dans un champ, les porta chez lui, & les mit sous une Chatte qui avoit chatté depuis peu, laquelle bien loin de de les supporter impatiemment, les affectionna & les allaita comme ses Chattons pendant plusieurs semaines, jusqu'à ce que devenus grands, ils fussent en état de servir pour la cuisine. *Scaliger* atteste que son Ayeul maternel avoit un Lièvre si privé, qu'il alloit à la chasse avec les Chiens courants, & qu'il en revenoit assez souvent au logis la gueule ensanglantée. Nous dirons encore sur la foi de *Paullini*, que le Gouverneur d'Aldorff nourrissoit un Lièvre si doux, si familier, qu'il suivoit comme un Chien les gens de la maison, jouoit avec les Chiens & les Chats, regardoit par les fenêtres ce qui se passoit au-dehors, s'asseyoit même à table avec les convives, mangeoit de tout ce qu'on lui servoit, & alloit pisser proprement dans un pot de chambre d'étain: mais un jour qu'on avoit oublié de mettre le pot de chambre à la place accoutumée, il sauta sur la table, & pissa dans une salière d'étain. Quand il avoit faim, il demandoit à manger en frappant des pieds. Il portoit un collier garni de gre-

lots, au bruit desquels il faisoit fuir les plus grands Chiens; enfin il étoit devenu si apprivoisé, qu'il prenoit la nourriture des mains des domestiques, & se laissoit flatter comme un Chat ou un Chien.

Le Lièvre est, suivant *Adrovandus*, un Animal dont la chasse est si gracieuse, qu'elle réjouit toujours admirablement les esprits, d'autant plus que cette chasse est exempte de tous les périls que les chasseurs ont coutume de courir dans la poursuite des autres Bêtes féroces: aussi n'est-il pas permis indistinctement à tout le monde de faire la chasse aux Lièvres; par exemple, en Allemagne c'est une prérogative réservée à la noblesse qui ne fréquente point la cour & qui ne va point à la guerre, mais qui reste à la maison pour faire valoir ses terres, tandis qu'il n'est accordé aux gens du commun que de chasser les Animaux nuisibles, sous peines d'avoir en certains endroits les yeux crévés, & en d'autres la tête tranchée. *Jacques du Fouilloux*, fameux chasseur, dit aussi que la chasse du Lièvre est plus plaisante & de plus grand esprit pour les Gentils-Hommes, que celle de nulle autre bête, d'autant qu'ils y trouvent leur plaisir à

toute heure & à peu de frais, voyant toujours courir leurs Chiens devant eux, & par-là pouvant juger sans grande peine lesquels sont les meilleurs, outre que c'est un grand plaisir de voir les ruses & les détours qu'il fait pour se défaire des Chiens; car il faut que les piqueurs soient fins pour entendre ses malices. Si c'est un temps de pluye, le Lievre suit les chemins plus droits que dans un autre tamps: arrivé à un bois taillis, il n'entre point dedans; mais se tenant au bord, il laisse passer les Chiens, & quand ils sont passés, il s'en retourne sur ses pas par où il est venu. Si les Chiens courants faillent à prendre le Lièvre un jour, le Piqueur doit bien regarder les lieux par où il aura passé; car s'il le retrouve une autre fois, & que les Chiens le chassent, il passera par les mêmes lieux, & fera les mêmes ruses qu'il aura faites le jour qu'il se sera sauvé. J'ai vu, dit nôtre Auteur, un Lièvre si malicieux, que dès qu'il entendoit la trompe, il se levoit du gîte, & eût-il été gîté à un quart de lieue de là, il s'en alloit nager en un étang où il se couchoit au milieu sur des joncs, sans être aucunement chassé des Chiens: à la fin je découvris sa finesse. J'ai vu courir

bien deux heures devant les Chiens un Lièvre, qui après avoir couru, venoit pousser un autre, & se mettoit en son gîte : j'en ai vu d'autres qui passoient à la nage deux ou trois étangs, dont le moindre avoit quatre-vingt pas de large; d'autres, qui après avoir été bien courus l'espace de deux heures, entroient par-dessous la porte d'une bergerie, & se tenoient parmi le bétail; d'autres, qui quand les Chiens les couroient s'alloient mettre parmi un troupeau de Brebis qui passoit par les champs, sans vouloir l'abandonner ; d'autres, qui quand ils entendoient les Chiens courants, se cachoient en terre ; d'autres, alloient par un côté de la haye, & retournoient par l'autre, ensorte qu'il n'y avoit que l'épaisseur de la haye entre les Chiens & le Lièvre; d'autres, qui quand ils avoient couru une demi-heure, s'en alloient monter sur une vieille muraille de six pieds de haut, où ils se cachoient dans un trou couvert de lierre ; enfin j'en ai vu d'autres qui passoient à la nage une riviere qui pouvoit avoir huit pas de large, & la repassoient, en la longueur de deux cens pas, plus de vingt fois devant moi. Ainsi il faut que le Piqueur soit fin

pour chasser le Lièvre ; car il est certain que si les Chiens savent bien prendre le Lièvre à forcé, ils pourront courir toutes sortes de Bêtes : c'est le vrai principe pour les dresser, & pour leur affiner le nez. La bonne saison pour commencer à dresser de jeunes Chiens, est en Septembre, Octobre & Novembre, parce que le temps est tempéré, & que les chaleurs ne sont pas trop véhémentes, outre que les jeunes Lièvres sont sots, ne sachant pas encore faire leurs ruses, & qu'ils se font relancer plusieurs fois devant les Chiens qui y prennent grand plaisir, & se dressent mieux qu'ils ne feroient si les Lièvres fuyoient & s'éloignoient d'eux. Il est très-certain que les Lièvres ont plus grande senteur, & sont mieux courus des Chiens quand ils paissent les bleds verds, qu'en toutes autres saisons de l'année : toutefois il y en a qui de leur nature ont plus grande senteur les uns que les autres, & qui sont plus désirés des Chiens, comme les grands Lièvres de bois, & ceux qui sont ladres, lesquels se tiennent près des eaux. Mais les petits Lièvres rouges qui sont du genre des Connils, n'ont pas si grand sentiment, & ne sont pas tant désirés des Chiens courants

que les autres. Ceux qui viandent sur les pelouses ou petits côteaux, d'une herbe qui se nomme Serpolet, sont communément de forts Lièvres, & courent longuement. Il y a aussi des Lièvres plus malicieux les uns que les autres, & principalement les fémelles; car elles font leurs ruses plus courtes & plus souvent que les mâles; ce que les Chiens n'aiment pas, parce qu'il fâche à des Chiens vigoureux & de cœur de tournoyer si souvent, d'autaut qu'ils désirent une Bête qui fuye devant eux, pour courir de toute leur force. Quand le Piqueur verra ses Chiens tomber en défaut le long d'un chemin, il doit mettre pied à terre, regardant en la poudre ou autres lieux pour revoir la trace du Lièvre, ce qu'il connoîtra aisément; car la forme du pied du Lièvre est aigue & faite à la ressemblance d'une pointe de couteau, ayant ses petits ongles fichés tout droits en terre, qui marqueront tout autour, venant toujours en appointissant; d'autant que jamais le Lièvre quand il fuit n'ouvre les ongles comme font les Bêtes puantes, mais tient toujours sa patte serrée en forme d'une pointe de couteau. Il y a aussi certains pays & saisons

où

où les Chiens n'ont aucun ſentiment des Liévres, comme en hiver, au pays des plaines où les terres ſont graſſes & fortes, parce que le Lièvre a la patte pleine de poil, & quand il fuit la terre qui eſt graſſe ſe prend contre, laquelle il emporte avec le pied qui couvre & ôte tout le ſentiment que les Chiens en pourroient avoir; outre qu'aux plaines il n'y a ni branches ni herbes où il pût toucher du corps, non plus que dans les chemins. Il entend qu'il y a auſſi certains mois auxquels les Chiens n'ont point de ſentiment, comme à la ſaiſon du printemps, à cauſe de la véhémente odeur des fleurs qui ſurpaſſe celle du Liévre. Semblablement, il faut ſe donner de garde de mener les Chiens à la chaſſe quand la terre eſt gelée; car ils ſe deſſoleroient les pieds, & perdroient les ongles, au contraire des Lièvres qui courent mieux en ce temps-là qu'en un autre, à cauſe qu'ils ont les pieds fourrés.

Ceux qui feront curieux de voir comment on doit dreſſer les jeunes Chiens pour le Lièvre, & tout ce qui concerne cette chaſſe, n'auront qu'à conſulter la *Venerie* du ſieur *Jacques du Fouilloux*.

ils y trouveront l'exacte vérité assaisonnée d'une naïveté charmante.

Il y a des Chasseurs qui prétendent avoir le secret d'attirer les Lièvres : il consiste à cacher des Testicules de Lièvre sous les doigts des pieds, & à se promener ensuite nuds pieds dans un pré encore mouillé de la rosée du matin. Les Lièvres des environs attirés par l'odeur, y accouront en foule ; ce qui donnera la facilité de les tuer à coup de fusil, ou de les prendre au filet. Mais *Paullini* remarque que le succès ne répondra guère à l'attente. Ou bien prenez la matrice d'une Hase qui ait encore ses petits dans le ventre, pulvérisez-là, & répandez-en la poudre sur un morceau de cuir : tous les Lièvres du voisinage s'y rassembleront de façon que vous pourrez les prendre à la main. Le mal est que ce dernier secret ne sera pas moins fautif que le précédent, suivant le même *Paullini.*

Le Liévre, ainsi dit en François du mot Latin *Lepore*, ablatif de *Lepus*, autrement *Louquet* comme qui diroit *petit Bouc*, apparemment à cause de sa lubricité, se nomme en Hébreu *Arnebat*, en Chaldéen *Arneba*, en Arabe

Ernab, en Grec *Lagôs* ou *Lagôos*, en Italien *Lepre* ou *Lievora*, en Espagnol *Liébre*, en Allemand *Haas* comme en Flamand, ou *Hase*, d'où vient notre mot François *Hase*; en Anglois & en Suédois *Harę*. Le diminutif *Levraut* on *Levreteau* vient du Latin *Lepusculus*.

Le Liévre contient dans toutes ses parties beaucoup d'huile, de sel volatile, & de terre. Cet Animal est fort estimé pour son bon goût, & se sert sur les meilleures tables : les Anciens en faisoient également beaucoup de cas; témoin ce vers de *Martial*, *inter Quadrupedes gloria prima Lepus*. On doit choisir le Liévre assez jeune, tendre, gras & bien nourri ; lorsqu'il a un an on n'en fait plus guères de cas : il y a cependant des gens qui aiment les Levrauts quand ils viennent de sortir tout nouvellement du ventre de la mère ; mais ils sont alors trop visqueux, & peuvent incommoder. D'un aurre côté, quand le Liévre est trop vieux, il se digère difficilement, il engendre des humeurs grossières & mélaucoliques, & il rend les personnes qui en usent fréquemment, pésantes & assoupies. Cet aliment convient principalement en

hyver aux jeunes gens ſanguins & aux perſonnes graſſes : mais les mélancoliques & ceux qui abondent en humeurs terreſtres, doivent s'en abſtenir, ou en uſer très-modérément.

Il y a pluſieurs parties du Liévre qui ſervent à la Médecine. Le cœur, le foye, les poumons & le ſang deſſéchés & mis en poudre arrêtent la dyſſenterie & les autres cours de ventre ; ils excitent l'urine & les mois aux femmes, & conviennent dans l'épilepſie. La doſe en eſt depuis un ſcrupule juſqu'à un gros dans une liqueur appropriée. Extérieurement, le ſang de Lièvre récent efface les lentilles, les rouſſeurs & les taches du viſage ; & ſi l'on en mouille un linge, & qu'on l'applique ſur l'éryſipèle, on en recevra beaucoup de ſoulagement. Les reins & les teſticules du Lièvre étant deſſéchés & pulvériſés attenuent la pierre du rein, chaſſent les graviers & fortifient la veſſie. La doſe en eſt depuis un ſcrupule juſqu'à un gros. On lit dans les *Ephémérides d'Allemagne*, *Décurie II*, *Année III*, *page 160*, une obſervation ſingulière du Docteur *Lebenwald* ſur la propriété de la veſſie du Lièvre pour briſer la pierre humaine dont il aſſûre avoir été témoin. Ce

Médecin rapporte qu'un Baron Allemand de sa connoissance attaqné depuis plusieurs années de calcul dans le rein & de coliques néphrétiques,avoit rendu plusieurs fois des pierres de différente grosseur qui heureusement avoient traversé tous les canaux urinaires sans s'arrêter dans le trajet. Il arriva cependant une fois qu'une pierre plus grosse ou plus inégale s'arrêta dans l'uréthre sans pouvoir sortir ; & outre les douleurs atroces qu'elle causa au malade, l'urine qu'il ne rendoit plus que goutte à goutte le menaça bien-tôt d'une suppression totale à cause de l'inflammation qui s'y joignit. On employa inutilement tous les remèdes indiqués en pareil cas, comme la saignée, les demi-bains, les potions huileuses, les embrocations, les injections, & les cataplasmes émollients pour relâcher le canal de l'uréthre, & faciliter la sortie de la pierre ; les sondes & les instrumens Chirurgicaux pour rompre le calcul furent aussi mis en usage sans que rien pût réussir ; enfin on se préparoit à faire une incision à l'uréthre entre les corps caverneux pour en faire l'extraction, lorsquè le Chirurgien du malade qui cherchoit dans ses livres un bon

remède pour éviter l'opération, tomba sur celui-ci : on conseilloit de prendre une vessie de Lièvre récente avec l'urine qu'elle pouvoit contenir, de la faire calciner dans un vaisseau fermé, & d'en introduire la cendre dans l'uréthre jusqu'à la pierre qui tomberoit en fragment dès qu'elle en auroit été touchée. On s'empressa d'essayer ce remède, & après avoir trempé une tente dans de l'huile d'amandes douces, & l'avoir bien soupoudrée de cette cendre, on l'introduisit dans l'uréthre jusqu'à la pierre qui se brisa presqu'aussi-tôt en graviers, & sortit avec une grande abondance d'urine. Le Baron se trouva guéri, & l'Auteur finit cette observation en laissant aux Physiciens le soin de trouver la cause d'un fait aussi surprenant, qui peut être pour d'autres d'une grande utilité s'il est exactement vrai. Le fiel de Lièvre éclaircit la vue, & emporte les tayes de la cornée si l'on s'en sert en liniment. Le poil de cet Animal sert à arrêter les hémorragies si on l'applique sur le vaisseau ouvert. Le fameux onguent de *Galien*, pour arrêter le sang dans l'artériotomie est composé de parties égales d'aloës, d'encens, de myrrhe & de poil de Liè-

vre brûlé. On calcine ce poil dans un vaisseau fermé,& on le donne intérieurement pour exciter l'urine depuis douze grains jusqu'à un demi-gros. La graisse de Lièvre est maturative, & elle s'applique extérieurement sur les tumeurs dont on veut avancer la suppuration. La présure est une matière caséeuse qu'on trouve fort adhérante au fond de l'estomac du Levraut ; elle est estimée pour résister au venin, pour hâter l'accouchement, pour arrêter les cours de ventre, & pour l'épilepsie. La dose en est depuis un demi gros jusqu'à un gros. Enfin l'astragal ou le talon du Lièvre est recommandé contre la colique, la gravelle, la pleurésie, l'épilepsie & les accouchemens laborieux. On le donne en poudre depuis vingt grains jusqu'à deux scrupules.

Le Lapin ; *Cuniculus*, Offic. Schrod. 284. Lemer. 299. Bossch. 264. Herman. Cynos. 717. Blas. 58. Dal. Pharm. 444. Merr. Pin. 168. Charlet. Exerc. 23. Schwenckf. *de Quad.* 86. Gesn. *de Quad. Digit.* 362. Aldrov. *de Quad. Digit.* 382. Jonst. *de Quad. III.* Raii Synop. Anim. *Quad.* 205. *Lepus caudâ brevissimâ, pupillis rubris*, Linn. Faun. Suec. 20. *Lepus caudatus, obscurè cine-*

res, Briff. Quad. 140. *Cuniculus noſtras, ſeu vulgaris*; *Lepus minor, Lepus parvus, ſive Lepuſculus*; *Lepus terræ foſſor, ſeu terram fodiens*, Nonnull..

Cet Animal connu & commun par toute l'Europe, dont la fémelle ſe nomme *Lapine* ou *Haſe*, jadis *Connille* ou *Counille*, *Connine* ou *Counine*, de même que le mâle s'appelloit *Connil* ou *Counin*, *Connin* ou *Counin*, & le petit *Lapereau* ou *Lapreau*, jadis *Connilleau*, *Counilleau*, reſſemble au Liévre par la forme du corps, mais il eſt plus petit. Il a, comme le Liévre, la lévre ſupérieure fendue; les yeux grands, mais dont la prunelle eſt rouge; les jambes de derrière plus longues que celles de devant; cinq doigts aux pieds de devant, & quatre à ceux de derrière; le deſſous du pied vẹlu; la queue courte, noire en deſſus & blanche en deſſous. Tout ſon corps eſt couvert de poils doux & épais; variés de brun & de gris pour l'ordinaire, excepté ſous le ventre où ils ſont blancs. Tel eſt le Lapin ſauvage, qu'on appelle autrement Lapin de buiſſon ou buiſſonnier, de bois, de forêt, ou de garenne: mais comme ces Animaux s'apprivoiſent aiſément, on en nourrit de domeſtiques,

qu'on appelle vulgairement Lapins de Clapiers, dans les villes & dans les villages ; & parmi ces derniers il s'en voit de toutes couleurs, de gris ou gris bruns, de roux, de blancs, de noirs, de marquetés ou bigarrés ; enfin d'autres qui ont le poil d'un petit gris fort joli, ou d'un gris argenté, qu'on nomme *Riches*, & dont les peaux sont fort recherchées pour les fourrures. *Charles-Etienne* & *Jean Liebault* disent dans leur maison rustique, que le Connin de garenne a le poil plus roux & moins épais, le corps plus agile & moins gros, plus éveillé & plus sauvage, la chair plus plaisante & moins mélancholique que celui de Clapier, car celui de Clapier ne fait pas grand exercice, parce qu'il n'a point la liberté de courir ; mais il est plus privé, plus gros, plus touffu, plus pésant, plus endormi, & moins gaillard : aussi, s'il arrive par cas fortuit qu'il entre en la garenne avec les sauvages, il est incontinent dévoré des Renards & autres bêtes ennemies des Connins, n'ayant pas accoutumé de souffrir les assauts & incursions de telles Bêtes. Pour ne pas se tromper dans le choix des Lapins, il faut savoir que l'on connoît un Lapin de garenne,

quand le poil qu'il a aux pieds & sous la queue, est de couleur rousse; & il faut prendre garde si l'on n'a point un peu fait brûler ce poil pour le roussir; ce qu'on peut facilement reconnoître en le portant au nez pour voir s'il ne sent point le roussi, ou en effaçant cette marque avec de l'eau. Pour distinguer un Lapreau d'avecun Lapin, tâtez-le sur le dehors des pattes de devant au-dessus de la jointure; si vous y trouvez une grosseur comme une petite lentille, c'est une marque qu'il est jeune: Vous le connoissez encore à la tête, parce qu'il a le nez plus pointu & l'oreille plus tendre; mais cette dernière marque n'est pas si sûre que celle de la patte. Pour le fumet, il faut flairer le Lapin au ventre.

Quant à la description anatomique des parties intérieures du Lapin, nous ne nous y arrêterons point, vû que *Paullini* dans sa *Lagographie* assûre que cet Animal ressemble parfaitement au Liévre, tant extérieurement qu'intérieurement. Cependant les Curieux en trouveront une anatomie assez ample dans *Blasius*, qui la donne d'après divers Auteurs, en particulier celle des membranes du fœtus d'après *Needham*,

& l'Histoire de la génération d'après *Regnier de Graaff*, lequel a suivi les progrès du fœtus depuis une demi-heure après la conception jusqu'au vingt-neuviéme jour qui est la veille ou la surveille de l'accouchement; car les Lapines portent jusqu'à trente & un jour.

Le Lapin est plus robuste & plus hardi que le Liévre; quand il est irrité, il se bat vigoureusement & long-temps; il ne demande presqu'aucun soin; il fait se bâtir lui même des terriers pour se loger, qu'il n'oublie jamais, quelque éloigné qu'il en soit: aussi dit-on vulgairement que le bon & franc Lapin meurt toujours en son terrier; car il faut savoir que le Lapin de son naturel craint le Renard comme la Brebis fuit le Loup, & que quand il sort de sa tanière il ne songe qu'à courir par sauts & par bonds en tournoyant çà & là, sans prendre garde à celle d'autrui; il sort de son trou le matin & le soir; le reste du temps il se tient presque toujours caché; il est fort vîte à la course, mais si-tôt qu'on le dépayse il est bien vîte pris; il a la voix aiguë, & l'ouye fine; il est toujours aux aguets, & le moindre bruit le fait fuir précipitam-

ment; s'il sent qu'il y ait du risque à rester dans un lieu, il l'abandonne; il rumine comme le Liévre, & se nourrit des mêmes herbes, grains & fruits; quelquefois il se multiplie au point de ravager tout dans les environs des garennes, de ruiner les gens de la campagne, & de causer la famine dans un pays, comme les Histoires anciennes attestent qu'il est arrivé aux Isles Baléares qu'on appelle aujourd'hui Majorque, & Minorque jusques-là que les habitans furent contraints de déguerpir : il bat la terre de ses pieds de derriére, & par-là excite un son désagréable; il hait & craint l'eau : aussi ne boit-il presque jamais. Dans le dernier débordement de la Loire qui a noyé une quantité de gibier étonnante, on a observé que plusieurs Lapins prêts à être submergés, avoient eu l'instinct de grimper sur des arbres, de l'écorce desquels ils ont vécu uniquement jusqu'à ce que les eaux se fussent retirées : au-reste cette observation n'est pas nouvelle, & elle a été faite plus d'une fois dans d'autres inondations. Le Lapin est un des Animaux les plus lubriques & les plus féconds que nous connoissions; il entre en amour dès l'âge de six mois, & tous les mois la

fémelle fait des petits, savoir, deux, trois, quatre, cinq ou six à chaque portée, ce qui doit s'entendre des Lapins sauvages qui vivent dans des climats chauds; car *Gesner* remarque qu'en Suisse les Lapins font rarement des petits durant l'hyver, à moins que l'hyver ne soit fort doux, & la constitution de l'air un peu tiéde : *Charles-Etienne* dit aussi que dans les garennes les Lapines portent seulement trois ou quatre fois l'an, & celles des Clapiers tous les mois. En effet, nous savons par expérience que les Lapines domestiques multiplient prodigieusement par leurs fréquentes portées, faisant à chaque fois jusqu'à neuf, dix & quelquefois onze petits, qu'elles allaitent ordinairement pendant vingt & un jours, sans cesser d'être pleines; car outre qu'elles sont sujettes à des superfétations, elles n'ont pas plutôt mis bas qu'elles recherchent passionnément le mâle : & c'est cette prodigieuse fécondité qui à donné occasion de penser qu'il falloit que les Lapins fussent à la fois mâles & fémelles; ce qui, comme l'observe fort bien le même *Charles-Etienne*, est absolument faux, & contraire aux loix de la nature qui a destiné la fémelle

entre les Bêtes pour concevoir, & non pas le mâle. La plûpart des Auteurs avancent que les Lapreaux, ainsi que les Levrauts, naissent les yeux ouverts de façon qu'ils voyent clair d'abord en naissant ; mais cette assertion est contre l'expérience, qui nous apprend que ces Animaux ne voyent clair qu'au bout des neuf à onze jours. Les Lapines se montrent fort attachées à élever leurs petits ; elles ont grand soin de les tenir chaudement moyennant le poil le plus mollet qu'elles s'arrachent du ventre elles-mêmes, & de les dérober à la connoissance des mâles qui par jalousie pourroient les tuer ; s'il arrive que quelqu'un les touche, elles se mettent en colere & les abandonnent, ou elles en conçoivent tant de dépit, qu'elles les mordent & les tuent. Ceux qui sont au fait d'élever des Lapins, remarquent que quand les fémelles deviennent vieilles, & qu'elles sont lasses de rapporter, elles mangent leurs petits si-tôt qu'ils sont nés. Les mâles se battent souvent pour les fémelles, & se mutilent l'un l'autre à coups de dents les oreilles ou les pattes : quelquefois ils font fuir les Chiens, & les poursuivent hardiment. Les Chats jouent avec

les Lapreaux, & finissent par les dévorer. M. *de Reaumur* dans son nouvel *Art de faire éclorre les Poulets par le moyen de la chaleur du fumier*, fait mention d'un Lapin qui s'accouple fréquemment avec une Poule, sans néanmoins qu'il ait encore rien résulté d'un accouplement si étrange. On a vû à Orléans chez un particulier une Lapine couverte par un Chat, faire des petits qui tenoient les uns plus du pere, les autres plus de la mere; ils étoient tous gris comme les Lapins ordinaires, mais plus familiers & plus carressants; ils aimoient beaucoup le lait, & mangeoient au-reste, de tout ce que les Lapins mangent.

La garenne est un bois taillis ou une bruyère où les Lapins vivent en liberté, se nourrissent & s'entretiennent d'eux-mêmes, à la différence du Clapier, qui est un [redacted]oit particulier, bien muré, bien maçonné, où l'on nourrit des Lapins domestiques. Il faut placer autant qu'il est possible, la garenne sur quelque côteau exposé au Levant ou au Midi, parce que le Lapin qui aime la chaleur & le Soleil, ne veut point terrer au Nord, & rarement au Couchant. Le terrain de la garenne doit être sec & médiocrement leger, tenant

un peu du ſable, ſans être ni trop fort ni trop menu, pour que le Lapin puiſſe y faire des terriers qui ne s'éboulent point. On doit ſur-tout éviter les lieux marécageux ; car rien n'eſt plus contraire aux Lapins que l'humidité & le froid. Plus une garenne eſt ſpacieuſe, plus les Lapins y profitent. On tient que quatre à ſix arpens bien peuplés & conſervés fourniſſent tous les ans plus de deux cens douzaines de Lapins. On la peuple & repeuple, ſoit en achetant des Haſes pleines qu'on y jette, & dont on laiſſe multiplier la race ſans la chaſſer les deux premières années, & fort peu la troiſiéme, ſoit par le ſecours du Clapier qui eſt une voix plus prompte, plus ſure & moins couteuſe. On met dans le Clapier un mâle ſur vingt-cinq à trente fémelles : plus il y a de fémelles, plus le peuple augmente. On met trois mâles ſur cent fémelles [illegible] jette dans la garenne. Comme le grand nombre des mâles eſt la deſtruction du Clapier & de la garenne, parce qu'ils tuent ſouvent les petits pour jouir des mères, il faut toujours détruire les mâles dans l'un & dans l'autre. Les fémelles connoiſſent bien que les mâles détruiſent leurs petits ; c'eſt ce qui fait que quand elles veulent mettre bas, auſſi-bien en cla-

pier qu'en garenne, elles ont l'instinct de se creuser un terrier de la longueur du bras, qu'elles laissent ouvert jusqu'à ce qu'elles y ayent lapiné; elles font leur nid tout au fond avec de la mousse qu'elles y portent : quand elles ont mis bas, elles s'arrachent encore, comme nous avons déja dit, le poil du ventre pour tenir leurs petits chaudement, bouchant adroitement le trou de leur taniere qu'on appelle autrement *Halot* ou *Raboulière*, jadis *caterolle* ou *soulette*, avec du foin, de la paille, de la terre, & tout ce qu'elles peuvent ramasser, afin qu'aucun mâle ne l'apperçoive : elles ne restent dans leurs terriers que la nuit, pour y nourrir leurs petits; elles en sortent à la pointe du jour pour aller chercher à vivre, rebouchent proprement leur trou, & l'applatissent en frappant contre avec le derrière, ensorte qu'il ne paroît presque pas; & à la fin du jour elles y retournent porter les vivres à la famille. Les Hases ou Lapines sauvages font volontiers leurs nids dans les vignes, dans les chemins & autres lieux fréquentés qu'elles rencontrent, parce qu'elles y craignent moins le Renard & le Chat sauvage qui sont les plus terribles ennemis de leur

race : ainsi quand on trouve dans sa garenne ou ailleurs quelques-uns de ces trous de Lapines rebouchés, il n'y faut pas toucher : sinon, ou quelque Lapin y entreroit & tueroit toute la nichée, ou la mère elle-même épouvantée à l'abord de son trou l'abandonneroit.

Les Lapins de Clapiers, qu'on appelle aussi *mangeurs de choux*, se nourrissent de tout ce qu'on leur présente, comme foin, fruits, plantes potagères, herbes fraiches; & les sauvages subsistent des fruits, du brout, des feuilles, écorces & racines des plantes de leur habitation, principalement des plantes aromatiques, comme thym, serpolet, genièvre, que ces Animaux aiment beaucoup, & qui leur donnent un grand fumet. Si la garenne est trop peuplée pour qu'ils y ayent une nourriture suffisante & fassent bon corps, il faut y semer un peu d'orge & d'avoine pour leur servir de pâture. Il faut aussi leur y porter du foin pendant l'hyver à cause de la stérilité de la saison. En leur portant à manger, on peut aisément les accoutumer à venir au sifflet, pourvu que ce soit une personne qu'ils ayent coutume de voir, par exemple un garennier; & alors d'au-

tres personnes peuvent avoir le plaisir de les voir venir par troupeaux, en se tenant cachées sous quelque loge pour ne les point effaroucher. Le voisinage des garennes est très-dangéreux pour les vignes & les bleds; car les Lapines paissent souvent par bandes les bleds en herbes, ou broutent les bourgeons de la vigne; & quand la terre est couverte de neige, ils rongent les racines & les écorces du plant jusqu'à trois pieds de hauteur. Le moyen le plus sûr pour prévenir ces désordres, c'est de leur donner assez de foin à manger dans le bois sur la fin de l'hyver & au commencement du printemps, qui est le temps où ils sont le plus affamés. Il y a des gens qui pour écarter les Lapins de leur vignes pendant qu'elles sont en bourgeon, & de leurs bleds pendant qu'ils sont en herbe, font fondre du souphre, y trempent des bâtons de saule fort menus & fort secs par un bout; les fichent en terre par l'autre bout tout le long des bords de la piéce de terre qu'on veut conserver, à six pieds l'un de l'autre: puis on y met le feu: les Lapins qui haïssent l'odeur du souffle, n'approchent point de la piéce ensouffrée; & comme cette odeur dure quatre ou cinq jours, il n'y

a qu'à recommencer de quatre jours en quatre jours, jusqu'à ce que le bourgeon de la vigne & le bled soient hors de danger. Mais quand le Lapin domine trop, on ne peut le ruiner qu'à force de le fusiller, & de le fureter avec furet, & poches ou panneaux pendant l'hyver.

Olivier de Serres dans son *Théâtre d'Agriculture* dit qu'on a trouvé par expérience le moyen de châtrer les Connins ou Lapins pour les rendre tendres & gras, ensorte que pour la délicatesse ils approchent de bien près de la saveur des Levrauts, même en achevant de les nourrir au clapier : mais il vaut mieux châtrer tous les mâles au Clapier pour les jetter ensuite dans la garenne. Les fémelles sont par elles-mêmes beaucoup plus exquises que les mâles entiers; mais les mâles châtrés surpassent autant les fémelles que les Chapons sont préférables aux Poules. Or, rien n'est plus facile que de châtrer les Lapins ; car il ne s'agit que de leur couper les testicules avec un couteau bien tranchant, & après avoir graissé la plaie avec du vieux oing sans la coudre, renvoyer les Lapins à la garenne, où ils se guérissent bien vîte d'eux mêmes. Une pareille castration n'a aucune saison particuliere

qu'il faille choisir ; car comme les mères font des petits durant toute l'année, il est aussi toujours bon de les châtrer. M. *Bradlay* dans son *Calendrier des Laboureurs*, conseille pareillement de châtrer les jeunes Lapins mâles, afin qu'ils deviennent plus gros & plus gras.

Le Lapin est appellé en Hébreu, *Saphan*, en Arabe *Vebar*, en Grec *Dasupous* ou *Couniclos*, en Italien *Coniglio*, en Espagnol *Conéio*, en Allemand *Kuenigle* ou *Kœnlglein*, en Flamand *Conyn.* en Anglois *Rabit* ou *Cony*, en Suedois *Kanin.* Quand à l'étymologie du mot François *Lapin*, *Ménage* la tire de *Lepore* ablatif de *Lepus*, parce que le Lapin est une espèce de Liévre, de même qu'il fait venir *Lapereau* de *Leporellus.* Le mot Gaulois *Connin* & autres semblables viennent du Latin *Cuniculus.*

Le Lapin contient beaucoup de sel volatile & d'huile. Cet Animal est estimé, & fournit plus à la cuisine qu'à la Médecine. On doit le choisir tendre, gras, bien nourri, & qui ne soit ni trop jeune, ni trop vieux : quand il est trop jeune, il produit beaucoup d'humeurs visqueuses ; quand au-contraire il est

trop vieux, sa chair est séche, dure, & difficile à digérer. Il convient principalement en hyver, parcequ'alors sa chair est plus tendre & plus mortifiée : il n'y a point d'âge ni de tempérament qui n'en puisse faire usage, pourvu qu'on en use modérément, & qu'il ait les qualités que nous venons de marquer.

De toutes les parties du Lapin, il n'y a que la graisse qui soit utile en Médecine ; elle est nervale & résolutive : on en frotte les membres retirés, endurcis & atrophiés, pour leur rendre leur état naturel ; elle est également bonne pour fortifier les articulations, & pour résoudre les tumeurs skirrheuses.

On fait avec la peau de Lapin, ainsi qu'avec celle de Liévre, des fourrures qui sont assez estimées.

LUTRA.

LOutre, Lutra, Offic. Lemer. 522. Bossch. *de Aquat.* 374. Herm. Cynos 732. Blas 50. Valent. Amphith. Zoot. 174. Dal. Pharm. 449. Merr. Pin. 167. Charlet. Exerc. 18. Scho-

nev. Ichth. 46. Bellon. *de Aquat.* 31. Schwenckf. *Quad.* 107. Gesn. *de Quad. Digit* 683. Aldrov. *de Quad. Digit.* 294. Jonst. *de Quad.* 104. Scott. Phys. 45. Raü Synop. 186. Lutra *Digitis omnibus æqualibus*, Linn. Faun. Suec. 10. *Lutra Castanei Coloris*, *Briss. Quad.* 277. *Lutris*, *Lutrix*, *Leutria*, *Lytra*; *Canis sive Canicula flaviatilis*; *Catus aquæ seu Paludis*, Quorumd.

Le Loutre ou la Loutre (car on dit l'un & l'autre, quoique nous aimions mieux faire ce mot féminin que masculin) est un Animal amphibie fin & malin, plus long & plus gros qu'un Chat, mais plus petit que le Castor; sa tête ressemble un peu à celle du Chien, selon les uns, ou à celle du Putois, selon les autres. Elle a le museau camus, plusieurs poils de barbe a la babine supérieure & au coin de la gueule, six dents incisives à chaque mâchoire, les yeux fort petits; les oreilles très courtes, rondes, & placées plus bas que les yeux; les jambes courtes; cinq doigts à chaque pied armés de petits ongles, & joints ensemble par des membranes comme ceux des Canards & des Oyes: ainsi lorsqu'en nageant cet Animal pousse les pieds en devant, les doigts sont clos &

ferrés les uns contre les autres ; mais lorfqu'il les pouffe en arrière, les doigts s'écartent & étendent les membranes, & par-là ils donnent à l'Animal plus de prife fur l'eau pour fe pouffer en avant avec plus de force ; le pouce à chaque pied eft plus court que les autres doigts, reffemblant à un petit argot crochu bien affilé : la queue longe, groffe à fa naiffance, finit en pointe. Tout le deffus du corps, la queue & les pattes font revêtus de poil doux, médiocrement longs, d'un brun affez luifant, tirant fur le châtain ; la gorge, la poitrine & le ventre d'un gris-blanc.

Quand à la defcription anatomique des parties intérieures, nous la tirerons prefque toute des *Mémoires* dreffés par M. *Perault pour fervir à l'Hiftoire Naturelle des Animaux*, où l'on trouve d'abord une affez ample defcription des parties extérieures de la Loutre.

Quelques Auteurs, difent Meffieurs les Académiciens, ont confondu la Loutre avec le Caftor, à caufe de la grande reffemblance qui eft entre ces deux Animaux ; mais la plûpart demeurent d'accord qu'ils font différents en plufieurs chofes. Nous en avons remarqué quelques unes dont nous n'avions point

point encore oui parler ; & il y a aussi quantité de particularités que l'on attribue à la Loutre, & que l'on prétend lui être communes avec le Castor, que nous n'avons point trouvées dans notre sujet. *Pline*, *Belon*, & presque tous les Historiens naturels, disent que la Loutre & le Castor sont seulement différents pat la queue, qui est couverte d'écailles au Castor, & qui est fort velue dans la Loutre. *Georgius Agricola* & *Albert* font les quatre pieds de la Loutre semblables à ceux du Chien. Tous les autres Auteurs disent qu'elle les a pareils à ceux du Castor : nous n'avons trouvé ni l'un ni l'autre dans notre Loutre. *Hérodote* dit que le Castor & la Loutre, de même que les autres Animaux qu'il appelle *à tête quarrée*, ont cela de commun, que leurs testicules sont propres aux maux de matrice, & *Brasavole* assûre qu'ils ont les uns & les autres une même vertu contre l'épilepsie, la paralysie, & toutes les maladies des nerfs : en quoi il paroît que ces Auteurs n'ont point fait de distinction entre les poches du Castor & ses testicules, parce qu'on ne se sert que des poches aux maladie de matrice & des nerfs. *Aristote* a aussi attribué à la Lou-

tre une particularité que *Pline* rapporte du Caſtor, qu'il dit être tellement enragé contre l'homme, que quand il le mord, il ne quitte jamais priſe qu'il n'ait ſenti craquer ſous ſes dents les os des parties qu'il a ſaiſies. Le mot Grec *Loutron*, dont le nom de la Loutre eſt dérivé, & qui ſignifie un bain ou lavoir, ſemble la diſtinguer du Caſtor, parce qu'elle ne ſe plonge que dans l'eau douce, & jamais dans la mer, dont l'eau n'eſt point propre à laver, ni à faire un bain; & que le Caſtor va indifféremment dans la mer & dans les rivières.

La grandeur de la Loutre, & la proportion de ſes parties, la rendoient encore bien différente du Caſtor que nous avons diſſéqué; car le Caſtor avoit trois pieds & demi de longueur en comprenant la queue; & la Loutre n'avoit en tout que trois pieds deux pouces, & ſa queue étoit à proportion bien plus longue; ce qui lui rendoit le reſte du corps encore plus petit que celui du Caſtor. La tête du Caſtor avoit cinq pouces & demi depuis le muſeau juſqu'à l'occiput, & celle de la Loutre n'en avoit que quatre & demi. Les pieds de devant du Caſtor avoient ſix pouces & demi depuis le coude juſqu'à l'ex-

trémité des doigts, & ceux de la Loutre n'en avoient que cinq. Les pieds de derriere du Castor avoient six pouces depuis le talon jusqu'au bout des doigts, & ceux de la Loutre n'en avoient que trois & demi. Cela rendoit encore notre Loutre bien différente de celle que *Belon* décrit, à qui il fait les jambes semblables à celles du Renard, & seulement différentes en ce qu'elles sont plus grosses; si ce n'est qu'il ait voulu dire qu'elles sont plus grosses à proportion de leur longueur : mais la vérité est qu'à proportion du reste du corps elles sont beaucoup plus courtes qu'au Renard, étant semblables en cela à celles de la Belette, qui a le corps long, & les jambes courtes. Les pieds de derriere étoient tout-à-fait semblables à ceux du Castor, ayant cinq doigts longs & menus, non ramassés comme ceux des pieds du Chien, & les intervalles étant remplis d'une peau, ainsi qu'ils sont aux pieds d'une Oye. Ceux de devant étoient pareils à ceux de derriere, & fort différents des pieds de devant du Castor; car ces doigts étoient joints par des membranes comme ceux de derriere, à la réserve que les membranes les serroient un peu davantage : mais

ils n'avoient point cette ressemblance que ceux du Castor ont à une main; les cinq doigts étant égaux, ayant chacun leurs trois phalanges, & le pouce n'étant point plus séparé des autres doigts qu'ils le sont entr'eux. Le museau, les yeux, & la forme de toute la tête ne la rendoient guères différente du Castor: les dents seulement étoient dissemblables, n'étant point tranchantes, ni si fortes que celles du Castor; ce qui nous faisoit juger qu'*Aristote* a pris la Loutre pour le Castor quand il a exagéré de la manière qu'il a déja été dit, l'étrange force de sa morsure: car notre Loutre n'avoit point ces quatre grandes & longues incisives qui sont particulières au Castor, & à quelques autres Animaux, comme au Lièvre, à l'Ecureuil, & au Rat; toutes les dents étant faites comme celles du Chien ou du Loup, & les Canines étant à l'ordinaire plus longues que les incisives: de sorte que ces dents faisoient toute la ressemblance que nous avons trouvé que la Loutre a avec le Chien, quoique *Belon* dise qu'elle en a la tête, & qu'*Elien* l'appelle *Chien de Rivière*. Les oreilles, qui étoient petites comme au Castor,

étoient plus basses que les yeux, & situées proche la mâchoire inférieure.

Le poil n'étoit pas la moitié si long que celui du Castor, n'ayant à l'endroit du corps où il étoit le plus long, que huit lignes; au-lieu que celui du Castor en avoit dix-huit. Sa couleur étoit en quelque façon différente de celle du Castor, mais non pas de la manière que les Auteurs l'expriment; car ils disent que le poil du Castor tire davantage sur le gris, & nous avons trouvé le contraire; notre Loutre ayant le poil du dessous de la gorge, de l'estomac, & du ventre beaucoup plus gris qu'il n'étoit en notre Castor. Le poil de la queue étoit plus court que par le corps, mais beaucoup plus long qu'aux pattes. Le reste du poil, à savoir sur la tête & sur le dos, étoit de couleur pareille à celui du Castor, étant d'un châtain-brun, & de deux espèces, l'un plus long, plus brun, plus droit, & plus gros; l'autre plus court, plus gris, plus frisé, & plus doux.

Pour achever la description du dehors, il reste à parler d'une particularité assez remarquable, & qui distingue fort la Loutre, non-seulement du Castor,

mais même des autres Brutes, qui eſt la conformation extraordinaire de l'orifice extérieur de la Matrice, où nous avons trouvé des nymphes & un clitoris comme aux femmes. Le clitoris, qui étoit ſitué à la partie ſupérieure des nymphes, & au-delà de leur jonction, avoit trois lignes de long. Il étoit compoſé de membranes & de ligamens qui enfermoient un os long de deux lignes.

La plûpart des parties qui ſe voyent par la diſſection, étoient encore plus différentes de celles du Caſtor que les extérieures ne le ſont. Le Foye qui n'avoit que cinq Lobes dans le Caſtor, en avoit ſix dans notre Loutre. La Ratte, qui étoit cylindrique au Caſtor, & fort menue, n'ayant que dix lignes de diamètre ſur ſept pouces de longueur, étoit platte dans la Loutre, ayant un pouce & demi de large ſur quatre pouces & demi de long. Mais ſa connexion étoit ſi particulière, qu'elle n'étoit pas ſeulement différente de celle du Caſtor, mais de preſque tous les autres Animaux, dans leſquels la ratte eſt ordinairement attachée au ventricule; au-lieu qu'elle l'étoit dans notre Loutre à l'Epiploon. Les reins avoient trois

pouces de long sur deux de large. Au Castor ils n'avoient pas deux pouces de long : mais la principale différence étoit dans la conformation qui étoit si extraordinaire ; qu'elle approchoit de celle des reins de l'Ours ; ceux de la Loutre n'en étant différents que par le nombre des petits reins, dont les uns & les autres sont composés : car au-lieu de cinquante-deux petits reins que nous avons trouvés dans l'Ours, il n'y en avoit que dix dans la Loutre, qui étoient séparés les uns des autres, ayant chacun leur parenchyme, leur veine & leur attère émulgente à part, avec un troisième vaisseau, qui étoit une branche du bassinet, que la dilatation de l'uretère produisoit, & dont les dix branches sortoient pour s'attacher à chaque petit rein. Ces petits reins, outre une membrane commune qui les enveloppoit, avoient quantité de fibres qui les lioient & les amassoient en un tas, qui avoit une figure un peu plus longue que les reins ne l'ont ordinairement ; & il y avoit un de ces petits reins qui étoit un peu plus séparé des autres, & qui allongeoit encore vers le haut cette figure ; ensorte que ce petit rein pouvoit être pris pour la capsule-

atrabilaire. Le pancréas étoit composé de glandes conglomérées comme celui du Castor, & de la plûpart des autres Animaux, mais elles paroissoient plus distinctes & plus séparées les unes des autres qu'à l'ordinaire. Le poumon étoit aussi comme au Castor composé de sept lobes, dont il y en avoit six égaux en grandeur, & un septième fort petit, qui sembloit seulement une appendice du sixième.

Nous cherchâmes avec soin dans les vaisseaux du cœur ce trou ovalaire qu'on estime être dans les Animaux, pendant qu'ils demeurent sans respirer dans le ventre de leur mère, pour suppléer à l'usage que l'on attribue à la respiration, qui est d'aider à la circulation du sang qui se fait au travers du poumon, par le moyen de la dilatation & de la compression de cette partie. Nous avions déja fait cette recherche dans le Castor, parce que quelques-uns ont estimé que cet Animal avoit besoin de cette conformation des vaisseaux du cœur, pour faire qu'il puisse supporter la cessation de la respiration qu'il souffre lorsqu'il se plonge & qu'il demeure long-temps dans l'eau : mais nous ne trouvâmes point

que ce trou fût ouvert, ni qu'il y eût d'autres conduits qui pussent donner passage au sang pour la circulation, que ceux qui sont dans le poumon. La vérité est néanmoins que nous remarquâmes quelques vestiges de cette ouverture, qui sembloit faire connoître qu'il y avoit peu de temps qu'elle étoit refermée; ce qui nous paroissoit d'autant plus probable, que nous étions assûrés que le Castor avoit été longtemps enfermé dans sa loge sans avoir la liberté de se plonger dans l'eau, & qu'il pouvoit être arrivé que ce trou s'étoit rebouché de même qu'il l'est ordinairement dans tous les Animaux peu de temps après la naissance, lorsque la faculté qu'ils ont de respirer a rendu ce trou inutile. Mais nous n'avons trouvé dans notre Loutre aucune apparence qu'il y eût jamais eu de trou qui pût donner passage au sang de la veine-cave dans l'artère veineuse : & cela s'accorde assez avec la remarque que tous les Auteurs ont faite que la Loutre est obligée de temps en temps de s'élever au-dessus de l'eau pour respirer; ce que le Castor ne fait point, ayant une bien plus grande facilité à se passer pendant un long temps de la respiration.

Les autres parties qui ont été disséquées avec soin, ne nous ont rien fourni de considérable, & qui mérite d'être remarqué.

Voilà ce qu'en disent Messieurs de l'Académie Royale des Sciences. Nous y joindrons quelques Observations Anatomiques qui se trouvent dans les *Ephémérides d'Allemagne.*

Jean-Conrad de Muralto dit avoir observé dans une Loutre mâle l'Epiploon considérable, naissant du fond de l'estomac, parsémé de beaucoup de graisse, doublé, enfoncé dans les replis des intestins, attaché à la ratte & au pancréas; les intestins semblables à ceux du Chien, mais qui avoient ceci de singulier, qu'à l'extrémité du *Rectum* au-dedans du Sphincter, il se rencontra deux vésicules oblongues, remplies d'une humeur caséeuse qui portoit au nez comme du fromage pourri, revêtues intérieurement d'une pellicule un peu dure de couleur rougeâtre, semblable à celle qu'on voit dans le gésier des poules; & outre cette matière caséeuse blanchâtre, une certaine humidité qui, quand on pressoit les vésicules, sortoit de plusieurs petits trous vers la cavité du *Rectum* : ces mêmes vési-

cules ayant été totalement séparées du Sphincter, puis exposées à l'air pour les dessécher, leur matière devint dans l'espace de trois mois assez semblable à de la Civette par sa couleur, par sa consistence, & par son odeur pénétrante. Quant à l'usage de ces vésicules & de la matière qui y est contenue, on ne sauroit encore rien assûrer de certain, si ce n'est peut-être que la Loutre s'en sert pour attirer les Poissons en la répandant, vû que dans les pâtées propres à amorcer les Poissons, les matières qui ont une forte odeur font le principal ingrédient : ajoûtez à cela, dit notre Auteur, que la Loutre habite principalement le long des bords des eaux, & qu'elle ne se met pas volontiers dans le milieu pour poursuivre les Poissons; d'où vient qu'il faut qu'elle attire le Poisson vers le bord pour en faire sa proye. La Vessie urinaire ressembloit à celle d'un Chat, tant pour la figure que pour la grandeur. Les Testicules de forme oblongue pendoient hors de l'Abdomen comme dans les Chiens; le membre génital étoit pareillement osseux, & il y avoit de chaque côté beaucoup de glandes inguinales attachées aux Testicules par le moyen d'une mem-

brane, dans lesquelles s'inséroient des veines qui traversoient la graisse de l'Abdomen. *George Segerus* observe dans les mêmes *Ephémérides*, que le membre génital de la Loutre qu'il a disséquée, étoit de la longueur du petit doigt, & que l'os dur dont il est composé paroissoit divisé à son extrémité, recourbé, & revêtu d'un cartilage. Nous avons observé la même chose.

Dans le squelète d'une Loutre on a trouvé la tête tantôt enfoncée, tantôt saillante, assez approchante de celle d'un Poisson; sept vertèbres au col, quatorze au dos, sept aux lombes, & dix-huit à la queue.

Selon *Gesner*, la plûpart des Pays qui ont des rivières, des lacs ou des étangs poissonneux, nourrissent des Loutres; il s'en trouve en Italie, en France, en Allemagne, en Suisse, en Angleterre, & dans la Scandivanie: quelquefois la Loutre s'étouffe dans les nasses & dans les filets des pêcheurs, où elle entre en poursuivant trop avidement sa proye. *Aldrovandus* remarque qu'il y a peu de Loutres en Italie. Le Loutre, dit *Belon*, a la peau fort épaisse, de laquelle on fait des mitaines & des manteaux pour l'Hyver que l'eau

ne peut traverser. Quand les Chasseurs veulent connoître son repaire, ils prennent garde aux marques & à la trace de ses pieds de derrière, & à ses espraintes (ou excrémens) qui sont entrelassées d'arrêtes de Poisson. Cette Bête se nourrit en l'eau, & a cette industrie en pourchassant, de battre le Poisson de sa queue, afin que l'ayant épouvanté, il se cache dans les trous des bords des rivières, & que là elle le puisse bien prendre à son aise, bien qu'elle vive aussi des bourgeons des herbes au Printemps. Or pour prendre sa proye, elle sort de grand matin hors de sa tanière qu'elle fait entre les roseaux & herbes épaisses au rivage de l'eau, & nage contre le cours de la rivière environ une lieue. Et quand elle est saoulée de Poisson, & qu'elle a le ventre plein, elle se retire à son aise selon le fil de l'eau, jusqu'à son clappier, où elle fait plusieurs petits, que les Chasseurs & ceux qui veulent bien garder leurs étangs, ont accoutumé de guetter sur la fin de l'Automne, quand les feuilles des arbres & des herbes tombent.

Suivant M. *Lemery* le fils dans son *Traité des Alimens*, les Loutres ruinent les rivières par la quantité de Poissons

dont ils les privent : en effet, non-seulement ils dévorent avec une avidité extraordinaire tous les Poissons qu'ils y peuvent attrapper, jusqu'à ce qu'ils en soient tout-à-fait remplis ; mais ils en emportent encore avec eux dans leurs cavernes. Or comme ces Poissons, ou sont déja morts avant que d'y arriver, ou meurent peu de temps après, ils y pourrissent bien-tôt, & y causent une infection & une puanteur insupportable, dont le Loutre se ressent d'autant plus qu'il vit de ces mêmes Poissons corrompus : aussi fait-on si peu de cas de sa chair en plusieurs endroits, que les Chasseurs après avoir dépouillé le Loutre, le jettent ensuite à la voyrie, comme nous faisons les Chiens, ou d'autres Animaux dont nous ne mangeons point.

Nous avons éprouvé nous-mêmes la vérité de ce que dit ici M. *Lemery*. La Loutre ne peut durer long-temps dans le profond de l'eau, & il faut qu'elle respire l'air à la surface : on a trouvé depuis peu une Loutre noyée dans un filet, avec un Brochet plein de vie qu'elle y avoit poursuivi. Quoique la Loutre aime fort le Poisson, & qu'elle s'en nourrisse en grande partie,

elle ne laisse pas de manger aussi des Canards, Judelles & autres Oiseaux aquatiques qu'elle peut attrapper; elle va plus vîte dans l'eau que toutes sortes de Poissons; mais sur terre les Chiens la joignent facilement; elle a des dents très-mauvaises, & ce sont des défenses dont elle se sert contr'eux courageusement; elle a la vie & la peau fort durès; mais si elle est blessée, se jettant à l'eau elle perd son sang, & n'en échappe point. Cet Animal craint extrêmement le feu; & s'il en apperçoit sur un étang, il fuit au loin : sa retraite ordinaire est sur les joncs ou touffes de roseau, s'il en trouve; il se plaît sur les petites isles, s'il y en a; & au défaut, il se met aux environs d'un étang ou d'une rivière dans des saules creux ou autres arbres : c'est pourquoi il faut avoir soin d'examiner tous les arbres qui se rencontrent autour des étangs pour le surprendre; & si l'on a manqué une fois son coup, il est sûr qu'on pourra l'y trouver dans la suite. La destruction de la Loutre est importante pour la conservation du Poisson.

On trouve dans le *Journal Etranger* du mois de *Juin* 1755. *la manière de prendre les Loutres en vie, & de les dresser pour apporter des Poissons, par M.*

Jean Lots, de l'Université de Lund en Scanie; & Membre de l'Académie de Stockolm. Nous allons transcrire ce Mémoire qui nous a paru curieux & intéressant, d'après la traduction de M. l'Abbé *Prevost*.

On sait, dit M. *Lots*, que la Loutre est un Animal amphibie qui désole les rivières, comme le Loup & le Renard ravagent les forêts. Il est pourvu de poumons plus grands & plus creux que les autres Animaux; & par cette raison, après avoir avalé une certaine quantité d'air, il se soutient assez long-temps sous l'eau. Les Poissons forment sa nourriture la plus commune. Il entre en chaleur vers le milieu de l'Eté. La femelle porte ses petits environ neuf semaines; elle en met bas ordinairement trois ou quatre, qu'elle a soin de placer au bord de quelque petite rivière, ou de quelque marais sous un buisson ou sous des racines creuses. La peau de cet Animal est bonne pendant toute l'année, excepté dans le temps qu'il est en chaleur, où le poil se détache plus aisément. Le dommage que les Loutres causent est assez considérable, puisque non-seulement elles dévorent beaucoup de Poissons, mais qu'elles déchirent encore les filets des pêcheurs. C'est ce qui a

porté l'Auteur à donner ici la manière de les prendre & de les extirper, ou même de les apprivoiser & de les rendre utiles.

Dans les rivières qu'elles fréquentent, il se trouve ordinairement de grandes pierres, beaucoup de troncs ou de racines d'arbres, & un rivage creux. La Loutre ne passe pas une seule grande pierre sans y monter, & sans y déposer quelque fiente. Cette marque fait aisément connoître la demeure de ces Animaux, & ne donne pas moins de facilité à leur dresser des embûches pour les prendre morts. On y employe une espèce de ciseaux ou de tenailles : mais l'Auteur se dispense d'en expliquer la méthode, & ne veut donner ici que celle de prendre les Loutres en vie.

On fait faire des tenailles semblables aux tenailles ordinaires, mais deux ou trois fois plus grandes. Quand elles sont tendues, on attache à chacun des demi-cercles une pochette formée de petites chaînes, comme une cotte de mailles ; de sorte que ces tenailles en se fermant puissent former une espèce de cercle. Il faut tenir cet instrument fort net, & le bien frotter d'entrailles de Poissons chaque fois qu'on veut s'en servir. On pose les tenailles sur une pierre qui soit un

peu pointue, & qui ne s'éléve pas plus au-dessus de la rivière qu'il ne faut pour que l'eau puisse couvrir les pochettes de fer attachées aux tenailles. Ensuite on attache un petit Poisson à la platine qui se trouve aux tenailles, & l'on y place aussi quelques têtes ou entrailles de Poissons détachées : aussi-tôt que la Loutre saisit le petit Poisson, les tenailles se fement, & l'animal y est pris sans le moindre dommage. Ceci regarde uniquement les vieilles Loutres ; car les jeunes se prennent avec des Chiens dressés, qui en passant sur le creux des rivages, sur les pierres ou sur les racines où l'Animal se tient caché, y demeurent en arrêt & appellent. Si dans cette occasion, une vieille Loutre s'y trouve, elle s'enfuit d'abord ; & pour la prendre, il faudroit tirer dessus. Mais les jeunes ne sortent pas de leur gîte sans la plus grande violence. Si par conséquent on voit que la Loutre ne s'enfuye point, on peut compter sûrement que c'en est une jeune ; & ordinairement il y en a deux dans le même gîte, ou du moins dans deux gîtes très-proches. Après avoir ainsi découvert l'issue du gîte, on la couvre d'une nasse de Poisson ; & avec un bâton de fer, ou

quelqu'autre inſtrument pointu, on y chaſſe la Loutre, qui ne peut alors ſe tirer ſans ſecours. On ne doit point prendre de jeunes Loutres avant la Saint *Remy*. En les prenant plutôt, elles ſeroient trop tendres ; car elles ne profitent que très-lentement. Après avoir pris une jeune Loutre vivante, on l'attache d'abord avec ſoin, & on la nourrit pendant quelques jours avec du Poiſſon & de l'eau ; enſuite on mêle de plus en plus dans cette eau, du lait, de la ſoupe, des choux & des herbes ; & dès qu'on s'apperçoit que l'Animal s'accoutume à cette eſpèce d'aliment, on lui retranche entièrement les Poiſſons, ou du moins on ne lui en donne que très-rarement ; & en leur place on ſubſtitue du pain, dont il ſe nourrit très-bien. Enfin il ne faut plus du tout lui donner ni Poiſſons entiers, ni inteſtins, mais ſeulement des têtes.

Pendant que l'Animal eſt attaché, ce qui doit être dans un endroit où il y ait toujours du monde, il faut tâcher de l'apprivoiſer autant qu'il eſt poſſible ; ce qui peut ſe faire aiſément & dans un temps fort court. Enſuite on fait une petite machine de paille couverte de gros fil, ou de cuir, de la longueur

d'un quart-d'aulne, & d'une épaisseur proportionnée à la gueule de l'Animal: aux deux bouts de cette machine, on place deux petits morceaux de bois en croix, chacun de la longueur d'environ $\frac{1}{8}$. On prend un cordon qui ne soit pas bien large, à l'un des bouts duquel on enfile quatre ou cinq petites boucles, de la grosseur d'une noix: à chaque boucle, il y aura quatre petites pointes, les unes vis-à-vis des autres. On mettra ce collier au col de la Loutre, en le noüant à la nuque; & à ce nœud on attachera une lisière de la longueur de quelques aulnes. Avec ces préparatifs, on commence à mener l'Animal, en l'accoutumant par dégrés à suivre de bonne volonté; ensuite on choisira un mot de commandement, tel par exemple que *viens-ici;* & chaque fois en le prenonçant, on tire le cordon avec un peu de force, jusqu'à ce que la Loutre soit obéissante, & vienne promptement. Alors mettant la main dans le collier, on serre & tourne, jusqu'à ce ce qu'elle ouvre la gueule. On lui donne aussi-tôt la machine de paille à tenir, en prononçant toujours un même commandement, comme par exemple *prends.* Dès qu'elle lâche, on resserre le cordon,

jusqu'à ce qu'enfin elle tienne ferme. Quand elle tiendra bien, on relâchera le cordon, afin qu'elle lâche prise, & l'on prononcera encore le commandement en disant, *lâche*. Cette manœuvre doit être variée & répétée, jusqu'à ce que l'Animal prenne & lâche au premier commandement. Lorsqu'on est à ce point, on tient la machine de paille près de la terre, en prenant garde qu'il n'y ait point de sable, & en tenant le cordon comme on l'a prescrit. On se baisse vers la Loutre, en tenant la machine d'une main, & tirant la Loutre de l'autre vers la machine. D'abord on la lui retire; mais ensuite on la lui rend en serrant le col de l'Animal, afin que sur le mot, *prends*, il la saisisse. Cet exercice doit être continué jusqu'à ce que sur le moindre mouvement du cordon la Loutre prenne la machine : alors on lui crie, *viens*, en la tirant en même temps à soi; & on lui prend sa proye, en criant, *lâche*. Quand on aura continué cet exercice pendant quelques jours, & que l'Animal courra facilement après la machine qu'on lui jette, on substituera à la machine un mouchoir, un gand, ou quelqu'autre chose. Quand enfin la Loutre apportera tout sur le

ſimple commandement, & ſans qu'on ait beſoin de tirer ou de lâcher le cordon, on jettera devant elle quelque choſe qu'elle aime à manger, & on la forcera de l'apporter de même, & ſans y toucher; ce qui peut ſe faire ſans beaucoup de peine, à l'exemple des autres Animaux.

Lors donc qu'elle apporte tout ce qu'elle peut porter, & qu'elle ſuit fidèlement par-tout où l'on va, on la menera au bord de quelque petite rivière qui ſoit claire & très-profonde; & l'on prendra avec ſoi quelques petits Poiſſons morts, avec d'autres un peu plus grands qui ſoient en vie. On y jettera d'abord les petits que l'Animal prendra ſûrement très-volontiers; mais dès qu'il les aura pris, on l'obligera à les apporter & à les rendre auſſi-tôt. Enſuite on y jettera les Poiſſons vivants, qu'il ſaura prendre avec une égale facilité; & auſſitôt qu'il apportera, on lui en donnera la tête pour ſa récompenſe. Cette choſe a été pouſſée ſi loin, qu'un homme de la Scanie, du Bailliage de Chriſtianſtad, nommé *Benoît Nilſſon*, par le ſecours d'une Loutre ainſi dreſſée, prenoit journellement autant de Poiſſons qu'il lui en falloit pour nourrir toute ſa famille:

& comme ces Animaux recherchent les Poiſſons comme leur nourriture naturelle, on voit combien il ſeroit avantageux de les rendre par cette invention utiles aux hommes, puiſqu'on les empêcheroit en même temps de faire les dégâts qu'ils cauſent dans les rivières, ſoit en les dépeuplant, ſoit en déchirant les filets des pêcheurs. Les vieilles Loutres peuvent être dreſſées comme les jeunes, mais non pas avec un ſi grand avantage ; car en lâchant une vieille dans le temps des chaleurs, il ſeroit toujours à craindre que l'habitude jointe au naturel ne prévalût ſur l'éducation. Mais en élevant une jeune & l'éloignant de l'eau une année entière, ſon naturel ſe change beaucoup plus : au-lieu qu'un ſéjour continuel dans l'eau le fortifie & l'augmente. Les Loutres apprivoiſées ont encore un autre avantage, puiſque par leur moyen on en peut prendre d'autres, & en délivrer entièrement le voiſinage : C'eſt ce que le même *Nilſſon* a tenté proche de ſon jardin où il y a un ruiſſeau qui fait aller un moulin ; & ce ruiſſeau eſt bordé des deux côtés, d'une rive aſſez élevée ; de manière que la Loutre enfermée dans le baſſin du moulin n'en ſçau-

roit sortir. Au-reste, cette maniére de chasser n'est pas nouvelle en Suéde, & doit avoir été beaucoup plus commune autrefois qu'aujourd'hui, puisque *Jonston* dans son *Histoire des Animaux*, rapporte que les Cuisiniers en Suéde, avoient l'usage d'envoyer des Loutres dans les viviers, pour leur apporter des Poissons.

La Loutre qu'en quelques Provinces de France le vulgaire appelle autrement *Leure*, *Lueure*, *Luère*, *Louère*, ou *Lutre* est nommée en Grec *Enudris*; en Italien *Lutra*, *Lodra*, *Lodria*, *Londra* ou *Lontra*; en Espagnol *Nutria*; en Polonois *Wydra*; en Allemand, en Flamand & Anglois *Otter*; en Suédois *Utter*. Le mot François *Loutre* & autres semblables dénominations, viennent du Latin *Lutra*.

La Loutre contient dans toutes ses parties beaucoup de sel volatile & d'huile. Cet Animal a l'odeur & le goût de Poisson; mais c'est une trés-mauvaise nourriture, dont l'usage est neanmoins commun dans plusieurs maisons Religieuses. La chair en est dure, coriasse, & remplie de sucs grossiers, qui ne peuvent produire qu'un sang visqueux & mélancolique. La Loutre ne laisse pas

de

de trouver place quelquefois sur les bonnes tables : on l'y mange d'ordinaire rôtie & servie avec une sausse de haut goût pour en corriger la viscosité ; mais de quelque manière qu'on s'y prenne, on n'en sauroit faire un bon mets, ni pour le goût, ni pour la santé.

Les parties de la Loutre qui sont d'usage en Médecine, sont le foye, les testicules & la graisse. Le foie desséché & mis en poudre, pris à la dose d'un scrupule jusqu'à un gros, est bon pour la dyssenterie & les autres dévoyemens. Quelques Auteurs le font macérer pendant quelques jours dans de fort vinaigre, avant que de le mettre sécher au four ; ils prétendent que cette préparation le rend plus efficace. Les testicules sont estimés pour l'épilepsie : ils sont cependant bien inférieurs au *Castoreum*. La dose en est depuis un scrupule jusqu'à un gros dans de l'eau de Pivoine. La graisse de la Loutre, de même que celle des Poissons, ne se coagule point par le froid, & reste toujours fluide : elle est résolutive & digestive ; on l'employe pour les douleurs des jointures ; elle fortifie les nerfs & redonne de la souplesse aux membres retirés. On la mêle avec les On-

guens digeſtifs pour guérir les maladies des articulations.

Le poil de Loutre ſert à faire des chapeaux ; on fait avec la peau entière des manchons & d'autres fourures.

MANATI.

LAmantin ou Lamentin, Manate, Manatée ou Manati, Bœuf Marin, ou Vache-Marine, Manati Offic. Schrod. 327. Lemer. 538. Hernand. 323., Charlet. de Piſc. 49. Manatus, Rondel. de Piſc. 490, Manatus Rondeletii, Genſ. de Piſc. 253. Manati Indorum, Aldrov. de Piſc. 728. Jonſt. de Piſc. 157. Manati Phocæ genus, Cluſ. Exot. 132. Manati, ſeu Vacca marina, Raii Synop. Anim. *Quad.* 193. Sloane Jam. 329. Thrichechus, Arted. Ichth 109. Linn. Syſt. Nat. 80. *Manathi vel Manati*, *Incolarum ; Hiſpaniolæ & Hiſpanorum ; Taurus ſeu Bos Marinus*, Quorumd.

On ne doit pas confondre le Lamantin avec deux Amphibies Quadrupédes, qui ſont le *Roſmarus* que les François des côtes de l'Amérique appellent *Vache-Marine* ou *Bête à la grande Dent*, & le *Phocas* dit *Chien* ou *Veau de Mer* ; encore moins avec le *Vache-marine* de

Belon, qui eſt une ſorte de grande Raye. Le Manati a beaucoup de reſſemblance avec le *Roſmarus* & le *Phocas* dont il ſera parlé en ſon lieu, & paroît être du même genre. Au-reſte, quoique tous les Auteurs n'accordent que deux pieds au Lamantin, cet Animal a tant d'analogie avec les Quadrupédes, que nous croyons avec M. *Briſſon*, qu'il appartient à leur claſſe : & il y a toute apparence que les pieds de derrière ſont confondus dans la queue, & qu'on les découvriroit par la diſſection.

Artédi, qui comme la plûpart des Naturaliſtes compte le Manati parmi les Poiſſons, le nomme *Thrichechus*, de deux mots Grecs, *Thrix* qui veut dire poil, & *Ichthus* qui ſignifie Poiſſon, parce qu'il eſt preſque le ſeul d'entre les Poiſſons qui ſoit velu. Cet Animal, ſelon le même Auteur, a le corps long de dix, douze, quatorze à quinze pieds ou davantage, large de ſix à ſept pieds; du poids de ſoixante-dix, quatre-vingt, cent ou deux cens livres; le tour du corps rond, d'environ huit pieds, la tête oblongue, ronde, plus approchante de celle du Porc que de toute autre : les yeux petits, de petits trous à la tête en pace d'oreilles : lès babines grandes;

deux dents ſaillantes de chaque côté, de la longueur d'un empan, & de la groſſeur du pouce ; deux nageoires à la poitrine, compoſées de cinq os joints enſemble par une membrane comme autant de doigts, leſquels ont chacun trois articulations, ſans néanmoins que la nageoire puiſſe ſe contracter ; la queue horiſontale ; point de nageoire au dos ; deux mammelles arondies dans les fémelles, placées entre les nageoires pectorales ; les parties génitales tant des mâles que des fémelles, ſemblables à celles de l'homme & de la femme, comme auſſi le nombril ; la peau épaiſſe, dure, & preſque impénétrable ; les poils courts & clairſémés, d'un gris-brun, qui naiſſent çà & là ſur la peau, gros & aſſez longs. Il habite principalement aux embouchures des rivières, & ſe nourrit d'herbe commune & d'algue de mer. Sa chair eſt de bon goût, & ſaine, de couleur blanche. Il s'apprivoiſe facilement, & s'accommode au génie des hommes. Il pouſſe un cri, des gémiſſemens & des ſoupirs. Ses principaux ennemis ſont le Crocodile & le Requin. Il ſe trouve en divers lieux de l'Afrique, dans la Mer-Rouge, dans l'iſle de Madagaſcar, à Manaar près de Ceylan, aux iſles Moluc-

ques, Philippines, Lucayes, Antilles, dans la rivière des Amazones, au Brésil, à Surinam, au Pérou, &c.

Clusius dans ses *Exotiques*, d'où *Artedi* a tiré en partie la description qu'il fait du Manati, en parle assez au long, & ce qu'il en rapporte nous a paru mériter attention.

Des Matelots Hollandois, dit ce savant Naturaliste, qui étoient revenus de leur voyage à Amsterdam en l'année 1600. avoient apporté de l'Océan Occidental un Poisson cétacée du genre des *Phocas*, mais beaucoup plus grand, qu'ils appelloient *Vache-Marine* : & comme ils avoient tué le mâle & la fémelle, j'eus le plaisir de voir la même année à Amsterdam, non-seulement le cuir entier du mâle empaillé & suspendu à une poutre, sur le dos duquel ils avoient mis le petit qu'ils avoient aussi pris & apporté avec eux, mais même quelques côtes de la fémelle avec la chair qui y tenoit encore ; car dans le voyage ils en avoient mangé comme du Bœuf. Or, pour que la proportion pût s'observer plus commodément, je fis dessiner le petit d'après l'original que j'avois vû à Amsterdam, & qui fut ensuite suspendu dans la galerie du jardin Académique

à Leyde. Cet Animal paroiſſoit avoir été fort laid, ayant la tête d'un veau, mais un peu plus ramaſſée, les yeux preſque ſemblables à ceux d'un Chien, la peau fort épaiſſe, dure, couverte de poils courts & clair-ſemés d'une couleur cendrée tirant ſur le brun : la longueur de la peau meſurée étoit de ſeize pieds & demi, & la groſſeur ou le tour du corps étoit de ſept pieds & demi. Il avoit deux jambes près des épaules qui n'étoient pas longues, avec des pieds larges armés d'ongles courts ; nulle apparence de pieds à la partie poſtérieure du corps, mais une queue qui étoit en quelque façon informe & large, par le moyen de laquelle on diſoit qu'il nageoit avec vîteſſe ; & depuis le nombril juſqu'à la queue, il alloit en diminuant inſenſiblement ; enſuite la queue devenoit un peu plus large. On me faiſoit entendre qu'il s'étoit trouvé dans ſa tête des pierres qu'on diſoit utiles pour briſer le calcul. Ainſi, eu égard tant à la figure de l'Animal qu'à d'autres marques, j'étois bien perſuadé que c'étoit ce que les Eſpagnols qui ont écrit l'Hiſtoire de l'Amérique appellent *Manati ;* car *François Lopez de Gomara* au trente-uniéme Chap. de ſon *Hiſtoire générale*,

en parle de la manière suivante, comme je l'ai noté dans une remarque à l'article du Teburon ou Requin, en l'*Histoire des Médicamens simples apportés des Indes Occidentales par Nicolas Monard*, que j'ai traduite en Latin. Le *Manati* est un Poisson inconnu en Europe, qui se trouve dans la Mer & dans les riviéres, semblable à une Outre, lequel a uniquement deux pieds ronds terminés par quatre ongles comme aux Elephans, situés près des épaules, qui lui servent à nager : depuis le nombril jusqu'à la queue, il va en retrecissant ; il a un aspect affreux, la tête d'un Bœuf, mais le muffle plus maigre & le menton plus épais, les yeux forts petits à proportion du corps ; qui approche quelquefois de vingt-pieds; le cuir épais, revêtu de quelques poils de couleur cendrée. Les femelles mettent bas comme les Vaches, & ont deux mammelles, avec lesquelles elles allaitent leurs petits. La chair de cet Animal pourroit passer plutôt pour être d'un Quadrupéde que d'un Poisson ; car étant fraîche, elle a le goût du Veau ; & étant salée, le goût du Thon, mais plus agréable, outre qu'elle peut se conserver plus long-temps. Sa graisse ou son suif est très-bon, car

il n'eſt point ſujet à devenir rance : Les Naturels du pays ont coutume de préparer ſon cuir pour en faire des ſouliers & d'autres uſtenſiles. On lui trouve dans la tête de certaines pierres propres contre le calcul & les coliques. On tue ordinairement ces Poiſſons tandis qu'ils paiſſent les herbes qui croiſſent ſur les bords des rivières ; mais les jeunes ſe prennent auſſi aux filets. On rapporte que le Prince *Caramatexi* en nourrit un petit pris de cette façon en l'iſle Eſpagnole, pendant l'eſpace de vingt-ſix ans, dans le lac *Guaynabo*, lequel devint ſi apprivoiſé, quoique déja grand, qu'il ne cédoit en rien au Dauphin des Anciens ; car il venoit manger dans la main, & quand on l'appelloit par ſon nom *Mato*, qui dans la langue du pays ſignifie *Magnifique*, il avoit accoutumé de ſortir du lac, & de ſe traîner juſqu'au logis pour prendre de la nourriture ; après quoi il s'en retournoit au lac, étant accompagné des enfans & même des hommes, dont le chant ſembloit le réjouir : quelquefois il permettoit aux enfans de monter ſur ſon dos, & en paſſoit ſans aucune difficulté dix à la fois d'un bord du lac à l'autre, ſans les plonger dans l'eau ; enſorte qu'il

procuroit un grand plaisir aux habitans. Au-reste, un Espagnol voulant éprouver si cet Animal avoit la peau aussi dure qu'on le disoit, s'avisa un jour de l'appeller à plusieurs reprises en lui criant *Mato*, *Mato*; & comme il commençoit à sortir hors de l'eau, il lui lança un javelot, qui ne le blessa pourtant point : mais l'Animal en fut si indigné qu'il ne vouloit plus se montrer, quoiqu'on l'appellât par son nom, dès qu'il appercevoit des hommes vétus ou barbus qui ressembloient à des Chrétiens. Enfin, dans une forte crue de la rivière *Haibonicot* qui va se décharger dans le lac *Guaynabo*, notre Manati s'en retourna à la Mer, étant fort regretté du Prince *Caramatexi* & de ses sujets.

Ferdinand Oviedo plusieurs années avant *Gomara*, avoit fait une Histoire bien plus ample de ce Poisson; & comme cette Histoire contient beaucoup de particularités qu'on ne trouve point ailleurs, j'ai cru devoir la traduire en Latin. Voici donc ce qu'en dit *Oviedo* au Chapitre X du Livre XIII de son *Histoire Générale & Naturelle des Indes*.

Le *Manati* est un Poisson de Mer, bien qu'il se prenne toujours dans les grandes rivières de l'Isle Espagnole &

des autres Provinces, qui a plus de longueur & de largeur que le Tiburon. Ceux qui ont acquis leur parfaite grandeur, sont d'un aspect très-laid, & assez ressemblants à ces Outres dans lesquelles on porte le vin doux à Medina del Campo & aux environs. Ce Poisson a la tête comme celle d'un Bœuf, ou même plus grande; les yeux petits, eu égard à la grandeur du corps, & deux gros pieds comme des aîles au-lieu de bras, situés vers la tête, avec lesquels il nage; son corps est couvert d'un cuir, & non d'écailles; c'est un Animal fort doux, qui entre dans les embouchures des rivières, & qui paît les herbes qu'il peut attraper le long des rivages, sans sortir de l'eau. Dans le Continent de l'Amérique, les Pêcheurs de dessus leur barque ou Canot ont coutume de tuer ces sortes de Poissons & plusieurs autres, parce qu'ils nagent à fleur d'eau, en leur dardant des harpons, au bout desquels est attachée une corde menue, mais forte : le Poisson blessé s'enfuit, & le Pêcheur lâche la corde, à l'extrémité de laquelle est lié un morceau de bois ou de liège, tant pour empêcher la corde d'être submergée entièrement, que pour en faire appercevoir

le bout : bien-tôt le Poiſſon fatigué, épuiſé de ſon ſang, & prêt à expirer, aborde au rivage. Alors le Pêcheur, ayant ramaſſé ſa corde juſqu'à ce qu'il en reſte ſeulement la longüeur de dix ou douze braſſes, la tire à terre avec le Poiſſon pris, ou bien il attend que les vagues l'amenent à bord; après quoi il le tire hors de l'eau à l'aide d'autres Matelots. Or ces Poiſſons ſont ſi grands, qu'il faut une paire de Bœufs pour en traîner un. Quelquefois auſſi, lorſque le Manati déja bleſſé eſt pouſſé par les eaux vers la terre, les Pêcheurs le frappent de deſſus leur barque avec de gros javelots pour le faire mourir plus vîte, parce qu'étant mort il monte à la ſurface de l'eau. La chair de ce Poiſſon eſt excellente, & ſi ſemblable à celle d'un Quadrupede, que quiconque n'auroit pas vû le Poiſſon entier, mais ſeulement quelque morceau détaché, s'imagineroit que c'eſt du Bœuf : & même tout le monde s'y tromperoit, parce qu'étant encore frais il a plutôt le goût de chair que de Poiſſon. La chair qui a été coupée & ſéchée eſt ſingulière, & peut ſe garder long-temps ſans corruption. En l'année 1531 j'en portai de *Saint Domingue* en Eſpagne juſqu'à Avila où

étoit pour lors l'Impératrice, & à la Cour on croyoit au premier coup d'œil, que c'étoit du meilleur Bœuf d'Angleterre : quand cette chair fut cuite, on trouva qu'elle avoit le goût du Thon, & même qu'elle valoit mieux. Ces Poissons se prennent aussi avec des filets faits exprès. Or ces mêmes Poissons ont de certaines pierres ou plutôt des os dans le cerveau, qui sont fort utiles contre les Coliques & la Néphrétique, comme l'assûrent ceux qui en ont fait l'épreuve dans ces sortes de maladies. D'abord cette pierre doit être bien brûlée, puis pilée & tamisée ; on avale de la poudre autant qu'une Réale d'Espagne en peut tenir, dans un verre de bon vin blanc ; car en la prenant de cette façon le matin pendant quelques jours de suite, on dit qu'elle ôte la douleur, brise le calcul, & le réduit en sable qu'on rend avec l'urine. C'est ce que j'ai appris de gens dignes de foi, qui en ont fait l'expérience, & j'en ai vû plusieurs rechercher cette pierre avec empressement, à cause de ses vertus. Tous les Manati ont coutume d'avoir dans le cerveau deux de ces sortes de pierres, de la grosseur d'une petite bale de paume ou d'une noix (car elles

ne font pas rondes), & quelquefois plus grosses, suivant la grandeur des Poissons. Je pense que ces pierres ont la même propriété que celles qui se trouvent dans la tête du *Corbeau* ou *Durdo* & du *Maigre* ou *Daine*, s'il en faut croire *Pline* qui dit qu'il se rencontre dans la tête d'un certain Poisson des espèces de pierres fort recommandées contre les coliques, si on les avale dans de l'eau. Quelques-uns de ces Poissons sont si grands, qu'ils surpassent la longueur de quatorze ou quinze pieds, & la grosseur de huit palmes, étant plus ramassés vers la queue, après quoi la queue devient plus longue & plus épaisse. Le Manati a vers la poitrine deux bras courts ou mains très-proches de la tête, ce qui est cause que les Chrétiens ont donné à cet Animal le nom de *Manati*: & en effet c'est la coutume des Espagnols d'appeller mains les pieds de devant de tous les Quadrupedes; & comme ce Poisson a des pieds uniquement en devant, ils lui ont donné des mains pour des pieds. Il n'a point d'oreilles, mais à leur place il a de petits trous par lesquels il entend. Son cuir est semblable à celui d'un Porc brûlé, épais d'un

doigt, d'une couleur cendrée, & revêtu de poils clair-semés : on fait de ce cuir préparé, des ceintures commodes, des semelles de souliers, & autres choses semblables La queue de ce Poisson depuis sa naissance jusqu'à son extrémité, est toute nerveuse : de cette queue coupée par morceaux, puis exposée & séchée au Soleil pendant cinq jours ou plus, enfin cuite dans une marmite, ou plutôt frite, on tire beaucoup de graisse, car elle se résout toute en graisse ; & cette graisse ou ce beurre est très-propre pour fricasser des œufs dans la poële, parce que quoiqu'il soit vieux, il ne devient point rance, ni de mauvais goût. il est encore utile pour les lampes, & il y a des gens qui le recommandent pour l'usage de la Médecine. La fémelle a deux mammelles à la poitrine, car elle fait deux petits, & les allaite ; ce que je n'ai jamais oui dire d'aucun Poisson, à l'exception du Veau-marin.

Au reste on croit que dans notre Isle Espagnole, avant qu'elle fût dépouillée de ses Habitans naturels, ces Animaux aquatiques avoient accoutumé de se prendre avec le Poisson nommé *Reverso* ; ce que je craindrois d'avancer,

si le fait n'étoit pas public & notoire, & si je ne l'avois pas appris de gens dignes de foi. Comme donc la suite de l'Histoire m'a conduit à faire mention du Manati, il vaut mieux que je parle dans ce Chapitre qu'ailleurs, d'un fait si merveilleux. Il faut savoir qu'un certain Poisson long d'un empan, hideux à l'aspect, mais doué d'un grand courage & d'un heureux instinct, se prend quelquefois avec d'autres Poissons, étant d'un bon goût, & même un des meilleurs qu'on prenne dans la Mer; car il a une chair sèche & ferme, & non visqueuse; ce que j'atteste, parce qu'il m'est souvent arrivé d'en manger. Or les pêcheurs voulant garder quelqu'un de ces Poissons pour la pêche, en choisissent un petit pour le nourrir dans l'eau de Mer avec des alimens convenables, jusqu'à ce qu'il ait atteint sa juste grandeur, & qu'il soit propre pour la pêche qu'ils ont envie de faire. Alors, ayant lié ce Poisson avec une corde menue, mais forte, ils le portent avec eux dans leur barque à la Mer; & dès qu'ils apperçoivent quelque Manati ou un autre Poisson nageant à la surface de l'eau, un Indien prenant le *Reverso* le flatte d'une main, & l'avertit dans le

langage du Pays de se montrer courageux en attaquant le plus grand Poisson, après quoi il le lâche quand il se trouve à portée. Le *Reverso* se jette avec impétuosité sur une Tortue ou quelque autre grand Poisson, s'attache à son côté ou à son ventre, & le presse fortement. L'Animal qui se sent frappé & saisi par ce petit Poisson, se tourne tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & s'enfuit à travers la Mer : pendant ce temps-là le Pêcheur lâche une corde longue de plusieurs brasses, & l'abandonne, parce qu'il y a au bout un morceau de bois ou de liège attaché qui empêche qu'elle ne s'enfonce, & fait connoître où elle va. Le Manati ou la Tortue ne tarde guères à se lasser, & à se rendre vers le rivage. Le Pêcheur retire insensiblement la corde dans sa barque, jusqu'à ce que le grand Poisson pris par le petit vienne à bord. Sur le champ les Matelots Indiens sautent sur la grève, & si c'est une Tortue qui soit prise, ils la tournent, ou bien ils la poussent dans l'eau même, car ce sont d'habiles nageurs, & la mettent à sec : si c'est un Manati, ils le frappent jusqu'à ce qu'ils l'ayent assommé. Quand la proye est amenée à bord, il faut en détacher le *Reverso*

avec beaucoup de circonſpection; car il ſe tient ſi fortement attaché à la proye, que ſi l'on vouloit l'en ôter de force, on le déchireroit en pièces. Les Indiens en viennent à bout par les careſſes, & en le remerciant de ſes bons offices. Or le *Reverſo* a des écailles diſpoſées par dégrés comme le palais de l'Homme ou du Cheval, & armées d'arrêtes très-fines, mais très-aigues & fortes, avec leſquelles il s'attache à ſa proye, rèpandues ſur la plus grande partie du corps, & principalement ſur tout le dos depuis la tête juſqu'à la moitié du corps, mais point du tout au ventre; & c'eſt parce qu'il s'attache par le dos à ſa proye, qu'on l'appelle *Reverſo* ou *Inverſo* (autrement *Guaicano*, ſelon *Pierre Martyr*). Les Indiens ſont aſſez ſtupides pour s'imaginer que ce Poiſſon entend leur langage & leurs careſſes, ne remarquant pas que c'eſt une propriété qui lui eſt naturelle, vû qu'il arrive communément qu'on prend dans l'Océan des Tiburons & des Tortues, auxquels ces petits Poiſſons ſe trouvent attachés : ce qui prouve que quand le *Reverſo* s'eſt une fois attaché à quelque Poiſſon, il ne peut s'en détacher qu'avec le temps.

Nous pourrions peut-être nous en

tenir pour la connoiſſance du *Manati*, à ce que nous avons tiré de l'*Ichthyologie* d'*Artedi* & des *Exotiques* de *Cluſius* : mais nous avons cru qu'il valoit encore mieux nous expoſer à quelques redites, que de ne pas faire connoître ſuffiſamment un Poiſſon ſi rare par rapport à nous, qui ne ſe trouve point en Europe, & que peu de perſonnes aujourd'hui vivantes ont eu occaſion de voir. Nous allons donc paſſer maintenant aux relations de quelques Voyageurs modernes, qui nous ont paru d'autant plus véridiques, qu'ils parlent d'après ce qu'ils ont vû.

J'arrivai tout à propos au cul-de-ſac *Robert* chez Monſieur *Bouchard*, dit le Père *Labat*, Jacobin, dans ſon *Nouveau Voyage aux Iſles de l'Amérique*, *Tome ſecond*, *page* 200, pour voir tirer à terre un Lamentin fémelle que ſes Nègres avoient harponné. J'avois entendu dire beaucoup de choſes du Lamentin, mais je n'en avois point encore vû, parce qu'il eſt devenu aſſez rare depuis que les bords de la Mer ſont habités. Ce Poiſſon cherche les endroits où il y a des rivières, parce qu'il y vient boire de l'eau douce une fois ou deux chaque jour, après qu'il a mangé

une certaine herbe qui croît au fond de la Mer : mais il s'éloigne dès qu'il entend le moindre bruit, car il est fort craintif, & il a l'ouye aussi subtile qu'il a la vûe mauvaise ; au contraire de la Tortue qui a la vûe très-perçante & qui est sourde. Les Espagnols appellent *Manate* ou *Manati*, c'est-à-dire, Poisson qui a des mains, ce que nous appellons *Lamentin*. On pourroit, ce me semble, l'appeller *Vache-Marine* ; sa gueule, ses mammelles, sa manière de mettre dehors ses petits & de les allaiter, ayant beaucoup de rapport à cet Animal terrestre. Je mesurai celui qui étoit chez Monsieur *Bouchard* ; il avoit quatorze pieds neuf pouces de longueur, depuis le bout du muffle jusqu'à la naissance de la queue ; il étoit tout rond jusqu'à cet endroit-là. Sa tête étoit grosse, sa gueule large avec de grandes babines, & quelques poils longs & rudes au-dessus. Ses yeux étoient très-petits par rapport à la tête, & ses oreilles ne paroissoient que comme deux petits trous. Le col est fort gros & fort court ; & sans un petit mouvement qui lui fait ployer un peu la tête, il ne seroit pas possible de distinguer la tête du reste du corps. Je ne sai comment on a pû donner le nom de

pieds ou de mains aux deux nageoires qu'il a un peu au-dessous du col qui se replient sous le ventre, dont quelques Auteurs prétendent qu'il se sert pour se traîner sur terre. Il faut n'avoir jamais vû ce Poisson pour en parler ainsi. Premièrement, il s'en faut bien que ces prétendus pieds ou mains ayent assez de force pour soutenir ou pour faire mouvoir un corps aussi pésant qu'est celui de ce Poisson. En second lieu, je me suis informé de ce fait d'un très-grand nombre de personnes, & surtout de nos Flibustiers qui n'ont souvent d'autre ressource pour vivre que la pêche du Lamentin, qui tous m'ont assuré que ni eux ni les Indiens de l'Isthme de *Darien*, qui sont sans contredit les meilleurs Pêcheurs du monde, n'ont jamais vû de Manate à terre. Les pieds ou mains du Lamentin, ou plutôt ses nageoires, ne sont ainsi appellées, que parce qu'il s'en sert pour porter ses petits, ou pour les tenir pendant qu'il leur donne à tetter. Ces nageoires ressemblent assez aux pattes de la Tortue, comme je les ai dépeintes dans ma première Partie ; il est vrai qu'elles sont plus grosses & plus longues, & cela est juste, car l'Animal est

bien plus gros. Si on les doit appeller pieds ou mains, je le laisse au jugement des Lecteurs; je ne ferai querelle à personne pour ne pas embrasser mes idées. Le Lamentin fémelle a deux mammelles rondes; celles du Lamentin que je mesurai avoient sept pouces de diamètre, sur quatre pouces ou environ d'élévation : le tetin étoit gros comme le pouce, & sortoit un bon pouce au dehors. Ce Poisson qui est tout rond depuis la tête jusqu'à la naissance de la queue, avoit huit pieds deux pouces de circonférence. Sa queue étoit comme une large palette de dix-neuf pouces de long, depuis sa naissance jusqu'à son extrémité; elle avoit environ quinze pouces dans sa plus grande largeur; son épaisseur tout au bout étoit d'environ trois pouces. Elle avoit assez la figure de ces plaques de fer dont on fait les socs de charrues lorsqu'elles sortent de la forge. La peau de ce Poisson est épaisse sur le dos presque comme deux cuirs de Bœuf, mais elle est beaucoup plus mince sous le ventre. Elle est de couleur d'ardoise, brune, d'un gros grain & rude, avec des poils de même couleur clair-semés, gros & assez longs. On comptoit que ce La-

mentin pésoit huit cens livres. Je ne l'ai pas pesé ; mais à la vûe, je crois qu'on ne s'éloignoit guère de la vérité. Les pêcheurs avoient aussi pris son petit ; il avoit environ trois pieds de long ; nous en mangeâmes à souper. On avoit fait rôtir à la broche le côté de la queue ; la tête & le reste du corps étoient accommodés de différentes manières. Un Veau de lait & ce Poisson ne différent en rien, c'est la même chair, par sa blancheur, sa tendreté, sa délicatesse ; le goût & la saveur sont les mêmes, & si je n'avois pas vû le Poisson avant qu'il fût coupé & cuit, on auroit eu de la peine à me persuader que ce n'étoit pas de la viande.

Je m'informai comment on avoit pris ce Poisson. Un des Négres présents me dit que l'ayant apperçu qui dormoit vers l'embouchure de la rivière des Gallions, il étoit venu en diligence chercher son harpon, sa corde & sa masse, parce qu'il n'avoit avec lui que des petites lignes. Le fer du harpon avoit huit à neuf pouces de long ; à deux pouces & demi de la pointe il y avoit un ardillon. Le haut de la douille étoit garni d'un anneau où un bout de la corde étoit attaché : il y avoit à l'autre bout un bloc de

bois blanc autour duquel la corde étoit roulée. Cette corde ou ligne étoit de la grosseur du doigt. Le Négre étant revenu avec son équipage, & ayant encore vû le Lamentin, s'en approcha le plus doucement qu'il fut possible, de peur de l'éveiller : & quand il fut à portée, il le darda de toutes ses forces, pendant qu'un autre Négre fila la corde, & jetta à la fin le bloc à la Mer. Le Poisson prit la fuite dès qu'il se sentit frappé. Les Négres nageant de toutes leurs forces, le suivoient dans leur canot, & étant guidés par le bloc, qui paroissant toujours sur l'eau leur indiquoit le chemin que le Poisson faisoit. Au bout d'une bonne heure ils s'apperçurent que le bois ne se mouvoit plus, d'où ils conjecturèrent que le Poisson commençoit à se fatiguer, & qu'il se reposoit : ils nagèrent alors plus vivement pour reprendre leur bois, & l'ayant attrappé ils attachèrent le bout de la corde à l'avant du canot. Le Négre qui avoit harponné s'y tenoit pour donner un second coup de harpon, s'il en trouvoit l'occasion, comme il arrive assez souvent, & montroit avec le bout de sa vare (ou pique) à celui qui gouvernoit le chemin que le Poisson prenoit, afin qu'il gouvernât justement de ce

côté là ; car il nétoit plus question de nager : les deux autres Négres étoient assis dans le fond du Canot afin de faire le contrepoids & servir de lest. Dès que le Poisson sentit le mouvement de la corde, il reprit la fuite, & entraînoit après lui le Canot plus vîte qu'un carosse qui est tiré à six Chevaux qui courent à toutes jambes. Il fit ce manége encore pendant une heure. A la fin il s'échoua sur un haut fond où les Négres achevèrent de l'assommer à coup de masse. Le petit qui avoit toujours suivi sa mère, s'arrêta auprès d'elle. Le Négre le harponna ; il fut pris aussi tôt, & mis dans le Canot : mais comme la mère étoit trop grosse, ils lui lièrent fortement leur ligne à la naissance de la queue, & l'amarèrent à l'arrière du Canot pour la conduire chez leur maître, où ils eurent besoin du secours des autres Négres pour la tirer sur le sec.

L'herbe dont ce Poisson se nourrit est longue de huit à dix pouces, étroite, pointue, tendre & d'un assez beau verd. On voit des endroits dans la Mer, dont le fond est comme une prairie. Les Tortues en mangent aussi. Il est aisé de voir quand ces Animeaux sont en pâture, parce que l'herbe qui leur échappe en

mâchant

mâchant ou en la coupant vient au-dessus de l'eau.

Le Père *du Tertre*, de l'Ordre de *Saint Dominique* comme le Pere *Labat*, s'accorde à peu de choses près avec ce dernier, tant pour la description du *Manati* que pour la manière de le prendre, ainsi qu'on le peut voir dans l'*Histoire Générale des Drogues* par le sieur *Pomet*. Il est aussi fait mention du Manati dans *l'Histoire Générale des Voyages*: On y lit que l'Auteur de l'*Histoire de Saint Domingue* observe que, suivant quelques Auteurs, la plûpart des singularités qu'on attribuoit anciennement à la Sirène & au Dauphin, se trouvent dans le seul Lamentin. Mais il ajoûte qu'il n'est pas aisé de les y reconnoître. Le Lamentin, dit-il, n'a jamais chanté; il jette des larmes & se plaint lorsqu'on le tire à terre, & delà vient le nom qu'il a reçu des François. Sa figure n'appproche point de celle qu'on suppose au Dauphin; & la seule ressemblance qu'il ait avec lui, c'est qu'il paroît assez ami de l'espèce humaine. Le premier qui ait pris cet Animal pour la Sirène des Anciens, fut *Cristophe Colomb*; mais cette imagination d'un homme qui donnoit volontiers dans le merveilleux pour rendre ses

découvertes plus célébres, n'a pas fait de fortune après lui. La vache de Mer eſt ordinairement longue de ſeize ou dix-huit pieds, ſur quatre ou cinq de diamétre : elle eſt ronde depuis la tête juſqu'au nombril, d'où s'applatiſſant par dégrés, elle forme une queue dont la figure reſſemble à la pelle d'un four ; elle eſt fort timide, comme tous les Poiſſons qui ſont comme elle ſans dents & ſans défenſe. Le nom de *Manatea*, ou de Poiſſon qui a des mains, a jetté dans l'erreur quantité de Graveurs & de Peintres. Ils la repréſentent avec des mains réelles, quoique dans la vérité ces mains prétendues ne ſoient que deux ſortes de nageoires placées près de ſes oreilles, plus larges à l'extrémité qu'au lieu de leur inſertion dentelée en trois diviſions qui forment quatre petites pointes, dont chacune eſt terminée par une calloſité en forme de corne. La fémelle ſe ſert de ſes nageoires pour ſoutenir ſes petits & les approcher de ſes mammelles qui ſont un peu au-deſſus. C'eſt le ſeul uſage qu'elle en puiſſe faire ; car elle ne va jamais au rivage comme le Cheval Marin, & d'ailleurs deux ſecours ſi foibles ne pourroient pas ſervir à ſupporter ſon corps qui pèſe juſqu'à douze

ou quinze cens livres. Mais ce qui ne doit laisser aucun doute, c'est que si la Manatée se trouve engagée dans quelque anse, d'où elle ne puisse sortir avec le reflux, elle demeure à terre ou sur le sable, sans pouvoir s'aider des mains & des bras qu'on lui attribue. La Vache-marine aime l'eau fraîche : aussi ne s'éloigne-t-elle guères des côtes. Comme elle s'endort quelquefois la gueule ouverte au-dessus de l'eau, les pêcheurs Négres la surprennent dans cette situation, & lui font perdre tant de sang qu'il leur devient aisé de la tirer au rivage. On ignore combien de temps elles portent leurs petits; mais elles en ont ordinairement deux à la fois qui se laissent prendre avec la mère lorsqu'elle n a point encore cessé de les nourrir.

Ray observe que si *Diogène* eût connu le Manati, il n'auroit pas eu besoin de plumer un Coq pour se mocquer de la définition de *Platon* qui disoit que *l'Homme étoit un Animal sans plume à deux pieds*; car le Manati est naturellement un Animal sans plume à deux pieds.

Le Manathi ou Manati des Espagnols, se nomme en Hébreu *Tachas* ou *Thachasch*, en Italien *la Domna*, en Portugais

Pezze Mouller ou *Muger*, en Allemand SeeKuhe, *See-Koejen*, en Anglois en Flamand *Manatee* ou *Sea-Cow*, par les habitans d'Amboine *Dujung* ou *Doujong*, par les peuples de la Guiane *Cojumero*, par ceux qui habitent les bords du Maragnon ou de la rivière des Amazones *Pege-Buey*. On a vû ci-dessus les raisons étymologiques de la plûpart des dénominations qui ont été donnés à cet Animal: mais au lieu de faire venir le nom de *Lamentin*, *Lamantin* ou *Namantin* de ce qu'il gémit ou se lamente quelquefois, nous croirions volontiers avec M. l'Abbé *Prévost* dans son *Manuel Lexique*, que nos Marins auront corrompu le mot Espagnol *Manati* en celui de *Lamantin*.

La chair de la Vache-marine est fort bonne à manger ; elle a le goût de celle du Veau de rivière ou du Thon, mais elle est plus ferme ; elle est couverte en plusieurs endroits de l'épaisseur de quatre doigts de lard, dont on larde & barde les viandes, comme nous faisons avec le lard de Cochon. On en mange même dans le pays, étant fondu, sur le pain en place de beurre : il ne se rancit pas si aisément que nos graisses. On trouve dans la tête de cet Animal quatre pierres de différente grosseur qui res-

ſemblent aſſez à des os, & qui ſont d'uſâge en Médecine. Ces pierres paſſent pour être fébrifuges, & pour avoir la vertu de faire couler les graviers des reins & de la veſſie, & de calmer les douleurs néphrétiques. La doſe en eſt depuis douze grains juſqu'à un ſcrupule dans quelque eau appropriée. *Frédéric-Hoffman* les recommande auſſi dans l'épilepſie. La graiſſe du Manati eſt émolliente & réſolutive. Sa peau, comme il a déja été dit, eſt aſſez épaiſſe pour être tannée, & pour ſervir à pluſieurs uſages au lieu de cuir.

Prenez de la pierre de Manati, deux onces, du ſang-dragon, un gros. Réduiſez le tout en poudre, & mêlez-le exactement.

La doſe eſt d'un gros contre la fièvre tierce printanière, en continuant pendant trois jours, à prendre une heure avant le paroxyſme, & avalant immédiatement par-deſſus le tiers de la porion ſuivante.

Prenez de l'eau de Roſes rouges, trois onces; du ſuc exprimé d'Orange; ſix gros; du ſucre blanc en poudre, une demie-once.

Melez le tout pour trois priſes.

MARTES.

LEs Naturalistes modernes comprennent sous le nom générique de *Mustela* plusieurs Animaux à quatre pieds qui ont tous le corps allongé & les jambes courtes; sçavoir, 1°. La Belette fauve ou commune, 2° La Belette blanche ou l'Hermine; 3°. Le Furet; 4°. La Marte tant domestique que sauvage, la Marte zibeline, & cette jolie Marte d'Afrique qui s'apprivoise aisément, mais qu'on voit rarement en Europe; 5°. Le Putois; 6°. L'Ichneumon ou la Mangouste, qu'on appelle vulgairement le Rat de Pharaon; 7°. La Genette. Mais nous ne parlerons ici que de la Marte ordinaire.

Fouine, *Fouinne* ou *Foint*, *Marte* ou *Martre domestique ou commune*; *Martes*, Offic. Lemer. 549. Bossch. *de Quad.* 306. Blas. 91. Charlet. Onom. 19. Scott. Phys. 1068. Schwenkf. *de Quad.* 110. Gesn. *de Quad. Digit* 865, Aldrov. *de Quad. Digit.* 331. Jonst. *de Quad.* 107. *Martes*, *aliis Foyna*, Raii *de Quad.* 200. *Mustela Fulvo nigricans*,

gulâ pallidâ, Linn. Faun. Suec. 7. *Martes saxorum, non fagorum, seu domesticus*, Klein. *Quad.* 64. *Mustela pilis in exortu albidis, castaneo colore terminatis, vestita, gutture albo, seu Foyna*, Briss. *Quad.* 246. *Mustela quæ Martes, quam Foinum vel Foinam dicimus; Martes nostras saxatilis, fugina, tectorum, domorum seu domestica, alba vel guttur album habens; Mustela fœnaria seu grandior; Marta, Martarus, Marterus, Marturus sive Marturellus; Gainus vel Scismus*, Nonnull.

La Fouine est de la grandeur d'un Chat, mais un peu plus longue; car la longueur de son corps mesurée depuis le bout du museau jusqu'à la naissance de la queue, est d'un pied cinq pouces; & celle de sa queue, douze pouces pour l'ordinaire : mais elle a les jambes plus courtes, ainsi que les ongles ou griffes; tout le corps revêtu de poils fauves-bruns, excepté la gorge qui est blanche; les oreilles courtes, larges & arrondies; les yeux étincellants la nuit comme ceux des Chats, le nez un peu saillant; la mâchoire supérieure mousse; la langue longue, lisse; couverte de mammellons aigus, mais mollasses, qui regardent en arrière; les dents fort blan-

ches, inégales & âpres; plusieurs longs poils de barbe ou des moustaches comme le Chat; les pieds divisés en cinq doigts onglés presque égaux, velus de toutes parts, tous séparés en partie les uns des autres, de façon qu'on pourroit les qualifier de *sémi-palmipédes*; le pouce un peu plus court, éloigné des autres doigts, & articulé plus haut; la queue touffue, couverte de longs poils qui la font paroître bien plus grosse qu'elle n'est réellement.

Quant à la description anatomique des parties intérieures de la Fouine, nous la tirerons principalement de *Severini* & de *Bartholin*. D'abord on trouve des fibres nerveuses étendues sous la peau, qui répondent à toutes les côtes pour le nombre & pour la situation; une membrane charnue fort étroitement attachée à la peau; les muscles du bas-ventre placés entre les deux membranes du péritoine, qui par cette raison paroît aussi gros & épais que la cornée de l'œil d'un Bœuf: tout le long de la ligne qui répond au nombril, il étoit charnu, mais point au large, ainsi que dans sa partie inférieure; l'épiploon attaché inférieurement à l'estomac, aux intestins & à la ratte: *Bartholin* dit qu'il enfermoit tous les intestins comme dans une

bourse ou gibecière, étant d'ailleurs mince & sans graisse; l'estomac très-ample pour un petit corps, composé de deux membranes, dont l'externe est plus blanche, & l'interne polie, mais toutes les deux minces; les intestins attachés en arrière à l'épine par le moyen d'une membrane, tous uniformes, mais point de *Cæcum*; la ratte assez petite, rougeâtre, oblongue, attachée du côté gauche à l'estomac par une partie de l'épiploon; le pancréas blanchâtre; le foie un peu pâle composé de sept lobes, dont le plus inférieur est fendu en trois comme le pied d'un poulet, tandis que celui du milieu est d'une figure triangulaire, attaché dans un certain espace à la veine cave par une petite membrane; la vesicule du fiel enfermée dans un lobe comme par des franches plissées; le rein droit plus élevé que le gauche; l'artère émulgente gauche plus longue que la droite; de chaque côté de la veine-cave, de petite glandes rougeâtres ou jaunes: la veine-cave jette plusieurs branches à l'épine par l'entre-deux des muscles lombaires, de même que l'aorte qui est au-dessous. Les vaisseaux spermatiques descendent du milieu des reins, mais par en-bas ils se fendent en deux ra-

meaux, dont l'un se continue au testicule en passant au dehors de l'abdomen. Le membre génital qui naît des ligamens du coccyx, n'est pas seulement cartilagineux, mais réellement osseux, contourné à son extrémité comme un vilbrequin, enveloppé de sa tunique qui étoit fort adhérente près de sa naissance, & percé au bout comme une aiguille. L'uretère droit s'insère dans la vessie urinaire qui est oblongue & petite, plus bas que le gauche. Le diaphragme descend obliquement vers les bords du foie où il est attaché. Le poumon est composé de quatre petits lobes du côté droit, & de deux plus grands du côté gauche. La veine-cave s'insère dans le ventricule droit du cœur près de l'oreillette droite, & se répand çà & là dans la partie droite des poumons. Le cœur est de grandeur médiocre, & n'a rien d'extraordinaire. On a trouvé quelquefois dans l'un des reins de ces Animaux, devenu difforme, dur & cartilagineux, un gros ver d'un rouge vermeil, plus pointu & comme triangulaire par un bout, plus mousse & arrondi par l'autre, plus long à proportion que ceux qui se rencontrent dans les reins des Chiens & des Loups.

Quant au squelette de la Fouine, les os de la tête sont à peu près semblables à ceux du Renard. L'os de la pomette est fort long & recourbé. Les dents en l'une & l'autre mâchoires sont les mêmes que dans le Loup & le Renard ; savoir, six incisives assez petites, surtout à la mâchoire inférieure, parallèles ou rangées en droite ligne, mousses & pointues tout à la fois ; deux canines fort grandes, plus écartées en haut, plus rapprochées en bas & parallèles aux incisives ; cinq molaires de part & d'autre, dont les trois de devant sont simples, plus petites, taillées en scie, & les deux autres plus écartées, plus larges, plus âpres, triangulaires : en tout trente six dents. Le conduit auditif est fait de la même façon que dans le Renard & le Chat. Les vertèbres du col sont au nombre de sept, dont la première est comme dans le Renard, le Loup & le Lièvre, très-forte, munie d'apophyses larges & robustes, à la seconde qui est aussi assez forte, & plus longue que la première, il y a une large & forte apophyse, outre l'odontoïde. Il y a quatorze côtes, fournies de cartilages longs & fort grêles : on en compte dix vraies, dont neuf se joignent aux

os longs & grêles du sternon; les autres sont fausses. Les trois premières vertèbres du dos ont de fortes apophyses externes qui montent en haut; aux autres, toutes les apophyses sont plus grêles. Les omoplates sont fort larges. Il s'y trouve aussi des clavicules cartilagineuses. Les pieds de devant ainsi que ceux de derrière, ont à peu près la même conformation que dans le Singe à queue.

On appelle vulgairement & en général tous les Animaux de ce genre *Bêtes puantes*, à cause de la forte odeur qu'ils exhalent, sur-tout au Printemps & dans la saison de l'amour. En effet on leur trouve des follicules situées près de l'anus qui contiennent une liqueur extrêmement fétide. Mais il ne faut pas s'imaginer comme font certains Chasseurs, que le mot *Putois* soit un nom générique qui convienne aux mâles des Martres tant domestique que sauvage; car le *Putois* ou *Putoir* qu'on nomme aussi *Chat-Putois*, & par corruption *Pitois* ou *Pitoir*, est une espèce particulière: cet Animal qui, suivant *Gesner*, est le *Pouttat* des Savoyards, a tout le tour de la gueule & les bords des oreilles blanchâtres; il est ordinairement plus

gros, plus robuste, & même plus long que la Fouine; il est aussi beaucoup plus puant, comme le porte son nom. Nous l'estimons domestique ainsi que la Fouine, & différent de celui que les Habitans de la Sologne appellent *Putois-Pêcheur*, qui fait comme la Loutre un grand dégât de Poissons, & qui a comme elle tout le corps couvert d'un poil châtain luisant.

La plûpart des Naturalistes distinguent deux sortes de Martre; savoir, la Martre domestique à gorge blanche qu'ils nomment proprement *Fouine*, que *Gesner* croit se trouver presque partout en Europe, qui est la même que la Martre de rocher ou de hêtre dit Fau ou Fouteau, dont quelques-uns appellent le mâle *Foin* ou *Fouin*, & le petit *Foinard* ou *Fouinard*; & la Martre sauvage ou des bois qu'ils nomment proprement *Martre*, qui vit sur les arbres de haute futaie, & particuliérement dans les forêts de sapins, sur lesquels elle fait son nid dans le goût de celui de l'Ecureuil. Or elle se distingue de la Fouine en ce qu'elle a la gorge jaune & le poil du reste du corps d'un fauve plus foncé : aussi l'appelle-t-on *Martre dorée* en certains cantons; sa peau

est beaucoup plus recherchée que celle de la Fouine pour les fourrures, & *Gesner* observe qu'un Chasseur croit avoir fait fortune quand il a pu prendre une de ces Martres à cause de son prix & de sa rareté. Mais cet Auteur a été trompé par ceux qui lui ont fait entendre qu'il n'y avoit point de vraie Martre en France; car il s'en trouve quelquefois dans nos bois, & notamment dans la forêt d'Orléans, où il n'y a pourtant point de sapins, mais seulement des chênes. *Albert le Grand* prétend que nos deux espèces de Martre se mêlent ensemble, & que la Martre de hêtre a coutume de suivre la Martre de sapin qui est la plus noble pour faire des petits qui tiennent de la noblesse de leur origine; mais c'est une opinion qui ne paroît pas fondée. Dans nos climats nous avons beaucoup de Fouines, & peu de vraies Martres : au contraire dans les pays du Nord il y a beaucoup de Martres à gorge jaune, & fort peu de Fouines ou Martres à gorge blanche, suivant la remarque de *Gesner.* Les femelles de ces deux sortes de Martre font ordinairement quatre petits à chaque portée dans le mois d'Avril.

La Fouine habite les toits des grands

édifices, comme châteaux, églises, les granges, les fenils ou greniers à foin, les buchers pleins de fagots, les colombiers, les poulaillers, les forêts de hêtres tournées au Midi. Elle sent de loin la volaille ; c'est un des plus cruels ennemis des Poules & des Pigeons ; elle en fait sa principale nourriture. Quand elle trouve le moyen d'entrer dans un colombier ou un poulailler, elle égorge des douzaines de Pigeons ou de Poules à la fois en leur suçant le sang dont elle est fort avide : elle aime non-seulement les oiseaux, mais aussi leurs œufs ; elle en fait souvent des provisions, les portant adroitement d'un lieu à l'autre sans les casser ; elle mange même des Souris & des Ecureuils, si elle en peut attraper, & quelquefois de certains fruits. La Fouine aime à fienter en place nette, de même que la Loutre. Ses excrémens sentent une forte odeur de musc, & c'est cette odeur qui fait connoître en partie les lieux qu'elle habite. Quelques Auteurs, & entr'autres *Ruel*, ont avancé que les Martres outre leur nourriture ordinaire mangeoient encore des arbustes odorants propres à donner une pareille odeur à leurs excrémens ; mais *Gesner* & après lui *Aldrovandus* réfu-

tent cette idée, disant qu'ils n'ont jamais ni vû ni entendu dire que les Martres se nourrissent d'herbes ou d'arbustes. Ces Animaux se reposent & dorment pendant le jour, se mettant en boule comme font les Chiens & les Chats; mais la nuit ils courent de côté & d'autre pour chercher leur vie. Ils craignent beaucoup les Chiens; & quand ceux-ci les surprennent dans un bois, ils les mettent bien vîte en défaut, parce qu'ils savent grimper aux arbres comme les Chats: si on les en fait descendre par force, ils tombent comme eux droit sur leurs pieds sans se blesser, & souvent s'échappent par la course. On chasse ces ennemis domestiques avec de petits Chiens-Bassets qui s'aprennent même à monter aux échelles pour les relancer par-tout dans les granges & autres bâtimens, le long desquels on les guette pour les tuer à coups de fusil; par là les Chasseurs en détruisent un grand nombre, & se font un revenu assez considérable à cause des peaux qu'ils vendent aux Pelletiers-Fourreurs; car on en prendra quelquefois pour quarante ou cinquante écus dans l'espace de trois semaines. On choisit pour cette chasse la bonne saison pour les peaux,

c'est-à-dire, la fin de l'Automne ou le commencement de l'Hiver. On peut encore les prendre de plusieurs autres façons ; soit avec des fouinières qui sont une espèce de petit coffre de bois oblong ouvert par un bout comme une sourricière, dans lequel on a mis un Poulet vivant ou un morceau de viande, soit avec des broyons ou assommoirs qui les écrasent, soit avec des pièges de fer qu'on tend sur les passées ou à l'entrée de leurs retraites, ayant soin de les bien couvrir ; car autrement ces Animaux rusés ne s'y prendroient jamais. Il arrive assez souvent qu'une Fouine prise par une patte de devant à un piège se la coupe à belles dents pour se sauver. Quand on ne se soucie point d'en ménager la peau, & qu'on veut se procurer l'amusement de faire battre la Bête avec des Chiens, elle se défend contre eux courageusement & longtemps ; car elle a la vie très dure : de-là vient apparemment que les Latins lui ont donné le nom de *Martres*, comme qui diroit Bête martiale, guerrière, ou féroce.

Les Fouines s'apprivoisent facilement, sur tout quand on les élève à la maison dès le jeune âge. *Gesner* en avoit

une qui étoit tout-à-fait privée, & qui aimoit tellement le Chien avec lequel elle étoit nourrie, qu'elle avoit accoutumé de le ſuivre par-tout, même en voyage. Dès qu'elle étoit lâchée, elle alloit çà & là autour des maiſons voiſines, & quelquefois plus loin, ayant ſoin de revenir toujours au logis: ſouvent elle jouoit avec le Chien & les Hommes, étant couchée ſur le dos à la manière des Chats, ſans leur faire le moindre mal. Mais comme ces ſortes d'Animaux ſont traîtres, & qu'il eſt à propos de s'en méfier, il faut avoir l'attention de leur ſcier les crochets, c'eſt-à-dire, les dents canines tant en haut qu'en bas, au niveau des petites dents inciſives, moyennant quoi ils ne ſauroient plus bleſſer en mordant. Nous connoiſſons une perſonne qui, pour s'amuſer à la campagne, a nourri chez lui pluſieurs Fouines qu'il a élevées toutes petites: il en avoit entr'autres une ſi privée; qu'il la portoit en robe de chambre ſur ſes épaules, & qu'elle le ſuivoit comme un Chien juſqu'à une lieue du logis: cependant lorſqu'elle appercevoit quelque Chien étranger, elle ſe jettoit entre les jambes de ſon Maître, ou ſe cachoit dans un buiſſon;

enfin elle étoit jolie, amusante, & avoit beaucoup d'instinct. Tous les soirs depuis la Toussaint jusqu'au mois de Mars elle sortoit ordinairement sur les six heures pour aller dans les bosquets, dans les vignes ou dans les jardins chercher des Oiseaux ou d'autres nourritures ; puis elle s'en revenoit à la maison sur les dix heures, quelquefois toute mouillée & crotée. Nous en avons aussi élevé une qui faisoit mille gentillesses ; elle étoit d'une vivacité extraordinaire, & toujours en mouvement, excepté quand elle dormoit ; elle agaçoit tout le monde pour avoir occasion de jouer ; elle ne s'épouvantoit point à la vûe des passans ou des chevaux, ni du fracas des voitures : souvent elle se couchoit sur le dos, puis ramenoit sa tête vers sa queue qu'elle suçoit avidement par le bout comme si elle eût tetté sa mère. Au reste, ces Animaux, quelque doux & apprivoisés qu'ils soient, deviennent méchans & farouches si-tôt qu'ils sentent l'odeur de la viande : de-là vient que quand on sert sur la table le bouilli ou le rôti, il faut s'en défier ; car alors si l'on veut les chasser, ou les empêcher de prendre quelque morceau de chair dans le plat, ils se mettent en colère,

& tâchent de mordre. Pour obvier à cet inconvénient, on doit avoir la précaution de les enchaîner pendant les repas. Mais ordinairement au mois de Mars qui est le temps de l'Amour pour ces sortes d'Animaux, ils s'en vont, sur-tout si l'on demeure à la campagne, & ne reviennent plus, comme ont coutume de faire les Oiseaux apprivoisés qu'on laisse voler en liberté.

La Fouine s'appelle en Grec *Satherion*; en Italien *Marta*, *Martaro*, *Marturo*, *Martore*, *Martorello*, *Foina* ou *Fouina*; en Espagnol *Marta*; en Allemand *Tach-Marder*, *Haus-Marder*, *Stein-Marder*, ou *Buoch-Marder*; en Polonois *Kuna*; en Anglois *Martin* ou *Martlet*; en Suédois *Maord*. Or le mot *Fouine* vient, suivant *Ménage*, *à fuscina* ou *à fusco pilo*, de son poil brun; ou bien *à fagina*, parce que les Fouines se plaisent parmi les hêtres ou fouteaux, d'où l'on aura fait *Fagine*, *Faïne*, *Foîne*: peut-être vient-il de *fulvina*, ou *à colore fulvo*, à raison de sa couleur fauve. Quelques-uns l'appellent *Mustela fœnaria*, parce que la Fouine se trouve le plus souvent dans les greniers à foin, & disent qu'il faut écrire *Foine à fœno*, du mot foin. Cette der-

nière étymologie ne nous déplairoit pas, vû qu'elle nous paroît plus naturelle que les précédentes. *Marte*, & par corruption *Martre*, vient du Latin *Martes* ou *Matres* selon *Scaliger*. Ce mot pourroit bien venir aussi de l'Allemand *Marder*, d'autant mieux que nos pères disoient *Mardre* au lieu de *Marte* ou *Martre*.

La Martre contient beaucoup d'huile & de sel volatile. La chair de la Fouine ou Martre domestique sert en aliment, & fournit un bon suc; mais ce n'est pas tant pour manger ces Animaux qu'on leur donne la chasse, que pour en avoir la peau qui fait une très-bonne fourrure. Quant à leur usage en Médecine, la chair de Martre est anodyne, résolutive, propre pour fortifier les nerfs, à cause de l'huile & du sel volatile qu'elle contient. On peut en mettre bouillir dans de l'huile d'olives, & s'en servir comme de l'huile de petits Chiens pour en frotter les parties attaquées de rhumatismes, ou menacées de paralysie. La fiente de Martre a une forte odeur de musc; ce qui la fait entrer dans les poudres odorantes que composent les Parfumeurs: elle est de plus résolutive, & l'on s'en sert pour amollir & dissiper les glandes. Le fiel

eſt propre pour emporter les tayes des yeux; on le mêle avec l'eau de fenouil pour s'en ſervir en collyre.

MELES.

NOus comprendrons ſous ce genre deux ſortes d'Animaux, qui ſont le Blaireau & la Civette.

Le *Blaireau* ou *Bléreau*, *Taiſſon* ou *Teſſon*, *Griſart*, *Bedouault*, *Bedouau* ou *Bédou; Taxus*, Offic. Scrod. 308. Dal. Pharm. 449. Ind. Med. 115. Schwenckf. *Quad.* 129. Herm. Cynos. 738. Aldrov. *de Quad. Digit.* 264. Jonſt. *de Quad.* 101. *Taxus, etiam Daxus*, Charlet. Exerc. 18. *Taxus ſuillus, Meles*, Merr. Pin. 168. *Taxus ſive Meles*, Raii Synop. Quad. 185. *Meles ſeu Taxus*, Ephem. Germ. Decur. II. Ann. V. *pag.* 55. *Melis*, Lemer. 560. *Meles*, Genſ. *de Quad. Digit* 686. *Coati caudâ brevi; Taxus*; *Meles. Coati griſeus*, Klien. *Quad.* 73. *Meles unguibus anticis longiſſimis*, Linn. Syſt. Nat. 37, *Meles pilis ex ſordide albo & nigro variegatis veſtita, capite tæniis alternatim albis & nigris variegato*, Briſſ. Quad. 253.

Taſſus ſeu Taxo ; Melus , Melo , Melotus aliàs Meloſum Animal, Blerellus , Quorumd.

La plûpart des Auteurs modernes ont diſtingué deux eſpèces de Taiſſons, dont l'une reſſemble par le muſeau à un Chien, & l'autre à un Cochon. Le ſieur *Jacques du Fouilloux* paroît être un des premiers qui ait prétendu établir une différence réelle entre les deux, tant par le naturel propre & particulier, que par la couleur du poil de ces Animaux. *Aldrovandus* a donné des gravures de ces deux eſpeces prétendues : Si elles exiſtoient réellement toutes les deux, il eſt certain que celle qui reſſemble au Porc ſeroit bien plus rare que l'autre qui eſt bien connue & fort fréquente. Pour nous,nous ne ferons nulle difficulté d'avouer que nous n'avons point encore vu de Blaireau *Porcin*, & que nous doutons avec *Ray* & *Pitcarn* qu'il y en ait de cette ſorte, d'autant plus que les Chaſſeurs ne s'accordent point entr'eux dans la deſcription qu'ils en font : ainſi en attendant qu'on nous faſſe voir le contraire, nous nous en tiendrons au Blaireau comme au *Canin*.

Cet Animal, au premier aſpect, approche aſſez de la figure d'un petit

Ours ; il a le corps gros & racourci, long d'environ une aulne & demie ou trois pieds depuis le bout du nez jusqu'au bout de la queue, du poids de vingt-huit livres, & tout couvert d'une belle graisse blanche ; excepté sous le ventre ; le dos fort large, sur-tout la croupe : le col très-court ; le poil rude au toucher, oblong, ressemblant en quelque façon à des soyes de Cochon, dont la couleur sur le dos est jaune, pâle à la racine, brune ou noire au milieu, & jaune blanchâtre à l'extrémité : ensorte que la peau paroît grisonner, étant mêlée de noir & de blanc, d'où vient qu'on a donné à l'Animal le le nom de *Crisart*. M. *Linnæus* remarque qu'il a le corps blanc en dessus, & noir en dessous, contre la coutume de la plûpart des autres Animaux : La tête approchante pour la figure de celle du Renard, vû qu'en commençant par une large base elle se termine par un museau pointu, de façon que la face paroît comme triangulaire, & les joues comme boursoufflées à cause de l'épaisseur des muscles qui rendent la morsure du Taisson redoutable, laquelle tête est bigarrée de rayes ou bandes longitudinales, alternativement blanches & noires : sçavoir, une bande blanche, large d'environ

d'environ deux doigts, qui s'étend depuis le nez jusqu'à l'occiput; au-dessous de celle-là, une bande noire pyramidale de chaque côté, qui va des narines au-delà des oreilles, en passant par les yeux; puis une autre raye blanche encore plus bas des deux côtés, qui parcourt toute la longueur des joues: les yeux petits à proportion du corps; les oreilles courtes, arrondies, partie blanches & partie noires, assez ressemblantes à celles du Rat domestique; la langue médiocre, faite comme celle du Chien de même que le nez & les dents; les pattes de devant courtes, grosses, larges, divisées chacune en cinq doigts tous séparés les uns des autres & munis d'ongles bruns très-longs & forts, à l'aide desquels le Blaireau se creuse en terre des terriers qu'il habite comme font les Renards & les Lapins; la queue peu courte, grosse, mousse par le bout, applatie en-dessous revêtue de poils jaunâtres. Mais ce que le Taisson a de plus particulier, est un large orifice situé entre la queue & l'anus, de figure sémilunaire quand il n'est point dilaté, lequel s'ouvre comme une espéce de sachet peu profond, semblable à une bourse, velu en dedans; & de la super-

ficie intérieure de ce petit sac suinte une matière blanche en petite quantité, qui a presque la couleur & la consistance de la cervelle de veau pilée ou écrasée entre les doigts : Or, cette sorte de pommade à laquelle *Ray* & M. *Brisson* disent n'avoir trouvé aucune odeur remarquable, nous a donné dans un Blaireau mâle dissequé au commencement de l'hyver, une odeur forte & désagréable, telle à peu près que celle des feuilles vertes de la grande scrophulaire. *Ray* observe que la surface extérieure de la bourse dont nous parlons, est couverte de toutes parts de glandes conglomérées, & qu'en outre il y a près de l'anus deux glandes un peu grosses qui ont une ample cavité, remplies d'une espéce de beurre qui sent fort, lesquelles se déchargent dans l'intestin par deux trous manifestes. Quant à l'usage de la bourse qui est immédiatement au-dessous de la queue, plusieurs Naturalistes & entr'autres le Docteur *Daniel Nebelius* de *l'Académie des Curieux de la Nature*, prétendent que c'est un réservoir destiné à recevoir le museau de l'Animal qui se roule comme une boule sur lui-même, & qui étant affamé durant l'hyver suce le suc nourricier qu'y versent continuellement les glandes adipeuses environnantes des-

tinées à sa sécrétion : quoiqu'il en soit, la plûpart des Chasseurs disent que le Taisson dort l'hyver comme le Loir & la Marmotte, se nourrissant pendant ce temps-là de sa propre graisse; ce qui fait qu'à la sortie de l'hyver ces sortes d'Animaux sont fort maigres. Mais on pourroit douter raisonnablement si les Bléreaux passent l'hyver à dormir, du moins en France ; car nous savons qu'on en a tué avant & après Noël qni couroient la campagne pour chercher leur vie pendant la nuit, un entr'autres auquel on a trouvé dans l'estomac dix-neuf Crapauds avalés tout récemment. Il est temps maintenant de passer à la description anatomique des parties intérieures de l'Animal.

Le Taisson que nous avons dissequé, étoit extrêmement gras : nous lui avons trouvé les muscles droits enfermés dans leur guaîne comme dans l'Homme ; l'épiploon très-considérable, formant une double gibecière, composé d'un grand nombre de bandes graisseuses, recouvrant tous les intestins; l'estomac vuide, semblable à celui de l'Homme, étant soufflé ; le Pylore fort épais, & si serré qu'il ne laissoit rien échapper, pas même l'air soufflé par l'orifice supérieur

étant entier & revêtu de ſa peau, exhaloient une odeur forte & déſagréable, telle à peu-près que celle qu'exhale un Chien à long poil qui eſt crotté ou mouillé. Mais cette mauvaiſe odeur ſe diſſipa totalement, ſi-tôt que l'Animal eut été dépouillé; enſorte que ſa chair rôtie à feu lent, & par-là épuiſée de toute ſa graiſſe, fut trouvée plus tendre & pour le moins auſſi ſucculente que du Sanglier.

Selon *Jean de Muralto*, dans le Blaireau fémelle les cornes de la matrice montent juſqu'aux reins, & dans leur trajet elles empruntent de la veine & de l'artère ſpermatiques des vaiſſeaux merveilleuſement entrelacés; la ſubſtance des teſticules ou de l'ovaire eſt formée d'une chair glanduleuſe & ſpongieuſe: on les voit l'un & l'autre oblongs & gonflés après les cornes, de façon qu'on croiroit leur ſubſtance purement membraneuſe.

Le Taiſſon ſe trouve preſque par-tout, principalement dans les montagnes de la Suiſſe; mais il n'eſt pas fort commun en Angleterre, non plus qu'en Suède. Il ſe plaît ſur les côteaux un peu pierreux & remplis d'arbres, expoſés au Midi: il ſe creuſe des terriers non-ſeu-

poursuivi par les Chasseurs il met ses pieds de devant sur sa tête, & se roulant en boule, se précipite du haut en bas des rochers & des lieux escarpés à la manière des Ours : pressé par les Chiens ou autres Bêtes féroces, il se renverse sur le dos, & se défend contre eux tant des dents que des griffes. Mais écoutons là-dessus un Chasseur du premier ordre.

Les Taissons, dit *Jacques du Fouilloux*, vivent de toutes chairs, & même vont aux charognes. Ils font grand dommage aux garennes, & principalement aux petits Lapreaux qui sont dans les raboulières ; car ils percent droit au-dessus de la raboulière, tandis que le Renard suit tout du long. Je leur ai vû prendre devant moi les petits Cochons de lait, lesquels ils traînoient tout vifs en leur terrier. C'est une chose certaine qu'ils en sont plus friands que de toutes autres chairs ; car si l'on passe un carnage de pourceau par-dessus leurs terriers, ils ne manqueront jamais de sortir pour y aller. Ils vivent de toutes sortes de gibiers, comme Oyes, Poulets & leurs semblables ; je le sçai par expérience ; car j'en ai nourri de privés jusqu'à l'âge de quatre ans. Ils sont plaisans & de bonne nature, sans mor-

dre ni faire aucun mal, ne faisant que jouer avec les petits Chiens, & dormir le reste du temps : & quand je les appellois, ils venoient à moi comme des Chiens, me suivant par-tout où j'allois. Ils sont fort froidureux, & si on les laisse en quelque chambre où il y ait du feu, ils s'en iront coucher dedans, & se brûleront les pieds, lesquels sont fort difficiles à guérir. Ils se nourrissent de pain, de petits osselets, de fromage, fruitage, raisins, barbots; en somme, ils mangent de tout ce qu'on leur veut donner. Quand il neige, ou qu'il fait un autre fort temps, ils ne sortent point hors de leurs cavernes, quelquefois de deux ou trois jours, ce que j'ai vû par expérience : quand la neige étoit tombée devant leurs terriers, je ne trouvois point qu'ils fussent sortis; j'y suis allé par deux matins de suite, & au dernier je les trouvai sortis, où ils alloient pourchasser leur vie. C'est un plaisir de leur voir amasser la litière, comme paille, fougère, feuilles & autres choses; ils assemblent tout en un monceau; puis avec les quatre jambes & la tête ils emportent & traînent autant en un coup en leurs cavernes, qu'un homme en sauroit porter

d'un bras sous son aisselle. Ils ont cette malice, que lorsqu'ils se voyent abboyés des Bassets, ils ferment les pertuis de leurs cavernes après eux, de peur que les Bassets ne les suivent. Et si on les fait abboyer deux ou trois fois dans les terres, ils remuent leur ménage, & s'en vont en un autre lieu. Ils vivent longuement, & quand ils sont bien vieux, les uns deviennent aveugles, qui ne peuvent sortir de leurs fosses : si ce sont les mâles, les femelles les nourrissent ; & si ce sont les femelles, les mâles font de même. Ils meurent aussi de dartres qui leur viennent par-tout sur la peau, comme l'on en voit venir aux Chiens : qui est la raison pourquoi l'on doit laver les Bassets, comme j'ai dit ci-dessus, parce que la terre engendre les dartres. J'ai vû toutes ces choses ci-dessus mentionnées par expérience. Les Taissons sont de dure vie ; car j'ai vû plusieurs fois de bons & forts Levriers après des Taissons, qui les mordoient si âprement qu'ils faisoient sortir leurs trippes hors du ventre ; encore se défendoient-ils, & ne vouloient pas mourir. C'est une chose certaine que les Taissons craignent le nez grandement ;

aussi ne leur sauroit-on donner si petit coup de bâton dessus, qu'ils ne meurent soudainement. Quand les Bassets ont une fois acculé les Renards, ils se défendent quelque peu, mais ce n'est pas de telle vigueur & hardiesse que les Taissons, & ils n'ont pas la morsure si dangereuse. C'est une chose certaine que si l'on frotte un Basset de souffre ou d'huile de Cade, & qu'on le fasse entrer en des terres où il y ait des Renards ou des Taissons, ils se remueront de là, sans y retourner de deux ou trois mois.

Nous renvoyons à la *Venerie* du même Auteur les Lecteurs qui seroient curieux de voir comment il faut faire pour prendre les Taissons avec les Bassets. C'est une chasse qui peut procurer quelque amusement, bien que les Gentilshommes d'aujourd'hui en soient fort peu jaloux, & qu'ils l'abandonnent volontiers aux gens de la campagne. On peut aussi prendre ces Animaux aux pièges, ou bien à des laqs coulans. Les Chasseurs observent que quand le Blaireau sort de son terrier, il ne manque guères de fienter sur les bords, & de gratter la terre avec ses pieds de devant à peu près comme fait le Chat, pour

recouvrir sa fiente, qui d'ailleurs ressemble à de la terre: ils ajoûtent que la fémelle porte environ trois mois, & qu'en Automne vers le mois de Décembre, lorsque les feuilles des arbres tombent, elle met bas trois ou quatre petits Taissonneaux à chaque portée. Nous n'aurons pas de peine à les croire sur cet article; mais nous ne les croirons pas si facilement quand ils nous diront que l'âge du Blaireau se connoît par le nombre des replis ou des trous qu'il porte sous la queue autour de l'ânus, & qui augmentent tous les ans. Il en est de même de ce qu'on lit dans *Jonston*; savoir, que la morsure du Taisson est mortelle, parce qu'il se nourrit volontiers de Frêlons & d'autres Animaux venimeux; que la grande antipathie qui règne entre les Bléreaux & les Renards se reconnoît en ce que ceux-ci épient le moment que les Taissons soient sortis de leurs terriers pour y entrer, & les empuantir de leurs excrémens, ensorte que les Taissons ne pouvant supporter une pareille infection sont forcés de décamper, & de céder la place aux Renards qui s'en emparent; que quand les Blaireaux font leurs terriers, ils obligent les paresseux

en Flamand *Das*; en Anglois *Badger*, *Brock* ou *Gray*; en Suédois *Graef svin*. On trouve dans le *Dictionnaire Etymologique* de *Ménage*, que *Blaireau* ou *Bléreau* vient de *Glerellus* ou *Glirettus*, selon *Saumaise*, parce que les Loirs & les Blaireaux s'engraissent également en dormant; que d'autres le dérivent de *Melarellus* formé de *Melis*: *Melarus*, *Melarellus*, *Belarellus* par le changement ordinaire de *M* en *B*, *Blarellus*, *Blaireau*. *Taisson*, *Taixon*, *Tasson* ou *Tesson* vient du Latin *Taxus* ou *Tassus*, ou plutôt de *Taxone* ablatif de *Baxo*: & quant au mot *Bedouau*, *Ménage* se contente de nous apprendre qu'on appelle ainsi en Anjou un Blaireau; qu'on dit *Bedou* en Basse-Normandie, & que *Bedouau* est un diminutif de *Bedou*. Reste donc à savoir l'étymologie de *Bedou*; c'est apparemment un vieux mot Gaulois.

Le Blaireau contient dans toutes ses parties beaucoup d'huile & de sel volatile. La chair de cet Animal est bonne à manger, & elle a le goût de celle de Sanglier. On doit choisir le Blaireau jeune, tendre & bien nourri. La saison la plus favorable pour l'avoir de bonne qualité est l'Automne, parce qu'alors il

s'engraisse de fruits & de raisins qu'il aime beaucoup. *Aldrovandus* assûre qu'en Italie & en Allemagne on sert le Blaireau sur les meilleures tables.

Quant à ses usages en Médecine, on en employe seulement la graisse & le sang. La graisse est émolliente, chaude & pénétrante : on la mêle dans les lavemens pour calmer les douleurs de la Néphrétique, & l'on en frotte les reins, en y joignant l'onguent d'*Althæa*, pour la même intention. Quand la douleur est passée, on substitue l'huile de Scorpion simple à l'onguent d'*Althæa* pour augmenter le flux des urines, & faire couler les graviers : on se sert encore de cette graisse en liniment pour guérir les retractions & les foiblesses des membres, & pour les crevasses des mammelles. Le sang de Blaireau séché & réduit en poudre, est propre pour guérir la galle, la lèpre, & pour chasser les mauvaises humeurs du corps par la transpiration. La dose en est depuis un scrupule jusqu'à un gros dans quelque eau sudorifique. Les poils de Blaireau servent à faire des pinceaux pour les Peintres. Les Selliers ou Bourreliers employent sa peau à divers usages.

La Civette ; *Animal Zibethicum*,

Offic. Dal. Pharm. 449. Hernand. Hist. Mexic. 580. Raii synop. *Quad.* 178. *Catus Zibethicus*, Schrod. 280. Lemer. 942. *Animal Zibethi*, Charlet. Exerc. 20. Aldrov. *de Quad. digit.* 340. Jonst. *de Quad.* 109. *Feles Zibethi*, Gesn. *de Quad. digit.* 948. *Felis Zibethica*, Blas. 72. Valent. 157. *Hyæna veteribus nuncupata, nunc autem Civetta*, Bellon. Obs. 94. *Hyæna odorifera*, Herman. Cynos. 42. *Hyæna odorifera Zibethum gignens, quæ Civetta vulgò appellatur*, Castell. 1. *Coati, Civetta vulgò*, Klein. *Quad.* 73. *Meles unguibus uniformibus cinerea*, Linn. Syst. Nat. 10. *Meles fasciis & maculis albis, nigris, & rufescentibus variegata*, Briss. *Quad.* 256. *Civetta, aliis Sivetta, ex quâ Zibethum colligitur; Zibethus, fera seu catus Zibethi; Mustela odorata, quam vulgus Civettam appellat; Mustela Zibethi*, Nonnull.

Nous trouvons dans la Collection de *Blasius* cinq Anatomies de la Civette, dont les deux premières sont de *Thomas Bartholin*, la troisième est des Professeurs d'Amsterdam, la quatrième de *Blasius* lui-même, & la cinquième de *Drelincourt*; sans compter celle qu'en a donnée *Pierre Castelli* dans un Traité

particulier : mais nous choisirons préférablement la *Description Anatomique de deux Civettes*, insérée parmi les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences pour servir à l'Histoire Naturelle des Animaux*, dressés par M. *Perrault*.

Après avoir fait la dissection d'un Castor & d'une Loutre, disent Messieurs les Académiciens de Paris, il se présenta une occasion d'y joindre celle de deux Civettes, qui moururent l'Hiver suivant au Parc de Versailles. Nous fûmes bien aises de pouvoir faire la comparaison de ces deux espèces d'Animaux, parce qu'ils conviennent en deux organes qui leur sont particuliers, qui sont les receptacles dans lesquels il s'amasse une liqueur, dont l'odeur est remarquable, pour être extrêmement douce dans les uns, & fort désagréable dans les autres. Nous cherchâmes d'abord s'il n'y avoit point quelque raison particulière de cette diversité d'odeur, mais nous ne trouvâmes point qu'il y en eût apparemment d'autre que la diversité du tempérament de ces Animaux ; car l'un est chaud & sec, boit peu, & habite des pays chauds & arides, l'autre vit tantôt dans les eaux, & tantôt sur la terre : & comme il a beaucoup d'hu-

midité, à cauſe qu'il participe de la [illegible]ture des Poiſſons, il n'a pas aſſez de chaleur pour cuire & perfectionner cette humidité; de ſorte que ſuppoſé que la bonne & la mauvaiſe odeur viennent de la coction ou de la crudité que la chaleur naturelle plus ou moins puiſſante opère dans les humeurs, le Caſtor, dont la chaleur naturelle eſt affoiblie & comme étouffée par l'abondance de ſon humidité, ne la peut cuire qu'imparfaitement, ni y produire qu'une odeur fort déſagréable.

Les deux Civettes dont nous avons fait la diſſection, étoient l'une mâle & l'autre fémelle, mais tellement ſemblables en tout ce qui ſe voit au dehors; qu'il n'y avoit même aucune apparence de diſtinction de ſèxe; n'étant pas poſſible ſans la diſſection, de juger qu'elles ne fuſſent toutes deux fémelles : car le mâle avoit les parties qui lui ſont propres, cachées & renfermées au dedans; & le vaſe ou receptacle de la liqueur odorante, dont l'ouverture a été priſe par la plûpart des Anciens pour la marque du ſèxe de la fémelle, étoit tout pareil en l'une & en l'autre de nos Civettes. Elles étoient longues depuis le muſeau jusqu'au commencement de la

[ill]eue de vingt-neuf pouces. La queue avoit été rognée à l'une & à l'autre. Celle qui étoit la plus longue avoit dix pouces. Les pieds étoient fort courts, principalement ceux de devant, qui n'avoient depuis le ventre juſqu'en bas que cinq pouces. Les pattes, tant celles de devant que celles de derrière, avoient chacune cinq doigts, dont le plus petit étoit en dedans comme à l'Ours; mais ce petit doigt ne poſoit pas à terre. Outre ces cinq doigts il y avoit un argot, qui étoit garni de ſon ongle comme les doigts. Les ongles étoient noirs, non crochus, & fort peu pointus. La plante étoit garnie d'une peau fort douce au toucher. Les oreilles approchoient de la figure & de la grandeur de celles d'un Chat; mais elles étoient moins pointues, & plus petites: le reſte de la tête n'avoit rien qui tînt de cet Animal que les barbes, qui ſont communes à la plûpart de ceux qui ſont carnaſſiers. Car la tête étoit étroite; le muſeau long; la langue douce; les yeux petits, noirs, troubles & longs; les dents canines courtes, & peu pointues, enſorte qu'elles paroiſſoient avoir été rompues: & il y a apparence que cet Animal farouche & colère ſe rompt ordinairement les dents

en mordant les barreaux de fer de ſa cage. Le col étoit affermi & fortifié par des ligamens, & par des muſcles extraordinairement forts. *Bartholin* a remarqué qu'ils ſont en plus grand nombre qu'aux autres Animaux.

Le poil, qui étoit court ſur la tête & aux pattes, étoit fort long par le reſte du corps, ayant juſqu'à quatre pouces & demi ſur le dos, où il eſt le plus long. A ce long poil, qui étoit dur, rude & droit, un autre étoit entremêlé, plus court, plus doux, & friſé comme de la laine, de même qu'au Caſtor, mais il n'étoit pas ſi fin : il avoit par-tout une même couleur, à ſavoir un gris-brun. Le grand poil étoit de trois couleurs, & faiſant des taches & des bandes, les unes noires, les autres blanches, & les autres rouſſâtres. Il y avoit quelques uns de ces poils qui étoient de deux couleurs, étant noirs vers le milieu, & blancs tantôt vers la racine, tantôt vers l'autre extrémité. Les quatre pieds étoient noirs de même que le ventre & le deſſous de la gorge, contre l'ordinaire des autres Animaux, qui ont toujours le ventre & le deſſous de la gorge d'une couleur moins brune que le reſte du corps, quand tout le poil n'eſt pas

d'une même couleur. Le reste du corps étoit entremêlé de trois couleurs, entre lesquelles le noir étoit la principale. Il y avoit deux grandes taches noires aux côtés du museau, qui enfermoient les yeux, & qui laissoient le reste fort blanc, à la réserve du nez qui étoit noir. Le dessus de la tête, depuis les yeux jusqu'aux oreilles, étoit gris, par le mêlange du blanc & du noir qui étoit dans chaque poil, ainsi qu'il a été dit, tout le fond étant noir, & l'extrémité blanche. Les oreilles qui étoient toutes noires par dehors, & seulement bordées de blanc, étoient remplies par dedans d'un long poil blanc. Le col avoit de chaque côté quatre bandes noires sur un fond fort blanc; & ces bandes qui commençoient au dessous des oreilles; descendoient obliquement vers l'estomac. Le milieu du dos étoit couvert de trois bandes; celle du milieu étoit noire, & celles des côtés roussâtres. Les épaules & les côtés jusques aux flancs étoient marquetés de beaucoup de noir, & de peu de roussâtre. Les flancs étoient bandés de noir & de blanc également, mais ces bandes n'étoient pas si continues que celles du col; c'étoient plutôt des taches que *Pline* appelle des yeux

dans la Panthère, mais dont peu étoient isolées, étant attachées la plûpart les unes aux autres. La queue étoit noire par-dessus, & mêlée d'un peu de blanc par-dessous.

L'ouverture de la poche ou sac, qui est le réceptacle de la Civette, étoit au-dessous de l'anus, & non pas sous la queue, ainsi qu'*Aristote* la met en son Hyène, que nous estimons avec *Belon* n'être autre chose que notre Civette; ou du moins que notre Civette est une espèce d'Hyène. Et cela étant ainsi, il est assez étrange que ce grand personnage, qui reprend *Hérodote* de s'être trompé, quand il a cru que l'ouverture de cette poche étoit la partie qui marque le sèxe de la fémelle, & qui l'excuse sur ce qu'il est difficile de n'y être pas trompé, si on n'examine la chose bien exactement, se soit laissé tromper lui-même, & qu'il ait écrit en plusieurs endroits que l'anus & les parties de la génération dans l'un & dans l'autre sèxe sont au de là de la poche. Cette poche étoit entre l'anus & une autre petite ouverture, dont elle étoit distante de deux pouces & demi; mais elle étoit plus proche de l'anus. Cette poche avoit deux pouces & demi de largeur, & trois de lon-

gueur. Son ouverture qui faisoit une fente de haut en bas, avoit deux pouces & demi. Par les bords & par le dedans elle étoit revêtue d'un poil court & tourné de dehors en dedans, ensorte qu'il étoit âpre de dedans en dehors. En écartant les deux côtés de cette ouverture, on voyoit le dedans, dont la capacité pouvoit contenir un petit œuf de Poule : le fond en étoit percé à droit & à gauche de deux trous capables de recevoir le doigt, qui pénétroient chacun dans un sac revêtu d'une peau blanche & inégale comme celle d'un Oison. Les éminences qui faisoient cette inégalité, étoient percées d'autant de pores, dont on faisoit sortir, quand on les pressoit, la liqueur odorante, que les Arabes appellent *Zibet*, qui signifie écume, & d'où est venu le nom de Civette. En effet, cette liqueur étoit écumeuse en sortant; ce qui se reconnoissoit en ce que quelque temps après elle perdoit la blancheur qu'elle avoit au commencement. Elle sortoit, à ce que nous pûmes juger, d'un grand nombre de glandes qui étoient entre les deux tuniques, dont les sacs étoient composés. La petite ouverture qui paroissoit au-dessous de la grande poche, étoit

l'entrée d'un conduit dans lequel la verge du mâle étoit cachée; & la fémelle avoit un conduit ſemblable, qui étoit le col de la matrice, dont l'orifice interne étoit ſi étroit, & ſi difficile à dilater, qu'on eut bien de la peine à y faire paſſer un petit ſtylet. L'orifice externe étoit couvert par deux petites éminences un peu longues, qui ſe joignoient, & faiſoient un angle, au-deſſous duquel étoit une troiſième éminence qui paroiſſoit être le clitoris.

A l'ouverture du ventre on trouva ſous la peau depuis les os pubis juſqu'au nombril deux éminences de graiſſe dure, larges & épaiſſes d'un pouce, & longues de quatre. Elles enfermoient les rameaux qui paſſent des veines & artères hypogaſtriques dans les deux ſacs qui font la grande poche, pour y porter la matière dont la liqueur odorante eſt faite, & qui s'y amaſſe. *Bartholin* a cherché avec beaucoup de ſoin, & n'a point trouvé les conduits particuliers, qu'il eſtimoit être néceſſaires pour porter cette matière: mais nous n'avons point cru qu'il y en dût avoir d'autres que les artères, de même que les mammelles ni les reins n'en ont point d'autres qui leur portent la matière du lait

& de l'urine; y ayant une faculté dans les glandes qui sont enfermées dans les sacs du réceptacle de la Civette, qui leur fait prendre dans les artères ce qui est propre à être converti en liqueur odorante, de même que les glandes des mammelles s'imbibent de la matière qu'elles trouvent dans le sang, propre à recevoir le caractère du lait. Ces vaisseaux qui alloient aux sacs du réceptacle, étoient fort gros dans le mâle; mais à peine les put-on appercevoir dans la fémelle. Aussi la Civette du mâle avoit une odeur plus forte & plus agréable que celle de la fémelle. Les Auteurs néanmoins disent presque tout le contraire; & *Quadramius* dans son *Livre de la Thériaque*, préfère la Civette de la fémelle à celle du mâle, qu'il dit même ne valoir rien, si on ne la mêle avec celle de la fémelle. Nous n'avons point trouvé non plus qu'il fût vrai que l'odeur de la Civette se perfectionnât, après avoir été gardée quelque temps, ni qu'étant nouvelle, elle eût une odeur abominable, comme dit *Amatus Lusitanus;* car son odeur ne nous a pas semblé meilleure après un an, que quand nous en fîmes la dissection. *Plutarque* dit que non-seulement la peau, mais encore

encore la chair & les os de la Panthère ſentent bon ; mais nous n'avons pas trouvé que la bonne odeur de la Civette ſe fût communiquée aux parties du dedans : car il n'y avoit que le poil qui eût une bonne odeur, & principalement au mâle, dont le poil étoit tellement parfumé, que la main qui l'avoit touché conſervoit long-temps une odeur fort agréable : ce qui ſemble appuyer l'opinion de *Scaliger*, de *Matthiole*, & de pluſieurs autres, qui eſtiment que le parfum de la Civette n'eſt rien autre choſe que ſa ſueur ; enſorte qu'on la recueille, ainſi que *Marmol* aſſûre, des Animaux qui la produiſent, après qu'on les a fait bien courir dans leur cage ; & qu'on ne l'amaſſe pas ſeulement de leurs poches, mais encore de pluſieurs autres endroits, & principalement d'autour du col : y ayant néanmoins apparence que quoique cette ſueur ſorte indifféremment de tout le corps, elle s'amaſſe en plus grande quantité dans les ſacs, & s'y perfectionne mieux. Ces poches ou ſacs avoient des muſcles, dont *Bartholin* n'a point parlé, quoiqu'il les ait marqués dans ſes Figures. Ceux que nous avons trouvés étoient differens de ceux qu'il repréſente, tant en nombre

qu'en ſtructure. Il en met quatre, qui naiſſant des parties voiſines, s'inſèrent aux poches. Ceux de nos Civettes n'étoient qu'au nombre de trois, dont il y en avoit un qui, ayant ſa naiſſance à l'une des poches, alloit s'inſèrer à l'autre : les deux autres prenoient leur origine de la partie inférieure de l'os iſchion, & chacun venoit ſe joindre à ſon antagoniſte au milieu des deux poches, & s'attachoit à la poche ſur laquelle il paſſoit pour aller faire cette jonction. Il nous a été aiſé de conjecturer quelle doit être l'action de ces muſcles, par leur ſtructure, & par leur ſituation : car celui qui eſt commun aux deux poches, doit être fait pour les ſerrer, en les approchant l'une de l'autre ; & ceux qui partent de l'os de l'iſchion, tirent les deux poches enſemble, tantôt à droit, tantôt à gauche, ſelon qu'un des muſcles s'accourcit, pendant que ſon antagoniſte ſe relâche. L'uſage de ces mouvemens eſt vraiſemblablement pour exprimer & faire ſortir la liqueur odorante, dont la rétention eſt inſupportable à ces Animaux, lorſque par le temps elle a acquis une acrimonie piquante, qui les excite à la faire ſortir : car on a remarqué que les Civettes pa-

roissent avoir une inquiétude qui les agite & qui les tourmente, quand elles ont amassé quelque quantité de cette liqueur, qu'elles s'efforcent de faire sortir.

L'épiploon étoit double & quarré à l'ordinaire, mais fort grand. Il descendoit jusqu'aux os pubis, & étoit composé de bandes de graisse qui enfermoient les vaisseaux. Ces bandes avoient chacune trois angles, & étoient jointes ensemble par un tissu de fibres en forme de réseau. Les intestins n'étoient pas fort longs, mais principalement les gros, qui tous trois ensemble n'avoient pas plus de six pouces. La ratte au contraire étoit extraordinairement longue, ayant plus de six pouces de long sur deux de large, & un quart de pouce d'épaisseur. La couleur en étoit livide, tirant sur le noir. Le pancréas étoit attaché au *duodenum*, & s'étendoit vers la ratte. Il étoit large d'un pouce, & long de quatre. Le foye avoit cinq grands lobes, & un sixième plus petit que les autres, situé dans le milieu de sa partie inférieure. *Bartholin* en compte sept. Le foye de la fémelle étoit bien plus pâle que celui du mâle, & il étoit marqueté d'une infinité de points d'un rouge plus

brun. La ſituation des reins étoit telle, que le droit étoit plus haut que le gauche. Ils étoient tous deux attachés aux lombes par une membrane que nous avons priſe pour la duplicature du péritoine, qui les tenoit enfermés comme ils ſont aux Hommes, & à quelques autres Animaux. *Bartholin* croit que cette membrane eſt celle qui leur eſt particulière, & qui enveloppe immédiatement leur parenchyme; mais il avoue qu'elle s'en ſéparoit plus aiſément que la membrane propre n'a coutume de faire. La verge étoit ſituée entre les deux poches dans un conduit, ainſi qu'il a été dit. Elle avoit à ſon extrêmité un os long de ſix lignes, large d'une ligne & demie à l'endroit le plus étroit, & de plus de deux vers ſon extrêmité, où il étoit le plus large, & fendu; de manière qu'il avoit comme deux têtes, entre leſquelles il y avoit un eſpace vuide en forme de goutière, pour donner paſſage à l'urèthre. La matrice étoit ſéparée en deux longues cornes, au bout deſquelles étoient les teſticules, dont la groſſeur n'excédoit guères celle d'un gros pois, dont ils imitoient auſſi la figure, étant preſque ronds. Ces cornes produiſoient encore au de-là des teſti-

cules des appendices de ſubſtance membraneuſe & graiſſeuſe, d'une figure irrégulière, qu'on pouvoit prendre pour les franges de la trompe de la matrice.

Le poumon avoit ſept lobes, trois d'un côté, & trois de l'autre, & un plus petit que les autres au milieu dans la cavité du médiaſtin proche le diaphragme. Le poumon de la fémelle étoit corrompu, & rempli de pierres. Le cœur étoit comme aux Chiens. L'embouchure de l'aorte étoit endurcie, & comme cartilagineuſe: & il y avoit de la graiſſe qui accompagnoit les vaiſſeaux coronaires juſques dans la ſubſtance du cœur. Les muſcles des temples étoient fort épais, & couvroient comme au Lion les deux côtés du deſſus de la tête. Dans l'os frontal il y avoit ſix cavités ou ſinus ſéparés les uns des autres par des os ſpongieux & très minces. Le grand cerveau étoit ſéparé du cervelet par un os tranſverſal, comme à la plûpart des Brutes. *Bartholin* a remarqué dans une Civette un os qui ſéparoit le grand cerveau en deux, & bien différent de celui-ci & de tous ceux qui ſe trouvent ordinairement aux Brutes au dedans du crâne; car il étoit en long ſuivant la ſuture ſagittale. La glande pinéale étoit

fort petite, & ſeulement groſſe comme la tête d'une petite épingle. L'humeur aqueuſe de l'œil étoit trouble; ce qui venoit, à ce que nous avons jugé, par la diſſolution du noir, dont le revers de l'iris eſt enduit. Le tapis tiroit fort ſur le blanc. Les Naturaliſtes diſent que les yeux de cet Animal éclairent la nuit comme ceux des Chats. Le cryſtallin étoit plus convèxe en dedans qu'en dehors; mais ce qu'il avoit de plus remarquable, étoit une dureté extraordinaire, qui nous fit reſſouvenir de ce que *Pline* dit des yeux de l'Hyène, à ſavoir qu'on en tire des pierres précieuſes appellées *Hyæniæ*. Cette particularité jointe à quantité d'autres qui ſe trouvent communes à l'Hyène des Anciens & à notre Civette, nous fit plus incliner à l'opinion de *Belon*, qui croit que ce ne ſont point des Animaux différens, qu'à celle de *Scaliger*, de *Ruel*, d'*Alexander Benedictus*, de *Matthiole*, de *Leo Africanus*, de *Busbequius*, d'*Aldrovandus*, & de preſque tous les Auteurs modernes, qui veulent que la Civette ait été inconnue aux Anciens, & que ce ſoit une eſpèce de Chat: car, ainſi que nous avons remarqué, la longueur de la tête & des yeux de la Civette, la petiteſſe

de ses dents & de ses pieds, la rudesse de son poil, la douceur de sa langue; la noirceur & la rectitude de ses ongles, & la raucité que tous les Auteurs ont remarquée en sa voix, qui la rend plus semblable à celle des Chiens qu'à celle des Chats, sont des caractères tout-à-fait différens de ceux qui se voyent dans toutes les espèces de Chats. Mais au contraire, tout ce que les Anciens ont dit de leur Hyène se trouve dans la Civette, si on en excepte des choses incroyables & tout-à-fait ridicules; comme de rendre les Chiens muets par son ombre, ainsi qu'*Aristote* & *Elien* rapportent; de savoir imiter la parole des Hommes, qu'elle appelle par leur nom, pour les faire sortir de leurs habitations, & les dévorer, ainsi que *Pline* raconte; & d'avoir aussi des pieds humains, & point de vertèbres au col, de même que l'Animal que *Busbequius* prend pour l'Hyène des Anciens; qui sont des particularités que *Leo Africanus* n'a point remarquées dans l'Animal qu'il propose pour l'Hyène. Car la description des Anciens, quant à ce qui regarde la forme extérieure, consiste en trois choses, qui sont de ressembler au Loup par la tête, d'avoir un long poil hérissé le

long du dos, & une ouverture particulière sous la queue, outre les deux qui y sont ordinairement aux femelles des autres Animaux. Les deux premières marques que nous avons trouvées fort distinctement en notre Civette, quoique communes à d'autres Animaux, nous ont semblé bien convaincantes, étant jointes à la troisième, qui est si particulière, qu'on peut dire qu'on ne connoît point d'Animal où il s'en trouve de semblable. Car l'ouverture que les Lièvres, les Gazelles, & plusieurs autres Animaux ont en cet endroit, n'a rien qui approche de la figure extraordinaire de celle qui est à la Civette, & qu'*Aristote* a marqué bien distinctement dans l'Hyène qu'il décrit, en disant que cette ouverture est semblable à l'orifice extérieur de la matrice d'une Femme.

La seule difficulté qui se rencontre, est que les Anciens n'ont point parlé de l'odeur de la Civette: ce qui a fait croire à *Gillius* qu'elle étoit la Panthère des Anciens, & à *Castellus* que c'étoit une Hyène d'une espèce particulière. Mais il faut considérer que la plûpart des Historiens naturels ont composé leurs Ouvrages sur le rapport d'autrui, & qu'il

y a ſujet de douter ſi les Chaſſeurs qui les ont inſtruits des particularités des Animaux,n'étoient point aſſez groſſiers, comme ſont la plûpart des Sauvages qui s'adonnent à cet exercice, pour être incapables de connoître la bonté de l'odeur de la Civette, & reſſembler en cela aux Bêtes qui ne diſtinguent les différences des odeurs, qu'en tant qu'elles ſe rapportent au boire & au manger : puiſque nous ſçavons que l'odeur de la Civette eſt déſagréable & ſent fort mauvais à pluſieurs quand elle eſt nouvelle, & non mélangée avec d'autres parfums : mais ſur-tout les perſonnes ruſtiques ne trouvent point que les parfums qui ſont doux, ſoient agréables, & aiment mieux l'odeur de l'ail & de la poix-réſine, que celle de l'encens & du benjoin : d'où vient que les Indiens appellent le Rat muſqué *Rat puant.* Et préſentement en Afrique, ſuivant le rapport de *Grégorius à Bolivar*, les Négres qui amaſſent la liqueur que les Civettes ont laiſſée ſur les pierres & ſur les troncs des arbres, ne la connoiſſent point à l'odeur, mais ſeulement à une ténacité graſſe & huileuſe, qui leur fait racler les lieux où ils la trouvent, afin d'en tirer la liqueur odorante qui nage

sur l'eau où ils font bouillir ce qu'ils ont raclé. Cette incapacité de juger des bonnes odeurs, dont nous soupçonnons les Chasseurs des Anciens, paroît d'ailleurs assez croyable, parce que les Auteurs ont écrit que de tous les Animaux il n'y avoit que la Panthère qui eût une bonne odeur : car il n'y a point d'apparence que ces Chasseurs fussent dans cette croyance, pour n'avoir jamais rencontré de Civette, de Fouine, de Genette, de Rat musqué, ni aucun des Animaux, que ceux qui ont l'odorat plus subtil & plus délicat trouvent sentir bon : mais que la raison de cela étoit le défaut de leur odorat, qui n'étoit point le sens dont ils se servoient pour juger que les Panthères eussent une bonne odeur, ainsi qu'*Elien* avoue, mais seulement la pensée que cela devoit être ainsi : cette opinion n'étant fondée que sur la force qu'ils voyoient que la Panthère avoit d'attirer à elle les Animaux, qu'on supposoit ne pouvoir être autre chose qu'une odeur qui leur étoit agréable.

Nous avons peu de chose à ajoûter à une description si exacte pour finir l'histoire naturelle de la Civette. Cet Animal se trouve en Afrique, à la Chine

& aux Indes tant Orientales qu'Occidentales. Voici quelques-unes des particularités dont il est fait mention à ce sujet dans l'*Histoire générale des Voyages*.

Jobson rend témoignage qu'il se trouve des Porc-épis & des Civettes sur la Gambra & que ces deux espèces d'Animaux font une guerre cruelle à la volaille. Les Civettes sont en grand nombre entre le Sénégal & le Mont Atlas, aussi-bien que dans le Royaume de *Nathia* près de l'Abyssinie, & dans celui de *Quoja* au-dessus de Sierre-Léona. Les Voyageurs ne s'accordent point dans la description de cet Animal. Quelques-uns l'ont pris pour *l'Hyène* : d'autres le nomment *Civette*, & d'autres *Chat-musqué*. Ce dernier nom paroît d'autant moins juste, qu'à la réserve des oreilles & de quelques poils qui se présentent comme des moustaches, la Civette n'a rien de semblable au Chat. *Thevenot*, qui en avoit vû plusieurs, la représente de la grosseur d'un Chien ordinaire : il la représente en même temps farouche, vorace, cruelle. Ses morsures, dit-il, sont fort dangéreuses. On prend les Civettes au piége & dans des trapes. On les garde dans

des cages de bois, & pour nourriture on leur donne de la chair crue bien hachée. Le prix de cet Animal consiste dans une matière épaisse & huileuse qui se ramasse dans une petite bourse, que les mâles ont entre le *Scrotum* & le *Penis*, & les fémelles entre le *Pudendum* & *l'Anus*. Ce petit sac est profond d'environ trois doigts, large de deux & demi. Il contient plusieurs glandes qui renferment la matière odoriférante, qu'on fait sortir en la pressant. Pour la tirer on agite l'Animal avec un bâton jusqu'à ce qu'il se tire dans un coin de sa cage. On lui saisit la queue, qu'on tire assez fort au travers des barreaux. L'Animal se roidit, en pressant la cage de ses deux pieds de derrière. On le prend dans cette posture, pour lui passer au-dessous du ventre un bâton qui le rend immobile. Il est aisé alors de faire entrer une petite cueillère dans l'ouverture du sac, & pressant un peu la membrane on en fait sortir le musc qu'il contient. Cette opération ne se renouvelle pas tous les jours, parce que la matière n'est pas assez abondante, surtout lorsque l'Animal est renfermé. On y revient seulement une fois en deux ou trois jours, & l'on tire chaque fois

une dragme & demie de musc, ou deux dragmes au plus. Dans les premiers momens il est d'un blanc-grisâtre; mais il prend bien-tôt une couleur plus brune. L'odeur en est douce & agréable à quelque distance, mais trop forte de près, & capable même de nuire à la tête : aussi les parfumeurs sont-ils obligés de l'adoucir par des mélanges. On voit quantité de ces Animaux en Hollande, & c'est delà que la plus grande partie du musc passe en France & en Angleterre. On nourrit la Civette d'œufs & de lait, ce qui rend le musc beaucoup plus blanc que celui d'Afrique & d'Asie, où elle ne vit que de chair. Au Caire comme en Hollande, ce sont les Juifs qui se mêlent particulièrement de ce commerce. La Civette est fort commune sur la côte d'or, & dans plusieurs régions de l'Inde; mais elle n'égale nulle part celle de la Guinée, que les Négres nomment *Kastor*. Les Portugais du pays en tirent un profit considérable. Ils envoyent *l'Agali* ou le musc, bien nettoyé dans des bouteilles de verre, à Lisbonne & dans d'autres lieux, où il se vend fort bien. Mais il n'est pas aisé de nourrir ces Animaux. Outre qu'ils sont extrêmement farouches, &

que leurs morſures ſont dangéreuſes, la dépenſe de leur entretien eſt conſidérable ; car on ne les nourrit en Guinée que de volaille, de Pigeons & d'autres Oiſeaux. On les prend ordinairement en Eté, lorſque les bois ſont couverts de feuilles. Le mâle eſt préféré à la femelle, & le muſc des plus farouches eſt le plus eſtimé. Suivant *Boſman*, le même pays produit trois ou quatre ſortes de Chats ſauvages. La Civette, dit-il, en eſt un. On l'apporte à vendre lorſqu'elle eſt encore fort jeune, & ſon prix ordinaire eſt de huit ou neuf Schellings. On a beaucoup d'embarras à l'élever. La première nourriture qu'on lui donne eſt de la bouillie de Millet, avec un peu de chair ou de Poiſſon. Elle produit la matière odoriférante de fort bonne heure ; mais c'eſt toujours celle du mâle qu'on eſtime le plus, parce que l'urine des fémelles tombant néceſſairement dans leur petit ſac, en altère un peu la qualité. *Barbot* dit que le meilleur aliment pour la Civette eſt la chair crue, & ſur-tout les inteſtins de la volaille. Le Docteur *Stibbs* dans les *Tranſactions Philoſophiques*, obſerve que la Civette vit un mois entier ſans boire, & qu'elle rend plus de muſc lorſqu'elle eſt

nourrie avec du Poisson. Elle mine beaucoup comme les Lapins.

Cardan avoit avancé que la Civette à raison de sa férocité naturelle, ne pouvoit jamais s'apprivoiser ; mais *Scaliger* a bien réfuté cette assertion, attendu qu'il a vû lui-même à Rome & à Mantoue plusieurs de ces Animaux si apprivoisés, que des hommes les portoient sans inconvénient sur les épaules. *Du Renou* dit aussi en avoir vû à Paris dans plusieurs maisons qui se laissoient manier impunément ; & *Belon* au *second Livre* de ses *singularités*, observe que le Consul qui étoit à Alexandrie pour le fait des Florentins, avoit une Civette si privée, que se jouant avec les Hommes, elle leur mordoit le nez, les oreilles & les lévres, sans faire aucun mal ; car, dit-il, ils l'avoient nourrie dès sa naissance du lait des mammelles des femmes. C'est chose rare à voir qu'une bête si farouche & malaisée à apprivoiser, devienne si privée. *Pomet* qui remarque que cet Animal aime extraordinairement les méchantes odeurs, aussi-bien que les Rats & les Souris, dit, qu'en 1688. un de ses amis lui fit présent d'une Civette apportée de la Chine, qu'il a gardée vivante pendant un an,

& qui lui a fourni dans l'espace de quelques mois la valeur d'une once & demie de musc brun.

La Civette que quelques-uns appellent improprement *Chat Civette* ou *Chat-musqué*, se nomme vulgaire en Grec *Zapétion*, en Portugais *Kato de Agali*, en Éthiopien *Kankan*, en Allemand *Zibeth - Kats*, en Flamand *Civet-Kat*, & en Anglois *Civet-Cat*. Or le mot François *Civette*, qui est commun à l'Animal & à la matière odorante qu'il fournit, vient du Latin moderne *Civetta*, qui semble venir de l'Arabe *Zibeth* ou *Zebeth*, lequel signifie *écume*, vû que cette matière est écumeuse en sortant de l'Animal ; car de *Zibeth* ou *Zebeth* on aura nommé d'abord l'Animal *Zivetta* ou *Zebetta*, & ensuite par corruption *Sivetta* ou *Civetta*.

La Civette ou cette liqueur onctueuse qui se tire de l'Animal du même nom, fournit par l'analyse beaucoup d'huile & de sel volatile. On doit la choisir récente, de consistance de miel ou de beurre, de couleur blanche, & d'une odeur forte qui n'est point trop agréable ; elle jaunit & brunit en vieillissant : on la falsifie quelquefois en y mêlant du beurre, du fromage,

de la graisse ; mais il est assez aisé de connoître cette tromperie ; car si l'on en jette un peu sur le feu, l'odeur du beurre ou du fromage se fait sentir au travers de celle de la Civette. Les parfumeurs qui savent l'employer, la mêlent avec beaucoup d'ingrédiens qui en étendent les parties, ensorte qu'elle ne fait plus qu'une impression agréable sur l'odorat.

La Civette n'est guère d'usage en Médecine qu'à l'extérieur ; elle est réservée pour le luxe & pour la volupté. La Providence qui n'a point voulu que les pauvres fussent exclus des secours de l'Art de guérir, a retranché de presque toutes les drogues chères & précieuses les propriétés médicinales, & les a répandues avec profusion sur les objets les plus communs : elle ne fait acception de personne, & nous donne en cela un excellent modéle de la façon dont nous devons nous comporter envers ceux qui ont besoin de notre secours ; ils sont nos égaux par leur origine, & souvent ils n'ont de différence d'avec nous que celle qu'y mettent notre orgueil & nos facultés. Quelques-uns recommandent la Civette appliquée sur le nombril pour guérir les coliques des enfans ; on y ajoûte quel-

quefois la Thériaque ou l'huile de Muscade : ces drogues qui sont chaudes & pénétrantes, se font jour au travers des tégumens jusques dans l'intérieur du corps, & y discutent les vents & les viscosités qui peuvent occasionner ces coliques. On appliquoit autrefois de la Civette sur les parties naturelles des femmes, pour calmer les accès hystériques : mais on a reconnu depuis, que ce parfum & les autres, tels que le musc & l'ambre-gris, étoient plus contraires qu'utiles à ces états, qu'ils augmentoient la violence des symptômes par un caractère particulier, & que les odeurs fétides, telles que le *Galbanum*, le *Castoreum* & autres semblables, produisoient un meilleur effet. On en a donc abandonné l'usage ; & sans les toilettes des Dames qui l'ont conservé, on n'en parleroit presque plus.

La Civette entre dans la Poudre de Cypre, & dans le Baume Apoplectique de la Pharmacopée de *Lemery*. On l'employe aussi dans les pastilles odorantes de la Pharmacopée de Paris.

Fin du cinquième Volume.

TABLE
DES ARTICLES

Contenus dans ce ſecond Volume des Quadrupèdes.

Fin de la Table du Tome V.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

